

Université de Montréal

Changer de vie. Les bifurcations vers l'agriculture au 21^e siècle au Québec

par

Mélissa Moriceau

Département de sociologie

Faculté des Arts et Sciences

Thèse présentée à la Faculté des Arts et Sciences
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en sociologie

Août 2022

© Mélissa Moriceau, 2022

Université de Montréal

Département de sociologie Faculté des Arts et Sciences

Cette thèse intitulée

**Changer de vie. Les bifurcations vers l'agriculture au 21^e
siècle au Québec**

Présentée par

Mélissa Moriceau

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Sara Teitelbaum

Présidente-rapporteuse

Cécile Van de Velde

Directrice de recherche

Marco Alberio

Codirecteur

Fabio Berti

Membre du jury

Catherine Negroni

Examinatrice externe

Résumé

À l'heure où des milliers de producteurs délaissent leur métier et où des rapports alarmants dénoncent les conditions de travail difficiles et la détresse psychologique au sein du milieu agricole, de nouveaux acteurs décident de « retourner à la terre ». Cette thèse s'intéresse à la démarche en apparence « paradoxale » de ces nouveaux venus qui ne sont pas issus du milieu agricole et qui choisissent l'agriculture comme seconde carrière. Au Québec, ces nouvelles installations prennent la forme de reconversions graduelles et visent principalement les secteurs biologiques. Elles s'opèrent sur de petites surfaces d'exploitation, en privilégiant l'insertion dans des échanges marchands durables et territorialisés. Ces bifurcations vers l'agriculture, qui répondent initialement, entre autres, à une quête de sens ou au désir de contribuer positivement à la société, se heurtent néanmoins à de nombreuses difficultés avec l'expérience concrète de travail.

À la croisée de la sociologie des migrations néo-rurales et de celle de la profession d'agriculteur, cette recherche examine le processus de ces « retours à la terre » pour mieux comprendre les épreuves et défis qui jalonnent ces carrières agricoles. Elle mobilise une analyse de la bifurcation sur le temps long autour de trois temporalités (la bifurcation – la transition – le maintien en agriculture) révélant ainsi le caractère dynamique des trajectoires agricoles. La confrontation du travail imaginé avec le travail réel montre la façon dont les néo-agriculteurs modifient le rapport qu'ils entretiennent avec leur travail, mettent en place des stratégies de survie et recomposent leurs engagements pour s'adapter à une réalité parfois plus rude que prévue. À travers la construction de trois profils idéal-typiques (les « entrepreneurs », les « activistes » et les « terriens »), cette thèse cherche également à montrer la diversité des expressions du « retour à la terre ». Loin d'être un bloc monolithique, ces bifurcations agricoles sont teintées d'idéaux, d'attentes et d'aspirations qui s'inscrivent dans une trajectoire personnelle passée. Les analyses montrent la manière dont ces parcours agricoles se forment et évoluent en fonction d'aspirations professionnelles spécifiques, invitant alors à penser ces retours à la terre au pluriel.

Mots-clés : retour à la terre, bifurcation, néo-agriculteur, trajectoire, agriculture

Abstract

At a time when thousands of producers are abandoning their profession and alarming reports denounce the difficult working conditions and psychological distress within the agricultural community, new actors are deciding to « go back to the land ». This thesis focuses on the seemingly "paradoxical" approach of those newcomers who do not come from a farming background and who choose farming as a second career. In Quebec, these new installations take the form of gradual reconversions and are mainly aimed at the organic sector. They are carried out on small farm areas, with the emphasis on integration into sustainable and territorialized market exchanges. These shifts towards agriculture, which initially respond, among other things, to a quest for meaning or a desire to make a positive contribution to society, are nonetheless encountering numerous difficulties with the concrete experience of work.

At the crossroads of the sociology of neo-rural migration and that of the farming profession, this research examines the process of these « returns to the land» in order to better understand the trials and challenges that mark these agricultural careers. It mobilizes an analysis of the bifurcation over time around three temporalities (the bifurcation - the transition - the maintenance in agriculture) revealing the dynamic character of agricultural trajectories. The confrontation of imagined work with real work shows how neo-farmers modify their relationship with their work, implement survival strategies and recompose their commitments to adapt to a reality that is sometimes harsher than expected. Through the construction of three ideal-typical profiles (the "entrepreneurs", the "activists" and the "nature lovers"), this thesis also seeks to show the diversity of expressions of the return to the land. Far from being a monolithic block, these agricultural bifurcations are tinged with ideals, expectations and aspirations that are part of a past personal trajectory. The analyses show how these agricultural paths are formed and evolve according to specific professional aspirations, thus inviting us to think of these returns to the land in the plural.

Keywords : back-to-the-land, bifurcation, neo-farmer, trajectory, agriculture

Table des matières

Résumé	5
Abstract	7
Liste des figures	15
Liste des sigles et abréviations	17
Liste des encadrés	18
Remerciements	19
Introduction générale	21
Déconstruire et questionner le phénomène du « retour à la terre »	22
Des reconversions paradoxales ?	24
Se reconvertir comme agriculteur au Québec et le rester : une analyse évolutive du rapport au travail.....	25
Itinéraire de la recherche et présentation de l'enquête	27
Plan de la thèse	29
Partie I	32
Du « retour à la terre » aux bifurcations professionnelles vers l'agriculture	32
Chapitre 1. « Retourner à la terre », hier et aujourd'hui	33
Le « retour à la terre » des années 1960-1970 : détour historique et contours politiques	33
Le « retour à la terre » : un mouvement social contestataire	35
À la recherche de l'utopie, loin des villes et de la modernité.....	36
La pluralité des manières de « retourner à la terre »	37
Ruptures et continuités avec le « retour à la terre » actuel.....	38
De la contestation à la coopération : s'intégrer pour s'implanter durablement	39
Le « retour à la terre » porté par des initiatives environnementales variées	40
Du déclin de l'utopie à la professionnalisation du « retour à la terre »	43
Devenir agriculteur au XXIe siècle : Les mutations contemporaines de la profession d'agriculteur	45
Le décroissement et les nouvelles attentes sociales en agriculture.....	46
L'engagement pour une alternative écologique.....	48

L'émergence de la figure de l' « agriculteur-entrepreneur »	50
Les répercussions sociales et territoriales potentielles occasionnées par l'installation des néo-agriculteurs	53
Chapitre 2. L'arrivée de nouveaux agriculteurs au Québec : des installations nécessaires mais qui comportent une multitude d'épreuves.....	58
Le vieillissement de la population agricole et les difficultés d'entrée en agriculture.....	59
Le développement de l'agriculture sur petite surface d'exploitation	61
Une relève plus instruite et plus féminine	62
La promotion d'initiatives publiques pour aider et former la relève.....	64
Des « retours à la terre » difficiles.....	67
Chapitre 3. Conceptualiser les ruptures : pour une sociologie des bifurcations	72
Les néo-agriculteurs sous l'angle des bifurcations professionnelles	75
La bifurcation sous l'angle de trois variables : l'absence d'ancrage familial dans le milieu, l'agriculture comme seconde carrière et formulée comme un projet professionnel.....	76
La trajectoire post-bifurcation sous l'angle des parcours de vie.....	79
Motivations, conditions sociales et répercussions des bifurcations.....	82
Pourquoi bifurquer ?	82
Qui peut bifurquer ?.....	87
Comment bifurquer ?.....	89
Chapitre 4. Méthodologie.....	92
Un recrutement multi-sources	92
Une démarche compréhensive pour saisir les univers de sens accordés à la bifurcation .	94
La diversité des trajectoires agricoles pour pivot.....	98
Un terrain de recherche réalisé dans l'ensemble du Québec	103
Partie II.....	107
Devenir agriculteur : un script commun	107
Chapitre 5. Qui sont les nouveaux agriculteurs : un premier panorama des résultats	109
Les néo-agriculteurs n'ont-ils vraiment aucun lien avec la campagne et avec l'agriculture ?.....	110
Les nouveaux agriculteurs sont-ils tous des jeunes ?.....	112
L'agriculture est-elle seulement une affaire d'hommes ?	113
Les néo-agriculteurs sont-ils des « privilégiés » ?.....	114

La reconversion est-elle brutale et radicale ?.....	116
L'agriculture est-elle un métier vocation ?.....	118
Résumé et conclusion	120
Chapitre 6. Les conditions sociales des bifurcations agricoles	122
Les ressorts d'une reconversion volontaire : bifurquer pour « choisir sa vie ».....	123
En quête de sens après une trajectoire professionnelle « par défaut ».....	123
La conquête d'un projet « pour soi » et utile pour les autres.....	127
L'agriculture dans l'espace des possibles.....	129
L'inspiration à travers les expériences agricoles, les lectures et les rencontres	129
Les ressources favorisant le passage à l'acte	132
S'installer avant 30 ans ou après 45 ans : un clivage générationnel	136
S'installer avant 30 ans : « trouver sa place »	137
S'installer après 45 ans : réaliser un projet latent	142
Résumé et conclusion	146
Chapitre 7. Passer d'un monde professionnel à un autre : les épreuves communes 147	147
Annoncer sa reconversion professionnelle.....	148
Quitter un emploi stable et bien rémunéré : l'annonce vécue comme un choc.....	148
Choisir de retourner dans les champs après « en être sorti »	150
L'agriculture après une trajectoire professionnelle « en errance »	152
S'intégrer au milieu d'accueil.....	154
S'impliquer pour faire face à l'isolement social	154
Développer des liens avec le voisinage pour profiter de ressources.....	156
S'intégrer dans une « communauté de pratique » pour défendre des valeurs communes et pour s'entraider.....	159
Survivre en agriculture.....	163
Devenir propriétaire : le prix de l' « indépendance ».....	163
Bâtir son entreprise : sacrifier son temps libre pour se mettre au « service » de son métier	170
Ajuster ses prix : transiger pour un « prix juste » pour le consommateur et le producteur.....	176
Résumé et conclusion	182
Chapitre 8. Devenir agriculteur et le rester : le résultat d'une « vocation » en devenir	184

Le mode de vie : reconsidérer ses « besoins » essentiels.....	185
La simplicité volontaire comme art de vivre : convertir la précarité en force.....	186
La reconquête d'une qualité de vie désirable	189
Le contenu du travail : revaloriser l'agriculture.....	193
Complexité et diversité du travail agricole	193
Des tâches laborieuses réalisées pour soi.....	197
La reconnaissance sociale : un puissant facteur d'engagement au travail.....	200
La reconnaissance de la clientèle : une rétribution centrale chez les producteurs	201
Agriculture de proximité dans un contexte pandémique : vers une légitimation du métier d'agriculteur ?	205
Partir : des trajectoires de désengagement ?.....	207
Quand l'agriculture n'est pas une passion	208
Quand la pression à être rentable est insurmontable	209
Se déplacer dans l'espace professionnel agricole pour aspirer à vivre mieux.....	211
Résumé et conclusion	212
Conclusion de la partie II	214
Partie III	216
Saisir la diversité des trajectoires : trois profils de « néo-agriculteurs ».....	216
Chapitre 9. Bifurquer pour transformer son mode de vie : trajectoire des « terriens »	220
L'agriculture pour faire l'expérience d'un style de vie plus « libre », plus « authentique » et plus proche de la nature.....	223
Travailler avec la nature au rythme des saisons	224
Acquérir des savoir-faire, pratiquer l'autosubsistance.....	226
Des reconversions pour concrétiser un projet néo-rural : la terre comme espace identitaire	229
L'épreuve de la liberté : faire face aux contraintes politiques, technologiques et écologiques.....	232
Rationaliser et complexifier le rapport avec la nature	233
Certifications, quotas, règlements : paralyser la production agricole.....	234
Le modèle des subventions : vers la croissance et l'uniformisation des pratiques agricoles.....	236
Mettre en pratique ses principes écologiques au travail.....	239
Contester et inspirer : des trajectoires de politisation	241

L'action collective comme trajectoire de politisation.....	242
Décentrer le projet politique : de l'autarcie à la participation sociale	245
Résumé et conclusion	247
Chapitre 10. Bifurquer pour s'épanouir au travail et réussir le défi que constitue le changement de vie : trajectoire des « entrepreneurs »	250
L'agriculture pour répondre à une quête de sens et de défi professionnel	253
Entreprendre pour réaliser son désir d'indépendance.....	254
Devenir un « pionnier » en agriculture.....	257
Des reconversions animées par le défi de redonner du sens au travail	259
L'épreuve de la précarité : faire face aux imprévus et au stress financier	262
Bâtir une entreprise porteuse de sens : du travail « futile » au travail « concret ».....	265
Résumé et conclusion	268
Chapitre 11. Bifurquer pour professionnaliser des engagements militants : trajectoire des « activistes »	270
L'agriculture pour s'engager par le travail	274
Exercer un métier « essentiel »	275
Revisiter les façons de concevoir et d'exercer le travail en coopératives agricoles	278
Des reconversions militantes pour politiser un but.....	281
L'épreuve de l' « idéalisme » : du romantisme à l'entreprise	284
La construction d'un projet rentable comme prérequis aux carrières agricoles	284
S'insérer dans l'économie de marché : le développement d'entreprises commerciales pour fixer l'implantation	287
Réinterpréter les modalités du militantisme.....	289
Transformer son rêve : prendre goût à l'entrepreneuriat.....	290
Déplacer l'utopie : du militantisme à la recherche d'une meilleure qualité de vie	292
L'exemplarité comme engagement politique.....	295
La redistribution des produits et des savoir-faire : un projet de lutte contre certaines inégalités	297
Résumé et conclusion	300
Conclusion de la partie III.....	302
Conclusion générale	304
Synthèse de l'analyse	306

D'importants effets d'âge, de genre et du contexte pandémique dans la fabrique des vocations agricoles.....	310
La bifurcation biographique comme facteur d'engagement dans le travail	313
« Retourner à la terre » en 2022 : un déplacement de la protestation	315
Références bibliographiques	321
Annexes.....	351
Annexe 1. Certificat éthique	351
Annexe 2. Tableau anonymisé des participants	352
Annexe 3. Synthèse des thèmes abordés en entretien.....	358

Liste des figures

Figure 1. –	Critères d'inclusion des participants.....	79
Figure 2. –	Régions administratives d'établissement des participants.....	104

Liste des sigles et abréviations

AFN : Alternative food networks

ASC : Agriculture soutenue par la communauté

CAPÉ : Coopérative pour l'Agriculture de Proximité Écologique

CEGEP : Collège d'enseignement général et professionnel

ITA : Institut de technologie alimentaire

MAPAQ : ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec.

OBNL : Organisme à but non lucratif

RJME : Réseau des Joyeux maraîchers écologiques

UPA : Union des producteurs agricoles

WWOOFING : Worldwide Opportunities on Organic Farms

Liste des encadrés

Encadré 1 Catégoriser les acteurs du « retour à la terre »	41
Encadré 2 Délimiter l'espace urbain et rural.....	99
Encadré 3 Description de l'échantillon.....	102
Encadré 4 Se former en agriculture	135
Encadré 5 Les prêts et les subventions en agriculture	168
Encadré 6 Les choix de production et de vente privilégiés.....	177

Remerciements

Mes premiers remerciements s'adressent à mes directeurs de thèse Cécile Van de Velde et Marco Alberio pour leurs conseils, leur soutien et leurs encouragements, toujours bienveillants durant cette aventure mouvementée. Bravo à tous les deux d'avoir réussi à recadrer mes réflexions chaotiques, si cette thèse un peu plus est harmonieuse et structurée, c'est certainement grâce à vous ! Cécile m'a suivi depuis maintenant près de 7 ans, dès mon arrivée au Québec, et tout au long de mes études supérieures montréalaises. Merci de m'avoir impliquée dans des projets de recherche tous passionnants et enrichissants, de m'avoir fait confiance depuis le début et d'avoir toujours montré un enthousiasme débordant face aux choix de mes sujets un peu hors norme.

J'exprime évidemment toute ma gratitude envers mes parents, qui ont sans cesse cru en moi et qui ont été présents, malgré les longues distances qui nous séparent. Merci à mon père, sociologue à ses heures perdues, qui a pris le temps de relire ma thèse et de la commenter minutieusement.

Je remercie également mes amis, amours et mes chers colocataires ici et outre Atlantique qui depuis cinq ans ont supporté mes doutes et mes plaintes : Caro, Arthur, Théo, Meryl, Mel, Vince, Oriane, Quentin, Lise, Yaël, Alizé, William, Shania, Justine, Maude, Pe, Laetitia. La réalisation d'un thèse est un exercice stimulant, mais aussi éprouvant et solitaire. Écrire une thèse en contexte pandémique, c'est un peu comme être doublement confiné. Sincèrement, je ne serais pas allée jusqu'au bout si je n'avais pas été aussi bien entourée.

J'ai pu bénéficier d'une bourse attribuée par la faculté des études supérieures de l'Université de Montréal et de nombreux financements de la part de Tryspaces, organisme grâce auquel j'ai également pu faire de formidables rencontres. Valérie, Nathalie, Sarah-Maude, Amani, Chloé, les projets qu'on a réalisés ensemble (et les apéros!) étaient une vraie bouffée d'air.

Enfin, je remercie chaleureusement les agriculteurs et agricultrices que j'ai rencontrés, sans qui cette thèse n'aurait pu voir le jour. Merci de m'avoir accordé du temps, d'avoir partagé

une partie de votre vie avec moi et de me permettre de porter votre voix. Vos histoires de vie sont inspirantes et passionnantes, j'espère les avoir représentées de façon fidèle et avoir l'occasion, un jour, de les présenter au grand public.

Introduction générale

Manon a 37 ans. Elle est née et a grandi en Belgique. Après un post-doctorat en géographie au Nouveau Brunswick, elle réalise un voyage à vélo au Québec et découvre le travail en agriculture. Elle décrit cette expérience comme un déclic, c'est ce qui provoquera sa réorientation de carrière. Après plusieurs stages en wwoofing¹ dans des fermes canadiennes, elle a décidé de rejoindre une coopérative qui produit des semences et des légumes biologiques. Durant son temps libre, elle peaufine son projet personnel : la production florale.

André a 69 ans. Il est né et a grandi dans une oasis marocaine. Au cours de sa vie, il a embrassé différentes carrières : le journalisme, la recherche, l'enseignement. Il a quitté l'académie en 2001 pour l'apiculture en continuant dans un premier temps ses activités de consulting afin de financer la ferme. Aujourd'hui, il travaille avec les abeilles à temps plein et possède un jardin pour sa consommation personnelle. Par choix, il refuse de se mécaniser et d'acheter davantage de ruches : il privilégie la pratique d'une agriculture bio-intensive, en cherchant la performance et la qualité des produits.

Lydia a 26 ans. Née au Saguenay, elle décide d'étudier en droit criminel pour devenir avocate. Avec le sentiment de ne pas « aider les gens » dans son emploi actuel, elle décide de quitter le droit pour devenir maraîchère. Aujourd'hui en processus d'installation, elle a appris les bases du métier sur une plateforme agricole et finance son nouveau projet avec un emploi en droit agro-alimentaire.

Les portraits d'André, de Manon et de Lydia ne constituent que des exemples parmi d'autres de ces néo-agriculteurs québécois qui ont quitté études et métiers pour l'agriculture.

¹ Acronyme de World-Wide Opportunities on Organic Farms, réseau mondial de fermes biologiques

D'origine urbaine ou rurale, ils ne sont pas issus de familles d'agriculteurs et ont choisi, pour des raisons professionnelles ou personnelles, de réorienter leur carrière vers l'apiculture, l'élevage ou le maraîchage. Ce sont ces changements de vie vers l'agriculture qui constituent l'objet de cette thèse.

Si les enquêtes prenant pour objet les néo-agriculteurs se concentrent généralement sur les motivations et les choix de production privilégiés par ces populations (Nicolas, 2007 ; Van Dam, 2005 ; Dolci et Perrin, 2017), l'originalité de ma démarche est de saisir ces changements de vie sous l'angle des bifurcations professionnelles. En décomposant les grandes étapes qui sont en jeu lors de ces itinéraires vers l'agriculture, ma thèse vise à mieux comprendre les trajectoires plurielles de ces néo-agriculteurs, qui évoluent et se transforment au grès des contraintes professionnelles et avec l'expérience concrète de travail.

Déconstruire et questionner le phénomène du « retour à la terre »

Loin d'être un phénomène inédit, ces installations agricoles s'inscrivent dans le processus du « retour à la terre » initié au début du 20^e siècle en Amérique du Nord et réactivé volontairement dans les années 1960-1970. Au Canada et aux États-Unis, ces installations néo-rurales étaient bien différentes de celles que l'on observe aujourd'hui : les premières vagues de migration volontaires s'inscrivaient dans le cadre d'un mouvement social contestataire dont l'idéologie était rattachée à certains principes tels que la liberté, l'autarcie, l'autosuffisance (Jacob, 1997). Dans les années 1960-1970, l'agriculture n'était pas formulée comme un métier mais visait plutôt l'autosuffisance alimentaire et énergétique (Dolci et Perrin, 2017). Aujourd'hui, ces projets ont changé de cap : ces « migrations utopiques » se structurent en projets professionnels, bâtis pour durer (Hervieu et Léger, 1979). Le « retour à la terre », en se professionnalisant, s'entrouvre ainsi à d'autres populations non nécessairement contestatrices de l'ordre social. Dans la littérature scientifique, les héritiers des précurseurs du mouvement sont ainsi qualifiés de « hors cadre familial » (Labrousse et

Iladoy, 2011), de « néo-agriculteurs » (Dolci et Perrin, 2017), ou de « néo-paysans ». (D'allens et Leclaire, 2016).

Une partie des travaux contemporains continue d'étudier le « retour à la terre » sous l'angle de l'utopie (Sallustio, 2018 ; Dolci, Cortes et Perrin, 2019). Dans ces recherches, les motivations des acteurs s'agencent généralement vers la quête d'une vie « alternative » combinée à une critique radicale du capitalisme (Deléage, 2018). Mais c'est surtout à travers la sociologie de la profession, celle d'agriculteur biologique, que les auteurs tentent progressivement de rendre compte de la démarche des nouveaux agriculteurs. Comparativement à ces travaux, cette thèse a pour originalité de centrer l'analyse sur le parcours professionnel de ces nouveaux entrants reconvertis en agriculture. En effet, si certaines recherches se sont intéressées à la trajectoire des nouveaux agriculteurs (Amouriaux, 2000 ; Van Dam, 2005 ; Nicolas, 2007 ; Richardson, 2010 ; Dolci et Perrin, 2017), elles ont généralement inclus les enfants d'agriculteurs ou les agriculteurs conventionnels qui opèrent une reconversion en agriculture biologique. Dans cette thèse, je prévois d'enquêter spécifiquement auprès de néo-agriculteurs sans lien familial avec le milieu et qui ont choisi l'agriculture après une réorientation de carrière.

Plus que leurs méthodes de production, de vente, ou les valeurs qu'ils défendent, ma recherche se concentre essentiellement sur la trajectoire sociale et professionnelle de ces nouveaux entrants dans un univers professionnel qui leur est *a priori* étranger. Pour ce faire, je propose de saisir leur parcours sous l'angle des bifurcations professionnelles volontaires. Les nouveaux agriculteurs sont en effet souvent définis par une « triple bifurcation » (Mundler et Ponchelet, 1999) qui n'est pas exclusivement professionnelle, mais également sociale et géographique, puisqu'elle entraîne une mobilité vers le monde rural ainsi qu'un changement du milieu social. Je cherche ainsi à déconstruire le phénomène du « retour à la terre » pour comprendre les grandes étapes, surprises et désillusions que traversent les néo-agriculteurs au cours de leur transition professionnelle.

Ces bifurcations vers l'agriculture rendent visible des changements de logiques d'entrée dans le métier : par rapport à ce que l'on observait précédemment dans le monde paysan, le métier

d'agriculteur prend aujourd'hui l'expression d'un choix de métier² et non d'une appartenance par assignation familiale (Francoeur, 2018). Chez les producteurs de première génération, ces choix de carrière révèlent à la fois le décloisonnement social de la profession mais aussi une certaine désirabilité pour l'agriculture. Or, à l'heure où des milliers d'agriculteurs renoncent chaque année à leur métier (D'allens et Leclair, 2016), le projet de ces *outsiders* sans formation initiale dans le domaine agricole et sans ancrage familial dans le milieu soulève des interrogations : que cherchent ces hommes et ces femmes, qui en abandonnant les métiers pour lesquels ils ont été formés, décident de devenir éleveurs, maraîchers ou semenciers ?

Des reconversions paradoxales ?

Ces reconversions semblent, en effet, en apparence paradoxales : c'est ce qui m'a conduit à m'intéresser à la démarche de ces « agriculteurs venus d'ailleurs » (Mundler et Ponchelet, 1999). Dans cette thèse, je cherche à questionner ces « retours à la terre » contemporains en considérant ces trois « paradoxes » apparents :

Comment expliquer, d'abord, cette attirance pour le métier d'agriculteur, considéré comme périlleux économiquement et socialement (Samak, 2014), aux conditions d'exercice difficiles, souvent défini par sa précarité financière et qui demande de lourds investissements financiers de départ ? Il sera dit bien assez tôt que les agriculteurs qui ont participé à cette thèse n'ont pas choisi l'agriculture pour sortir de la crise comme cela a pu être le cas dans d'autres terrains (Dolci et Perrin, 2017). Beaucoup d'entre eux exerçaient des professions stables et à hauts revenus, ce qui rend ces reconversions d'autant plus paradoxales.

² La sociologie anglo-saxonne oppose emplois (*occupations*) des professions libérales et savantes (*professions*). Bien qu'aujourd'hui, les deux notions se confondent, le métier se réfère traditionnellement plutôt à une activité manuelle et technique et la profession à une activité intellectuelle ou relationnelle. Aujourd'hui, ils se distinguent plutôt par l'organisation et la formalisation du champ d'activité : une profession est un métier organisé socialement, structuré et reconnu (Wittorski, 2001). Je privilégierai ainsi le terme de « métier » pour qualifier le travail d'agriculteur. En revanche, lorsque je ferai référence à la structuration du métier, je parlerai de « profession ».

De plus, la démarche de ces nouveaux agriculteurs peut sembler paradoxale, parce qu'elle implique l'idée d'un engagement durable dans le travail alors même que les changements d'activités professionnelles sont de plus en plus légitimés (Cingolani, 2014). Dans un régime temporel marqué par l'accélération, dans lequel le rythme de vie renvoie à une « augmentation du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps » (Rosa, 2014 : 25), ces reconversions sont susceptibles d'interroger. En effet, lorsque l'on devient agriculteur, on dit que l'on « s'installe ». Or, l'installation engage l'idée d'un établissement dans la durée. On ne s'installe pas seulement pour quelques mois ou pour un an, mais pour beaucoup plus longtemps. Bien que ces métiers restent désirables dans un contexte d'insécurité, les néo-agriculteurs font néanmoins le choix de la constance et de l'immobilité, à rebours de ces flux rapides et de ces déplacements qui se multiplient.

Enfin, ces « retours à la terre » et à la campagne sont révélateurs d'une tendance déjà présente mais non moins intéressante à analyser : la mobilité vers les campagnes, qui s'oppose à l'idée de l'unilatéralité des mouvements vers la ville. La contre-urbanisation, tendance sourde qui fait néanmoins son chemin depuis quelques décennies vient contredire l'attrait pour les seuls modes de vie urbains. Aujourd'hui réactivée avec la crise sanitaire mondiale, le « désir de campagne » (Urbain, 2002) rediscute l'attractivité et la rétention des territoires urbains.

Se reconvertir comme agriculteur au Québec et le rester : une analyse évolutive du rapport au travail

Dans cette thèse, j'ai choisi d'approcher ces reconversions en apparence « paradoxales » sous l'angle des bifurcations professionnelles. L'originalité de ma démarche repose sur l'analyse de trois dimensions, souvent peu prises en compte dans les recherches sur le parcours professionnel des néo-agriculteurs : le cas du Québec, l'analyse multidimensionnelle de la réussite professionnelle ainsi que l'approche évolutive du rapport au travail, en considérant les répercussions de la bifurcation.

Alors que les recherches sur les nouveaux agriculteurs sans ancrage familial se développent en Europe (par exemple : Dolci et Perrin, 2017 ; Monllor et Fuller, 2016 ; Mailfert, 2007) et en Amérique du Nord (par exemple : Laforge et al., 2018 ; Hamilton, 2010 ; Ngo et Brklacich, 2014), les études québécoises restent quasiment absentes des enquêtes sur le sujet³. Pourtant, dans un contexte de vieillissement de la population agricole et de diminution du nombre de fermes québécoises (MAPAQ, 2019), la question de la relève agricole constitue un enjeu crucial qui accentue le rôle et l'impact de ces nouveaux venus. Si le renouvellement de la population agricole apparaît comme étant incontournable pour faire face au déclin des agriculteurs, les nouveaux entrants font face à de nombreuses difficultés à l'entrée du secteur. La situation au Québec révèle en effet l'ambivalence d'un secteur qui nécessiterait de nouvelles arrivées, mais qui, à cause de lourdes barrières foncières et financières, laisse peu de place à de nouvelles arrivées, et ce, malgré la mise en place de programmes gouvernementaux pour les encourager. Ce contexte d'entrée difficile renforce ainsi la pertinence d'une enquête centrée sur l'analyse des motivations et des trajectoires agricoles.

Plusieurs rapports ont mis en évidence les entraves financières et foncières (Parent, 2008 ; Laforge et al., 2018) auxquelles se confrontent les nouveaux venus lors de l'installation. L'originalité de ma démarche vise à changer de regard, en ciblant les épreuves éthiques et idéologiques, plus personnelles. Formulées comme des « projets de vie », ces bifurcations agricoles sont teintées d'attentes, nourries par des représentations parfois idéalisées du futur métier. Dans ma recherche, je vise à analyser et déconstruire ces projets professionnels, en confrontant le travail imaginé avec le travail réel. En effet, en faisant l'expérience concrète du travail, les aspirations de ces « reconvertis » se heurtent avec la réalité du métier, parfois plus rude que prévu. Analysées sur le temps long, ces reconversions vers l'agriculture sont révélatrices d'épreuves, potentiellement vécues comme des désillusions et pouvant aboutir à des trajectoires de désengagement. Or, dans les écrits sur la question, ce sont essentiellement les difficultés financières, techniques ou pédagogiques qui sont identifiées, passant sous silence les épreuves éthiques ou idéologiques, vécues personnellement. En tentant de mesurer la « réussite » de ces projets autrement que par ses variables socio-

³ Exceptée l'enquête de Mary Richardson (2010) qui étudie le parcours de nouveaux agriculteurs qui ont grandi, ou non, sur une ferme, mais dans le mouvement social de l'agriculture biologique.

économiques, j'attache ainsi une grande importance à ces épreuves subjectives, qui permettent de mieux comprendre comment sont vécus ces changements de vie.

Ce faisant, je cherche à prolonger les travaux portant sur les bifurcations professionnelles volontaires, qui détaillent peu les répercussions de la reconversion sur l'évolution du rapport au travail. Nancy Coté (2013) souligne en effet la concentration des recherches visant à examiner le rapport au travail sur les valeurs et les aspirations des acteurs, en négligeant les conditions difficiles de travail qui mènent à d'éventuelles déceptions et des désillusions. Ces « retours à la terre » font finalement office de support pour mieux comprendre l'évolution du rapport au travail dans les parcours professionnels, qui suppose un certain nombre d'ajustements afin de « rendre le déplacement acceptable » (Pasquali, 2010). En ciblant les éventuelles contradictions entre les convictions personnelles et les pratiques effectives de travail, je cherche ainsi à comprendre quelles stratégies et discours de survie ils mettent en œuvre pour (re)donner du sens à leur travail. L'examen de la trajectoire post-bifurcation permettra ainsi de renseigner, au regard de leur passé, comment ces « reconvertis » composent avec les étapes qui jalonnent leurs parcours professionnels et de quelles manières ils redéfinissent leurs engagements.

Itinéraire de la recherche et présentation de l'enquête

Cette thèse poursuit deux objectifs principaux. D'une part, elle vise à identifier et comprendre les motivations qui poussent les individus à quitter travail et études pour l'agriculture et la façon selon laquelle ces projets professionnels évoluent au fil du temps face à l'expérience concrète de travail. D'autre part, elle tente d'embrasser la diversité des trajectoires pour montrer les différentes expressions du « retour à la terre ». Ces trajectoires agricoles prennent plusieurs formes, ce qui conduit une partie des chercheurs à analyser la trajectoire de ces nouveaux agriculteurs sous forme d'idéaux-types (Amouriaux, 2000 ; Van Dam, 2005 ; Nicolas, 2007 ; Richardson, 2010 ; Dolci et Perrin, 2017). Dans cette thèse, je prévois d'explorer la diversité des manières de penser, de s'installer et d'évoluer en agriculture au Québec.

Ces objectifs ne sont pas apparus par hasard, ils sont le fruit d'évolutions et de renoncements. Si je cherche aujourd'hui à comprendre les diverses trajectoires qui conduisent à l'agriculture et leurs évolutions, ma recherche initiale visait à suivre la trajectoire d'étudiants en formation agricole qui prévoyaient de s'installer en agriculture paysanne⁴. À l'aide d'un dispositif longitudinal, j'avais prévu de suivre ces étudiants pendant une période de 18 mois. J'ai fini par renoncer à ce projet qui comportait en définitive plusieurs limites. Tous les étudiants en formation agricole ne souhaitent pas s'installer durablement en agriculture paysanne : les résultats présentés dans cette recherche montreront au contraire qu'ils sont seulement une minorité à choisir de type d'agriculture. Simultanément, je me suis aperçue qu'en me focalisant sur cette frange d'agriculteurs qui occupe une place singulière mais restreinte dans le paysage agricole, j'occultais la diversité des façons de faire et de penser l'agriculture. C'est ainsi qu'a émergé mon projet actuel : présenter la pluralité des mondes agricoles d'aujourd'hui au Québec et la variété des façons de devenir agriculteur et d'évoluer dans le métier.

Avec cet objectif, qui repose désormais sur la diversité des trajectoires en agriculture, une deuxième limite est apparue. Les agriculteurs n'empruntent pas tous le chemin de l'école pour se former et ces carrières agricoles prennent souvent des années avant de se concrétiser. En renonçant à l'examen de la reconversion « en train de se faire », j'ouvrais néanmoins la voix à une autre perspective analytique tout aussi riche. En choisissant de réaliser des entrevues avec des néo-agriculteurs déjà établis, les récits rétrospectifs de ces « reconvertis » sur leur propre trajectoire permettaient non seulement de mettre en lumière les causes qui les avaient menés à bifurquer, mais également les difficultés et les épreuves qu'ils ont eus à surmonter. En donnant la parole à ces producteurs plus expérimentés, le projet de recherche ne visait alors plus seulement à répondre à la question « pourquoi est-ce que l'on devient agriculteur ? » mais formulait une nouvelle interrogation : « comment est-ce que l'on devient agriculteur au Québec ? ».

⁴ L'agriculture « paysanne » ne possède pas de label officiel comme l'agriculture biologique. Toutefois les agriculteurs qui pratiquent l'agriculture paysanne font appel à des pratiques respectueuses de l'environnement et évitent d'utiliser des pesticides et insecticides de synthèse. Portée par des associations comme les associations pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP), la Via Campesina, la Confédération paysanne, et l'Union Paysanne au Québec, l'agriculture paysanne privilégie les circuits-cours de distribution, la proximité entre les producteurs et les consommateurs, l'autonomie face au marché, la pluriactivité (Van der Ploeg, 2014)

Pour répondre à mes questionnements, j'ai opté pour une démarche compréhensive. À partir d'entrevues semi-dirigées auprès de 61 néo-agriculteurs québécois, j'ai cherché à analyser les attentes formulées lors de ces transitions professionnelles, le sens qui est donné à la bifurcation et ses évolutions avec l'expérience concrète de travail. Mon dispositif d'enquête vise à représenter les diverses expressions du « retour à la terre ». Pour ce faire, j'ai décidé d'inclure dans mon échantillon des néo-agriculteurs issus de la ville comme de la campagne, de tous les âges, à différents niveaux de carrière et ce, partout au Québec. J'ai opté pour un recrutement réalisé dans l'ensemble du Québec, sans cibler de régions spécifiques à comparer. Je me suis entretenue avec des néo-agriculteurs établis dans différents secteurs : des maraîchers, des éleveurs, mais également des semenciers, des apiculteurs, des acériculteurs, des vigneron, sans considérer leurs méthodes de production. J'ai recruté des néo-agriculteurs débutants ou en voie de l'être, mais également des producteurs plus expérimentés pour identifier les difficultés qu'ils ont eu à traverser. Par-delà leurs diverses origines sociales et géographiques, ils partagent la même catégorie de situation : ils ne sont pas issus de parents agriculteurs et ont choisi l'agriculture après une reconversion professionnelle. C'est ainsi la confrontation avec une même situation, la bifurcation vers l'agriculture, qui met en cohérence ces trajectoires sociales hétérogènes.

Plan de la thèse

Afin de comprendre le processus de ces bifurcations vers l'agriculture au Québec et ses différentes déclinaisons, cette thèse est organisée en trois parties. La première partie est consacrée aux aspects théoriques, conceptuels et méthodologiques qui ont guidé ma réflexion. À la croisée de la sociologie des migrations néo-rurales et celle de la profession d'agriculteur, la revue de littérature montre que le « retour à la terre » s'est professionnalisé. Je propose donc de revenir sur le contexte de l'agriculture québécoise pour identifier le profil de ces nouveaux entrants, les enjeux que posent ces nouvelles arrivées et les différents défis auxquels ils font face. Le projet de ces nouveaux agriculteurs sans ancrage familial dans le milieu et qui ont choisi l'agriculture comme seconde carrière est ici envisagé sous l'angle des

bifurcations professionnelles volontaires. Avec une démarche compréhensive et un dispositif d'enquête multisites, je cherche à situer le sens de ces changements de vie et à identifier la pluralité des manières de penser l'agriculture et de « retourner à la terre ».

La seconde partie montre l'existence d'un script commun au sein des récits. En cherchant à mettre en relief l'épaisseur temporelle et sociale de la bifurcation, je propose d'étudier leurs trajectoires sous forme de processus, marqué par trois temporalités : le choix de bifurquer, la transition vers l'agriculture et le choix de demeurer dans le métier. Les premiers résultats montrent que ces reconversions sont opérées par beaucoup de ruraux, de jeunes, de femmes, qu'elles sont graduelles et que ce n'est pas nécessairement la « vocation » qui motive ces virages de carrière au Québec. Elles s'érigent finalement autour d'aspirations socialement construites et de ressources dont ces néo-agriculteurs disposent. Lors de leur transition vers l'agriculture, ces producteurs traversent un certain nombre d'étapes qui prennent la forme d'épreuves conditionnant la réussite de leur passage d'un monde professionnel à un autre. Face à ces épreuves, ils mobilisent des discours de survie au sein desquels ils tentent de convertir des difficultés en choix de vie pour se maintenir en agriculture.

La troisième et dernière partie complète cet itinéraire commun par une analyse plus fine de la diversité de ces parcours professionnels et de leur évolution au fil du temps. Pour mettre en relief l'hétérogénéité de ces trajectoires, j'ai choisi de rassembler ces expériences sous forme de profils idéal-typiques : « les entrepreneurs », les « activistes » et les « terriens ». J'ai déroulé leurs trajectoires à partir de leurs aspirations professionnelles, qui sont apparues comme étant les dimensions les plus clivantes, en montrant qu'elles venaient se répercuter sur le rapport au travail et à la terre, cristallisant un idéal subjectif de travail. La trajectoire des « entrepreneurs » montre un type de bifurcation au sein duquel domine le défi que constitue le changement de vie. La trajectoire des « activistes » met en lumière des reconversions militantes, au sein desquelles les individus cherchent à s'engager dans et par leur travail. Enfin, le type de bifurcation des « terriens » est caractéristique de personnes qui opèrent des changements de vie pour transformer leur style de vie plus que pour changer de métier.

À partir des principaux résultats issus de cette thèse, la discussion revient sur les éléments distinctifs du « retour à la terre » contemporain. Combinant projets de vie et projets

professionnels, ces démarches de retour s'opèrent au Québec sous la bannière de l'entreprise. Soumis à de nombreux impératifs économiques pour pérenniser l'installation, ces projets de retour, en collaborant avec le « système », sont révélateurs d'un déplacement de l'utopie anti-institutionnelle initiale.

Partie I

Du « retour à la terre » aux bifurcations professionnelles vers l'agriculture

Chapitre 1. « Retourner à la terre », hier et aujourd'hui

Dans la littérature, le « retour à la terre » renvoie à différentes dimensions : la migration vers l'espace rural, la quête de l'utopie en marge de la société urbaine et capitaliste, l'idéalisation de la nature et de la campagne. Depuis les années 1960, géographes, historiens et sociologues ont tenté de saisir les valeurs et les pratiques du « retour à la terre » pour y déceler leurs objets de lutte et leurs façons de formuler un projet de société, localisé politiquement et géographiquement hors société. Je propose dans cette première partie de revenir sur la façon dont le champ scientifique s'est emparé du mouvement du « retour à la terre » depuis les années 1960. L'objectif est ici de poser les bases sur les continuités et les ruptures du « retour à la terre » contemporain avec celui des années 1960.

Cette partie propose une synthèse multidisciplinaire des travaux en géographie, histoire et sociologie pour tenter de comprendre comment se sont construits les connaissances sur le mouvement. Je propose de confronter les approches sur le « retour à la terre » des années 1960-1970 avec les migrations néo-agricoles actuelles. L'analyse du contexte socio-historique du « retour à la terre » depuis les prémises du mouvement, que ce soit dans les pratiques concrètes que dans les valeurs prônées par les acteurs, permettra d'introduire une réflexion sur les expériences de « retour » actuelles, et ce, en développant tout particulièrement les stratégies d'implantation et les idéologies contemporaines revendiquées.

Le « retour à la terre » des années 1960-1970 : détour historique et contours politiques

Forme emblématique des mouvements de la contre-culture, le « retour à la terre » renvoie à la fois à la dimension spatiale du mouvement (la migration vers le rural) et à sa dimension idéologique (la contestation de la société de consommation urbaine). Dans une enquête tirée

de sa thèse (2015 : 31), l'historienne française Catherine Rouvière rend compte du mouvement en Ardèche depuis 1968 avec une méthode multi sources : études statistiques, archives, presse, entrevues avec des acteurs pour étudier les dimensions économiques, géographiques, politiques et sociales du mouvement. Elle donne une définition assez large du « retour à la terre », qu'elle désigne par « l'installation en vagues successives et différenciées, de populations d'origine citadine et plutôt jeunes, dont les motivations évoluent au gré de la conjoncture économique et politique générale, et qui s'inscrivent en rupture de la société dominante ». Les vagues de retours sont effectivement historiquement et géographiquement situées, puisqu'elles sont impulsées par des crises sociales, climatiques et économiques qui (ré)activent les mobilités vers le rural. Si nous connaissons tous le « retour à la terre » des années 1960-1970, associé, de part et d'autre de l'Atlantique, au mouvement hippie, les premières migrations apparaissent dès le début du 20^e siècle en Amérique du Nord⁵. Pour examiner ses continuités et ses ruptures avec le mouvement actuel, je me concentrerai sur les vagues de retour qui ont pris place à partir des années 1960, puisque les motivations s'apparentent davantage à celles que l'on observe aujourd'hui⁶.

Avant toute chose, il est nécessaire d'éclaircir le concept même de « retour » qui peut sembler paradoxal, en considérant qu'il désigne bien souvent la migration de personnes n'ayant jamais véritablement vécu à la campagne. Pourtant, dans la littérature, ce terme est mobilisé de façon récurrente. À partir de méthodes mixtes (données qualitatives, entretiens, études de cas), le sociologue Jeffrey Jacob (1997) a tenté de comprendre les valeurs mais aussi les contradictions et les frustrations de ces personnes qui ont décidé de quitter villes et banlieues pour s'installer en campagne. Dans son ouvrage de référence sur le « retour à la terre » en Amérique du Nord *New Pioneers: The Back-To-The Land Movement and the Search for a Sustainable Future*, il affirme que plus qu'un retour « littéral » à la terre, c'est un retour

⁵ En Amérique du Nord, une première vague de migration survient pendant la Grande Dépression, au moment où les gouvernements cherchent à inverser la tendance de l'exode rural pour contrer le flot migratoire vers les villes (Weaver, 2013). Au Canada, le clergé et le gouvernement (via le ministère provincial de la Colonisation et des pêcherie), encouragent les projets d'établissement en agriculture en accordant des lopins de terre aux familles qui sont prêtes quitter la ville.

⁶ L'historienne Dona Brown (2011 : 8) écrit en effet "those who came of age during the Depression faced that "black Friday" and were prepared for worse : chaos, violence, the end of capitalism or of democracy. In the 1970's, back-to-the landers added entirely new concerns to the old list : pollution, scarcity, and an overcrowded planet"

« métaphorique » à la terre, aux racines. Dans un article issu de sa thèse sur le cas des collectifs néo-paysans en France, la socio-anthropologue Madeleine Sallustio (2018) précise que cette idée découlerait davantage d'un « retour aux sources », et dévoilerait la nature « exonostalgique » (Berliner, 2014) que ces individus entretiendraient avec la nature et avec l'agriculture : ils seraient nostalgiques d'un passé qu'ils n'ont pas eux-mêmes connu.

Le « retour à la terre » : un mouvement social contestataire

Dans les années 1960-1970, le « retour à la terre » était étudié comme un mouvement social. Un bref aperçu des définitions qu'en donnent les auteurs qui se sont intéressés à cette thématique révèle une dimension contestatrice très marquée. À partir d'une enquête sur les différences entre le « retour à la terre » actuel avec celui des années 1960-1970, le géographe Keith Halfacree (2007 : 5) indique que le phénomène renvoyait 50 ans plus tôt à « un type de mouvement social résistant aux forces dominantes qui encouragent la mondialisation capitaliste »⁷ ou, dans l'ouvrage de Jeffrey Jacob déjà présenté, à « une large protestation contre ce que l'esprit des années 60 considérait comme le matérialisme irrationnel de la vie urbaine »⁸ (Jacob, 1997 : 3). Dans les années 1970, à l'apogée du mouvement en Amérique du Nord⁹, il était rattaché à une idéologie encourageant certains principes comme l'autosuffisance, l'autarcie ou la liberté. Ses pionniers, majoritairement jeunes, se seraient installés en campagne avec une volonté de contestation de l'ordre social, et pour faire l'expérience de nouveaux rapports sociaux comme des systèmes alternatifs ou coopératifs (Roullier, 2011). À partir d'enquêtes par entretiens et observation participante sur le mouvement en Sardaigne en géographie, Paula Dolci et Coline Perrin (2017) observent que la pratique de l'agriculture visait à cette époque l'autosuffisance alimentaire et énergétique.

⁷ « A kind of social movement resisting the dominant forces promoting capitalist globalization »

⁸ « A broad based protest against what the spirit of the sixties saw as the irrational materialism of urban life »

⁹ Jeffrey Jacob les estimait à 1 millions. À cette époque aux États-Unis, le taux de croissance dans les zones rurales dépassait celui des zones urbaines (Jacob, 1997).

À la recherche de l'utopie, loin des villes et de la modernité

Il est intéressant de constater que dans les écrits de référence sur la question en Amérique du Nord (Jacob, 1997) et en Europe (Hervieu et Léger, 1979, Halfacree, 2006), le « retour à la terre » est marqué par l'utopie, thème central qui permet rassembler ces trajectoires sociales hétérogènes autour d'un but commun. Si ces migrations sont qualifiées d'utopiques, ce n'est pas à cause de leur projet idéaliste ou fantasmé mais bien à cause de la démarche active de rechercher, ailleurs, les germes d'un monde « meilleur ». Dans leur ouvrage de référence sur ces « migrations utopiques » des années 1960-1970 en France, *Le Retour à la nature: Au fond de la forêt, l'État*, les sociologues Bertrand Hervieu et Danièle Léger ont tenté de situer ces « fantasmes » associés à la ruralité en utilisant des méthodes qualitatives (observations participantes et entretiens). Ils retracent cette quête de l'utopie dans un ailleurs qui ne serait pas contaminé par la modernité et le progrès :

« Immigrants de l'utopie, non parce que leur démarche serait nécessairement irréaliste ou farfelue, mais parce que leur refus du quotidien et leur rêve d'un avenir autre s'expriment dans cette tentative pour retrouver, loin des villes, un Age d'Or que le progrès, l'industrie, le mirage productiviste ont, selon eux, détruit. » (Hervieu et Léger, 1979 : 7)

L'utopie résiderait ainsi dans la quête de la « bonne vie », cette dernière étant à rechercher à plusieurs, en communauté, et à la campagne, dans la friche. Le monde rural est en effet perçu comme étant à la marge de la société capitaliste et se présente comme un espace où il est possible de construire l'ébauche d'une société différente (Dolci et Perrin, 2017), un espace d'anticipation et d'expérimentation sociale (Léger, 1979). La campagne devient alors un espace-temps mythifié, à l'abri des rapports économiques et sociaux, un espace perçu comme étant plus libre. C'est bien « l'idylle rurale¹⁰ » (Halfacree, 1994) qui est mise de l'avant pour expliquer l'attrait de ces migrations rurales : le terme se réfère à une représentation positive, voire une idéalisation de la nature et de la campagne, cette dernière étant associée à la paix,

¹⁰ La notion de l'idylle rurale (« rural idyll »), surtout présente dans la littérature géographique anglo-saxonne, est une explication commune pour expliquer les mouvements vers la campagne (Halfacree, 1993, 2004, 2007; Little and Austin, 1996; Halfacree and Boyle, 1998)

l'harmonie et la communauté. En outre, le géographe Michael Woods (2009) appose derrière le terme de l'idylle rurale l'idée d'une forme de nostalgie : la campagne est perçue comme étant incorruptible face aux aléas de la modernité.

Sur ce point, notons d'ailleurs que pour évoquer ces migrations prenant place dans les années 1960-1970, certains auteurs parlent volontiers de retour en arrière, dans le passé, pour construire un présent plus simple, en harmonie avec la nature. Jeffrey Jacob affirme ainsi que : « le nom même du mouvement de "retour à la terre" implique une résistance aux forces dominantes. On revient en arrière, à contre-courant de la société urbaine dominante, pour retrouver un passé idyllique¹¹ » (Jacob, 1997 : 20). Nous verrons qu'aujourd'hui que ce n'est plus nécessairement l'idéalisation d'un passé mythifié qui prime dans ces démarches de retour.

La pluralité des manières de « retourner à la terre »

Dans les années 1960-1970, « retourner à la terre » ne voulait pas nécessairement dire devenir agriculteur. Jeffrey Jacob (1997) élabore une typologie des acteurs du « retour à la terre » des années 1980, qu'il qualifie dans son travail de « new pioneers ». Pour mieux cibler le profil de ces nouveaux arrivants, il élabore et administre un questionnaire à un peu plus de 554 personnes, majoritairement établies dans l'Ouest de l'Amérique du Nord (États de Washington, Colombie Britannique). Il y distingue une diversité de profils : des retraités vivant à la campagne (les « pensioners »), des personnes qui pratiquent une agriculture vivrière et le troc (les « purists »), d'autres qui occupent un emploi à mi-temps à l'extérieur (les « country romantics »), des individus qui travaillent sur la ferme de quelqu'un d'autres (« les appendices »), et d'autres qui travaillent depuis leur propriété, mais dans un travail qui n'implique pas l'agriculture (les « country entrepreneurs »). Il est intéressant de constater que dans son enquête, les *back-to-the-landers* sont en majorité des « weekenders » (44%) qui, bien qu'ils consacrent leur temps libre à travailler sur leur propriété, occupent un emploi

¹¹ « The name itself, the "back-to-the-land" movement, implies resistance to overriding forces. One goes back – back against the tide of mainstream, urban society – to reclaim an idyllic past »

à temps plein à l'extérieur de la ferme. En revanche, les « microfarmers », qui s'apparentent à la population d'étude de cette thèse¹² représentent seulement 2% de son échantillon¹³. Nous verrons bien assez tôt que ces vocations agricoles coûtent cher et que rentabiliser une exploitation agricole n'est pas chose facile. Dans son enquête, nombreux sont ceux qui peuvent compter sur le soutien financier de la famille, sur leurs pensions de retraite ou sur un emploi à l'extérieur pour financer leurs activités agricoles.

Parmi les travaux des géographes, sociologues et historiens s'étant intéressés à cette question, il apparaît ainsi que le « retour à la terre » des années 1960-1970 est marqué par la centralité des thèmes de l'utopie et de la contestation avec la société, traduite par la rupture avec le système urbain et capitaliste. Le « retour à la terre » est à cette époque envisagé comme un mouvement, au sein duquel ses acteurs ne sont pas définis comme des agriculteurs au sens professionnel du terme. La partie suivante permettra d'examiner comment ces premières vagues de retour, leurs succès mais surtout leurs échecs, ont contribué à reformuler l'utopie imaginée par le mouvement de la contre-culture.

Ruptures et continuités avec le « retour à la terre » actuel

Les travaux contemporains laissent de côté la dimension politique du mouvement : dans les définitions qu'en donnent les auteurs, le « retour à la terre » concerne l'adoption intentionnelle d'un mode de vie essentiellement agricole, chez des personnes qui n'ont jamais grandi dans une ferme (Wilbur, 2013) ou les projets qui valorisent le vivant et l'espace rural, notamment à des fins alimentaires (Deléage, 2018). La dimension contestatrice s'efface peu à peu tandis que celle de l'agriculture se renforce, alors qu'elle n'était pas centrale dans les années 1960. Pour cette raison, et puisqu'il ne s'agit plus nécessairement de s'établir en

¹² Ces derniers dédient tout leur temps à l'agriculture, souvent des fruits et légumes à une haute valeur marchande (moins de 160 acres)

¹³ Plus loin dans son ouvrage, Jacob tente de nuancer cette sous-représentation numérique avec la force de la conviction des « microfarmers » : « while only 2 percent of the countryside sample fit into the microfarmer category, their significance exceeds their numbers in terms of the struggle for a sustainable future » (p.58).

communauté, le « retour à la terre » d'aujourd'hui n'est plus étudié comme un mouvement social.

De la contestation à la coopération : s'intégrer pour s'implanter durablement

Dans leur article sur les nouveaux agriculteurs en Ontario, Minh Ngo et Michael Brklacich (2014) observent une continuité des valeurs associées au mouvement du « retour à la terre » des années 1970 : le rapprochement avec la nature, la réminiscence d'actions politiques directes, de pratiques autour du « ruralisme radical¹⁴ » (Halfacree, 2006). Pourtant, si ces motivations conservent une certaine continuité avec les années 1960, force est de constater que les pratiques actuelles divergent sur plusieurs points. Les migrants actuels cherchent à s'intégrer, comme le souligne Keith Halfacree (2007) : ils sont peu nombreux à désirer s'isoler ou à sortir de la société comme cela était le cas auparavant.

En effet, le « retour à la terre » des années 1960 est bien difficile à faire tenir dans la durée, que ce soit en Europe (Hervieu et Léger, 1979 ; Halfacree, 2006), ou en Amérique du Nord (Jacob, 1997). En France, Bertrand Hervieu et Danièle Léger (1979) constatent l'échec de l'intégration de ces nouveaux arrivants à la communauté locale : moins de 5% de ces nouveaux arrivants parviendraient à s'installer durablement. Aux États-Unis, Keith Halfacree (2006, 2007), suggère que la longévité de ces installations est discutable puisqu'une partie de ces *back-to-landers* seraient retournés à leur style de vie précédent. L'échec des pionniers amène donc leurs successeurs à ajuster leurs projets en vue de viabiliser l'exploitation agricole et pérenniser son implantation. Dès lors, les travaux contemporains sur la question se concentrent sur les défis auxquels ils font face (Dubuisson-Quellier et Giraud, 2010 ; Laforge et al., 2018) ou leurs stratégies d'implantation (Mailfert, 2007).

¹⁴ Le ruralisme radical, consiste, selon Halfacree, à « subvertir » l'espace rural et se manifeste avec des actions directes : économies anti-capitalisme, post-productivisme, anti-exploitation

À l'instar de leurs prédécesseurs des années 1970, ils cherchent à reformuler un projet de société, mais cette fois-ci moins dans l'opposition que dans une forme de civisme, l'ambition passant, pour l'historienne Catherine Rouvière (2015 : 17), « du projet révolutionnaire de refondation de la société et de l'économie capitaliste par l'exemplarité, au désir de rendre plus supportable la précarité sociale, en passant par l'attrait pour une vie plus saine et plus détendue enrichie de relations de proximité ». Dans son enquête sur les réseaux sociaux utilisés par les néo-agriculteurs français pour s'installer, Kate Mailfert (2007) démontre que les acteurs du « retour à la terre » d'aujourd'hui ont recours aux aides de l'État pour s'implanter, conservent des attaches urbaines et s'intègrent dans les réseaux locaux associatifs pour chercher à se détacher de l'image « baba cool » de leurs prédécesseurs¹⁵.

Bref, on ne retourne pas à la terre de la même façon qu'on le faisait par le passé. Les communes et communautés ont laissé place à des projets exercés seuls, entre amis, ou en coopératives de travail. Aujourd'hui, on parle davantage de reconversion professionnelle pour qualifier ces migrations, tant professionnelles que géographiques. De plus, la migration spontanée et motivée par un désir de fuite de la ville s'opère aujourd'hui à travers une (re)conversion plus graduelle (Samk, 2016). Les « immigrants de l'utopie » (Léger, 1979) deviennent les « néo-paysans » (D'allens et Leclair, 2016), les « greenhorns » (Bruce, 2019), les « new agrarians » (Hamilton, 2010), les « hors cadre familial » (Labrousse et Iladoy, 2011).

Le « retour à la terre » porté par des initiatives environnementales variées

Enfin, les orientations politiques ont également changé de cap. Aujourd'hui, ces nouvelles populations, plus diplômées que les précédentes, porteraient un projet social et écologique plus marqué qu'auparavant, mais s'engageraient différemment que les « back to the landers »

¹⁵ Dans certaines enquêtes, ces populations refusent le terme « néo-rural » qui fait écho au mouvement des années 1970, en préférant l'appellation « paysan » (Sallustio, 2018).

des années 1970 (Jacob, 1997 ; Mailfert, 2007). Les tendances libertaires en quête d'un passé mythifié se convertissent en luttes environnementales pour un futur plus vert :

« Le mouvement de "retour à la terre" a eu une influence majeure sur un mouvement social à plus grande échelle en faveur de la durabilité de l'agriculture, dont il est probablement inséparable¹⁶. » (Trauger, 2006 : 10)

« Tout en regardant en arrière vers des modes de vie en voie de disparition, les adeptes contemporains du retour à la terre restent simultanément tournés vers l'avenir, leurs fermes anticipant un monde de pénuries alimentaires et pétrolières, d'économies locales, d'autonomie et d'effondrement d'une culture de consommation soucieuse du statut social¹⁷. » (Wilbur, 2013 : 151).

L'examen des travaux de recherche montre ainsi que les vagues de migration des années 1960 renfermaient une idéologie de contestation, voire de repli. Aujourd'hui, les néo-ruraux veulent s'intégrer au système économique et au territoire d'accueil dans l'objectif de faire perdurer le rêve agricole. Ces migrations ne sont plus étudiées comme un mouvement social dans le sens où le « retour à la terre » n'est plus porté par des militants liés à la contre-culture (Deléage, 2018). Le « retour à la terre » concerne aujourd'hui une constellation d'initiatives, qui sont portés par des individus ou par des groupes, dans lesquelles les nouveaux agriculteurs en constituent l'un des emblèmes.

Pour mettre en relief l'éclatement de ces projets de retour, je propose dans cet encadré de revenir sur la catégorisation d'une partie de ces initiatives que j'étudie spécifiquement dans cette thèse : la définition et délimitation des nouveaux agriculteurs sans origine agricole.

Encadré 1 Catégoriser les acteurs du « retour à la terre »

L'examen de la littérature souligne ce flou sémantique autour de différentes catégories : « néo-ruraux », « néo-agriculteurs », « néo-paysans » ou dans la littérature anglophone « greenhorns » et « new agrarians ».

¹⁶ « The 'back-to-the-land' movement has had a major influence on, and is likely inseparable from a larger-scale social movement towards agricultural sustainability. »

¹⁷ « While looking backward to disappearing ways of life, contemporary back-to-the-landers simultaneously keep focused on the future, their homesteads anticipating a world of food and oil shortages, local economies, self-reliance and the collapse of a status-conscious consumer culture »

Les « néo-ruraux » :

Les « néo-ruraux » sont des personnes d'origine urbaine ayant décidé de migrer en permanence à la campagne (Simard et Guimond, 2009), mais pas forcément pour y pratiquer une activité agricole.

Les « néo-agriculteurs » :

Les « néo-agriculteurs » sont définis comme des personnes qui migrent vers la campagne avec l'ambition de pratiquer l'agriculture (Dolci et Perrin, 2017), mais qui, dans certaines enquêtes (Dolci, 2021) sont aussi parfois des fils et filles d'agriculteurs revenus s'installer dans leur territoire d'origine après un détour par la ville.

Les « néo-paysans » :

Par rapport aux « néo-agriculteurs », la définition des « néo-paysans » inclurait une dimension militante : la pratique de l'agriculture viserait avant tout à reconquérir l'autonomie au travail (Van der Ploeg, 2014).

Les « greenhorn farmers » :

Les « greenhorn farmers » (Bruce, 2019), d'origine urbaine comme rurale, sont définis comme des agriculteurs de première génération sans connexion avec l'agriculture depuis au moins deux générations.

Les « new agrarians » :

Les « new agrarians » (Hamilton, 2010) sont caractérisés comme la nouvelle génération d'agriculteurs, relativement jeunes, et qui sont pour beaucoup étrangers avec le milieu.

La typologie de Clare J.A Mitchell :

Ces études se concentrent généralement sur le même phénomène, mais, en sélectionnant des critères d'inclusion différents, elles travaillent sur des populations différentes. Ces imprécisions sur la délimitation de l'objet d'étude conduiraient à compromettre les analyses sur la néo-ruralité, voire à « assécher la catégorie en la vidant de son contenu sociologique » (Clavairolle, 2013 : 67). Pour faire face à ce flou conceptuel, certains auteurs (Ngo et

Brklacich, 2014 ; Wilbur, 2013) proposent d'approcher le phénomène du « retour à la terre » avec la typologie de Clare J.A. Mitchell (2004) basée sur les motivations économiques et les attaches à la communauté d'origine et de destination. Elle distingue les « ex-urbanites » qui gardent des liens avec leur communauté d'origine et sont venus s'installer en campagne pour des motivations esthétiques ; les « displaced urbanites » qui s'opposent au groupe précédent, puisque c'est pour des raisons professionnelles et économiques qu'ils ont choisi de s'installer en campagne ; enfin, les « anti-urbanites » qui rompent leurs liens professionnels avec leur communauté d'origine et cherchent, à la campagne à adopter un mode de vie rural.

Du déclin de l'utopie à la professionnalisation du « retour à la terre »

Les travaux contemporains sur le « retour à la terre » font appel à plusieurs approches. Certains continuent d'utiliser l'utopie comme angle d'attaque, puisqu'ils voient dans la démarche néo-rurale une continuité avec les valeurs de l'époque (Sallustio, 2018 ; Dolci, Cortes et Perrin, 2019). Dans ce pan de la littérature, les « néo-agriculteurs » ou « néo-paysans » sont souvent présentés comme ayant une filiation idéologique avec les protagonistes des vagues précédentes, puisque les motivations s'incarnent vers la quête d'une vie « alternative » et plus proche de la nature, combinée à une critique radicale du capitalisme (Deléage, 2018). Ce sont ces recherches qui se rapprochent le plus de ma thèse, puisqu'ils prennent pour objet les personnes rurales ou urbaines qui ne sont pas issues du milieu agricole. Ces travaux, en continuité avec ceux qui ont déjà été cités, restent plutôt rares, mais sont aussi très dispersés à l'international. Ils se consacrent à des enjeux assez divers, par exemple : les temporalités qui entrent en jeu dans le cadre de ces retours (Sallustio, 2018), l'intégration des nouveaux agriculteurs dans leur milieu d'accueil (Mailfert, 2017), les tensions entre les nouveaux agriculteurs biologiques et les agriculteurs conventionnels (Hetherington, 2005). Au Québec, les rares études qui s'intéressent aux néo-agriculteurs ne mobilisent pas le « retour à la terre » comme ancrage théorique. Elles étudieront plutôt le phénomène dans le contexte du mouvement social de l'agriculture biologique, en choisissant d'ailleurs les personnes qui ont, ou non, grandi sur une ferme

(Richardson, 2010), ce qui tend de nouveau à évacuer la dimension utopique de ces projets. Les néo-agriculteurs sans lien avec l'agriculture ne sont donc plus appréhendés comme des figures emblématiques d'un mouvement mais sont constitutifs du projet de l'agriculture biologique.

Ce changement de regard se généralise à l'international, puisque de plus en plus de travaux tendent à se détacher de l'angle de l'utopie pour caractériser ces migrations. Ils vont ainsi, s'intéresser, entre autres, au déplacement social que constitue l'entrée en agriculture (Nicolas, 2007 ; Paranthoën, 2014), à la transmission des savoirs en agriculture biologique (Richardson, 2005), au dialogue entre anciens et nouveaux paysans (Labrousse et Iladoy, 2011), aux trajectoires agricoles (Bruce, 2019). Avec ces travaux, tout porte à croire que le « retour à la terre » s'est professionnalisé : les « marginaux » deviennent « agriculteurs ». C'est en effet à travers la profession, celle d'agriculteur biologique, ou de l'alternative qu'elle propose (les circuits-courts, entre autres) que la littérature actuelle rend compte de ces installations agricoles¹⁸. Je rejoins le point de vue de l'anthropologue Éric Wittersheim (2017), qui, dans son article « Filmer l'utopie » sur son documentaire réalisé 20 ans plus tôt sur les néo-ruraux dans la Creuse, souligne que ces nouvelles approches permettent de dépasser la surinterprétation de la présence de l'utopie dans ces migrations néo-rurales. En effet, les travaux actuels sur la question montrent l'extrême hétérogénéité des nouvelles populations agricoles, ce qui pousse les chercheurs à élaborer des typologies pour rendre compte de la diversité des trajectoires (Van Dam, 2005 ; Nicolas, 2007 ; Dolci et Perrin, 2017). L'explication sociologique de ces nouvelles arrivées par le seul concept de l'idylle rurale est nuancée : dans certaines enquêtes, ce sont surtout les crises, économiques, professionnelles et urbaines qui catalysent les installations néo-rurales (Dolci et Perrin, 2017).

En plus de se professionnaliser, le « retour à la terre » s'ouvre donc à d'autres populations pas nécessairement contestatrices de l'ordre social, certaines allant simplement chercher à la campagne une qualité de vie meilleure. Puisque le projet professionnel et le projet de vie

¹⁸ Notons toutefois que ces écrits ne portent pas nécessairement sur les seuls néo-agriculteurs sans ancrage familial. Généralement, les recherches intègrent à la fois les agriculteurs sans lien avec le milieu avec ceux qui ont grandi dans une famille agricole.

constituent le dénominateur commun de ces « retours à la terre », c'est donc du côté de la profession, celle d'agriculteur biologique, que je dédierai les lignes qui vont suivre.

Devenir agriculteur au XXI^e siècle : Les mutations contemporaines de la profession d'agriculteur

Dans la mesure où ces « retours à la terre » contemporains se professionnalisent, je propose de cibler cet état de l'art vers les entrées en agriculture. En sociologie, un champ de la littérature très vaste s'est développé autour du monde agricole, à commencer par sa transformation d'un point de vue historique : la disparition de « l'état de paysan » au profit de l'émergence du « métier d'agriculteur » (Mendras, 1967 ; Galeski, 1967), la « résistance » des cultures paysannes face à la modernité (Mendras et Jollivet, 1971) puis l'éclatement et la recomposition des formes d'organisation de l'agriculture au sein de trois idéaux-types « la subsistance », « la ferme » et « la firme » (Hervieu et Purseigle, 2013). Je souhaite me détacher de ce champ théorique, qui considère majoritairement l'accès au métier sur la base de l'héritage, pour cerner les ressorts des conversions vers l'agriculture, enjeux sur lesquels se fonde ma réflexion générale. Les nouveaux agriculteurs, dont je cherche à étudier les motivations et les trajectoires, n'ont aucune appartenance sociale ou familiale avec le métier : ils ont choisi l'agriculture alors que rien ne les rattachait à cette profession.

Le champ scientifique s'est saisi de l'étude de ces nouveaux agriculteurs à partir des innovations ou des alternatives qu'ils proposent. Plus que leurs profils ou leurs trajectoires, ce sont surtout leurs méthodes de production qui attirent l'attention des sciences sociales. La sociologie met ainsi de l'avant les enjeux sociaux que posent ces nouvelles arrivées, ses méthodes de travail alternatives à la production conventionnelle mais aussi les rôles et missions de l'agriculteur d'aujourd'hui. Au détour de la sociologie des mondes agricoles et de la sociologie des mouvements militants dans lequel s'ancre l'agriculture biologique, l'objectif est ici de comprendre comment s'est traduit l'arrivée des néo-agriculteurs dans le paysage

agricole ainsi que les enjeux que ces installations soulèvent à l'intérieur du champ scientifique.

Le décloisonnement et les nouvelles attentes sociales en agriculture

En sociologie, les recherches contemporaines soulignent l'ouverture récente du monde agricole à de nouvelles populations qui ne sont pas nécessairement issues du milieu (Dubuisson-Quellier, et Giraud, 2010 ; Francoeur, 2018). Je propose de revenir sur le chapitre d'ouvrage de Sophie Dubuisson-Quellier et Christophe Giraud (2010) qui tente d'analyser les nouveaux ponts ou « passerelles » dans le monde agricole. Pour les auteurs, cette ouverture se traduirait par un double mouvement. Le décloisonnement de la famille agricole, d'abord : les agriculteurs n'épouseraient plus nécessairement des agricultrices, ou ces dernières exerceraient un autre métier sans lien avec ce secteur d'activité, ce qui tendrait à favoriser des liens entre l'agriculture et les autres mondes sociaux. À cela s'ajoute l'entrée de nouvelles personnalités dans le secteur, qui ont exercé un emploi sans lien avec l'agriculture et qui ne sont pas nés de parents agriculteurs, ou d'autres, nées de parents agriculteurs et qui, après un détour professionnel hors de l'agriculture, ont décidé d'y retourner plus tard. Selon les auteurs, ce décloisonnement social montre deux choses : non seulement il est possible de devenir agriculteur sans héritage, mais en plus, le métier tend à devenir désirable. Le deuxième mouvement serait relié à la médiatisation de la crise profonde de l'agriculture intensive qui a placé les agriculteurs dans la position de responsables des désastres écologiques et sanitaires. Ceci conduirait certains d'entre eux à se réinterroger sur leur rôle au sein de la société ou à s'engager dans des collectifs altermondialistes et environnementaux, et donc à créer de nouvelles ouvertures. Dès lors, pour les auteurs, l'agriculture ne se résumerait plus à un modèle unique mais à une pluralité de mondes agricoles.

Ce décloisonnement social et professionnel ouvre ainsi la porte à de nouvelles idées, de nouvelles façons de penser et de pratiquer l'agriculture. Les multiples crises auxquelles se confronte ce secteur provoquent une remise en question de la place de l'agriculture dans la

société. Elle en sortirait profondément modifiée par les demandes sociales qui lui sont adressés : les producteurs seraient désormais tenus d'offrir des produits sains et de qualité avec des méthodes qui ne nuisent pas à l'environnement ou aux paysages (Lémery, 2003). Avec ce « contrat social » qui lie l'agriculture avec la société, des acteurs publics et privés entrent dans l'arène pour coordonner, débattre et trouver des solutions face aux enjeux agricoles (Pivot, Caron et Bonnal, 2003). L'agriculture devient donc un objet d'action publique. Le développement de ce secteur est aujourd'hui intimement lié au développement territorial : ce sont ses multiples fonctions (économiques, sociales et environnementales), fédérées sous le terme de « multifonctionnalité » qui fondent le rôle de l'agriculture dans la société (Mundler et Ruiz, 2015). Loin d'être cloisonnée à sa seule fonction productive, elle doit aujourd'hui répondre à un ensemble de missions en lien avec les enjeux des territoires : dynamisme rural, valorisation des terroirs, lien social, maintien de la biodiversité¹⁹ (Joyeau, 2008). Or, ce sont bien souvent, entre autres, les néo-agriculteurs qui cherchent à assumer ce caractère multifonctionnel de l'agriculture. Dans son enquête sur l'intention entrepreneuriale des agriculteurs, Bernard Simon (2013 : 25) souligne comment les nouveaux venus tentent de tirer profit de ces nouvelles attentes sociales : « de nouveaux entrants dans le métier vont puiser, au sein de cette reconnaissance de la multifonctionnalité reconnue du secteur, une source d'inspiration pour des projets innovants, complémentaires des activités traditionnelles de l'agriculture. »

Dans ce contexte de profondes mutations du secteur, le rôle de l'agriculteur s'entre trouve redéfini. À sa charge productive s'ajoute de nouveaux rôles : ces attentes sociales ont favorisé la fabrique d'une autre agriculture investie de nouvelles missions. Elles ont ouvert une brèche qui a permis l'arrivée et l'insertion des néo-agriculteurs dans le paysage agricole, pour qui la vision et les pratiques s'ajustent parfaitement avec ces demandes sociétales.

¹⁹ Certains auteurs vont parfois parler de « ré-enchâssement » sociétal de l'activité agricole (Polanyi, 1944) afin de caractériser les différentes sphères d'articulations (avec le vivant, avec les consommateurs, avec les habitants).

L'engagement pour une alternative écologique

De nombreux travaux rendent compte des néo-agriculteurs à partir de l'alternative qu'ils proposent, se traduisant dans leurs pratiques par l'émergence d'échanges marchands durables et territorialisés et de méthodes de production biologiques et équitables, centrées sur la qualité des produits.

Ce sont donc les choix de production et de distribution en rupture avec le paradigme dominant de la modernisation agricole qui retiennent l'attention de la science²⁰. En effet, dans un contexte de crise profonde de l'agriculture intensive ou « productiviste » (Deléage, 2005), de multiplication des scandales sanitaires (hormones de croissance, poulet à la dioxine, etc.), où s'affirme, en parallèle, la promotion d'une éthique de la responsabilité et de l'écocitoyenneté²¹ (Comby 2009 ; Pautard 2009), on assiste à une multiplication d'enquêtes sur l'agriculture « alternative », familiale et paysanne qui privilégient les circuits-courts et la « qualité » des produits. Ces crises sanitaires auraient produit un double mouvement : une demande soutenue de la part des consommateurs pour les produits de proximité, en quête d'une alimentation jugée plus saine et plus authentique et de l'autre, la volonté, pour la part de certains producteurs de reprendre contact avec les consommateurs en retrouvant un sens au métier *via* l'ancrage dans des logiques territoriales (Lamine, 2008). Les recherches révèlent que ce sont majoritairement les nouveaux venus qui s'orienteraient vers ces niches de production et assureraient eux-mêmes la transformation et la vente directe (Capt et Dussol, 2004 ; Ambiaud, 2011).

²⁰ Ces modes de production et de distribution alternatifs sont parfois perçus comme l'un des héritages protestataires laissé par les acteurs du « retour à la terre » des années 1960 (Wilbur, 2013)

²¹ Pour Laurier Turgeon (2010 : 3), l'écologique entrerait aujourd'hui dans le champ de l'éthique : « Les consommateurs recherchent de plus en plus des produits fabriqués de manière artisanale, qui respectent l'environnement (sans pesticides, produits de synthèse ni OGM) et contribuent au développement durable, c'est-à-dire des produits qui réduisent les risques pour la santé et l'environnement. L'écologique est devenu éthique »

Le virage qualitatif de la production centré autour d'une « économie de la qualité »

Du côté de la production, des logiques de différenciation des produits, au cœur d'une « économie de la qualité » (Allaire, 2002) tentent de se détacher de la standardisation des pratiques de production. On assisterait, depuis les années 1990 à un « virage qualitatif » qui fait la promotion d'une agriculture « alternative » pour faire face aux enjeux écologiques et sanitaires : qualifications biologique, équitable, etc. (Allaire et Daviron, 2017). Du côté des méthodes de production, l'alternative se réfère évidemment à l'agriculture biologique, bien que cette dernière tende à se conventionnaliser (Bellon et Lamine, 2009 ; Darnhofer et al. 2010), mais également à la permaculture ou à l'agriculture biodynamique²². Pour les néo-agriculteurs, le choix du bio apparaîtrait comme une « éthique évidente », ces derniers ayant souvent été socialisés autour de la critique de la production industrielle²³ (Leroux, 2013). Mais il est aussi stratégique : c'est un marché porteur dans un contexte d'injonction politique sur la transition vers ce type d'agriculture (Grenelle de l'Environnement de 2007).

Circuits-courts, vente directe et pratiques de distribution alternatives

Les travaux sur l'alternative ne se limitent pas à la seule dimension productive, ils englobent également les modes de distribution et de consommation qui s'opposent aux canons de l'agriculture productiviste. Ce sont surtout les méthodes de vente et de distribution qui retiennent l'attention des sciences sociales. Les néo-agriculteurs sont étudiés à travers les Alternative Food Network (AFNs), qui se caractérisent par la volonté de rapprocher spatialement les producteurs et les consommateurs par des méthodes de vente alternative : vente directe, marchés fermiers, agriculture soutenue par la communauté (ASC) et l'engagement vers la consommation durable (Jarosz, 2008). Les circuits-courts incarnent des modes de consommation hybrides : ils réactivent des méthodes de ventes passées telles que la vente directe (la vente à la ferme, les marchés fermiers) mais cherchent aussi à innover

²² L'agriculture biodynamique se distingue de l'agriculture biologique en ce qu'elle repose sur des principes ésotériques (rythmes lunaires et planétaires, par exemple).

²³ En France, le rapport des JA et du MRJC (Rapport des Jeunes agriculteurs et du Mouvement rural pour la jeunesse chrétienne) souligne que plus de 60% des « hors cadres familiaux » aspirent à devenir agriculteur biologique.

(livraison de paniers de légumes) (Dufour et Lanciano, 2012). Avec la suppression des intermédiaires, la littérature sur les circuits courts de distribution se concentre généralement sur le rapprochement entre producteurs et consommateurs : c'est l'angle de la proximité, à la fois géographique et relationnelle qui est interrogée (Praly et al., 2009 ; Dufour et Lanciano, 2012). Ces travaux vont, par exemple, questionner la (ré)humanisation des échanges entre agriculteurs et consommateurs que la globalisation avait fait disparaître (Pacione, 1997). À travers cette relation d'échange, c'est aussi l'engagement des consommateurs qui est mis de l'avant. L'adhésion aux paniers de légumes, par exemple, peut traduire un engagement politique de la part du consommateur qui vise le soutien à un autre système de production, un autre rapport à la nature (Dubuisson-Quellier et Lamine, 2004). Les clients sont alors considérés comme des consommateurs « engagés » et critiques (Pleyers 2013). Enfin, les auteurs s'interrogent sur la réelle remise en question de ces pratiques alternatives. La récupération de ces pratiques par le marché conventionnel ou le prix des paniers, qui s'adressent à un public averti et fortuné (Guthman, 2003 ; Verhaegen, 2012) tendent à remettre en cause la thèse de l'alternativité²⁴. Ainsi, Sophie Dubuisson-Quellier et Ronan Le Velly (2008) parleront d'hybridation plutôt que de rupture pour caractériser ces circuits-courts dans lesquels les producteurs tentent de s'adapter et de négocier leurs relations avec les consommateurs.

L'émergence de la figure de l' « agriculteur-entrepreneur »

La figure de l'agriculteur-entrepreneur, qui cherche à innover et à se démarquer, commence à voir le jour dans la littérature. De plus en plus de travaux en viennent en effet à considérer l'agriculteur d'aujourd'hui comme un entrepreneur (Lans, Seuneke et Klerkx, 2013 ; Pindado et Sanchez, 2017) qui doit, comme dans n'importe quel type d'entreprise, identifier des opportunités, contrôler les risques, réseauter (De Wolf, McElwee et Schoorlemmer, 2007).

²⁴ Dans le contexte californien, voir par exemple le propos de Julie Guthman (2004) sur les contradictions de la certification biologique, qui, sujette à l'appropriation et à la concurrence, entre en contradiction avec les principes de l'agroécologie.

Dans une interview accordée à la revue *Entreprises et histoire*, l'éleveuse et syndicaliste française Christiane Lambert souligne la multiplicité des rôles de l'agriculteur contemporain :

« L'agriculteur est un producteur, un gestionnaire, un commercial. Il doit maîtriser le cycle de production et la santé des plantes qu'il cultive et des animaux qu'il élève, anticiper les aléas du marché, faire face aux crises économiques et sanitaires auxquelles il peut être confronté et souvent gérer des ressources humaines. »
(Barral et al., 2017 : 179)

En tentant de tirer un revenu décent de leurs activités productives, ces nouveaux agriculteurs expérimentent des formes alternatives de production et de distribution : circuits-courts, transformation à la ferme, activités à la ferme, etc. Pour cette raison, ils sont donc parfois étudiés comme des « entrepreneurs ruraux » (Muller, 2009) qui cherchent à se démarquer de l'agriculture telle qu'elle est pratiquée²⁵. La vision de ces nouveaux agriculteurs, leurs façons de penser l'agriculture et le type de savoirs qu'ils mobilisent amènent Pierre Muller (2009) à se poser cette question : s'agit-il d'un nouveau métier ? Selon lui, s'ils parviennent à vivre de leur activité professionnelle sans l'héritage du savoir-faire de parents agriculteurs, c'est parce qu'ils *innovent* :

« L'innovation résidait dans le fait que ces agriculteurs avaient été capables, sans le savoir, d'inventer un nouveau métier, lequel était en décalage profond avec le référentiel dominant qui valorisait les compétences dans le domaine de la production agricole, mesurées en termes de rendements à l'hectare ou de productivité par animal. Cela signifiait aussi, qu'en termes d'identité, ils étaient inévitablement condamnés à se maintenir aux marges de la profession. Il s'agissait en réalité d'un nouveau métier, fondé sur d'autres savoirs que ceux strictement liés à l'activité de production (même si, évidemment, ces savoirs n'en étaient pas absents), qui supposaient la mise en œuvre d'autres compétences professionnelles, ni plus ni moins légitimes que les compétences liées à la production. Ce nouveau métier, nous l'avons appelé « exploitant rural ». » (Muller, 2009 : 105)

²⁵ Pierre Muller (2009) distingue trois modèles d'exploitations rurales : l'« agriculture-transformation-commercialisation », forme la plus « classique » qui associe production, transformation et commercialisation en vente directe ou sur des marchés fermiers. L'« agriculture-accueil à la ferme » qui associe production agricole et agro-tourisme. Enfin, l'« agriculture-artisanat-services » qui consiste à combiner activité agricole avec activités artisanales ou services.

Puisqu'il s'agit de produire, de valoriser et de vendre des produits, la ferme devient ainsi une entreprise comme une autre. Pour Pierre Muller (2009), cette mutation a eu pour effet de transformer l'identité professionnelle de l'agriculteur qui contrôle l'ensemble de la chaîne de la production, contrairement au producteur agricole soumis aux marchés.

Chez les agriculteurs-entrepreneurs, l'innovation ne résulte pas seulement de la volonté de se démarquer des pratiques agricoles traditionnelles. Pour ces « reconvertis » qui ont exercé des emplois à l'extérieur du monde agricole, il s'agit aussi de piocher, dans leurs expériences professionnelles précédentes, des acquis et des savoir-faire qui soient transposables en agriculture. Dans le cas des néo-agriculteurs, le préfixe « néo » prend l'expression du caractère à la fois novateur de la démarche et son ancrage dans des pratiques traditionnelles (Pruvost, 2013). Il s'agit moins de renouer avec un mode de vie nostalgique, que d'inventer, de créer avec des savoir-faire hybrides en tirant profit des compétences acquises lors des emplois précédents (Dolci et Perrin, 2017).

Le développement de la figure de l'agriculteur-entrepreneur amène certains auteurs en sciences de la gestion (Lanciano et Saleilles, 2020) à mobiliser la notion de l'« agir entrepreneurial » (Schmitt, 2015) visant à étudier le processus décisionnel en train de se faire. Plus précisément, l'agir entrepreneurial se caractérise « par des actions dans lesquelles un entrepreneur évolue de façon adaptative et auxquelles il a accès à travers ses représentations en relation avec son contexte à partir d'un futur souhaité en fonction de ses moyens et de ses fins » (Schmitt, 2015 :121). La pertinence de ce concept repose sur son caractère processuel et pour cette raison, il est particulièrement intéressant à mon travail, dont la démarche est précisément de décrire les séquences du devenir agriculteur. Or, comme le précisent les auteurs, le projet entrepreneurial est largement modulé par l'environnement (les contraintes, les opportunités, les interactions), ce qui invite à déconstruire les séquences chronologiques du projet agricole, pour lesquelles il est difficile de prédire la direction. Plutôt, que d'étudier le résultat (la création d'entreprise agricole) les auteurs préconisent donc l'étude du cours de l'action, l'action en train de se faire.

Avec ces nouvelles formes d'agriculture qui valorisent la prise de risque, l'adaptabilité et l'innovation, les recherches mettent en relief la place de l'agriculteur-entrepreneur dans une position qui oscille souvent avec la précarité financière. Sommés d'être à la fois vétérinaires,

agronomes, producteurs mais aussi gestionnaires, comptables et vendeurs, les nouveaux agriculteurs sont appelés à la polypécialisation dans un milieu professionnel qui leur est étranger. Erwan Joyeau (2008 : 100) définit en effet l'agriculteur « atypique » comme étant « plus qu'un chef d'entreprise, c'est un entrepreneur qui doit naviguer seul sur un créneau "innovant" et donc risqué, dans un contexte mouvant et incertain ». Avec peu de références techniques et économiques, il se place en effet dans des créneaux émergents, doit réaliser sa propre étude de marché et élaborer son réseau de commercialisation. Aussi bien d'un point de vue financier que relationnel ou professionnel, il lui est donc parfois difficile de se projeter sur le long terme (Hochedez et Mialocq, 2015). Chez les individus bien dotés en capitaux culturels et économiques, ces reconversions agricoles s'opèrent parfois avec des coûts économiques et sociaux importants qui augmentent à mesure que leur capital se réduit. Et, sans compensation par la réussite économique, la précarité peut venir désajuster et désengager les néo-agriculteurs avec leur métier, voire les pousser à quitter l'agriculture (Nicolas, 2017).

Les répercussions sociales et territoriales potentielles occasionnées par l'installation des néo-agriculteurs

Les nouveaux agriculteurs représentent un sujet d'étude particulièrement florissant pour une enquête sociologique. Parce qu'elle pourrait amorcer des changements à venir, l'arrivée de ces nouvelles populations dans le paysage agricole québécois mérite une attention toute particulière. À partir des travaux sur cette question, il est possible d'identifier quatre répercussions sociales qui résultent de l'arrivée des nouveaux agriculteurs et des transformations sociales, territoriales et professionnelles qu'ils seraient susceptibles d'opérer.

Les nouveaux agriculteurs comme alternative à la crise écologique avec des systèmes alimentaires alternatifs

Selon plusieurs auteurs, l'émergence en Amérique du Nord et en Europe de nouveaux agriculteurs étrangers au milieu contribuerait à repenser les systèmes alimentaires et agricoles (Mailfert, 2007 ; Ngo et Brklacich, 2014). Passés par la ville, les néo-agriculteurs ont été consommateurs avant d'être producteurs et se révéleraient particulièrement innovants. Ils contribueraient à consolider un système alimentaire alternatif (Laforge et al., 2018) du fait de leur engagement dans des économies communautaires comme l'agriculture partagée, la permaculture, la biodynamie ou les animaux élevés en pâturage (Monllor, 2012). Devant les crises sanitaires et environnementales qui touchent le secteur, les méthodes de production et de distribution des nouveaux agriculteurs pourraient incarner cette alternative écologique. Les circuits courts, par exemple, sont étudiés comme des systèmes alimentaires durables puisqu'ils suppriment les intermédiaires et nécessitent moins de transport (« kilomètres alimentaires ») (Redlingshöfer, 2008). Enfin, les néo-agriculteurs qui s'engagent dans des démarches de vente directe permettraient de repenser les processus et les modes de vie au travail (Dubuisson-Quellier et Giraud, 2010 ; Van der Ploeg, 2014).

Un élément fédérateur du tissu social local et des liens ville-campagne ?

Cette nouvelle génération d'agriculteurs contribuerait également au développement du tissu social local et à la qualité de vie dans les zones rurales (Van der Ploeg, 2014). Gregg Hetherington (2005 : 30) constate l'enthousiasme des agriculteurs biologiques en Nouvelle-Écosse pour bâtir de nouvelles communautés : « une grande partie de l'énergie des agriculteurs biologiques est consacrée au renforcement des communautés locales, à la construction de sphères sociales à petite échelle qui permettent une certaine autonomie par rapport aux forces des économies mondiales.²⁶ ». Les néo-ruraux, qu'ils soient ou non agriculteurs, s'engageraient en effet dans les communautés et seraient susceptibles de créer des « alliances » avec les locaux : on les retrouverait par exemple dans les conseils

²⁶ « A great deal of the organic farmers' energy is put into fortifying local communities, building small scale social spheres that allow a certain autonomy from the forces of global economies »

municipaux, dans les organismes locaux (Simard, Guimond et Vézina, 2018). Par ces alliances et ces réseaux de consommateurs locaux, l'installation des néo-agriculteurs en campagne ouvre ainsi une réflexion sur la recomposition des sociabilités rurales. Les engagements pris par les néo-agriculteurs tendraient à transformer le tissu social local, même si certaines pratiques « missionnaires » seraient parfois mal vues par les populations locales, qui refusent par exemple de se faire dire quoi manger (Guthman, 2008). Néanmoins, en gardant des liens forts avec d'anciens contacts urbains ou non agricoles (Mundler et Ponchelet, 1999), ces nouvelles arrivées dynamiseraient les campagnes et pourraient rapprocher les ruraux de longue date avec les néo-ruraux autour de pratiques et engagement communs, potentiellement fédérateurs de rapprochements ville-campagne.

Politiser le territoire et relocaliser l'agriculture sur son lieu de production

Ces démarches néo-agricoles peuvent également se lire, entre autres, comme un projet de relocaliser l'agriculture directement sur les lieux de la production. Selon Jan Douwe Van der Ploeg, l'hégémonie de l'Empire²⁷ aurait créé des « non-lieux » dans le sens où il aurait rendu invisible les producteurs et les lieux de production : les produits seraient homogénéisés derrière l'absence de désignation de leur origine, les producteurs seraient anonymisés et interchangeables. Une des réactions des néo-paysans et des néo-agriculteurs serait d'accroître la visibilité de leur exploitation via des processus de développement rural et grâce à Internet (Van der Ploeg, 2014). Les circuits-courts ou les marchés fermiers, par exemple, traduiraient la volonté de retrouver un contrôle sur la chaîne de distribution et d'augmenter leur visibilité, mais ils permettraient également de relocaliser la vente directement sur les lieux de la production²⁸. En considérant, comme Laurence Bérard et Philippe Marchenay (1995) que l'agriculture contemporaine est confrontée à une délocalisation de sa production, que son terroir est « déraciné » (Hervieu, 1993), la vente directe constituerait l'une des solutions pour (ré)ancrer le produit dans le territoire dans lequel il est originaire.

²⁷ Chez Van der Ploeg, la notion d'empire désigne la firme agroalimentaire industrielle et capitaliste

²⁸ Notons cependant que certains néo-agriculteurs choisissent de concentrer leurs ventes sur leurs anciens contacts urbains. Ainsi, le projet de ces néo-agriculteurs, fondé sur le développement de l'économie locale et la reterritorialisation de l'agriculture, peut entrer en contradiction avec leurs pratiques effectives de travail (Dolci, 2021).

Mentionnons également que l'arrivée de ces nouvelles populations en campagne permettrait de contrer l'accaparement des terres agricoles par des investisseurs non agricoles (Debailleul et Mundler, 2018).

Requalifier positivement le métier d'agriculteur

Enfin, ces transitions professionnelles vers l'agriculture pourraient transformer l'image sociale du métier de producteur agricole, parfois dépeinte de façon péjorative : l'agriculteur isolé, soumis aux impératifs du marché, qui n'est qu'un maillon dans la chaîne de production. À l'heure où des milliers d'exploitants renoncent chaque année à leur métier (D'Allens et Leclaire, 2016), ces nouveaux venus pourraient revaloriser l'image sociale de la profession. En considérant que certains néo-agriculteurs sont issus de la petite bourgeoisie et disposaient d'un revenu stable dans leur existence précédente (Paranthoën, 2014), ces bifurcations agricoles pourraient annoncer des changements potentiels sur la requalification des métiers manuels. Parce qu'elle est associée à un ensemble de valeurs et de principes écologiques, la profession agrobiologique se voit en effet parfois considérée par les néo-agriculteurs comme une ascension sociale, même en cas de déclassement objectif (Leroux, 2013). Certains auteurs interprètent ainsi la dynamique des « déplacements sociaux » (Memmi, 1996) des « cadres et professions intellectuelles supérieures » vers les métiers manuels comme un effacement voire une invention de nouvelles hiérarchies sociales :

« Si jusqu'ici le prestige social augmentait à mesure que le travailleur s'éloignait de l'interaction physique, ces pionniers annoncent la sur-valorisation à venir du « manuel » face à la nostalgie d'un réel qui échappe de plus en plus aux cadres de l'économie dite « cognitive ». Naît ainsi le paradoxe fascinant d'une élite qui, par peur du déclassement annoncé comme inévitable et par quête désespérée de sens, se réapproprie des pratiques jusqu'alors intrinsèquement liées à la condition ouvrière. » (Cassely, 2017 : 55)

Depuis les premières vagues de migrations volontaires des années 1960, les recherches révèlent que le « retour à la terre » s'est professionnalisé. Le mouvement social contestataire au sein duquel ses protagonistes tentaient de (re)trouver, loin des villes et de la modernité,

les germes d'un monde meilleur, a laissé place à une constellation d'initiatives au sein desquelles ces projets néo-agricoles constituent l'un des emblèmes. Les nouveaux agriculteurs d'aujourd'hui partagent parfois une filiation idéologique avec les précurseurs du mouvement mais se distinguent dans leurs pratiques : pour fixer l'implantation, ils cherchent à coopérer avec le système et à s'intégrer au sein de la communauté locale. Les *back-to-the-landers* deviennent des néo-agriculteurs dont le projet, à dominante professionnelle, est envisagé sous la forme de reconversions graduelles.

L'examen de cet état de l'art a montré comment et sous quelles conditions les personnes étrangères à l'agriculture avaient réussi à s'installer. Les travaux montrent que ces nouveaux venus sont parvenus à « prendre place » en privilégiant des formes d'agriculture « alternatives » à la production conventionnelle, en optant pour des circuits-courts de distribution et en combinant plusieurs activités professionnelles pour viabiliser la ferme. Plus que leurs trajectoires, leurs désirs individuels ou leurs évolutions au sein de ce nouveau secteur professionnel, ce sont leurs innovations, leurs choix de production et de distribution qui s'opposent aux canons de l'agriculture productiviste qui retiennent l'attention des sciences sociales. En effet, les répercussions sociales et territoriales de ces nouvelles arrivées seraient multiples : les néo-agriculteurs seraient potentiellement fédérateurs de rapprochements ville-campagne et porteurs de nouvelles pratiques écologiques plus durables et ancrées dans le territoire. Mais ces nouveaux entrants font face à de nombreux défis à l'entrée de la profession. L'objet du prochain chapitre s'attachera à situer la démarche de ces néo-agriculteurs dans le contexte québécois.

Chapitre 2. L'arrivée de nouveaux agriculteurs au Québec : des installations nécessaires mais qui comportent une multitude d'épreuves

La situation agricole québécoise montre l'ambivalence d'un secteur nécessitant de nouvelles arrivées pour assurer l'avenir de l'agriculture, mais qui à cause de lourdes barrières foncières et financières, laisse finalement peu de place aux nouveaux acteurs. Vieillesse de la population agricole, diminution du nombre de fermes, problème de renouvellement des producteurs : l'arrivée de nouveaux agriculteurs apparaît dans le contexte québécois comme une solution, voire une nécessité afin de tenter de résorber cette crise agricole en cours (Parent, 2008 ; Serkougou, 2014). À partir d'essais et de rapports de recherche sur l'agriculture québécoise, je propose dans ce chapitre de revenir sur le contexte de l'agriculture au Québec pour comprendre ce qui attend les nouveaux agriculteurs au moment de leur installation. Je montrerai que les entraves foncières et financières ont favorisé le développement de formes d'agriculture alternatives à la production industrielle et tout particulièrement un modèle très populaire au Québec : la ferme bio-intensive opérée sur petite surface d'exploitation. Les différentes études à ce sujet montrent que ces secteurs diversifiés « à taille humaine » sont privilégiés par une relève plus diplômée et plus féminine. Si ces nouvelles arrivées sont encouragées par les politiques publiques pour faire face au vieillissement de la population agricole, on constate la persistance de difficultés systémiques qui participent à invisibiliser le caractère contestataire de certains projets et les conduisent souvent à la précarité.

Le vieillissement de la population agricole et les difficultés d'entrée en agriculture

Au Canada, le nombre de fermes se fait de plus en plus rare, les exploitations agricoles étant en diminution constante depuis 70 ans (Qualman, 2011). Au Québec, le nombre de fermes est passé de 35 991 à 28 919 de 1996 à 2016, ce qui représente la suppression d'une ferme sur cinq (MAPAQ, 2019). La situation inquiète de nombreux auteurs, dont la chercheuse en agronomie Diane Parent (2011) qui souligne que le Québec aurait besoin de 1000 établissements par an alors qu'il n'en compte que 700. En effet, bien que de plus en plus d'agriculteurs choisissent de démarrer leur propre ferme, la transmission des exploitations s'effectue encore largement sur le mode intra-familial (Dumas et al., 1995 ; Diaz, 2003). Or, la relève agricole ne cesserait de décroître : seulement un agriculteur sur trois serait remplacé (Parent, 2008). Ce portrait s'assombrit encore en considérant le vieillissement de la population agricole québécoise, l'âge moyen des agriculteurs québécois étant passé de 45 ans en 1996 à 53 ans en 2016 (MAPAQ, 2019).

Dans ces conditions, une nouvelle relève venue de l'extérieur devient donc incontournable pour le futur de l'agriculture. Or, la question du renouvellement de la population agricole ne semblerait pas être un problème du nombre d'intéressés mais d'accès à la propriété. Les entrées en agriculture sont avant tout entravées par le prix du foncier, puisque le prix des terres cultivables aurait explosé en Amérique du Nord (Clapp, Desmarais et Margulis, 2015 ; Magnan, 2015). Au Québec, la valeur des terres agricoles ne cesserait de grimper avec une augmentation de 7,3% entre 2019 et 2020, contre 5,4% pour l'ensemble du Canada (Financement agricole Canada, 2022). La littérature souligne fréquemment ces difficultés et ces inégalités d'accès : dans l'enquête de Julie Laforge et ses collègues (2018), l'accès à la terre représente l'un des défis les plus importants auxquels sont confrontés les nouveaux agriculteurs. Pour s'installer, ces *outsiders* qui n'héritent ni de la terre, ni des équipements, doivent donc déboursier des sommes pharamineuses et parfois s'endetter afin de mettre sur

pié leur projet agricole²⁹. En France, pays dans lequel la situation est similaire, l'un des participants de l'enquête de Gaspard d'Allens et Lucile Leclair (2015) résume ainsi : « Hors cadre familial, ça veut surtout dire hors cadre foncier »³⁰.

À ces barrières foncières, s'ajoute la montée des prix des quotas, qui exigent des ressources financières importantes avant l'installation (Union paysanne, 2014 ; National Farmers Union, 2016). Au Québec, le volume de production est particulièrement réglementé par rapport aux autres productions canadiennes, ce qui tend à paralyser économiquement certains secteurs comme le lait, le poulet, le dindon et les œufs. Dans ces secteurs, il est nécessaire de détenir des quotas de production dès qu'un certain seuil est dépassé (par exemple, 99 poules pondeuses). Le financement des quotas de production exige alors des capitaux importants, qui sont souvent inaccessibles aux nouveaux agriculteurs. Et même sans dépasser ces quotas, il serait très difficile de viabiliser la ferme. Comme le montrent Patrick Mundler et ses collègues (2017), les règles actuelles sont conçues pour de gros volumes de production standardisés et non pour des plus petits volumes de productions différenciées. Sur ce point, l'essai de Dominic Lamontagne (2015) plaidant pour le retour des fermes familiales témoigne des difficultés que rencontrent les producteurs qui souhaitent s'établir en agriculture paysanne, ces entraves législatives rendant leur installation « impossible ».

²⁹ Et même pour les agriculteurs établis, l'augmentation des coûts d'intrants, des équipements et la concentration de la propriété foncière ont entraîné une stagnation des revenus agricoles, ou parfois même une augmentation de la dette agricole (Cushon, 2003; Qualman, 2011; Sommerville et Magnan, 2015).

³⁰ La situation serait identique au Canada. Dans une étude commandée par the Friends of the Greenbelt Foundation, Mitchell et al. (2007) ont interrogé 95 anciens élèves d'un nouveau programme de formation d'agriculteurs basé en Ontario, au Canada, et ont constaté que seulement un tiers des répondants étaient des agriculteurs actifs. Les prix élevés de l'immobilier, les compétences agricoles insuffisantes, les financements inaccessibles et les marchés sous-développés ont été parmi les raisons qui ont contribué aux « faux départs » de la majorité de ces agriculteurs.

Le développement de l'agriculture sur petite surface d'exploitation

Afin de dépasser le coût d'entrée prohibitif, ces difficultés ont favorisé l'émergence de nouvelles formes d'agriculture. D'une part, nous assistons à la promotion d'une production à grande échelle, fondée sur l'apport de gros investisseurs sur de larges surfaces : si les exploitations agricoles sont moins nombreuses, leur superficie moyenne est de plus en plus importante³¹. D'autre part, à l'opposé de ce modèle de production capitaliste, des formes d'agriculture alternatives au système conventionnel commencent à s'imposer en Amérique du Nord (Francoeur, 2018). Souvent portées par des néo-ruraux, ces entreprises « alternatives » concernent souvent les productions maraîchères et d'élevage. Elles ont tendance à se diriger vers une mise en marché en circuits-courts, à transformer leurs produits et à y ajouter un volet touristique ou éducatif pour maximiser les sources de revenus (Giroux-Works, 2019).

Dans un rapport sur les circuits alimentaires de proximité, Patrick Mundler et Sophie Laughrea (2015) notent que ce sont majoritairement les agriculteurs sans origine familiale dans le milieu qui choisissent les circuits-courts en produisant sur des surfaces d'exploitations plus réduites. Dans le secteur de l'agriculture de proximité, l'agriculture diversifiée sur petite surface d'exploitation est devenue très populaire au Québec depuis une vingtaine d'années avec Équiterre grâce au mouvement de l'agriculture soutenue par la communauté (ASC) via le Réseau des fermiers de famille³². Elle est portée au Québec par Jean-Martin Fortier qui a participé à la popularité de la microferme bio intensive (Daniel, 2018). Dans son ouvrage *Le jardinier-maraîcher : manuel d'agriculture biologique sur petite surface* (2012), l'auteur proclame qu'il est possible de faire pousser des légumes et d'en vivre sur une surface d'un hectare ou moins. Il défend la production d'aliments sains et biologiques, en prenant en compte le bien-être des écosystèmes et le maintien du tissu social local via des méthodes de distribution directes. Soulignons que la moitié de l'ouvrage est consacré à la

³¹ Entre 2001 et 2016, elle est passée de 676 à 820 acres (Statistique Canada, 2022)

³² L'engouement pour les produits proposés par ces fermes maraîchères est visible du côté de la consommation : près de 9427 noms figurent sur la liste d'attente du réseau des fermiers de familles.

dimension économique de la ferme. L'auteur insiste sur la rentabilité économique et l'importance d'un système de commercialisation efficace pour réussir en agriculture.

Il est difficile d'identifier des chiffres exacts qui précisent le nombre de fermes maraîchères au Québec. Un rapport produit par le Conseil du statut de la femme (2008) se réfère à une enquête effectuée par le ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec (MAPAQ) en 2008 : il y aurait une centaine de fermes maraîchères au Québec. Dans son essai sur l'agriculture maraîchère sur petite surface, Arnaud le Chatelier (2017) en cible 150 au Québec. Enfin, dans une entrevue que j'ai réalisée avec Denis La France, expert en agriculture biologique, il a été dit que le Québec comptait une centaine de maraîchers (environ 500) avec environ 98% de néo-ruraux dans les fruits et légumes.

Une relève plus instruite et plus féminine

Si les travaux de recherches indiquent que ces filières « alternatives » sont surtout investies par de nouveaux entrants sans origine familiale dans le milieu, plusieurs auteurs (Parent, Ouellet et Perrier, 2004 ; Laforge et al., 2018) soulignent le manque d'informations disponible sur la relève non familiale, d'origine ou non agricole, à cause de l'éclatement des catégories d'analyse. Au Québec, les rapports se concentrent généralement sur la « relève agricole » qui désigne l'ensemble des agriculteurs et agricultrices âgés de moins de 40 ans qui possèdent au moins 1% des parts de l'entreprise (MAPAQ, 2018). Cette relève désigne bien la nouvelle génération d'agriculteurs au Québec, mais elle ne précise pas s'ils sont issus ou non du milieu agricole, et encore moins quels milieux scolaires et professionnels ils ont fréquenté. La « relève non apparentée » est également fréquemment mobilisée pour caractériser l'établissement par transmission d'une entreprise agricole sans lien de parenté avec le vendeur. Là encore, rien n'indique si les acheteurs sont issus, ou non, du milieu agricole. Finalement, les chiffres sur les agriculteurs sans origine familiale sont absents des rapports gouvernementaux, et ce, peu importe leur âge. Enfin, la trajectoire professionnelle antérieure n'est pas mentionnée dans les différents rapports qui se sont intéressés aux nouveaux agriculteurs québécois.

La lecture de ces rapports indique néanmoins certaines tendances générales. En 2018, le MAPAQ a produit un rapport très complet sur le portrait de la relève agricole, puisque le taux de recensement a atteint 77%³³. Deux informations sont à retenir dans le cadre de cette recherche : d'abord, que tous secteurs agricoles confondus, la relève non-familiale et donc sans origine agricole représente 26% du nombre total d'établissement en 2016, contre 25% en 2011. Elle serait aussi plus diplômée (25% détiendrait un diplôme universitaire) contre 10% pour ceux qui ont grandi dans une famille agricole.

Sur la relève non apparentée³⁴, le rapport de l'Union Paysanne (2020) indique une représentation statistiquement plus élevée dans certaines régions du Québec : la Montérégie, Chaudière-Appalaches et le Centre du Québec. Autre point saillant : le pourcentage proportionnellement élevé de femmes parmi cette relève (48%). Cette relève non-apparentée s'établirait majoritairement en démarrant une nouvelle entreprise (61,2%). Enfin, les auteurs soulignent que la relève non-apparentée travaillerait assez souvent à l'extérieur de la ferme (55,4%) en vue de financer l'exploitation.

Bien qu'il ait été réalisé à l'échelle du Canada et s'avère statistiquement moins exhaustif, on ne peut faire l'impasse sur le sondage réalisé en 2015 par Julia Laforge et ses collègues pour la revue canadienne des études sur l'alimentation, étant donné la part relativement importante d'agriculteurs sans origine agricole. Les chercheurs en sciences de l'environnement et en agriculture ont interrogé 1326 agriculteurs canadiens en devenir, débutants et expérimentés³⁵. Sur l'ensemble des répondants, 68% n'ont pas grandi dans une ferme. Les auteurs constatent que ce taux s'élève même à 82% pour les agriculteurs qui affichent moins de 10 ans d'expérience alors que seulement 29% des agriculteurs expérimentés (plus de 11 ans d'expérience) sont entièrement étrangers au métier. Ces chiffres semblent indiquer une tendance potentielle : la présence plus marquée d'agriculteurs de première génération n'ayant pas grandi dans une ferme.

³³ Bien que le guide d'entretien comporte la question « vos parents sont-ils agriculteurs ? », cette information n'est pas réellement développée dans l'ensemble du rapport.

³⁴ Sans préciser si cette relève non apparentée provient, ou non, du milieu agricole.

³⁵ L'enquête ayant été menée en ligne, elle se limite donc aux participants ayant accès à internet et qui ont accepté d'y participer.

Soulignons un fait saillant qui est également mentionné aux États-Unis et en Europe (Hamilton, 2010 ; Monllor et Fuller, 2016) : la part grandissante de femmes en agriculture. Dans l'échantillon de Julia Laforge et ses collègues, elles représentent 58% de l'ensemble des participants, ce qui constitue une évolution notable, en considérant la dominance traditionnellement masculine du secteur agricole³⁶. Les néo-agriculteurs n'ayant pas grandi sur une ferme développeraient des pratiques écologiques (89%) avec des stratégies de marketing direct (49%). Ces chiffres confirment la prédominance des valeurs environnementales de ces nouveaux venus qui privilégient des méthodes de production plus durables et écologiques.

Dans les grandes lignes, les auteurs s'accordent pour dire que cette nouvelle génération d'agriculteurs étrangère au milieu serait plus instruite et plus féminine (Monllor et Fuller, 2016). On la retrouverait davantage dans la production biologique et/ou dans les secteurs en émergence (Parent, 2011).

La promotion d'initiatives publiques pour aider et former la relève

Ces projets néo-agricoles sont de plus en plus visibilisés et valorisés. Déjà en 1993, le MAPAQ produisait un guide destiné à encourager la reprise des exploitations par des agriculteurs urbains ou ruraux, non nécessairement issus du milieu. À l'aide de plusieurs témoignages, le guide montrait qu'il était possible de s'établir autrement qu'en visant les grandes cultures (Parent et al., 2004). Face au problème du vieillissement de la population agricole, pour inverser la tendance de la déprise agricole, et finalement, assurer l'avenir de l'agriculture, la question du renouvellement de la population est présentée comme une priorité en Amérique du Nord. Dans son article sur les nouveaux agriculteurs aux États-Unis, le professeur en droit

³⁶ Si la place des femmes en agriculture est peu abordée, elle l'est de manière significative dans le secteur de l'agriculture « alternative », et ce, à l'international (Deverre et Lamine, 2010)

Neil Hamilton prône le développement de politiques publiques pour encourager la démarche d'une nouvelle relève :

« On peut affirmer qu'aucune question n'est plus importante pour l'avenir de l'agriculture américaine - et donc pour notre approvisionnement alimentaire et notre durabilité sociale - que celle de savoir qui sera la prochaine génération d'agriculteurs qui gèrera la terre et produira nos aliments³⁷. » (Hamilton, 2010 : 523)

Ainsi, pour soutenir ces projets portés, entre autres, par les néo-agriculteurs, les initiatives publiques se multiplient. Leur but serait d'aider la relève non apparentée à s'établir, tant au niveau de la formation, de la location ou du transfert de la ferme. En effet, en considérant qu'ils n'héritent ni de la terre, ni de la ferme, ni des savoir-faire, ces ressources constituent un atout capital pour les nouveaux venus qui souhaitent s'établir en agriculture (Niewolny et Lillard, 2010 ; Dubuisson-Quellier et Giraud, 2010).

Ces initiatives se déploient d'abord au sein des instituts de formation agricole. La formation est considérée comme étant essentielle pour mener à bien une installation lorsque l'on n'est pas du milieu (Mundler et Ponchelet, 1999), puisqu'elle « prépare les futurs agriculteurs non seulement aux aspects techniques de leur métier, mais également au dialogue social avec d'autres catégories socio-professionnelles » (Hervieu, 1993 : 141). Pour les aspirants agriculteurs qui ne sont pas issus du milieu agricole, ces écoles de formation sont nécessaires pour acquérir les savoir-faire exigés et leur permettent, en outre, d'avoir accès à des ressources institutionnelles comme des subventions ou des prêts. Le Québec compte plusieurs institutions de formation en agriculture : la formation universitaire de Laval en agronomie, l'ITA de Saint-Hyacinthe, par exemple, mais c'est surtout le CEGEP de Victoriaville qui est mis de l'avant dans certains rapports, puisqu'il serait le seul au Canada à proposer une formation en agriculture biologique au niveau collégial (Laforge et al., 2018). L'établissement semble tout particulièrement destiné aux futurs agriculteurs qui souhaitent démarrer leur

³⁷ « A strong argument can be made that no issue is more important to the future of U.S. agriculture – and thus to our food supply and social sustainability – than identifying who will be the next generation of farmers who will steward the land and produce our food »

entreprise puisqu'il propose des cours de gestion, de comptabilité et l'élaboration d'un plan d'affaires.

En dehors des établissements de formation, les OBNL gèrent au Québec des plateformes ou des incubateurs agricoles qui permettent aux néophytes de louer des parcelles (parfois certifiées bio) et d'utiliser le matériel disponible sur les lieux³⁸. Elles permettent également de s'intégrer à un réseau de partenaires, de consommateurs ou de salariés. Au Québec, Gabriel Bourgault- Faucher et David Dupont (2020) en comptent dix en activité et une vingtaine à l'état de projet. Dans leur rapport sur les incubateurs d'entreprises agricoles au Québec, les auteurs mentionnent ces organismes comme un moyen permettant de résoudre plusieurs enjeux sur la situation agricole au Québec. Puisqu'ils facilitent la transition qui précède l'installation, les incubateurs agricoles représenteraient l'une des solutions pour encourager la relève face aux défis futurs :

« Les incubateurs apparaissent comme une solution à des enjeux qui touchent autant le renouvellement d'une génération d'agriculteurs prêts à céder leur exploitation, l'acquisition de connaissances pratiques préalables au complexe démarrage d'entreprises agricoles, l'occupation du territoire et la valorisation de terres en friche que le maintien des masses critiques d'agriculteurs assurant le développement des filières agroalimentaires québécoises. » (Bourgault-Faucher et Dupont, 2020 : 1)

L'installation est également facilitée par les banques de terres, qui assurent un service de jumelage entre les aspirants agriculteurs et les propriétaires. Au Québec, c'est principalement l'Arterre qui apporte ce service. Financée par le MAPAQ, son but est d'accompagner la location ou la vente de terres chez les aspirants agriculteurs qui cherchent à s'établir. L'objectif est double : remettre en culture les terrains en friches et aider à l'établissement de fermes de petites tailles. Ce service semble tout indiqué pour les nouveaux agriculteurs sans ancrage dans le milieu, puisque les banques de terre seraient susceptibles de « présenter un potentiel agricole fort intéressant pour des marchés porteurs, tels que les

³⁸ Par exemple, la plateforme agricole de l'Ange-Gardien, le Centre d'initiatives en agriculture de la région de Coaticook (CIARC), Espanade x Récole à Montréal, etc.

produits biologiques ou de créneau, les plantes à fibres, la biomasse à vocation énergétique et l'agrotourisme. » (Dupuy, Ouellet et Roy, 2011 : 4)

Enfin, ces initiatives sont également appuyées par les gouvernements à travers des subventions et des prêts à taux préférentiels. Il existe, par exemple, le programme d'appui financier à la relève agricole qui se situe entre 20 000 \$ et 50 000 \$, la subvention au démarrage qui varie entre 10 000 \$ à 25 000 \$, le programme d'appui au développement des entreprises agricoles du Québec (une subvention à l'investissement sur un prêt d'au plus 150 000 \$). Tous ces programmes sont subventionnés par La Financière Agricole du Québec, mais il en existe d'autres au MAPAQ, au Financement Agricole Canada, à Desjardins, etc.

Ainsi, si le milieu agricole demeure difficile d'accès, le développement de ces ressources éducatives, financières et foncières constitue la preuve, de la part du gouvernement, de faciliter et favoriser de nouvelles installations.

Des « retours à la terre » difficiles

Malgré ces initiatives pour encourager l'établissement de nouveaux agriculteurs, un consensus émerge des travaux s'étant intéressés à ces installations néo-rurales : les lourdes barrières qui attendent ces nouveaux venus à l'entrée du secteur. À l'international, les auteurs s'entendent sur le fait que les néo-agriculteurs seraient peu visibles, pas assez aidés et mal soutenus (Dolci, et Perrin, 2017, Deléage, 2018). Je ne reviendrai pas sur les barrières foncières et financières déjà développées en début de chapitre mais sur trois difficultés systémiques qui participent à complexifier ces démarches néo-rurales, à les invisibiliser et à les placer dans une position de précarité socio-économique.

L'invisibilisation des initiatives

Ces projets de retour se heurteraient d'abord à des difficultés structurelles : ils seraient peu visibles et mal pris en compte statistiquement et politiquement. En France, Estelle Deléage

(2018) montre que les exploitations agricoles sont généralement classifiées selon leur potentiel de production, plutôt que par l'alternative qu'elles proposent. Au Québec, par exemple, la loi sur les producteurs agricoles retient le seuil de 5000\$ de recettes brutes pour définir un producteur agricole (Mundler et Ouellet, 2017), ce qui tend à invisibiliser les projets marginaux. Dans certaines enquêtes canadiennes, les agriculteurs qui réalisent moins de 10 000\$ de recettes annuelles ne seraient pas comptabilisés. Or comme le soulignent Julia Laforge et ses collègues (2018), une part importante d'agriculteurs débutants serait incluse dans cette catégorie. Ces projets « atypiques » sont donc invisibilisés, ce qui tend d'une part, à les discréditer, les porteurs de ces projets n'étant pas comptabilisés comme des agriculteurs, et d'autre part, à réduire l'étendue du phénomène, puisqu'ils sont mal représentés statistiquement. À cette invisibilisation statistique s'ajoute une « dissimulation » des projets qui portent les revendications les plus critiques, ces derniers étant rassemblés autour du terme générique de « développement durable » (Deléage, 2018).

La diffusion spatiale des sujets, disséminés sur l'ensemble du territoire national, participe à accroître leurs difficultés à se fédérer pour faire valoir des actions politiques collectives. Au Canada par exemple, ces obstacles systémiques conduisent les néo-agriculteurs à réclamer la construction d'un mouvement agroécologique plus large pour mieux relever ces défis (Laforge et Levkoe, 2018). Mais à la place, certains néo-agriculteurs mènent des actions politiques de manière individuelle et fragmentée (Wilbur, 2013), ce qui tend de nouveau à marginaliser et à invisibiliser ces initiatives. Et même avec la possibilité de se greffer à des réseaux ou à des associations avec lesquelles ils partagent les mêmes valeurs, ils n'auraient pas de représentation institutionnelle d'immigrés ruraux au sein de ces espaces, facette pourtant constitutive de leur identité d'agriculteur (Wilbur, 2013).

En amalgamant ces projets de retour à des initiatives moins contestatrices, en invisibilisant les initiatives ou en refusant de leur donner un espace pour se manifester publiquement, ces difficultés structurelles paralyseraient la critique du capitalisme que formulent certains néo-agriculteurs. Selon Estelle Deléage (2018 : 45), le « système » absorbe finalement la revendication des initiatives les plus contestatrices : « globalement, nous assistons donc à un aménagement du capitalisme plutôt qu'à sa remise en cause radicale, pourtant seule

condition de possibilité d'invention d'un autre monde qui permette de repenser sérieusement un « retour » à la terre ».

Mentionnons enfin ce qui fait presque consensus parmi les travaux menés sur le « retour à la terre » : la difficulté, pour ces projets isolés, de prendre de l'ampleur, de s'allier et de faire valoir leurs convictions. Ainsi, beaucoup de projets resteraient individuels, ce qui peut aboutir à un discours fondé avant tout sur la réalisation personnelle (Labrousse et Iladoy, 2011). Or, comme souligné par Catherine Rouvière (2016), la somme des actes individuels est insuffisante pour changer le modèle dominant qui compose très bien avec ces alternatives lorsqu'elles restent marginales.

Des projets « atypiques »

Corollaire à ce premier point, le caractère « atypique » de ces projets pose de nombreux défis en matière d'accompagnement et d'insertion des néo-agriculteurs dans leur territoire d'accueil. En France, Gaspard d'Allens et Lucile Leclair (2015 : 19) montrent bien que les nouveaux agriculteurs sont des *outsiders* : « le fait d'appeler administrativement les néo-paysans « hors cadre familial » reste éloquent. Ils se définissent par leur contraire. Ils sortent de la norme dans un milieu où l'agriculture est traditionnellement une affaire de famille. ».

Le caractère atypique et la diversité de certains projets poseraient des difficultés aux intervenants et aux experts et ne permettraient pas d'établir de standards pour conseiller ces nouveaux agriculteurs (Joyeau, 2008). Au Québec, les néo-agriculteurs urbains étrangers au milieu agricole ressentiraient du scepticisme et de la méfiance de la part des professionnels agricoles évaluant leur plan d'affaires (Parent et al., 2004). Ces projets « innovants » qui brisent les codes de l'agriculture telle qu'elle est traditionnellement pratiquée se heurtent donc à des difficultés de prise en charge, les experts et conseillers connaissant mal leurs problématiques et besoins spécifiques. L'inadaptation entre l'offre de services et la réalité de ces projets atypiques, entre autres, les pousseraient donc à aller chercher ces ressources autrement (Richardson, 2010) ce qui tend à complexifier ces démarches de retour et à les isoler.

En outre, ces projets « atypiques » sont portés par des individus qui le sont tout autant, puisqu'originaires de la ville ou de la campagne, ils sont souvent allochtones de leur territoire d'installation. Ne pouvant compter sur leur « capital d'autochtonie³⁹ » pour s'intégrer socialement et professionnellement, ils doivent donc trouver des ressources, identifier les acteurs et les démarches sans soutien initial des locaux. Et ce, d'autant plus pour les personnes en reconversion professionnelle qui doivent déjà faire face à un changement de vie, s'adapter à un nouveau mode de vie et gérer leur transition professionnelle, géographique et sociale en fonction de leurs impératifs et leur disponibilité.

Des projets marqués par la précarité

Contrairement à d'autres secteurs professionnels, les reconversions agricoles nécessitent la mobilisation de capitaux importants, tout particulièrement au moment de l'installation. Il a déjà été précisé que l'achat des parcelles de terrain, de l'équipement, et dans certains cas le financement de quotas de production rendait l'installation très difficile pour les porteurs de projet disposant de ressources financières limitées. Cela a été souligné à plusieurs reprises : ces installations néo-agricoles sont souvent marquées par une grande précarité économique, qui doit être compensée (au moins dans les premiers temps) par un revenu extérieur pour sécuriser l'implantation. Beaucoup se trouvent donc contraints à la pluriactivité pour compléter leurs revenus agricoles. Au Québec, la proportion de jeunes ayant recours au travail à temps partiel à l'extérieur de la ferme était de 42% en 2016 (MAPAQ, 2018). C'est un taux élevé, en considérant que l'activité agricole, déjà chronophage, réduit leur temps disponible, et ce, d'autant plus lorsqu'ils cherchent à faire l'expérience d'un mode de vie écologique au quotidien. En effet, chez Jeffrey Jacob (1997 : 229), la précarité en agriculture découle, entre autres, du dilemme temps-argent (*time-money dilemma*) : leurs pratiques alternatives demandent une quantité conséquente de travail, mais certains de ces travaux n'ont pas de valeur marchande (pratiques écologiques) : « ils sont pris dans un dilemme temps-argent qui les prive des fonds nécessaires à l'achat des capteurs solaires et des chèvres

³⁹ Le « capital d'autochtonie » désigne « l'ensemble des ressources que procure l'appartenance à des réseaux de relations localisées » (Renahy, 2010 : 9).

de race absentes de leur ferme, ou qui les contraint à un emploi à temps plein qui ne leur laisse pas le temps d'installer et d'entretenir les capteurs ou de s'occuper des chèvres.⁴⁰». En outre, Liz Carlisle et ses collègues (2019) soulignent à quel point la pression financière peut mener certains nouveaux entrants à choisir de faire grandir et de spécialiser leur entreprise. Or, l'injonction à la rentabilité entre paradoxalement en opposition avec les idéaux initiaux de durabilité des néo-agriculteurs (Guthman 2004).

À l'instar d'autres pays d'Europe ou d'Amérique du Nord (USDA, 2019 ; Chardon, Jauneau et Vidalenc, 2020), l'agriculture québécoise nécessiterait de nouvelles installations pour répondre au problème du vieillissement de la population agricole et de celui de la diminution du nombre de fermes. Mais le prix élevé de la terre, des équipements et des quotas de production rend les nouveaux établissements particulièrement difficiles. Pour tenter de faire face à ces barrières, les nouveaux entrants privilégient des secteurs alternatifs à la production industrielle. On les retrouve principalement en agriculture biologique ou dans les secteurs en émergence, opérant sur de petites surfaces d'exploitation avec des méthodes de production peu mécanisées et optant le plus souvent pour de la vente directe. Mais ces nouveaux agriculteurs semblent contraints de se placer aux interstices de ce paysage agricole, encore dominé par une logique productiviste et capitaliste. En effet, les conditions politiques favorisent encore peu ces projets considérés comme « atypiques ». Les mesures gouvernementales mises en place pour les encourager, que ce soit au niveau de la formation, du financement ou du transfert des terres, se révèlent encore insuffisantes pour soutenir ces reconversions agricoles qui comportent des coûts de déplacement importants (Paranthoën, 2014). Les entraves à l'entrée du métier restent encore nombreuses et nécessitent l'accumulation d'un capital conséquent avant de pouvoir s'installer. Ce sont ces circonstances qui fondent le paradoxe principal de cette thèse : alors que l'accès à la terre et au capital rendent ces installations néo-agricoles très difficiles (Ruhf, 2013 ; Serkoukou, 2014), comment expliquer ces reconversions volontaires vers l'agriculture ?

⁴⁰ « They are caught in the time-money dilemma that either leaves them without the funds to purchase the solar collectors and purebred goats absent from their farmsteads or ties them to a full-time job that does not give them the time to install and maintain the collectors or care for the goats »

Chapitre 3. Conceptualiser les ruptures : pour une sociologie des bifurcations

En cherchant à dérouler ces bifurcations agricoles sur le temps long et à analyser l'évolution du rapport au travail au fil du temps, la problématique qui guide mon travail est la suivante : pourquoi ces travailleurs quittent-ils travail et études pour l'agriculture, à quelles épreuves font-ils face une fois installés et comment parviennent-ils à surmonter ces difficultés pour se maintenir dans leur métier ?

Ma problématique vise à couvrir les angles morts existants de la littérature. Dans l'optique d'examiner le processus d'entrée et de maintien en agriculture, elle se décline en trois questions. Ces dernières se réfèrent à l'analyse des motivations menant à l'agriculture, aux épreuves idéologiques qui émergent avec l'expérience de travail et aux ajustements réalisés pour se maintenir dans le métier. Tour à tour, ces volets d'analyse cherchent à identifier les étapes successives du « devenir agriculteur », en prenant soin d'insister sur le point de vue subjectif des personnes concernées. Mon ancrage théorique et conceptuel s'articule ainsi autour d'une approche dynamique du rapport au travail et à la terre afin d'explorer le processus de ces bifurcations agricoles, décomposé sur le temps long.

Comprendre comment la trajectoire passée influence le désir de « retourner à la terre »

Le premier angle mort identifié dans les travaux de recherche réside dans l'absence de la prise en compte de la trajectoire passée dans les trajectoires néo-agricoles. Les écrits qui se sont spécifiquement attardés sur le phénomène de l'arrivée des néo-ruraux en agriculture ont principalement cherché à identifier les choix de production privilégiés par ces populations ainsi que les motivations qui sous-tendent ces projets agricoles (Van Dam, 2005 ; Nicolas, 2007 ; Richardson, 2010 ; Dolci et Perrin, 2017). Mais parmi les travaux déjà présentés, le parcours de vie qui précède l'entrée dans le monde agricole n'est pas

particulièrement développé : les recherches se polarisent plutôt sur le désir d'entreprendre et les objectifs poursuivis par ces agriculteurs de première génération. Je cherche dans cette thèse à mettre en relief la trajectoire passée de ces néo-agriculteurs, qui avant de découvrir leur nouveau métier, avaient œuvré hors de l'agriculture lors de leur existence précédente. La première question que je pose vise, d'une part, à compléter les travaux qui ont traité des motivations sous-jacentes à l'entrée en agriculture, et d'autre part, à poser cette question aux néo-agriculteurs québécois qui restent très peu recensés dans les travaux qualitatifs sur les installations néo-agricoles. En référence au paradoxe fondateur de cette thèse, je pose donc cette question : *comment comprendre ces reconversions professionnelles socialement et économiquement risquées vers l'agriculture ?*

Analyser les défis et les épreuves une fois la reconversion aboutie

Le deuxième angle mort, également identifié en Europe par Keith H. Halfacree et Maria Jesus Rivera (2012), réside dans la quasi-absence d'enquêtes qui concernent le temps de l'après migration. En se concentrant seulement sur l'évènement que constitue la migration, les recherches laissent souvent de côté la période qui lui succède. Les années qui suivent l'installation agricole se révèlent pourtant potentiellement tout aussi intéressantes, puisqu'elles permettent d'examiner les incidences de la reconversion vers l'agriculture et de la migration vers le rural. J'accorde dans cette thèse une place centrale aux épreuves qui jalonnent les trajectoires agricoles, une fois la reconversion aboutie. Un certain nombre d'enquêtes souligne les difficultés d'accès au métier (Mundler et Ponchelet, 1999 ; Mitchell et al., 2007), ce qui conduit des travaux plus récents à approfondir l'étude des stratégies d'implantation mobilisées par ces nouveaux venus pour affronter ces difficultés (Mailfert, 2007). En revanche, les difficultés identifiées demeurent le plus souvent financières, techniques ou pédagogiques. En considérant ses seules dimensions socio-économiques, ces approches envisagent la réussite de ces projets par ses conditions objectives (viabilité), sans questionner les épreuves idéologiques que traversent les néo-agriculteurs lorsqu'ils s'installent pour de bon. L'originalité de ma démarche vise à questionner ces contradictions internes vécues subjectivement, en confrontant les attentes et les aspirations vis-à-vis du métier avec les conditions concrètes de travail. Ces éléments m'amènent à poser les questions

suivantes : *en faisant l'expérience concrète de la terre, quelles sont les difficultés, les tensions et les désillusions auxquelles font face les néo-agriculteurs ? Comment le projet initial se transforme-t-il au contact de la réalité ?*

Examiner les stratégies d'adaptation et les discours de survie pour faire face aux épreuves

Devant cette panoplie d'épreuves, parfois vécues comme des contradictions ou des désillusions, je poursuis ma réflexion sur ce qui retient ces néo-agriculteurs dans leur travail. En ciblant leurs discours et stratégies pour rétablir la cohérence entre leurs idéaux et les pratiques effectives de travail, je vise à mieux comprendre les conditions sociales du maintien en agriculture. À l'instar des coûts de déplacement précédemment évoqués, la mise en adéquation du travail avec ses idéaux et aspirations professionnelles constitue une piste inexplorée dans les recherches sur les bifurcations agricoles. Pourtant, différents travaux entrepris sur la mobilité sociale (Pasquali, 2010 ; Reay, Crozier et Clayton, 2009) soulignent l'importance de prendre en compte les « accommodements » et les « ajustements » qui permettent de « rendre le déplacement acceptable ». À partir des tensions subjectives identifiées, je cherche donc à réfléchir sur la façon dont ces néo-agriculteurs parviennent à (re)créer du sens et à s'engager durablement dans leur travail. Bref, *comment parviennent-ils à dépasser ces premières désillusions et à rétablir la cohérence entre leurs engagements écologiques et sociaux avec les modalités d'exercice de leur métier ?*

Pour répondre à ces questions, je propose d'approcher le parcours de ces nouveaux agriculteurs qui choisissent ce métier comme seconde carrière sous l'angle des bifurcations professionnelles. Le concept de bifurcation me semble pertinent pour comprendre comment se construit individuellement et socialement le désir de changer de vie. Il permet d'interroger ce qui constitue le « paradoxe » de cette thèse : la décision de quitter ses études et son travail

pour entreprendre une reconversion vers un secteur d'activité souvent décrit comme difficile et précaire. Pour situer ma démarche et mieux comprendre les enjeux associés à ces changements de vie, je propose dans ce chapitre de rendre compte de la façon avec laquelle la sociologie s'est emparée du concept des bifurcations professionnelles. À partir d'enquêtes mobilisant un certain nombre de conditions pour définir une bifurcation, je reviendrai sur le type de reconversion que je cherche à étudier dans cette thèse. Si je m'inscris dans la sociologie des bifurcations pour conceptualiser les ruptures de carrière, je considère également l'approche des parcours de vie pour analyser la trajectoire post-bifurcation. L'étude de la reconversion sur le temps long permettra de mieux rendre compte des ruptures et continuités avec l'existence précédente, mais également de la recomposition des engagements et des éventuelles transformations engendrées par le changement de vie. Je reviendrai enfin sur trois axes d'analyses que je cherche à étudier dans cette thèse : les motivations qui poussent à bifurquer, les ressources qui permettent de concrétiser une reconversion ainsi que les potentielles répercussions identitaires qui en découlent.

Les néo-agriculteurs sous l'angle des bifurcations professionnelles

Puisque je cherche à rendre compte des trajectoires professionnelles en agriculture, je mobilise le concept de bifurcation pour mieux comprendre ce qui motive ces changements de vie et sous quelles conditions ils prennent place. La bifurcation peut être définie comme « un processus dans lequel une séquence d'action comportant une part d'imprévisibilité produit des irréversibilités qui concernent des séquences ultérieures » (Bessin et al., 2010 : 147), ou comme « l'apparition d'une crise ouvrant un carrefour biographique imprévisible dont les voies sont elles aussi au départ imprévues — même si elles vont rapidement se limiter à quelques solutions de rechange —, au sein desquelles sera choisie une issue qui induit un changement important d'orientation » (Bidart, 2006 : 32). En somme, la bifurcation en sociologie permet de questionner jusqu'où les « dispositions » d'un individu, considérées comme relativement stables (Lahire, 1998), peuvent-être modelées et transformées au cours

d'une transition. Dans cet objectif, les sociologues font référence aux temporalités du parcours biographique, ses moments de crises, ses alternatives, ses « turning points » (Abbott, 2001 ; Negroni, 2005), ses carrefours imprévus (rencontres, accidents, événements fortuits...) (Grossetti, 2004) qui sont exprimés par les individus⁴¹.

Les travaux de recherche ont montré que ces « retours à la terre » étaient aujourd'hui formulés comme de véritables projets professionnels. Chez ces personnes non issues du milieu agricole qui ont quitté travail et études pour exercer un nouveau métier *a priori* sans lien avec le domaine professionnel précédent, l'agriculture correspond bien à une « rupture professionnelle » (Denave, 2015). Envisagées sous cet angle, ces reconversions sont particulièrement intéressantes à analyser. D'abord, parce que la reconversion des nouveaux agriculteurs dépasse la sphère purement professionnelle. Ces derniers sont en effet généralement définis par une triple bifurcation (Mundler et Ponchelet, 1999) géographique (migration de l'urbain vers le rural), sociale (sortie du milieu familial et social), et professionnelle (reconversion depuis les services ou l'industrie vers l'agriculture, choix discordant par rapport aux études effectuées). Ensuite, parce que le secteur agricole implique l'idée d'un établissement durable. Lorsque l'on démarre une activité agricole, on dit que l'on « s'installe ». Les reconversions agricoles amènent l'idée d'un aménagement dans la durée, dans lequel les nouveaux agricoles s'engagent dans un lieu et un travail pour plusieurs années, au moins.

La bifurcation sous l'angle de trois variables : l'absence d'ancrage familial dans le milieu, l'agriculture comme seconde carrière et formulée comme un projet professionnel

Dans les travaux sur les reconversions professionnelles volontaires (Negroni, 2005 ; Denave, 2015), les critères mobilisés pour définir une bifurcation s'agencent autour de plusieurs

⁴¹ Conceptualiser les démarches d'installations agricoles avec le terme de crise est d'autant plus pertinent, en considérant, avec Paula Dolci et Coline Perrin (2017), que le « retour à la terre » renvoie à plusieurs formes de crises : économique, existentielle et urbaine.

conditions : le désir de rompre avec une situation professionnelle antérieure ou le changement radical d'activité professionnelle, au sein duquel l'individu mobilise de nouveaux savoir-faire, l'ancienneté dans le métier (quatre ans dans le même emploi) et la dimension volontaire de la reconversion professionnelle qui doit être choisie par l'individu. Dans ma thèse, je m'inspirerai d'une partie de ces critères en choisissant toutefois d'en intégrer d'autres. Le type de bifurcation que je cherche à examiner dans ma recherche repose sur ces trois conditions :

- L'installation agricole sans ancrage familial

Dans cette thèse, je me concentre sur les néo-agriculteurs qui ne sont pas issus de parents agriculteurs. Bien qu'ils soient minoritaires, j'ai tout de même comptabilisé les petits-enfants d'agriculteurs⁴². Par-delà leur diversité, ils partagent néanmoins ces caractéristiques communes : puisqu'ils n'héritent ni des parcelles de terrain, ni des savoir-faire, ni du réseau de consommateurs bâti par la famille, l'accès au métier apparaît comme étant plus difficile que pour les enfants d'agriculteurs.

- L'agriculture comme seconde carrière

J'ai sélectionné des individus ayant exercé un emploi sans lien avec l'agriculture au cours de l'existence précédente⁴³. Certains auteurs (Negroni, 2005 ; Denave, 2015) qui ont travaillé sur les reconversions professionnelles ont fait appel au critère d'ancienneté (3 ou 4 ans dans le même emploi) pour évacuer les travailleurs en début de carrière. J'ai fait le choix de ne pas tenir compte de l'ancienneté dans le secteur professionnel précédent en considérant, avec Arnaud Dupray et Dominique Epiphane (2014) que certains jeunes bifurquent dès les premières années de leur carrière et que cela n'enlève rien à la radicalité de reconversion, bien au contraire⁴⁴.

⁴² À la condition que leurs parents n'aient jamais exercé le métier d'exploitant agricole.

⁴³ Je souhaite souligner que j'ai toutefois comptabilisé des étudiants ayant réalisé une formation sans lien avec l'agriculture et qui ont choisi de bifurquer pendant ou à la fin de leurs études. Or, avec ces personnes, il est difficile de parler de « carrière » hors de l'agriculture puisqu'ils exerçaient principalement des emplois alimentaires.

⁴⁴ Dans le cadre de cette thèse, j'ai choisi de ne pas prendre en considération les critères d'ancienneté, de statut ou qualification pour circonscrire la carrière précédente. J'ai privilégié l'étude de la diversité des trajectoires et j'ai donc opté pour un échantillon large, permettant peu de travailler sur ces reconversions « extrêmes » qui restent rares. Dans l'échantillon, ces personnes qui font le « grand écart » restent peu nombreuses. Par ailleurs,

J'ai choisi de mobiliser deux variables pour circonscrire ces bifurcations particulières. Premièrement, le caractère « radical » de la reconversion. Appliqué à l'univers des parcours professionnels, le caractère radical du changement d'emploi se manifeste lorsque les acteurs « dans l'exercice de leur nouveau métier, activent de nouvelles compétences professionnelles et évoluent dans un domaine professionnel sans lien évident avec le précédent » (Denave, 2009 : 168). Deuxièmement, la dimension « volontaire » et intentionnelle de la démarche. Cette dernière doit donc être engagée, choisie et anticipée par l'acteur.

- L'agriculture comme projet professionnel

La bifurcation est effective lorsque les individus présentent l'agriculture comme un projet professionnel censé générer des revenus. Les personnes pratiquant une agriculture vivrière, tournée vers l'autoconsommation, ont donc été exclues. La revue de littérature ayant montré qu'ils sont souvent contraints à la pluriactivité pour viabiliser les activités de la ferme, j'ai également comptabilisé les néo-agriculteurs qui pratiquent l'agriculture à temps partiel en conservant un emploi à l'extérieur pour compléter leurs revenus agricoles.

Le graphique ci-dessous illustre les trois critères qui ont été utilisés pour circonscrire le type de bifurcation qui sera étudié dans cette thèse :

l'hétérogénéité des situations sociales et professionnelles avant l'agriculture permet de se questionner sur la diversité des moyens mis en œuvre pour bifurquer, alors qu'ils sont potentiellement plus homogènes avec une catégorie sociale stable (les reconversions de travailleurs hautement qualifiés, par exemple).

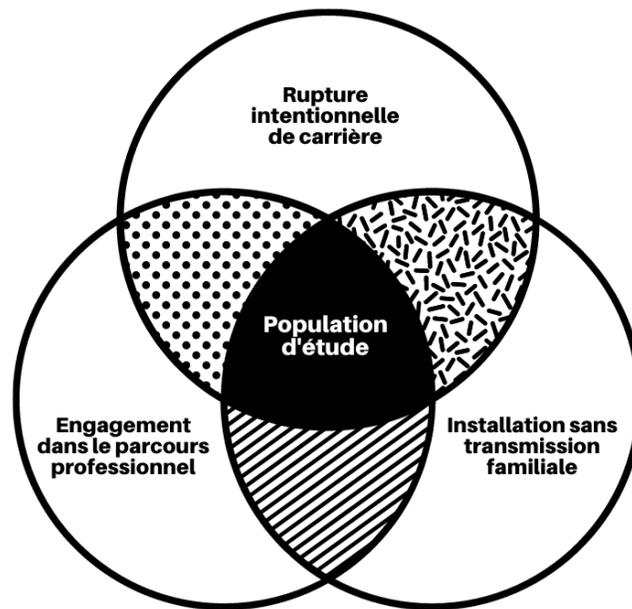


Figure 1. – Critères d'inclusion des participants

La trajectoire post-bifurcation sous l'angle des parcours de vie

Si l'angle des bifurcations est essentiel à l'analyse des causes qui mènent les personnes à quitter leur métier pour l'agriculture, il reste incomplet dans la mesure où les défis qui attendent ces nouveaux venus une fois installés m'intéressent tout autant que les causes profondes qui ont mené ces personnes à bifurquer. Rappelons que l'originalité de ce travail repose sur l'examen des différentes étapes qui suivent la reconversion, généralement sous-traitées dans les travaux sur les bifurcations professionnelles volontaires (Fournier et al., 2017). Je cherche ainsi à déployer le regard sur les épreuves et les désillusions vécues au cours du nouveau métier, qui tendent à faire évoluer le rapport au travail et potentiellement donner un nouveau sens à la bifurcation.

J'envisage la bifurcation comme un processus au sein duquel les idéaux, les aspirations professionnelles et le rapport avec le travail évoluent avec l'expérience concrète de travail et en fonction des contraintes de terrain. Dès lors, je m'inscris dans la sociologie des bifurcations professionnelles volontaires, en visant à considérer la perspective des parcours de vie en vue d'analyser la trajectoire post-bifurcation.

Dans son ouvrage de référence sur les reconversions professionnelles volontaires, Catherine Negroni (2007) identifie cinq étapes qui ont lieu lors d'un changement d'activité : la « vocation contrariée » (l'empêchement de mettre en œuvre ses aspirations professionnelles), le « désengagement » (la distanciation et le désinvestissement vis-à-vis du travail), la « latence » (la remise en question de l'engagement professionnel qui se traduit par des moments de doutes et d'incertitudes), la « bifurcation » (la prise de décision de bifurquer) et le « réengagement » (la mise en cohérence et l'appropriation du projet). Ces étapes sont polarisées sur les temporalités qui précèdent ou accompagnent ces transitions mais n'analysent pas nécessairement les épreuves vécues par les travailleurs au cours de leur nouveau métier et la manière avec laquelle ils s'ajustent avec ces difficultés. Or, l'un des intérêts d'étudier le prolongement de la bifurcation est d'éviter de « réifier » les parcours en les réduisant au moment d'entrée dans le métier (Rasera, 2016). Avec l'approche des parcours de vie, je cherche à mettre en relief l'évolution du rapport au travail au fil du temps, mais également la recomposition des engagements et les potentielles transformations engendrées par la reconversion. Cette analyse de la bifurcation sur le temps long permettra d'intégrer une analyse critique du rapport au travail et à la terre, qui, j'en fais l'hypothèse, évolue avec la pratique concrète de l'activité professionnelle.

À l'instar de Nancy Coté (2013), j'envisage le rapport au travail comme un processus dynamique venant interagir avec différentes sphères de la vie (la santé, la parentalité, etc.). Or, pour saisir le caractère processuel et multidimensionnel des trajectoires vers l'agriculture, leur déroulement et leurs évolutions, la perspective analytique des parcours de vie constitue une véritable force. Cette dernière se donne en effet pour mission de structurer la vie sociale en intégrant la temporalité, le contexte dans lequel évoluent les acteurs et leurs intentionnalités (*agency*). En prenant en compte les étapes de l'existence ainsi que le contexte historique et culturel dans lequel s'inscrivent ces trajectoires, l'approche des

parcours de vie permet de saisir les temporalités biographiques à l'œuvre dans le développement personnel des existences. Le modèle de Glen Elder et ses collègues (2003), résume cette approche en cinq principes structurants :

- Le « principe du développement tout au long de la vie » affirme que les trajectoires de développement s'échelonnent tout au long des existences individuelles.
- Le « principe de l'intentionnalité » souligne la construction de la vie à travers la responsabilisation individuelle (prise de choix, opportunités et contraintes).
- Le « principe du temps et du lieu » mentionne la structuration des parcours selon des temporalités (âge, périodes historiques) et des lieux où ces parcours prennent place.
- Le « principe des vies interreliées » prend en compte les relations et les réseaux sociaux partagés dans les existences (un évènement qui touche un individu peut influencer la vie de son réseau social)
- Enfin, la « temporalité des évènements de la vie » mesure l'impact des transitions au moment où elles se produisent (effets de génération, contextes de vie).

L'articulation de ces cinq principes permet ainsi d'explorer les continuités et les discontinuités qui fondent les parcours individuels (Lalive d'Épinay et al., 2005 ; Gaudet, 2013). La démarche que j'ai choisie d'adopter est similaire, puisqu'il s'agit de dérouler le fil des existences pour cibler les ruptures et les continuités (objectives et subjectives) dans les parcours individuels afin de mieux comprendre ces trajectoires professionnelles. En mobilisant l'approche des parcours de vie, je cherche à mettre en lumière les répercussions multidimensionnelles inhérentes à une reconversion professionnelle.

Dans cette thèse, je ferai régulièrement mention des manifestations émotionnelles qui sont en jeu lors des reconversions professionnelles, telles que les attentes, les surprises, mais aussi les désillusions et les contradictions ressenties vis-à-vis de ses convictions personnelles. Les bifurcations professionnelles sont en effet susceptibles d'engendrer des changements profonds, des crises, une « phase de deuil » (Jourdain, 2014) menant l'individu à traverser des émotions plus ou moins positives. Or, comme le soulignent Sophie Thibauville, Davy Castel et Gérard Valléry (2017) dans leur article sur les émotions en contexte de reconversion, peu de recherches ont tenté d'analyser les liens entre transitions professionnelles et émotions, et encore moins lors des bifurcations professionnelles. Je vise dans cette thèse à mieux renseigner le rôle de ces manifestations émotionnelles au cours des

bifurcations, et notamment pour caractériser le décalage entre le travail imaginé et le travail réel. Je mobiliserai fréquemment les termes de « tension » de « contradiction », de « désillusion » pour qualifier ces désajustements entre l'idéal professionnel (normes, valeurs et pratiques jugées « bonnes » ou désirables) et les pratiques agricoles (façons de produire). Ce faisant, je vise à mieux comprendre comment les émotions participent à (ré)orienter les trajectoires agricoles et à favoriser leurs succès ou leurs échecs.

Motivations, conditions sociales et répercussions des bifurcations

J'approche ici les bifurcations sous l'angle de trois axes d'analyse : les motivations qui conduisent au changement de vie, les conditions sociales et sociétales qui permettent de les réaliser et les répercussions identitaires potentielles qui en découlent.

Pourquoi bifurquer ?

Ma thèse analyse, en premier lieu, les motifs permettant d'expliquer ces bifurcations professionnelles. Pourquoi quitter un emploi stable et bien rémunéré pour s'installer en agriculture, secteur professionnel qui reste souvent marqué par une grande précarité et des coûts de déplacements économiques et sociaux importants ? Cette question est cruciale, puisqu'elle permet d'interroger la façon dont la sociologie a tenté de résoudre le « paradoxe » de ces mobilités professionnelles qui s'apparentent, dans certains cas, à des formes objectives de déclassement.

Lorsque les bifurcations sont volontaires, c'est-à-dire choisies et anticipées, les chercheurs concentrent généralement leurs analyses sur les causes individuelles pour comprendre les motifs qui sous-tendent ces mobilités professionnelles. C'est souvent sous l'angle de la « répulsion » pour l'ancien métier que sont analysées ces reconversions. Lorsqu'ils portent

spécifiquement sur le travail, Sophie Devane (2015) identifie deux éléments déclencheurs à la bifurcation. Ce sont parfois ses conditions d'exercice (précarité, impossibilité de concilier vie professionnelle et personnelle, etc.) qui posent problème, même si le contenu du travail reste satisfaisant. Mais c'est parfois également le cœur du travail qui dérange : des professions que l'on n'a pas « choisies », un désajustement entre ses intérêts professionnels et le contenu du travail exercé.

Dans les enquêtes qui concernent spécifiquement les bifurcations vers les métiers manuels ou agricoles, c'est aussi une situation de travail problématique qui est à l'origine de la réorientation. Chez Anne Jourdain (2014), qui a enquêté sur les artisans d'art reconvertis, le changement de métier correspond à une motivation défensive : manque de sens dans l'emploi précédent, sentiment d'« incomplétude » au travail. Même chose pour Madlyne Samak (2017) chez qui le choix de devenir agriculteur s'apparente à une forme d'*exit* professionnel⁴⁵ : exit du salariat, exit des rapports hiérarchiques. Conceptualiser l'entrée en agriculture par l'*exit*, c'est donc prendre pour acquis qu'il est toujours question de « quitter » ou de « fuir » un emploi devenu problématique. Pourtant, en cantonnant ces reconversions sous le seul angle de la fuite, l'attractivité pour le nouveau métier se voit passée sous silence.

La typologie par objectifs de Catherine Negroni (2007) vient compléter l'analyse des motivations qui poussent à bifurquer avec l'angle de l'attraction pour le nouveau métier. Elle distingue la « reconversion-promotion » pour apprendre, progresser, et être reconnu, la « reconversion-stabilisation » pour sécuriser et stabiliser son parcours, la « reconversion-équilibre » pour l'équilibre famille-travail-loisirs et la « reconversion-passion » qui met en avant l'idée de vocation pour privilégier l'exploration de soi et la liberté, souvent au détriment du niveau de vie. En considérant les exigences financières à l'entrée du métier, je fais l'hypothèse que les nouveaux agriculteurs se situent plutôt au sein de cette dernière catégorie.

⁴⁵ Dans son ouvrage *Défection et prise de parole*, Albert O. Hirschman pose pour question de départ : comment réagir si un service baisse en qualité ? Il propose trois manières de réagir face au mécontentement : la prise de parole (voix) pour faire savoir son insatisfaction, l'attachement (loyalty) à l'organisation lorsque les consommateurs décident de « ne rien faire », ou la sortie (exit) : changer d'entreprise, aller voir chez le concurrent.

Puisque ces reconversions agricoles s'opèrent aujourd'hui sous la bannière de l'entrepreneuriat, je propose de développer le travail de Fabien Reix et de Michel Grossetti (2014) sur les motivations au sein des carrières entrepreneuriales. Grâce à une approche compréhensive, les auteurs ont tenté d'identifier les motifs qui poussent certaines personnes à devenir entrepreneurs en tentant de mieux comprendre le sens qui est accordé à l'acte d'entreprendre. Ils distinguent trois logiques d'action : l'accès à un statut social (logique d'intégration), la maximisation des ressources (logique stratégique) et la réalisation personnelle (logique subjective). Plusieurs éléments sont à retenir : d'abord, que l'acte d'entreprendre serait une manière d'accéder à un statut valorisé et reconnu socialement. Les auteurs soulignent la part éminemment subjective de l'acte d'entreprendre, qu'ils appréhendent comme une logique de construction de soi, de « maîtriser son parcours » ou de « prendre son avenir en main » en considérant qu'« avec la construction d'un parcours dont la réussite ne doit rien à personne, ce désir de maîtriser son destin est le fondement de l'éthique entrepreneuriale qui anime l'ensemble des créateurs d'entreprise. » (p.9). C'est d'ailleurs ce que soutiennent Jean-Pierre Boutinet et Benoit Raveleau (2011) : la création d'entreprise incarne aujourd'hui un nouveau « paradigme de l'autonomie ». Enfin, dernier élément à considérer : les jeunes entrepreneurs d'aujourd'hui présenteraient leur projet comme un « projet de vie » qui viserait à articuler sphère professionnelle et sphère privée, en cherchant l'équilibre et l'autonomie. Finalement, c'est encore la recherche de sens qui ressort de ces motivations entrepreneuriales, que les auteurs interprètent, en outre, par la réinterprétation de la « critique artiste » (Boltanski et Chiapello, 1999), puisqu'il s'agirait pour les jeunes entrepreneurs « d'exploiter les ressources du capitalisme pour mieux en contourner les contraintes ». (p.12)

Mais l'analyse de ces ruptures professionnelles resterait incomplète en prenant la sphère du travail pour seule focale. Hors-travail, les bifurcations trouvent leur origine dans les événements de la vie : les naissances, les divorces, les rencontres amoureuses, les « rencontres collusion » (Negroni, 2005) qui offrent une nouvelle perspective sur la trajectoire. Ces événements et ces rencontres viennent construire de nouvelles valeurs, invitent à prendre de nouveaux risques et à reconsidérer sa carrière professionnelle : les parents, les amis ou les collègues viennent médier le passage à l'acte (Sawicki et Siméant,

2009). Le rôle des « passeurs » (Negroni, 2005), par exemple, permet de faire le pont entre l'ancienne et la nouvelle vie : les personnes ressources qui appartiennent au monde professionnel d'accueil agissent pour informer et accompagner les travailleurs en reconversion. Ce dernier point invite ainsi à considérer les supports qui permettent de mener à bien une bifurcation professionnelle, et ce, d'autant plus en considérant le cloisonnement professionnel de l'agriculture par rapport à d'autres secteurs d'activité.

Devenir agriculteur : une figure emblématique du « lifestyle politics » ?

Ces motifs d'entrée apparaissent ainsi comme étant vastes et pluriels. Je propose ici de développer plus en profondeur le concept du « *lifestyle politics* », susceptible de mieux comprendre ces reconversions vers l'agriculture. En effet, les recherches ont révélé le caractère engagé des carrières en agriculture biologique. Ces reconversions militantes, qui se vivent parfois sous le mode de la « vocation », me conduisent à intégrer ce concept pour comprendre si ces entrées en agriculture répondent à une quête d'engagement politique.

Michele Micheletti et Dietlind Stolle (2010) définissent la notion de « *lifestyle politics* » comme un engagement politique qui consiste à vivre en cohérence selon certains principes et certaines valeurs. La pertinence de ce concept revient à combiner l'action individuelle (les modes de vie) avec la participation au changement social. Le choix de devenir agriculteur, par exemple, peut s'apparenter à la volonté de contribuer au changement écologique et social, mais prendrait également sa source dans la quête personnelle d'une « vie bonne » en réalisant un métier porteur de sens (Dobernig et Stagl, 2015). Donner sens à ses pratiques quotidiennes au travail, s'engager par son métier et son mode de vie : l'entrée en agriculture biologique correspond potentiellement à la volonté de participer individuellement ou collectivement à un mouvement politique et social valorisant, entre autres, les modes de vie écologiques et la défense de systèmes agroalimentaires locaux. Si ces bifurcations sont formulées comme des reconversions militantes, ces nouveaux agriculteurs peuvent apparaître en tant qu'acteurs emblématiques au sein du « *lifestyle politics* ». Quoi de plus

radical ou de plus engagé, que de changer de métier pour mettre en pratique ses idéaux militants ?

L'une des forces du concept de « lifestyle politics » réside dans la capture des formes de militantisme et d'engagement politique ailleurs que dans les formes d'expression politiques conventionnelles comme le vote ou la protestation⁴⁶ (Shah et al., 2007; Micheletti et Stolle, 2010). Par exemple, la philosophie de la simplicité volontaire (Etzioni et Doherty, 2003), le mouvement du slow food (Pietrykowski, 2004) ou du véganisme (Cherry, 2015) sont autant de pratiques quotidiennes qui visent à exprimer des convictions politiques et sociales à travers son mode de vie. Mais, contrairement à un mouvement culturel qui viserait une seule transformation personnelle, le « lifestyle politics » cherche à engendrer un changement social (Littler, 2008). Ces modes de vies doivent donc être politisés par les individus eux-mêmes (Haenfler, Johnson et Jones, 2012) pour donner lieu à des transformations sociales intentionnelles et éveillées :

« Lorsque les individus qui souhaitent un changement social et politique sont contraints de façonner leurs comportements et leurs choix personnels en fonction des idéaux qu'ils envisagent, on parle de politique du style de vie⁴⁷. » (Portwood-Stacer, 2013 : 2)

Cela soulève alors une question : dans quelle mesure ces pratiques quotidiennes incarnent-elles un acte politique conscient ? Pour Karin Dobernig et Sigrid Stagl (2015) qui ont, en outre, travaillé sur un sujet analogue (l'agriculture urbaine), le désir de devenir agriculteur n'est pas directement formulé comme un acte politique. Pourtant, la volonté de transformation sociale (ici, changer de système alimentaire) se reflèterait implicitement dans les pratiques. La charge politique serait visible dans les pratiques alternatives de

⁴⁶ Dans son étude sur les associations pour le maintien d'une agriculture paysanne (CSA), Marcia Ostrom (2009) indique que les partisans évitent les protestations ou les urnes pour se tourner vers une transformation de leurs pratiques quotidiennes (manger, cuisiner, acheter) selon les agrosystèmes locaux. En outre, elle indique que « de nombreux participants au mouvement sont convaincus qu'en réorientant leurs habitudes quotidiennes et leur mode de vie en fonction de leurs valeurs, ils peuvent provoquer un changement à un niveau plus large » (Ostrom, 2009 : 117).

⁴⁷ « When individuals who desire social and political change are compelled to shape their own personal behaviors and choices toward the ideals they envision, this is known as lifestyle politics »

production et de consommation, l'effort d'éduquer les communautés locales⁴⁸ et le sentiment d'appartenir à un mouvement social plus large. S'il n'est pas formulé clairement par les protagonistes, l'engagement politique peut donc se traduire ailleurs que dans les discours.

La littérature sur le concept du « lifestyle politics » révèle également l'existence d'inévitables contradictions chez les militants : par exemple, la difficulté de sortir de la culture de la consommation chez les anarchistes (Portwood-Stacer, 2013) ou les voyages en avion, la consommation de « junk food », la voiture chez les environnementalistes (Connolly et Prothero, 2008 ; Dobernig et Stagl, 2015). Ces contradictions, vécues sous le mode de la culpabilité, sont perçues comme étant inévitables et appellent à réaliser des compromis pour vivre leurs engagements sans trop de difficultés. Le fait est notoire chez les personnes en reconversion : l'entrée dans un nouveau métier nécessite de réaliser des compromis sur les valeurs accordées au travail ou sur les choix professionnels (Coté, 2013). Dans le cadre de cette thèse, je porte une attention soutenue à ces stratégies pour vivre avec les potentielles contradictions qu'impliquent l'exercice d'un nouveau métier et la fabrique d'un nouveau mode de vie.

Qui peut bifurquer ?

Je considère, en second lieu, le rôle des ressources permettant de concrétiser ces désirs de changement de vie. Une analyse fine des ruptures professionnelles ne peut faire l'impasse sur les conditions sociales et sociétales qui entourent et favorisent les virages de carrière.

En effet, si la bifurcation prend l'expression d'une crise individuelle, elle est rendue possible par un ensemble de dispositifs et de ressources qui sont liés à des configurations sociétales. Pour le sociologue Marc-Henry Soulet (2009), ce serait d'ailleurs directement la société qui encouragerait les réversibilités à travers l'idée de l'égalité des chances rejouables au fil de l'existence et en proposant des mesures spécifiques, comme la formation tout au long de la

⁴⁸ Sur ce point, la volonté de diffuser un modèle de valeurs ou d'éduquer les consommateurs peut résoudre ce que Ross Haenfler, Brett Johnson et Ellis Jones (2012) énoncent comme un « blind spot » entre l'action individuelle et la participation sociale

vie. Parmi ces dispositifs qui permettent d'ouvrir l'espace des possibles, Sophie Denave (2006) évoque le rôle des politiques de l'emploi, Catherine Negroni (2005 : 53) celui des « supports institutionnels des réorientations ou reconversions ». La prise en compte de ces dispositifs institutionnels qui se présentent comme des opportunités ou comme des freins est donc essentielle à l'examen des reconversions professionnelles.

Chez Sophie Denave (2015) qui a travaillé sur les reconversions professionnelles en France, l'agriculture s'inscrit dans les « métiers à faible mobilité » avec un taux de mobilité inférieure à 10%. L'une des raisons principales ? Le capital professionnel (terres, matériel, locaux) indispensable à l'installation, qui serait deux fois plus important que celui des artisans et des professions libérales. Pour comprendre comment les « reconvertis » parviennent à s'établir en agriculture, je compte examiner différents supports institutionnels susceptibles de faciliter les installations dans le monde agricole, en considérant par exemple les prêts et subventions attribués aux néo-agriculteurs.

Il convient également de souligner un élément crucial : la question des bifurcations pose inmanquablement celle des privilèges sociaux. Les reconversions professionnelles vers les « métiers plaisirs » seraient avant tout le fait d'individus diplômés détenteurs d'un fort capital économique et social⁴⁹. Le champ des possibles se refermerait pour les autres, surtout en quête de meilleures conditions d'emploi (Denave, 2015). Laurence Roulleau-Berger (2012) souligne à ce titre l'existence d'inégalités de ressources pour reconstruire sa vie, pénalisant ainsi certains individus durant les changements et mobilités dans les parcours.

En considérant les risques économiques et sociaux inhérents aux reconversions agricoles (Samak, 2014) et les faibles revenus qui attendent potentiellement ces nouveaux agriculteurs une fois installés, il est possible de considérer l'agriculture comme un « métier plaisir », exercé, entre autres, pour recréer du sens au travail ou pour mettre en pratique ses aspirations personnelles. Bien que l'on sache peu de choses sur le profil social de ces nouveaux agriculteurs, Geneviève Pruvost (2013) a observé que la population ayant choisi un mode de vie écologique en campagne regroupait des individus diplômés, de milieu aisé et

⁴⁹ Chez Negroni (2005 : 209), la « reconversion-passion » dans laquelle domine le modèle de la vocation, renvoie à « l'abandon de positions professionnelles stables offrant statut et revenus pour la recherche de situations pressenties comme plus épanouissantes mais plus précaires »

majoritairement blanc. D'autres auteurs soulignent la diversité socio-professionnelle de ces nouveaux ruraux, bien que ces derniers aient souvent exercé des métiers dans la culture, l'enseignement, et la santé (Hervieu et Léger 1979 ; Mundler et Ponchelet, 1999). En considérant les exigences financières de départ pour démarrer une ferme, je formule l'hypothèse que les nouveaux agriculteurs sont majoritairement issus de classes moyennes ou supérieures.

Comment bifurquer ?

Ma thèse vise, en dernier lieu, à déconstruire le phénomène du « retour à la terre » par une analyse sur le temps long, en considérant les répercussions de la bifurcation. Pour tenter de comprendre si le changement de travail engendre également un changement de vie, les éventuelles transformations identitaires qui découlent de la reconversion professionnelle constituent une des dimensions d'analyse de mon travail. Je fais l'hypothèse que l'entrée en agriculture biologique donne lieu, dans certains cas, à une véritable conversion de soi⁵⁰.

Lorsque l'on porte attention aux écrits sur les bifurcations, on remarque en effet que la reconversion professionnelle se manifeste comme un processus qui va bien au-delà du simple changement de métier. Les « turning points » (Abbott, 2001) ou les « crises » (Bidart, 2006) sont autant d'occasions pour les individus de devenir « acteurs de leur biographie » (Balleux et Perez-Roux, 2011). Pour Catherine Negroni (2005), un des critères qui permet de « réussir » sa reconversion professionnelle est d'ailleurs l'appropriation du projet comme « projet de soi ». Ainsi, cet engagement *dans* le travail permettrait d'expliquer la rétention des « reconvertis » dans leur travail. C'est également ce que je cherche à questionner dans cette thèse⁵¹.

⁵⁰ Sur ce point, Denise Van Dam (2004) rappelle le rapport éminemment subjectif de l'évènement dans son travail sur les agriculteurs biologiques. Elle distingue l'évènement biographique identitaire qui viendra agir en profondeur sur l'identité du sujet et sur la façon dont il se représente, et l'évènement biographique non identitaire, sans transformation identitaire, pour qui le changement est pragmatique et instrumental.

⁵¹ C'est en fait l'hypothèse que fait Madlyne Samak (2014) dans sa thèse sur les maraîchers biologiques français. Selon elle, si les agriculteurs éprouvent de la satisfaction dans leur travail, malgré les difficultés qui composent

Les bifurcations conduisent-elles à un changement de vie ? À cette question, Marc-Henry Soulet (2009) ne souhaite pas risquer de réponse, bien qu'il affirme qu'elles engagent un processus d'alternation⁵². C'est également sur un fond nuancé que Sophie Denave (2015 : 166) se prononce sur la question. Elle formule l'hypothèse selon laquelle « les ruptures professionnelles, sans convertir les acteurs (c'est-à-dire sans les transformer totalement), sont susceptibles d'occasionner des transformations partielles des acteurs ». Pour évaluer le changement de vie éventuel, elle décide de ne pas s'en tenir aux ressentis individuels mais de retenir des critères objectifs (la situation matrimoniale, le niveau de vie, les loisirs, la sociabilité et le rapport au travail). La transformation individuelle serait effective seulement lorsque le changement de métier occasionne des variations sensibles à ces critères et met en œuvre de nouvelles façons de penser et d'agir.

Pour analyser les répercussions sociales associées à ces changements de vie, j'ai choisi de retenir des critères se référant principalement aux changements de valeurs concernant le rapport au travail, le rapport au monde, les convictions et les engagements. Chez Michel Grossetti (2004 : 88), les valeurs seraient relativement stables, bien qu'elles puissent évoluer en fonction des contextes, dont le changement de statut professionnel : « les acteurs ne créent pas des valeurs facilement et n'y renoncent pas aisément ». L'expérience, l'âge et les changements dans les parcours peuvent toutefois infléchir certaines hiérarchisations. Parfois, ces changements de valeurs s'opèrent d'ailleurs avant même de se reconverter : Loïc Le Pape, dans son étude sur les conversions religieuses (2015) a montré que le processus de conversion peut s'entamer bien avant la bifurcation en elle-même.

J'analyserai également les indices du changement de vie dans les nouveaux engagements qui découlent de la reconversion professionnelle. C'est le parti pris de plusieurs auteurs (Negroni, 2007 ; Samak, 2014 ; Denave, 2015) pour qui la bifurcation est analysée sous le

leur métier, c'est parce qu'ils s'engagent. L'engagement au travail pourrait ainsi constituer l'une des clés pour expliquer l'attrait mais surtout à la rétention des travailleurs dans leur métier.

⁵² L'« alternation », conceptualisée par Peter Berger et Thomas Luckmann (1986) désigne ces changements de valeurs qui consistent à « devenir autre ». Plusieurs conditions seraient nécessaires à ces « conversions identitaires » : d'abord « un dispositif de médiation » qui sert d'intermédiaire entre l'ancien et le nouveau soi (un partenaire institutionnel, un autrui généralisé), ensuite, un « appareil de conversation » et la rencontre avec un Autrui significatif pour verbaliser et reconnaître la nouvelle identité, enfin, une « structure de plausibilité » pour gérer la transition avec les identifications nouvelles (par exemple, la formation)

prisme du désengagement vis-à-vis de l'emploi précédent et du réengagement dans le futur métier. Sur le désengagement ou la sortie de rôle, H. R. Fuchs Ebaugh (1988) a montré les temporalités du changement de vie. Changer de vie, c'est abandonner un rôle acquis tout au long de la socialisation pour en investir un autre. La bifurcation biographique est processuelle : la reconstruction identitaire appelle à dépasser certains conflits de rôle, ou rechercher des voies alternatives. La mesure de ces changements biographiques éventuels est donc à analyser sur une temporalité longue. C'est la démarche que j'ai considéré dans le cadre de cette thèse : en choisissant d'enquêter sur des personnes ayant déjà bifurqué (plutôt que sur celles en train de se reconvertir), je cherche à évaluer les répercussions du changement de métier sur l'identité et la (re)composition des engagements.

Ma démarche vise ainsi à rendre compte de la trajectoire de ces néo-agriculteurs sous l'angle des bifurcations professionnelles volontaires, en cherchant à prolonger ces travaux. Au-delà de la temporalité dans laquelle s'inscrit la reconversion, je considère également les étapes qui lui succèdent afin d'identifier les répercussions multidimensionnelles d'une reconversion professionnelle. La trajectoire post-bifurcation, sous-traitée dans les recherches, permettra de mieux cibler les éventuelles mutations du sens de la bifurcation, l'évolution du rapport au travail, mais aussi la (re)composition des engagements. Dans cette thèse, je mobiliserai principalement trois axes d'analyses : les motivations professionnelles ou personnelles qui poussent à bifurquer, permettant d'interroger ces reconversions *a priori* paradoxales, les ressources mises à contribution pour bifurquer ainsi que les éventuelles transformations biographiques qui en découlent.

Chapitre 4. Méthodologie

Pour répondre à mes questionnements (pourquoi ces retours à la terre aujourd’hui, sous quelles conditions et comment ils s’opèrent), j’ai opté pour une enquête qualitative par entretiens semi-dirigés. À l’instar d’autres travaux cherchant à étudier les phénomènes de bifurcation (Bourdon et al., 2014), j’ai privilégié une démarche compréhensive pour situer le sens de ces changements de vie. Je m’attache en effet à déterminer ce que signifient ces actes de rupture, en considérant les attentes qui sont formulées lors de ces transitions professionnelles, le sens qui est donné à la bifurcation et ses évolutions avec l’expérience concrète de travail. Ma démarche méthodologique a été construite dans l’objectif de représenter la pluralité des manières de penser l’agriculture et de « retourner à la terre ». J’ai choisi d’intégrer des néo-agriculteurs issus de mondes sociaux contrastés mais qui partagent la même expérience, celle de bifurquer vers l’agriculture. Afin de mettre en relief la diversité des origines et des trajectoires agricoles, j’ai ouvert ma recherche à des néo-agriculteurs de différents âges, issus de la ville ou de la campagne, des agriculteurs débutants ou plus expérimentés, qui opèrent dans des secteurs agricoles variés et ce, partout au Québec. Par-delà leur diversité, c’est la transition vers l’agriculture qui fédère ces trajectoires sociales hétérogènes. Rassemblés autour d’une même expérience, la bifurcation, je cherche à examiner les similarités dans leurs histoires ainsi que leurs points de contrastes qui seront développés dans les parties suivantes.

Un recrutement multi-sources

Pour aller à la découverte de la diversité des profils, j’ai privilégié un recrutement multi-sources. J’ai commencé par réaliser un panorama de presse afin de contacter une partie des producteurs représentés dans les médias et sur des sites spécialisés présentant des portraits et parcours de néo-agriculteurs québécois. Avec l’accord des directeurs de la formation agricole du CEGEP de Victoriaville, j’ai réussi à contacter plusieurs anciens étudiants

aujourd'hui agriculteurs ou en voie de l'être. Lors de cette première vague de recrutement, j'ai utilisé une méthode d'échantillonnage alternative : la méthode du *Respondant Driven Sampling* (RDS). Guidée par les répondants, cette méthode d'échantillonnage se concentre habituellement sur des populations rares, car très spécifiques (Bataille, Perrenoud et Brändle. 2018). Dérivé de l'échantillonnage par « boule de neige » (Goodman, 1961), le protocole de cette méthode consiste à multiplier les vagues de recrutement, en demandant, à chaque « informateur » des mises en relation successives. À l'issue de l'entrevue, je demandais ainsi systématiquement à chaque participant de me mettre en contact avec un autre néo-agriculteur répondant à mes critères de recherche. Bien que cette méthode introduise nécessairement un certain nombre de biais, notamment concernant la représentativité de l'échantillon, il était difficile de renoncer à l'utilisation de ce dispositif, en considérant qu'avec les critères d'inclusion définis dans cette recherche, je ciblais une audience très précise.

Si cette première méthode a été efficace dans un premier temps, ce sont surtout les réseaux numériques qui ont facilité mes démarches. Durant la deuxième vague de recrutement, j'ai recruté la majorité des participants sur une liste de discussion : le Réseau des Joyeux maraîchers écologiques (RJME) qui rassemble plus de 900 adhérents, pour la plupart agriculteurs biologiques ou en voie de le devenir⁵³. L'objectif de cette plateforme est de « répondre aux besoins techniques et humains rencontrés par les fermes maraîchères écologiques qui commercialisent en circuits courts et ce, durant les diverses étapes de leur développement. » (Odyssée bio). Après avoir envoyé une annonce de recrutement à la liste des adhérents du réseau, j'ai été contactée par des dizaines de participants intéressés à participer à ma recherche.

Les personnes qui ont accepté de participer à cette recherche ont été recrutées à partir de février 2020, soit un mois avant le confinement lié à la COVID-19. La totalité des entrevues a donc été réalisée par téléphone alors qu'elles devaient se dérouler à la ferme, en face à face.

⁵³ Les recherches sur la question ayant montré que les nouveaux agriculteurs sans ancrage familial dans le milieu privilégient des formes d'agriculture alternatives à la production industrielle, je me suis concentrée sur ce type de réseau, surtout composé de maraîchers biologiques. En outre, dans une entrevue exploratoire qu'il m'a accordée, Denis la France confirme la part considérable d'enfants d'agriculteurs dans le secteur des grandes cultures, les néo-ruraux se dirigeant davantage vers le secteur des cultures fruitières et légumières diversifiées (maraîchage).

Bien qu'un gain de temps précieux fût économisé en opérant de cette manière, je laissais de côté l'immersion *in situ* et l'analyse des situations visuelles qui auraient été possibles si les entrevues avaient été conduites sur place. Les entrevues téléphoniques, d'une durée d'1h à 1h30, ont été retranscrites intégralement.

Je souhaite ici souligner que le taux de réponses positives a été considérable. Cet enthousiasme n'est pas surprenant, en considérant que l'on a affaire, bien souvent, à des trajectoires vocationnelles, où les discours sur la passion reviennent régulièrement. À travers la voix du chercheur, d'autres participants ont répondu positivement pour exposer leur vision sur la réalité de l'agriculture québécoise et de certaines difficultés qui ne sont pas nécessairement médiatisées.

Une démarche compréhensive pour saisir les univers de sens accordés à la bifurcation

L'un des objectifs phares de cette thèse est de saisir les causes profondes de ces reconversions vers l'agriculture. Dans la mesure où je cherche avant tout à me situer au plus près des acteurs pour (re)construire le sens de leurs histoires, j'ai privilégié une démarche compréhensive. Pour Jean-Claude Kaufmann (1996 :23), cette démarche permet de comprendre et ensuite d'expliquer, en tenant compte du système de valeurs des individus qui sont « dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur ». La posture compréhensive centre son analyse sur la logique des conduites individuelles en fonction des significations qui sont attribuées aux actions : par exemple les buts, les attentes personnelles et celles des autres (Schurmans, 2003). Or, les notions de projet, d'aspiration et d'attentes professionnelles constituent des catégories d'analyse clés dans ce travail qui vise à identifier et comprendre les causes profondes menant ces « reconvertis » à entreprendre une bifurcation en agriculture. Il en est de même pour la rhétorique du sens, centrale dans cette thèse, puisqu'il est question d'examiner ce qui fait sens initialement dans ces bifurcations,

mais aussi de comprendre comment les acteurs recréent du sens dans leur travail face à des épreuves et des désillusions vécues et perçues.

Des entretiens semi-dirigés pour accéder aux représentations idéologiques des acteurs

Dans la mesure où cette thèse s'attache à rendre compte des histoires et des trajectoires de vie, j'ai retenu la méthode qualitative par entretiens semi-dirigés, qui découle directement de mon cadre théorique. D'une part, parce que ce type d'enquête, centré sur les conceptions et les descriptions des pratiques des acteurs (Gotman et Blanchet, 1992) permet de toucher directement les représentations idéologiques et les pratiques effectives des agriculteurs. Et d'autre part, parce que les phénomènes de conversion et de bifurcation sont majoritairement abordés sous l'angle d'approches compréhensives (Bourdon et al., 2014), qui, en décloisonnant la catégorisation du social, permettent de ne pas faire disparaître l'importance biographique de ces expériences. Catherine Negroni (2005) souligne, à cet égard, de privilégier une posture méthodologique permettant de restituer la trajectoire passée déclinée dans les récits des individus pour mieux comprendre les bifurcations.

J'ai retenu les entretiens semi-dirigés « classique » afin de pouvoir repérer les régularités dans les récits, mais je me suis également inspirée de la méthode de l'entretien compréhensif préconisée par Jean-Claude Kaufmann (1996) et particulièrement lors des premiers entretiens. Cette méthode, plus souple, permet de découvrir d'autres catégories de pensées qu'avec un guide d'entrevue formaté par des questions rigides. À l'instar de Jean-Claude Kaufmann (1996 : 48), je considère que « la meilleure question n'est pas donnée par la grille : elle est à trouver à partir de ce qui vient d'être dit par l'informateur. » Ceci nécessite ainsi d'improviser, et de s'engager activement durant l'entretien, en réalisant des allers-retours entre écoute attentive et distance critique. Mes axes d'analyse se sont ainsi précisés au fil des entretiens, en partie grâce à la souplesse de cette méthode qui a permis d'incorporer graduellement de nouvelles dimensions à mon objet d'étude.

Principales thématiques abordées en entrevue

Ma thèse s'appuie sur les étapes successives de ce qui est présenté comme un engagement, voire une quête. À travers l'approche biographique, je vise à mettre en relief les ressorts de ces conversions : les acteurs présentent-ils leur projet comme une véritable vocation ou comme une orientation « par défaut » ? Quelles sont les convictions et les valeurs revendiquées au sein de ces initiatives ? Et au-delà de ce qu'ils projettent, comment ces reconversions aboutissent-elles concrètement ?

En plus des motivations diverses qui conduisent les individus à changer de vie, je prête une attention soutenue au déroulement et au dénouement de ces reconversions, leurs concrétisations ou leurs échecs. Au cours des entretiens, j'ai cherché à mobiliser ces trois thématiques : (I) le caractère dynamique des représentations vis-à-vis du métier depuis les prémisses du choix de reconversion jusqu'à l'expérience réelle avec la terre, lorsque le projet abouti, (II) l'exploration des niveaux d'engagement et la façon selon laquelle les individus construisent du sens dans le projet au fil du temps et (III) l'analyse du *continuum* d'étapes et d'actions concrètes entreprises par les acteurs dans le cadre de leur projet et son aboutissement dans la réalité. Je m'intéresse ainsi à l'issue de la reconversion professionnelle, qu'elle concerne ou non l'agriculture. En ce sens, j'ai aussi intégré dans ma thèse les « reconversions avortées » (Thibauville, Castel et Valléry, 2017) qui n'ont jamais abouti, faute de financement, de soutien ou de désillusions face à la représentation du métier d'agriculteur, parfois idéalisée.

Déroulement des entrevues

Je débutais les entrevues en demandant aux participants de retracer leur histoire personnelle avant l'agriculture : leur scolarité, les formations qu'ils ont entreprises, les emplois qu'ils ont réalisés, leurs liens éventuels avec la nature et avec l'agriculture. L'idée était ainsi de déterminer, selon le point de vue des acteurs, les causes profondes qui les avaient menés à s'installer : par exemple, l'existence de liens avec l'agriculture (enfance passée à la campagne, séjours WWOOFING, voyages, membres de la famille éloignée agriculteurs, etc.) ou le désir de rupture (insatisfaction dans l'ancien emploi, quête de sens, désir de changement, etc.). Ces

premières questions avaient pour ambition d'appréhender les motifs de la reconversion, les attentes vis-à-vis du projet et les représentations vis-à-vis du métier d'agriculteur. J'abordais ensuite l'expérience concrète de travail dans le nouveau métier : les surprises, bonnes ou mauvaises, les sacrifices, les désillusions, la reconsidération (ou non) des idéaux de départ. L'objectif était ici d'objectiver les récits en mettant à l'épreuve le romantisme associé au « retour à la terre ». Il s'agissait d'envisager le métier d'agriculteur sous le prisme des tensions et des épreuves qui l'entourent. L'entrevue se finalisait avec des questions relatives aux convictions et aux engagements politiques, associatifs, et ce, en prenant soin d'identifier les changements identitaires potentiels. La réflexion conjointe sur la transformation des pratiques quotidiennes et professionnelles, les nouveaux idéaux et les perspectives donnait ainsi un espace de réflexion pour penser les ruptures et les transformations biographiques éventuelles qui ont lieu lors d'une bifurcation professionnelle.

Enjeux et limites de l'analyse des récits de vie

L'une des difficultés majeures concernant l'analyse des récits est soulevée par plusieurs auteurs (Bertaux, 2010, Côté, 2013) : la reconstruction *a posteriori* de l'itinéraire de vie par les individus. Raconter son histoire, c'est recomposer rétrospectivement les événements selon une suite que l'on choisit, une suite dans laquelle les événements sont filtrés, consciemment ou non. C'est d'autant plus vrai pour les événements qui se sont produits il y a plusieurs années. Écouter le récit que les personnes élaborent sur leurs expériences donne accès à une profondeur d'analyse inestimable mais présente une limite évidente : « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986) qui consiste à présenter sa vie sous une forme cohérente et organisée, en négligeant les relations objectives et les structures. Pour les personnes interviewées, le risque est de « se faire l'idéologue de sa propre vie » (Bourdieu, 1986 : 69), c'est-à-dire de stabiliser, de structurer l'ensemble du récit de soi autour d'une logique significative et cohérente.

Je considère néanmoins que le point de vue des individus sur leur propre histoire reste un élément crucial à considérer. Ainsi, même la (re)mise en cohérence de son propre récit possède des potentialités heuristiques indéniables pour comprendre ce qui fait sens chez ces

néo-agriculteurs. Malgré tout, pour limiter ces biais méthodologiques, il a été décidé de déconstruire certaines questions et d'opérer par thèmes (les attentes et les perspectives vis-à-vis du travail, le rapport à l'agriculture, à la ruralité et à la nature, les engagements politiques et sociaux). Les questions relatives aux grandes épreuves et défis rencontrés avec l'expérience concrète de travail permettaient de neutraliser certains discours sur le bonheur au travail ou sur la vocation qui sont parfois mis de l'avant pour justifier la pertinence de la bifurcation.

La diversité des trajectoires agricoles pour pivot

Mon objet de recherche a été construit à partir de trois variables d'inclusion : l'absence d'ancrage familial dans le milieu, la reconversion vers l'agriculture, pensée comme un projet professionnel. À partir de ces critères d'inclusion, j'ai privilégié la diversité des trajectoires sociales qui mènent à l'agriculture. Loin de constituer un bloc monolithique, ces bifurcations résultent d'expériences professionnelles contrastées que je souhaite valoriser en représentant la variété des trajectoires agricoles. Dès lors, l'âge, le genre, le territoire d'appartenance, la ville de naissance et la profession précédente ne constituent pas dans cette thèse des critères d'exclusion, bien au contraire. En revanche, s'ils sont issus de milieux sociaux hétérogènes, ils partagent la même catégorie de situation : être des agriculteurs « de première génération » et avoir choisi l'agriculture comme seconde carrière. C'est donc le parcours professionnel en rupture qui met en cohérence ces trajectoires sociales hétérogènes. La démarche mobilisée dans cette thèse est donc analogue à celle de Sophie Denave (2015) dans son travail sur les ruptures professionnelles et biographiques. Par opposition à ce qui se fait traditionnellement en sociologie, il ne s'agit pas de travailler sur une communauté ou une population spécifique qui présente des caractéristiques communes. C'est plutôt la confrontation à une même situation, la bifurcation vers l'agriculture, qui fédère ces personnes aux origines sociales et professionnelles divergentes.

Pour saisir la variété des expressions du « retour à la terre », j'ai pu rencontrer 61 néo-agriculteurs. Avec la diversité des trajectoires sociales agricoles pour pivot central, j'ai

cherché à recueillir les récits de néo-agriculteurs d'origines urbaines comme rurales, de tous les âges, de tous les types de production et ce, à différents niveaux de carrière.

Des origines urbaines ou rurales

Ma démarche vise à comprendre ces changements de vie en allant au-delà des seules migrations néo-rurales. Plutôt que de restreindre l'objet de recherche aux personnes issues de la ville, j'ai privilégié l'intégration de participants ayant grandi et vécu en campagne.

Encadré 2 Délimiter l'espace urbain et rural

Pour délimiter l'espace urbain et rural, les critères canadiens se concentrent sur la taille de la population. Selon Statistique Canada, on parle de territoire urbain à partir de 1000 habitants et lorsque la densité dépasse 400 habitants au kilomètre carré dans les limites municipales. Martin Simard (2012) estime ces seuils sont trop faibles pour générer la diversité propre aux villes. Comme lui, le seuil de la ville est mesuré à 10 000 habitants. En plus de ce critère, les catégorisations nationales retiennent la position de ces espaces par rapport aux grands centres urbains, par exemple le concept canadien de zone d'influence métropolitaine (ZIM) pour mesurer l'intégration d'un territoire à un centre urbain. Entre la grande ville et le rural profond se déploient d'espaces « transitionnels » (Simard, 2012) en fonction du réseau de transport, du relief, qui participent à rendre caduques les catégorisations binaires d'espace rural et urbain. Pour trancher, je définirai dans ce travail les espaces ruraux comme des espaces de moins de 10 000 habitants, et prenant en compte les espaces « isolés » (Saguenay-Lac Saint-Jean). À l'inverse, les territoires urbains seront définis en référence à une population de plus de 10 000 habitants ; les banlieues de grands centres métropolitains (Montréal, Québec) incluses.

Les recherches qui étudient spécifiquement ces installations se concentrent généralement sur les mobilités néo-rurales, c'est-à-dire la migration de populations de la ville vers la campagne en vue de pratiquer l'agriculture (D'allens et Leclaire, 2016 ; Dolci et Perrin, 2017).

Le parcours de néo-agriculteurs d'origine rurale peut sembler moins radical lorsqu'on lui soustrait la rupture territoriale (le passage de la ville à la campagne). Je considère pourtant que l'intégration de néo-agriculteurs de tous territoires permet de mieux saisir les motifs de ces mobilités ou retours vers l'espace rural. La démarche consiste ici à confronter ces différentes origines territoriales pour comprendre comment elles impactent la trajectoire en agriculture et font potentiellement ressortir un ensemble de dynamiques affectives et professionnelles reliées au territoire, telles que l'intégration sociale et professionnelle, l'attachement au territoire ou le désir de s'impliquer dans le nouveau territoire.

Des agriculteurs de tous les âges

Mon échantillon rassemble des néo-agriculteurs de différents âges, et ce, pour plusieurs raisons. Dans les rapports gouvernementaux, cette fois, ce sont des critères d'âge (18-39 ans) qui sont utilisés pour désigner la « relève agricole », en laissant suggérer que les nouveaux entrants sont forcément des jeunes de moins de 40 ans. De ce fait, comme le soulignent Patrick Mundler et Fernande Ouellet (2017), un bon nombre d'agriculteurs plus âgés ne sont pas comptabilisés dans cette relève⁵⁴. Toujours pour valoriser la diversité des trajectoires en agriculture, je souhaite entendre et porter la voix de ces producteurs plus matures. Je me préoccupe en effet des causes de ces installations tardives et des effets d'âge dans l'exercice du métier.

Devenir agriculteur à 30 ou à 50 ans ne se résume pas à la même expérience professionnelle : la santé, les ressources financières, les compétences professionnelles antérieures, entre autres, constituent des ressources qui fluctuent selon les âges de la vie. On peut aussi penser que le sens de la bifurcation n'est pas le même pour ces néo-agriculteurs plus ou moins jeunes : par exemple, le mitan de la vie est propice aux remises en question et à la quête de sens (Chevallier, 2017), ce qui peut se traduire par des attentes ou des perspectives professionnelles différentes selon les âges de la vie.

⁵⁴ C'est d'ailleurs pour cette raison que le département d'agriculture aux États-Unis (United State Department of Agriculture) a créé la catégorie « débutant » (moins de 10 ans d'expérience), inexistante au Québec

À différents niveaux de carrière

Indépendamment de ces critères d'âge, j'ai également inclus les néo-agriculteurs à différents niveaux de leur carrière. L'échantillon se compose ainsi d'agriculteurs « aspirants » (qui font le souhait de s'engager dans une carrière en agriculture), d'agriculteurs « débutants » (moins de 10 ans d'expérience), d'agriculteurs « expérimentés » (plus de 10 ans d'expérience) et d'agriculteurs « sortants » (qui ont choisi de quitter l'agriculture).

Mon échantillon couvre ces différents niveaux de carrière pour explorer le *continuum* d'étapes du « devenir agriculteur ». L'intégration de ces producteurs plus ou moins expérimentés permettra de faire ressortir les temporalités qui sont en jeu lors des reconversions agricoles. La rencontre avec des agriculteurs « aspirants » en train de bifurquer permettra de mieux cibler les représentations vis-à-vis du métier et les motivations qui précèdent l'installation. Avec les agriculteurs « débutants » ou « expérimentés », je cherche à compléter l'analyse avec les défis et les épreuves que comporte l'agriculture, mais aussi l'évolution du rapport au travail et la recomposition des engagements au fil du temps. Enfin, en donnant la parole aux agriculteurs « sortants », j'espère obtenir des témoignages potentiellement plus critiques vis-à-vis du métier d'agriculteur.

Des reconversions agricoles dans différents types de production

Enfin, j'ai ouvert les critères de participation aux reconversions vers tous les types de production agricole (élevage, cultures fruitières ou légumières, apiculture, etc.). En effet, puisque ce sont les bifurcations agricoles qui constituent la pierre angulaire de cette thèse, les types de productions que choisissent ces producteurs importent peu. Qu'ils deviennent vigneron, éleveur ou maraîcher, c'est avant tout l'analyse de la rupture professionnelle et biographique qui est visée. Je souhaite néanmoins souligner que les reconversions vers l'agriculture urbaine ont été écartées. Bien que ces projets agricoles urbains traduisent, comme ceux effectués à la campagne, le désir de retrouver un lien avec la terre (Deléage,

2018), ils n'impliquent pas de mobilité vers le rural, dimension clé que je cherche à mobiliser pour comprendre les motifs associés à ces ruptures professionnelles.

J'ai inclus différents modes de production (agriculture conventionnelle, biologique, raisonnée, paysanne, etc.). Avec la représentation de tous ces modes de culture, je vise à prendre du recul vis-à-vis de la dimension *a priori* « romantique » associée à certains types de production, comme la permaculture ou l'agriculture paysanne qui constituait le sujet initial de cette thèse. L'objectif est bien de passer en revue la pluralité des façons de penser, de devenir et d'être agriculteur au Québec.

Mais cette volonté initiale de faire figurer la diversité de ces modes de production s'est heurtée à une autre réalité : la grande majorité des néo-agriculteurs rencontrés, qu'ils soient ou non certifiés, utilise des méthodes biologiques pour produire. Un petit nombre se revendique de la paysannerie. D'autres, très minoritaires, pratiquent l'agriculture raisonnée. Au final, je n'ai rencontré aucun néo-agriculteur en production conventionnelle. L'analyse de ces choix de production sera approfondie plus tard, mais ils indiquent déjà une tendance souvent mentionnée dans les travaux sur le sujet : l'engagement pour une agriculture alternative à la production conventionnelle, plus écologique et plus diversifiée.

Encadré 3 Description de l'échantillon

Avec les critères d'inclusion présentés ci-dessus, j'ai rencontré **61 néo-agriculteurs québécois**. Voici, en quelques lignes les caractéristiques saillantes de la situation socio-démographique et professionnelle des participants :

- L'échantillon compte **36 hommes** et **25 femmes**.
- La moyenne d'âge est de **35,8 ans**. 18 ont moins de 30 ans et 9 ont plus de 50 ans.
- **47** sont actuellement agriculteurs, **7** ont quitté l'agriculture, **7** ne sont pas encore établis.
- **40** participants sont issus de territoires urbains, et **21** de territoires ruraux
- La grande majorité s'est dirigé vers le **maraîchage (62%)**, suivi de l'élevage (12%) et de la production fruitière (11%). Les autres se retrouvent en apiculture, en viticulture, en acériculture ou produisent des semences.

- Ils sont presque **la moitié (46%)** à travailler à temps plein sur la ferme. D'autres travaillent à temps partiel à la ferme (31%), tandis que le dernier quart a quitté l'agriculture ou n'est pas encore établi (23%)

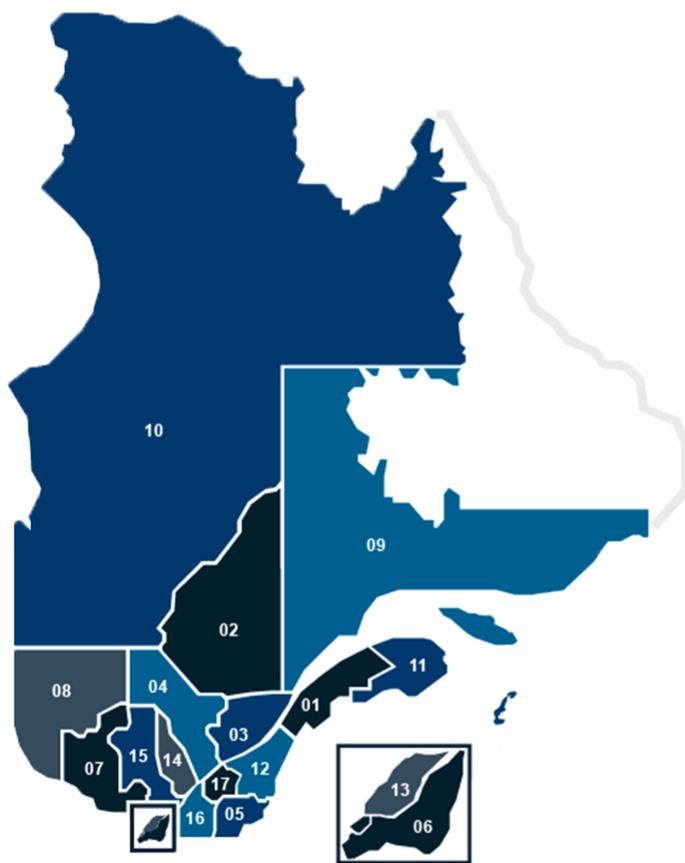
- Avant l'agriculture, ils occupaient des postes très variés. Mais on les retrouvait souvent dans la cuisine-restauration (6), dans le travail social et l'intervention communautaire (8), dans l'enseignement et la recherche (6) ou dans des postes de direction (7) et dans les arts et le design (4).

Un terrain de recherche réalisé dans l'ensemble du Québec

Les personnes qui ont participé à cette enquête ont été recrutées dans l'ensemble du Québec. Puisque ce sont les bifurcations professionnelles qui constituent le cœur de ce travail, il a été décidé de prendre pour terrain d'étude la province du Québec dans son intégralité, sans cibler de régions spécifiques à comparer.

D'une part, parce que cette thèse s'attache avant tout à rendre compte du processus dans lequel s'inscrivent ces bifurcations agricoles, et ce, à travers une démarche compréhensive. Bien plus que les enjeux liés aux déplacements dans l'espace ou à la présence sur le territoire, c'est le déroulement de ces histoires de vie qui demande ici à être mis en relief et retracé. Les entrevues ont montré, en outre, qu'en dehors de la dichotomie urbain/rural, les différences régionales n'avaient que peu d'impact sur les réalités vécues des néo-agriculteurs. Mises à part certaines conditions climatiques (vent, été plus court), les territoires n'influencent pas la façon de devenir ou de pratiquer l'agriculture.

D'autre part, parce que cette recherche prend pour objet des populations « rares », trop spécifiques pour être saisies au sein de deux régions du Québec. En effet, ces nouvelles arrivées demeurent statistiquement limitées dans le paysage agricole. Sélectionner deux régions administratives aurait contribué à contingenter le nombre d'entrevues, alors que l'objectif consistait justement à recueillir le plus de témoignages sur la réalité contrastée de ces bifurcations professionnelles.



- (1) Bas Saint Laurent = 4
- (2) Saguenay Lac Saint Jean = 2
- (3) Capitale Nationale = 3
- (4) Mauricie = 0
- (5) Estrie = 11
- (6) Montréal = 1
- (7) Outaouais = 11
- (8) Abitibi-Témiscamingue = 0
- (9) Cote-Nord = 0
- (10) Nord du Québec = 0
- (11) Gaspésie-Iles-de-la-Madeleine = 1
- (12) Chaudière-Appalaches = 5
- (13) Laval = 0
- (14) Lanaudière = 2
- (15) Laurentides = 4
- (16) Montérégie = 7
- (17) Centre du Québec = 2

Figure 2. – Régions administratives d'établissement des participants

La carte et sa légende indiquent les régions administratives québécoises dans lesquelles se sont installés les producteurs ayant participé à cette recherche. Une lecture succincte de cette carte révèle une surreprésentation des néo-agriculteurs en Outaouais et en Estrie, régions qui recensent à elles seules le tiers de l'échantillon. En revanche, je n'ai rencontré aucun agriculteur d'Abitibi-Témiscamingue, du Nord du Québec ou de la Côte-Nord. Outre les différences démographiques, de tels écarts peuvent s'expliquer par la rudesse du climat dans les régions nordiques (Abitibi-Témiscamingue, Côte Nord), le relief accidenté ou l'importance de la forêt (Gaspésie) qui en font un terrain peu propice à l'agriculture. Deuxième clé d'interprétation : la proximité avec les marchés de consommateurs dans des villes telles que Montréal, Ottawa et Gatineau, qui pourraient amener ces « reconvertis » à choisir de s'établir dans des régions périphériques aux grandes métropoles.

Je voudrais également souligner que si les néo-agriculteurs sont statistiquement plus représentés en Outaouais, c'est parce qu'un certain nombre de producteurs ayant participé à cette enquête travaillaient sur la plateforme agricole de l'Ange-Gardien localisée dans cette région. Et s'ils sont nombreux en Estrie et en Montérégie, c'est parce qu'une bonne partie des « reconvertis » sont originaires de Montréal et disent avoir choisi de s'installer au plus proche de leur région natale. Cela sera développé plus tard, mais j'aimerais déjà préciser que le choix de la région d'installation n'est pas motivé par une « fuite » de la ville en quête d'isolement dans un territoire lointain mais par la volonté de résider à proximité de la famille.

Le découpage du corpus par catégories thématiques

Les données ont été analysées par thèmes. L'analyse thématique consiste à repérer, regrouper et examiner les discours des thèmes abordés dans un corpus (Paillé et Mucchielli, 2012). Les discours ont été regroupés dans plusieurs catégories d'analyse thématiques : le rapport au travail et la bifurcation, les engagements sociaux, les motivations qui ont incité à bifurquer, les ressources mobilisées lors de la reconversion professionnelle, le rapport à la nature et au territoire, le rapport à l'agriculture, les tensions et contradictions énoncées par les acteurs, les représentations sociales de l'agriculture, les ruptures et les continuités lors

de ces changements de vie. Le regroupement des extraits d'entrevue dans ces axes d'analyse a permis de repérer les grandes tendances qui se dégagent du corpus pour identifier les traits communs de ces bifurcations agricoles. En procédant de cette manière, j'ai également pu comparer les discours et la manière dont ils se distribuent entre jeunes et moins jeunes, urbains et ruraux et selon les profils idéal-typiques qui ont été construits.

Cette thèse poursuit l'objectif de documenter le processus de ces bifurcations vers l'agriculture en repérant les similitudes dans les discours pour tenter de construire un script commun du « devenir agriculteur ». Ce sera l'objet de la partie suivante. J'y développerai la trame commune de ces itinéraires vers l'agriculture : les causes profondes qui mènent à bifurquer, les ressources permettant d'actualiser ces projets mais également les grandes épreuves que traversent ces « reconvertis » lorsqu'ils passent d'un monde professionnel à un autre et les discours de survie qu'ils mettent en place pour se maintenir dans leur métier. Pour mettre en relief le caractère dynamique de ces trajectoires agricoles, j'ai construit trois temporalités pour comprendre comment les néo-agriculteurs cheminent en agriculture. L'analyse de la bifurcation sur le temps long vise à révéler le caractère évolutif du rapport au travail et à la terre et la manière selon laquelle les individus recomposent leurs engagements avec l'expérience concrète de travail.

Partie II

Devenir agriculteur : un script commun

Cette partie vise à reconstruire la trame commune de ces itinéraires vers l'agriculture. L'analyse des entrevues a fait émerger une dynamique transversale de la bifurcation dans laquelle j'ai tenté de restituer la logique générale de ces réorientations professionnelles. Je cherche ici à prendre de la hauteur sur les récits singuliers en tentant d'examiner ces bifurcations d'un point de vue macrosocial et en répondant, entre autres, à ces questions : qu'est-ce qui motive ces « retours à la terre » aujourd'hui ? Quelles sont les ressources qui permettent de réaliser de telles reconversions ? Quelles grandes étapes traversent les néo-agriculteurs lorsqu'ils transitionnent vers un nouveau métier ? Quelles sont les conditions d'adhésion et de maintien dans leur travail à l'issue de la bifurcation ? Le caractère dynamique du rapport au travail me conduit à analyser ces reconversions sous forme de cheminement sur le temps long par la reconstruction de trois temporalités en œuvre pendant et après la bifurcation : la décision de bifurquer, la transition vers l'agriculture et le choix d'y demeurer. Je considère ces temporalités comme des registres d'analyses pluriels fournissant des repères communs (Dubar et Rolle, 2008) dont le déroulement est processuel et suit une trame plus ou moins chronologique. En les décomposant, je cherche à analyser le processus de ces reconversions professionnelles, qui est loin de se terminer une fois la bifurcation aboutie.

Dans cette première partie, je commencerai par présenter les premiers résultats de cette thèse en les mettant en perspective avec un certain nombre d'idées véhiculés par les médias et avec mes hypothèses initiales. Je reviendrai ensuite sur ce qui constitue la première temporalité de ce récit commun : la décision de quitter son emploi et ses études pour s'installer en agriculture. Au cours de leur transition vers l'agriculture, les individus traversent un ensemble d'épreuves qui conditionnent leur passage d'un monde professionnel à un autre : ce sera l'objet du chapitre suivant. Face à ces épreuves, ils mettent en place des discours de survie pour tenter de se maintenir en agriculture. Je déconstruirai dans le dernier chapitre les discours qui ont trait à la « vocation » pour comprendre ce qui maintient ces producteurs dans leur travail malgré les difficultés qui viennent jaloner ces parcours.

Chapitre 5. Qui sont les nouveaux agriculteurs : un premier panorama des résultats

L'objectif de ce chapitre vise à mettre en perspective les premiers résultats de ma thèse avec un certain nombre d'idées véhiculées par les médias qui radicalisent ces « retours à la terre » en passant sous silence les nuances qui les accompagnent. Je propose ainsi de confronter les récits de mon enquête avec une partie des idées reçues médiatisées par la presse, des « préjugés » déjà identifiés dans la recherche de Diane Parent et ses collègues (Parent, Ouellet et Perrier, 2004)⁵⁵ et avec mes hypothèses formulées en introduction. L'ambition n'est pas de généraliser mes résultats à partir de mon échantillon, trop réduit pour représenter la réalité québécoise, mais de mieux les contextualiser par rapport à ce qui est dit sur le profil des nouveaux agriculteurs.

Dans la presse internationale, les articles sur le sujet brossent généralement le portrait de ces nouveaux agriculteurs comme étant de « jeunes urbains très éduqués⁵⁶ », des « milléniaux et de plus en plus de femmes⁵⁷ », des « citadins⁵⁸ » et des « citadins qui ne connaissent rien à l'agriculture⁵⁹ ». L'accent est mis sur la rupture professionnelle et sociale : les médias présentent par exemple le portrait d'anciens étudiants diplômés d'HEC devenus néo-paysans⁶⁰ avec des titres évocateurs : « tout plaquer pour devenir néo-paysans⁶¹ », « tout quitter pour vivre au plus près de la nature »⁶². Le portrait de ces jeunes néo-agriculteurs, défini par la rupture, se révèle dans ma thèse souvent beaucoup plus nuancé.

⁵⁵ Les auteurs ont en effet montré l'existence de « mythes » à déconstruire qui représentent peu la réalité vécue par ces populations lorsqu'elles s'installent, par exemple : « la relève non familiale est composée de gens de la ville », « l'établissement fait suite à une décision prise sur un coup de tête. » ou « ces jeunes n'ont jamais mis les pieds sur une ferme. ».

⁵⁶ Dewey, Caitlin « A growing number of young Americans are leaving desk jobs to farm », The Washington post, 23 novembre 2017

⁵⁷ Brett Bundale « Is there a new back-to-the-land movement, spurred by climate change? », The Guardian, 15 septembre 2019

⁵⁸ Adrienne Green « Leaving Academia to Become a First-Generation Farmer », The Atlantic, 19 août 2016

⁵⁹ Gaspard D'Allens et Lucile Leclair (2016) Les néo-paysans, Paris : Reporterre, 144 pages

⁶⁰ Grenon, Florian « [Portrait] Claire néo-paysanne aujourd'hui, était en quête de sens », Carenews, 30 avril 2021

⁶¹ Hennebelle, Isabelle « Tout plaquer pour devenir paysan », L'Express, 19 septembre 2019

⁶² Alexandre, Elisabeth « Tout quitter pour vivre au plus près de la nature », Marie Claire

Les néo-agriculteurs n'ont-ils vraiment aucun lien avec la campagne et avec l'agriculture ?

Dans le but de souligner la rupture associée à ces changements de vie, les médias décrivent généralement les néo-agriculteurs comme des personnes issues de la ville qui s'installent sans expérience agricole préalable. C'est également l'un des mythes que mentionnent Diane Parent et ses collègues (2004) dans leur rapport sur la relève non familiale, qui n'y connaîtrait rien à l'agriculture.

Les résultats de ma recherche montrent en revanche que plus du tiers (21 sur 61) des participants est originaire de territoires ruraux. L'expression de « retour » prend ainsi tout son sens pour ces personnes, passées par la ville avant de s'établir en agriculture. Par ailleurs, c'est bien souvent à proximité de leur région d'origine qu'ils décident de s'installer. Ce choix ne traduirait pas nécessairement une volonté de tirer profit de leur « capital d'autochtonie » (Renahy, 2010) pour réussir économiquement. Leurs mots dépeignent davantage un attachement à ces lieux familiers : plusieurs chercheraient en réalité à dynamiser les espaces dans lesquels ils ont grandi pour ne pas les voir dépérir. Pour certains néo-agriculteurs, comme André, la capacité de s'épanouir à la campagne et à s'intégrer est d'ailleurs intimement liée aux attaches rurales :

J'ai quand même un sentiment d'appartenance à ma ville natale, mais en même temps, j'ai beaucoup vu les aspects négatifs, je me disais « si je retourne là-bas j'aimerais m'impliquer, faire changer les choses et faire en sorte que cette place devienne un endroit cool, puis le fun, où est-ce qu'on est bien » (...) Oui, j'ai envie de retourner là-bas et de m'impliquer pour que ça ne devienne pas une ville fantôme. Agnès, 30 ans, ancienne coiffeuse, étudiante en agriculture

Les personnes qui arrivent à s'épanouir à la campagne, ce sont des gens qui sont restés proches de leurs racines rurales. Il existe une génération, surtout les jeunes d'aujourd'hui, qui ont un peu coupé avec leurs racines rurales, mais elles ne sont pas loin. Les gens ici, quand c'est le moment, on va à la cabane à sucre, on va au chalet, on va faire du ski-doo. André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

Parallèlement, alors que les médias et certains auteurs (D'allens et Leclaire, 2016)⁶³ mettent l'accent sur la rupture radicale qui serait en jeu lors ces reconversions professionnelles, les récits des néo-agriculteurs rencontrés mettent généralement en lumière des liens avec la ruralité et/ou avec l'agriculture. Yvan Bruneau (2006) l'affirme d'ailleurs dans sa thèse : bien qu'elles ne viennent pas de milieux agricoles, ces personnes ne sont pas nécessairement aussi loin de l'agriculture que l'on pourrait le penser. Ma recherche montre également que même en étant originaires de grandes villes (Montréal, Québec et leur agglomération), ces « reconvertis » ne sont généralement pas complètement étrangers à l'agriculture. Parmi les différents producteurs rencontrés, une bonne majorité affirme avoir déjà jardiné, passé ses vacances estivales en chalet à la campagne, ou avoir découvert l'agriculture dans le cadre de séjours en WWOOFING. Les témoignages de Nicolas et de Lucas sont en effet révélateurs d'une socialisation portée par des valeurs écologiques et d'un attachement envers la campagne, et ce, malgré le fait qu'ils soient nés et aient grandi à Montréal :

Mes parents sont un peu hippies, on mangeait bio avant que ce ne soit à la mode, on allait chercher la viande dans les fermes dans les cantons de l'Est. On congelait et on gardait ça le plus longtemps possible, on avait un fermier de famille avant qu'Équiterre ne reprenne ça et que ce soit connu. Toute ma vie j'ai eu ça. C'est quelque chose qui était quand même connu, normal, sans pour autant qu'on vive en campagne. Le fait d'aller cueillir ou planter des trucs, travailler dans une ferme ce n'était pas épouvantable, c'était normal. Nicolas, 31 ans, ancien cuisinier, maraîcher.

Puis en plus cette région-là, moi c'est un endroit où moi j'allais toute mon enfance avec ma famille. Chaque été, on allait dans les cantons de l'Est, on avait une maison de campagne. J'ai un certain attachement, je trouve ça cool. Lucas, 27 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Plutôt qu'une rupture franche avec l'existence précédente, beaucoup présentent l'agriculture comme un choix cohérent par rapport à leur socialisation antérieure. Comme pour ceux qui pratiquent des « alternatives écologiques au quotidien » (Pruvost, 2013), l'inspiration du modèle des grands-parents pratiquant une agriculture vivrière peut également être une porte d'entrée à ces vocations agricoles. Pour l'immense majorité des personnes rencontrées

⁶³Cette affirmation est présente à plusieurs reprises dans leur ouvrage : « ces citadins qui ne connaissent rien à l'agriculture » (d'Allens et Leclaire, 2016 : 8) ; « la trajectoire de ces citadins rêveurs de ferme » (d'Allens et Leclaire, 2016 : 116)

qui sont nées et ont grandi en ville, on constate donc que bien souvent, quelque chose les rattachait, de près ou de loin, à l'agriculture.

Les nouveaux agriculteurs sont-ils tous des jeunes ?

Certains articles de presse représentent cette génération d'agriculteurs comme étant relativement jeune, puisqu'elle s'établirait avant 40 ans. Sans donner de chiffres précis, d'autres auteurs (Laforge et al., 2018) soulignent le nombre grandissant de jeunes nouveaux agriculteurs de moins de 35 ans au Canada.

C'est également ce que montrent les résultats issus de cette thèse. Par rapport à la moyenne des agriculteurs québécois (55 ans) et en considérant que les agriculteurs de moins de 34 ans représentent seulement de 20% du nombre total de producteurs québécois (Richardson, 2010), les producteurs rencontrés restent relativement jeunes avec une moyenne d'âge de 35,8 ans. En s'installant avant 40 ans, une bonne partie des participants s'inscrit ainsi dans la « relève agricole ». Cette moyenne d'âge n'est pas surprenante, puisque l'échantillon rassemble surtout des agriculteurs « débutants » (3,83 ans d'ancienneté en moyenne). Soulignons également qu'une partie des entrevues a été réalisée avec des aspirants agriculteurs, notamment des étudiants sortants de la formation en agriculture biologique du CEGEP de Victoriaville.

Ce qui est plus surprenant, en revanche, c'est bien la capacité pour ces jeunes à s'établir en agriculture entre 26 et 30 ans, en considérant que ces installations nécessitent des capitaux financiers et fonciers importants. Je reviendrai sur ce point par la suite, mais la sur-représentation des jeunes de cette tranche d'âge s'explique, entre autres, par la prise en compte dans l'échantillon d'aspirants agriculteurs n'ayant pas encore investi dans des terres agricoles, de jeunes agriculteurs qui ont choisi la location plutôt que l'achat d'un terrain, et d'autres ayant bénéficié d'aides familiales pour s'installer.

Autre facteur qui pourrait susciter l'étonnement : ces reconversions professionnelles semblent « précoces », en considérant, avec Catherine Negroni (2007) que la période entre

20 et 30 ans constitue une période de « tâtonnement », où l'on prend ses marques. Ces reconversions « hâtives » pourraient être annonciatrices de plusieurs phénomènes : la valorisation d'une carrière en agriculture (et les chiffres sur l'augmentation du nombre d'inscriptions au CEGEP de Victoriaville pourraient indiquer une tendance) et l'essor de valeurs expressives au travail (Méda, 2011) chez les jeunes qui choisissent l'épanouissement et la réalisation personnelle du travail au détriment de la finalité économique. J'y reviendrai dans le chapitre suivant.

Si les jeunes sont sur-représentés, la part des agriculteurs plus âgés (50-70) n'est pas non plus à négliger dans la mesure où mon échantillon en dénombre 9 à être âgés de 50 ans et plus. Ce qui peut ici interpeller est le choix pour ces producteurs plus matures de choisir l'agriculture, en dépit de sa dimension physique, l'activité étant souvent décrite comme éprouvante pour le corps. Alors que l'échantillon total montre une surreprésentation de néo-maraîchers, on retrouve ces travailleurs plus âgés dans d'autres secteurs que le maraîchage, comme la viticulture, l'apiculture ou l'élevage.

L'agriculture est-elle seulement une affaire d'hommes ?

Si l'agriculture est traditionnellement pensée comme un métier masculin⁶⁴, de plus en plus de femmes se trouvent aujourd'hui cheffes d'exploitation. Ces nouvelles carrières féminines sont mises en évidence dans la littérature (Laforge et al., 2018 ; Parent, 2011 ; Daigle et Heiss, 2020), principalement dans le domaine de l'agriculture biologique et dans les secteurs en émergence.

Dans ma thèse, les femmes représentent près de la moitié de l'échantillon (26 sur 61). Et parmi elles, seules deux sont devenues agricultrices « par défaut », pour accompagner leur partenaire. L'agriculture est généralement formulée comme un choix : certaines s'installent seules, d'autres en couple ou en coopératives de travail. Pour la majorité d'entre elles, il s'agit donc un projet professionnel qu'elles endossent individuellement ou collectivement. C'est

⁶⁴ Historiquement, les femmes entraient en agriculture par la voie du mariage.

aussi ce que remarquent d'autres auteurs (Sachs et al., 2016) aux États-Unis : elles visualisent aujourd'hui leur rôle comme des agricultrices à part entière, et non plus avec le statut de filles ou de femmes d'agriculteurs⁶⁵.

Bien qu'elles soient de plus en plus nombreuses dans le paysage agricole, notons qu'elles font encore face à des discriminations, signe que leur légitimité reste toujours à prouver. Des remarques, par exemple, de la part des fournisseurs qui sollicitent l' « homme » pour porter des charges lourdes ou poser des questions techniques. Cette productrice montre par exemple que même en rendant visible sa présence dans les vignes, elle a dû gagner le respect des autres agriculteurs de la région afin de ne pas être perçue comme la « femme du producteur » ou comme celle qui s'occupe « de la gestion » :

Je n'ai pas trouvé ça facile au départ, parce qu'on m'identifiait à mon mari qui était un homme d'affaires. Là maintenant, je suis considérée, mais au départ je ne trouvais pas ça facile. Je ne sentais pas que j'avais de la crédibilité. C'est un peu un milieu de gars, aussi. On n'est pas beaucoup de viticultrices. Ce n'est pas encore évident. Je m'en fous un peu mais au départ, ça me dérangeait. Je suis passée par-dessus. (...) Ce côté-là j'ai trouvé ça fatiguant au départ. Parce que c'était moi qui étais dans le champ. Comme si on ne croyait pas ça. Il n'y en a pas beaucoup de femmes. Souvent elles vont s'occuper de la gestion, moi j'hais ça, plutôt mourir. C'est mon mari qui s'occupe de ça. Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

Loin d'être découragées, certaines femmes endossent le rôle d'agricultrice avec plus d'aplomb que les hommes : une bonne partie d'entre elles considèrent l'agriculture comme un défi et veulent prouver qu'elles peuvent en faire autant, voire plus, que les hommes.

Les néo-agriculteurs sont-ils des « privilégiés » ?

⁶⁵ On constate néanmoins que les représentations sociales sur l'accès au métier d'agricultrice restent tenaces : plusieurs participantes ont avoué que plus jeunes, elles poursuivaient le rêve de « se marier avec un agriculteur », seule voie considérée pour pénétrer ce secteur.

C'est sans doute l'un des résultats les plus surprenants de cette thèse : dans l'échantillon, les nouveaux agriculteurs n'exerçaient pas nécessairement de professions à hauts revenus. En amont de l'enquête, je faisais l'hypothèse que ces réorientations professionnelles étaient opérées par des personnes disposant des capitaux nécessaires pour mener à bien une telle bifurcation. C'est un résultat qui demeure paradoxal, en considérant, d'une part, que la reconversion professionnelle volontaire vers les métiers « passion » serait plutôt l'apanage des classes favorisées (Denave, 2015) et d'autre part, que ces entrées en agriculture nécessitent des ressources financières importantes avant de s'installer

Lorsque l'on s'attarde sur leurs origines professionnelles, on constate qu'ils sont moins de la moitié (28/61) à être issus de milieux professionnels favorisés⁶⁶. Ce sont surtout les plus jeunes (30 ans et moins) qui n'ont souvent pas eu l'occasion de bâtir une « carrière » avant l'agriculture. On les retrouve ainsi parfois dans le milieu ouvrier (8), d'autres, au moment de l'enquête, terminaient des études (souvent en sciences sociales) et exerçaient des emplois dits « alimentaires » pendant ou après leur formation (9), le reste se retrouve surtout dans le milieu de la restauration (6) ou le milieu communautaire (8). Néanmoins, je souhaite souligner ici qu'un milieu professionnel défavorisé est souvent contrebalancé par une origine sociale privilégiée, au moins l'un des deux parents exerçant une profession à hauts revenus⁶⁷.

Ces installations agricoles « paradoxales » peuvent s'expliquer par la décision, subie ou choisie, de ne pas acheter de terre en privilégiant la location. D'autres « choisissent » de travailler à temps partiel à l'extérieur de la ferme pour soutenir leur bifurcation. Il existe plusieurs manières de devenir agriculteur, comme l'atteste la trajectoire de ces trois producteurs :

Arnaud, ancien ouvrier, d'une mère secrétaire et d'un père déménageur, a choisi de démarrer son projet dans une plateforme agricole qui loue la terre et les équipements nécessaires.

⁶⁶ L'autre moitié des participants ayant œuvré dans des professions plus qualifiées s'est installé plus tardivement en agriculture. S'ils peuvent compter sur leurs ressources économiques pour s'installer, on constate cependant que par rapport aux plus jeunes, ils sont plus souvent issus de la classe moyenne basse, voire de milieux sociaux défavorisés.

⁶⁷ C'est surtout le cas chez les néo-agriculteurs issus de la restauration et chez les personnes qui ont bifurqué après leurs études.

Franck, ancien plombier, d'un père frigoriste et d'une mère au foyer. a décidé de conserver son emploi à temps partiel durant 3 ans pour soutenir le démarrage de la ferme.

Gérald, ancien contremaitre en aménagement paysager, d'un père au chômage et d'une mère secrétaire, a décidé de s'établir avec ses coéquipiers en coopérative agricole en bénéficiant de subventions offertes par le gouvernement.

Lorsqu'ils ne peuvent financer l'achat d'une terre avec leurs propres économies, d'autres options sont donc envisageables. Cela sera développé plus tard mais précisons le d'emblée : ces façons de s'établir, en location, à temps partiel ou en profitant de certaines ressources gouvernementales, tendent à décloisonner et à ouvrir le secteur agricole à des populations plus modestes.

La reconversion est-elle brutale et radicale ?

La littérature journalistique met en avant le caractère abrupt de ces virages de carrières : « tout quitter », « effectuer un virage à 360 », « tout plaquer » sont des expressions qui reviennent fréquemment dans les articles de presse, en suggérant le caractère brutal et précipité de ces reconversions. C'est également l'un des « mythes » soulignés par Diane Parent, Elizabeth Ouellet et Jean-Philippe Perrier (2004), selon lequel l'installation ferait suite à une décision prise « sur un coup de tête ». Or, ces changements de carrière prennent souvent des années avant de se concrétiser. Les travaux de recherche sur les reconversions professionnelles font d'ailleurs mention d'un *processus* de bifurcation au sein duquel coexiste une succession d'étapes avant d'arriver à son terme.

Il a été dit que les reconversions agricoles n'échappaient pas à la règle. Au contraire, par rapport à d'autres bifurcations professionnelles, l'agriculture nécessite la constitution d'un capital professionnel (terres, équipements, locaux) important au moment de l'installation. Bien souvent, les néophytes doivent réaliser un plan d'affaires pour avoir accès à des financements, mais ils doivent également se former, construire leur modèle de ferme et

développer leur clientèle. Rappelons également que les projets agricoles d'aujourd'hui s'exercent sous la bannière de l'entreprise. Il ne s'agit plus, comme ce fut le cas par le passé, de vivre d'une agriculture de subsistance, mais bien de construire un projet professionnel viable sur plusieurs années. Pour toutes ces raisons, la grande majorité des producteurs n'a pas choisi l'agriculture « sur un coup de tête ». Dans l'échantillon, ils sont nombreux à avoir attendu des années (jusqu'à 14 ans) avant d'entamer les démarches qui leur ont permis de s'installer.

Dans mon enquête, ces bifurcations sont calculées et réfléchies, mais elles sont également graduelles : près du tiers des producteurs rencontrés exerce un emploi à temps partiel pour compléter ses revenus agricoles et viabiliser l'entreprise. Plutôt que de « tout quitter », certains privilégient l'installation progressive afin de sécuriser leur nouveau départ :

Les trois dernières années, j'ai quand même fait de la plomberie à temps partiel, ça variait entre deux ou trois jours par semaine, parce que je n'avais pas d'autres revenus. J'ai diminué mes heures de travail, donc la coupure s'est faite quand même lentement. Franck, 34 ans, ancien plombier, maraîcher

Le fait d'aller aider et travailler sur les fermes, ça m'a permis de voir c'était quoi ce travail-là sur le terrain. De les écouter parler, pour moi c'est important. Pas de me lever le matin et de dire « je veux être agricultrice et je me lance là-dedans », c'est important pour moi d'aller tâter le terrain, d'aller dans des formations, puis en 2015 j'ai plongé dans un projet, même si j'avais mon emploi à temps plein à la bibliothèque en tant que gestionnaire. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Ces réflexions antérieures et ces installations progressives concourent à évacuer l'idée d'une bifurcation brusque. Au contraire, le projet agricole est généralement mûrement réfléchi et stratégiquement planifié puisque les producteurs cherchent avant tout à réussir leur reconversion.

Parallèlement, les médias mettent souvent en exergue le caractère « radical » de ces bifurcations impromptues et étonnantes, que rien ne laissait présager, comme si ces « reconvertis » se lançaient complètement dans le vide. Si elles sont visibilisées par les médias (Denave, 2015), les bifurcations « radicales » seraient plutôt rares : en réalité, ce ne

serait qu'une « petite minorité d'entre eux » qui iraient jusqu'à « tout plaquer » pour changer de vie (Flocco, 2015).

Cette thèse se concentre sur les personnes ayant exercé des métiers sans lien avec l'agriculture par le passé et qui donc, ont bifurqué de manière objectivement « radicale », en considérant qu'elles engagent de nouvelles compétences dans le cadre de ce nouveau secteur d'activité. Mais la bifurcation n'est généralement pas vécue comme telle : il existerait en réalité de nombreuses continuités entre l'ancien et le nouveau métier. Les producteurs font par exemple souvent mention de « ponts » qui coexistent entre l'agriculture et leur profession précédente pour mettre en cohérence et justifier leur bifurcation : les compétences en gestion, en comptabilité, en marketing seraient ainsi transférées dans le cadre du nouveau métier. Ces deux producteurs, anciens gestionnaires et entrepreneurs, voient ainsi beaucoup de similitudes entre l'agriculture et leur ancienne profession :

Je me sentais suffisamment à l'aise avec ma formation d'architecte paysagiste, et mes onze années d'entrepreneur. Je me sentais à l'aise de partir une autre entreprise. (...) Et après il faut être intéressé, voir différents modèles. C'est ça être entrepreneur, comparativement à être agriculteur conventionnel. Entrepreneur, il faut avoir des idées un peu partout et créer un nouveau système, une nouvelle machine. Phil, 37 ans, ancien architecte, maraîcher et éleveur

J'ai géré des gros budgets dans mes anciennes vies, fait que c'est un processus d'affaires. Une fois que tu es gestionnaire dans l'âme, que tu démarres une petite entreprise, c'est un processus. C'est un modèle d'affaires, peu importe ce que tu fais. C'est de la gestion. C'est de la rigueur. Je suis content d'avoir fait ma formation en contrôle de la qualité des aliments, j'ai eu des professeurs qui m'ont enseigné la constance des qualités, de ton service. Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Ainsi, lorsqu'il leur est possible de tirer profit de leurs expériences précédentes afin de mettre sur pied le projet agricole, il serait plus juste de parler de « déplacement professionnel » que de rupture radicale. La mobilisation de compétences transversales participe à atténuer le caractère radical de la bifurcation.

L'agriculture est-elle un métier vocation ?

Les entrées en agriculture sont généralement analysées sous le prisme de l'engagement et de la vocation (Nicolas, 2017). Mais peut-on parler de vocation lorsque l'on embrasse sa carrière sur le tard, comme c'est le cas pour les « reconvertis » qui font l'objet de cette thèse ? L'historien Christian Chevandier (2009 : 98) met en doute le discours de la vocation lorsqu'il est porté par des personnes qui ont fait des changements de carrière : « puisque l'on devient cheminot, policier, inspecteur du travail assez tard, c'est donc que l'on n'a pas eu comme seul objectif, depuis l'âge le plus tendre, d'exercer une telle profession ». Pourtant, la vocation, chez Charles Suaud (1978) découle d'un projet de vie dans lequel le choix est librement consenti. Or, pour ces personnes qui n'ont pas grandi dans une ferme et pour qui l'agriculture n'a pas été transmise par l'environnement familial, la « vocation » de l'agriculture n'est-elle pas encore plus marquée que pour des fils et filles d'agriculteurs ?

Les participants s'entendent tous sur ce point : pour être agriculteur, il faut être passionné, il faut avoir la vocation. Carole, qui est devenue viticultrice sur le tard a connu beaucoup de difficultés lors de ses premières années dans les vignes. Elle l'affirme : « c'est une vocation. Aimer ça n'est pas suffisant. Si t'es pas passionné, oublie ça, tu vas abandonner, c'est trop dur. » Même chose pour Christophe, devenu maraîcher : « Devenir producteur, c'est comme devenir curé. C'est comme une vocation, t'oublies les soupers le samedi avec les amis parce que la météo va te dire à quelle heure tu vas rentrer. Moi j'appelle ça un esclavage sympathique ». L'agriculture est souvent considérée par ces producteurs comme un « métier-vie » qui nécessite un investissement sur toutes les sphères de la vie (sphère personnelle, sphère professionnelle). Pour ces raisons, les producteurs agricoles affirment ne pouvoir penser leur métier autrement que par le registre de la vocation.

Mais il serait plus juste d'affirmer que l'agriculture *devient* une vocation. Rarement préexistante, la vocation serait graduelle, elle s'installerait année après année. Les néo-agriculteurs mentionnent souvent une succession d'étapes permettant de « valider » l'idée de vocation. La première phase serait l'étape « test », durant laquelle est découvert l'ensemble des tâches que comporte l'agriculture. C'est la phase « découverte » permettant de confirmer deux choses : l'attirance et la faisabilité du métier. La deuxième phase serait envisagée plus sérieusement puisqu'elle se caractérise par davantage d'investissements (augmentation du volume de production, élargissement de la clientèle cible). Mais c'est

souvent la troisième phase qui serait charnière, puisqu'elle permettrait de valider le « succès » de la bifurcation. Ce serait à partir de cette période que les retours d'investissements sont attendus, qu'il serait prévu de se verser un premier salaire et donc d'envisager de vivre avec ce métier⁶⁸.

Si la « vocation » est tardive et s'installe *a posteriori*, notons toutefois que la grande majorité des participants n'envisage pas leur futur sans l'agriculture. Les quelques personnes de l'échantillon qui ont quitté le métier comptent garder un pied dans l'agriculture (habiter en campagne, avoir un jardin et pratiquer une agriculture de subsistance). C'est une expérience qui marque à vie : on y rentre peut-être par hasard, voire par défaut, mais on ne s'en libère jamais totalement.

Résumé et conclusion

Dans ce chapitre, j'ai cherché à mettre en perspective les récits issus de mon enquête avec des constats plus généraux, qu'ils soient véhiculés par les médias, identifiés dans d'autres recherches ou avec mes hypothèses initiales. L'objectif n'était pas ici de généraliser mes résultats sur la base de mon échantillon, statistiquement négligeable, mais de les contextualiser en fonction de ce qui a été dit ailleurs sur le portrait des néo-agriculteurs et leurs manières de s'installer. Retenons ainsi que dans ma thèse, et cela est également constaté dans d'autres recherches, de nombreuses femmes sont à la tête de l'exploitation agricole, tout comme des jeunes de la « relève agricole » qui s'installent avant 40 ans. En revanche, si la presse insiste sur la rupture que constitue ces changements de vie, les installations agricoles sont dans mon enquête plutôt processuelles et planifiées. Un bon nombre de participants sont issus de territoires ruraux, disent avoir déjà eu des expériences avec l'agriculture et plusieurs pensent leur nouveau métier comme étant en continuité avec leur existence précédente. Pour une bonne partie des producteurs rencontrés, l'agriculture

⁶⁸ Si ce processus suit effectivement cette même logique chez les agriculteurs, l'étendue de ces phases n'est pas identique chez tous les agriculteurs, puisque cela peut prendre jusqu'à 10 ans avant de pouvoir vivre avec les revenus issus de l'agriculture.

s'inscrit comme un projet de vie qui coïncide avec leur passé. Finalement, ce premier survol des résultats a permis d'invalider certaines de mes hypothèses initiales. Alors que ces projets professionnels peuvent se voir comme des « reconversions privilégiées », réservées à des individus possédant un fort capital économique, les résultats révèlent que les néo-agriculteurs rencontrés ne sont pas nécessairement issus de milieux sociaux ou professionnels favorisés. Parallèlement, l'entrée dans ce secteur d'activité ne s'explique pas par l'idée d'une vocation préexistante. Ce sera l'objet du prochain chapitre, qui dévoilera ce qui détermine finalement ces reconversions vers l'agriculture.

Chapitre 6. Les conditions sociales des bifurcations agricoles

Pour comprendre comment se construit le « choix » d'une nouvelle carrière, je propose dans ce chapitre de revenir sur ce qui constitue la première temporalité de la bifurcation : la décision de quitter son métier et/ou ses études pour s'installer en agriculture. Pour comprendre ce qui conduit les individus à repenser leur plan de vie, j'insisterai sur ce que je qualifie de « causes profondes » qui régissent le comportement des acteurs. Dans la littérature entrepreneuriale (Reynolds et al., 2002 ; Giacomini et al., 2016), ces motivations s'inscrivent dans la théorie du « push and pull », qui conjugue les motivations « push » (de nécessité) et « pull » (d'opportunité). J'appréhende ces virages agricoles comme étant au carrefour de motivations défensives (fuite de la ville ou d'un emploi jugé insatisfaisant, par exemple) et de motivations offensives (exercice d'un métier porteur de « sens », désir d'améliorer sa qualité de vie, entre autres). Et ceci, en reliant ces motivations aux parcours individuels tels que la socialisation antérieure, les rêves de jeunesse, les études et les emplois effectués.

L'objectif de ce chapitre consiste à situer le sens de ces changements de vie dans les parcours, qui s'érigent en fonction d'aspirations socialement construites mais également de ressources dont les « reconvertis » disposent. Certains travaux ont montré que l'agriculture apparaissait comme un secteur d'activité difficile, avec des coûts de déplacements importants. Pour beaucoup de producteurs, l'agriculture n'est pas érigée en choix « par défaut », pour quitter un emploi insatisfaisant ou sortir de la ville. En réalité, une multitude d'« événements déclencheurs » (Negroni, 2005) conditionnent le désir de bifurquer. Comme Sophie Denave, (2006), je propose d'appréhender ces bifurcations en prenant en considération les

dispositions des acteurs qui découlent de leur socialisation et expériences antérieures et des contextes d'action qui permettent ces passages à l'acte⁶⁹.

Afin de mieux comprendre le sens qui est attribué à ces bifurcations professionnelles, je reviendrai dans une première partie sur les motivations qui conduisent ces « reconvertis » à quitter travail et études pour l'agriculture. L'objet de la deuxième partie sera consacré aux ressources et aux diverses inspirations qui font entrer l'agriculture dans le champ des possibles. L'analyse transversale des entrevues ayant révélé l'existence d'un clivage générationnel chez les personnes qui s'installent plus ou moins tardivement, j'explorerai en dernier lieu les effets d'âge dans ces processus d'installation.

Les ressorts d'une reconversion volontaire : bifurquer pour « choisir sa vie »

Malgré l'hétérogénéité de leurs origines sociales et de leur passé, l'itinéraire professionnel de ces « reconvertis » est marqué par certaines régularités. Je propose dans cette première partie de détailler et d'analyser les motivations explicites formulées par ces producteurs, les ayant menés à envisager une reconversion vers l'agriculture. Chez ces derniers qui ont « joué le jeu » au cours de leur existence précédente, la bifurcation prend l'expression d'un projet « pour soi », un moyen de choisir sa vie.

En quête de sens après une trajectoire professionnelle « par défaut »

Dans le chapitre précédent, j'ai montré que ces nouveaux venus n'étaient pas nécessairement issus de milieux professionnels favorisés : si on les retrouve dans les métiers du conseil ou

⁶⁹ Ces bifurcations ne sont pas accessibles à tous : selon les dispositions et les contextes, certaines personnes ont la capacité de rebondir et de bifurquer mais ce n'est pas le cas de toutes et tous. En effet, les bifurcations ne sont ni totalement déterminées, ni totalement libres (Bourdon et al, 2016).

de la recherche, ils proviennent également du travail et de l'intervention social, de la restauration et des professions artistiques. La trajectoire des personnes occupant des postes à faibles revenus (généralement les plus jeunes) est néanmoins compensée par une origine sociale plutôt favorisée puisqu'au moins l'un des deux parents occupe généralement des postes à fort capital économique ou culturel. À l'inverse, les néo-agriculteurs plus âgés (40 ans et plus), qui ont eu davantage de temps pour construire une carrière, sont plutôt caractérisés par une mobilité ascendante : on les retrouve souvent dans des milieux professionnels plus favorisés que leurs parents. Finalement dans l'échantillon, les ouvriers fils d'ouvriers existent, mais restent rares : la trajectoire sociale des néo-agriculteurs se caractérise généralement soit par une origine sociale favorisée, soit par mobilité ascendante rendant possible l'idée d'une éventuelle bifurcation.

Mais par-delà leur diversité professionnelle et leurs milieux sociaux d'origine, les parcours de ces producteurs se recoupent sur plusieurs points. D'abord, par la trajectoire « conventionnelle » qu'ont suivie ces « reconvertis » avant de se lancer en agriculture. Ils ont œuvré dans des domaines professionnels correspondant aux études qu'ils ont entrepris, plutôt bien rémunérés et qui s'agent aux normes de réussite sociale. Ensuite, par la linéarité de leur carrière avant l'agriculture. Les entretiens montrent l'idée d'une certaine stabilité professionnelle : très peu ont déjà bifurqué avant l'agriculture, et surtout, la carrière professionnelle précédente n'est souvent remise en question que tardivement. En outre, leurs mots dépeignent un rapport presque passif face à leur premier choix professionnel : « j'ai suivi mon trajet », « j'ai suivi le parcours sans me poser de questions » sont des expressions qui sont revenues assez fréquemment au cours des échanges, comme le montrent les extraits d'entretiens cités plus bas. La notion de choix est ainsi presque absente : la carrière s'érige généralement « par défaut » en fonction de ses intérêts et de ses forces. Elle est aussi parfois brusquée par l'injonction à « se placer » (Van de Velde, 2008) le plus tôt possible sur le marché du travail :

Je ne pense pas que j'avais de rêve avant de devenir tuyauteur, **j'ai fait le parcours normal, si on veut**. À l'école j'étais un bon étudiant, **j'ai suivi le parcours qui était là, sans trop de poser de questions** (...) J'ai fait simplement des tests d'orientation, puis la tuyauterie, la plomberie ça sortait dans les champs d'intérêts, donc j'ai simplement avancé là. Franck, 34 ans, ancien plombier, maraîcher

J'avais une grosse pression familiale d'avoir un papier dans la vie, puis pendant 5 ans c'était comme « c'est quand que tu vas travailler dans ton domaine ». C'était comme l'étiquette de mon domaine et je devais travailler là-dedans. Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Je me rappelle avoir dit quand j'étais enfant que je voulais être businessman comme mon père, puis je ne savais même pas ce que mon père faisait. Mais je ne me sens pas comme si j'ai dirigé ma carrière au début. **Je n'ai pas choisi mon trajet, je l'ai suivi.** C'était plus comme un go with the flow, j'ai toujours eu la job pour laquelle j'ai appliqué. Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Depuis que je suis jeune j'avais beaucoup d'aspirations à avoir une grande carrière, et avec du recul, je me suis demandé pourquoi. Je ne sais pas, j'avais de la facilité à l'école, donc la porte était plus facile. Lydia, 26 ans, ancienne avocate, maraîchère

Ce n'est généralement que dans l'exercice de leur premier emploi que surviendront des réflexions qui gravitent autour du sens donné au travail. Celles-ci découlent d'un ou de plusieurs évènements qui viendront remettre en question les choix professionnels qui ont été entrepris. Les causes profondes qui les mènent à réinterroger leur plan de carrière sont diverses et s'inscrivent à la fois dans la sphère du travail et hors travail.

Dans la sphère du travail, ces motivations « push » concernent des désillusions, et notamment sur le plan de l'éthique professionnelle : l'impression de ne pas « en faire assez », de « s'être fait avoir » ou de « ne pas être à la bonne place » sont des expressions fréquemment employées. Elles traduisent un désajustement entre les convictions personnelles et les pratiques professionnelles concrètes. D'autres « reconvertis » accusent le surmenage et le fait de ne « jamais voir le soleil » dû à des horaires de travail prolongés. Certains évoquent également l'ennui au travail, qui se manifeste par l'absence de nouveaux défis et l'impression d'avoir « gravi tous les échelons ». Enfin, nombreux sont les individus qui affirment éprouver de plus en plus de difficultés à travailler dans un bureau plutôt que « sur le terrain » ou à l'extérieur. L'ensemble de ces déceptions se traduiront, *in fine*, par un essoufflement et un désengagement professionnel qui mèneront plus tard à une remise en question :

Enfinement le couple bâtait de l'aile parce que je travaillais beaucoup trop, chez Danone l'usine roulait 24/24. Ça ne s'arrête jamais, je partais le matin, les enfants étaient couchés, je revenais le soir, tout le monde dormait. **Puis j'étais toujours**

en réunion, toujours à l'usine. Puis là, je capotais parce que **je ne voyais jamais le soleil. Personnellement, je voyais que c'était une belle carrière, oui c'était le fun mais je suis en train de tout perdre, mes vraies valeurs dans le fond.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Je me disais que j'allais être là pour aider les autres, puis avec le temps j'ai remarqué qu'on n'a aucun respect de la vie humaine des agents, on se fait traiter comme des numéros, la seule manière de ne pas se faire appeler en plein milieu de la nuit pour rentrer travailler à la dernière minute, c'est de dire que t'es chaud, que t'as bu. Ce n'est pas une très bonne ambiance de travail. Kev, 28 ans, auparavant dans le domaine de la sécurité, producteur de fruits

Mais ces sources d'insatisfaction professionnelles sont loin d'être les seuls « ingrédients » (Grossetti, 2004) qui permettent d'expliquer ces virages de carrière⁷⁰. Une bonne partie des participants affirme d'ailleurs quitter un emploi jugé tout à fait satisfaisant. Dans ces cas-là, les motivations « pull » concernent davantage l'envie de « changer d'air » et d'apprendre de nouvelles compétences. Qu'ils se situent en début ou en fin de carrière, les expressions de ces deux producteurs révèlent que le travail est perçu comme l'opportunité d'apprendre « de nouvelles choses », de « faire autre chose » :

J'adorais (le métier d'enseignant-chercheur). C'était un programme de cycles supérieurs, c'était un tout petit programme, il y avait quatre profs, au fond on était très proches de nos étudiants. (...) À un moment il y a eu un chamboulement, des gens ont pris leur retraite, et **j'ai décidé qu'après 15 ans d'université, j'aimais mieux faire autre chose.** De toute façon, c'est ce que j'ai fait toute ma vie : journaliste, chercheur, universitaire, agriculteur. J'ai fait toutes sortes de choses et **je considère que plus on fait de choses différentes, plus la vie est passionnante.** André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

J'ai arrêté de le faire à temps plein parce que j'avais envie de vivre autre chose, mais ce n'était pas nécessairement parce que j'étais malheureuse là-dedans, je pense que j'avais comme plus un besoin de sortir de Montréal, puis d'apprendre autre chose. **Je le voyais comme changer de vie parce que je suis encore capable de le faire, parce que c'était un projet stimulant qui me parlait, mais pas parce que j'étais malheureuse dans mon travail.** Anabelle, 31 ans, ancienne paysagiste, maraîchère

Bien que le désir de changement de vie survienne souvent à cause de motifs reliés au travail, d'autres causes profondes explicatives entrent en jeu dans les récits. Le désir de campagne,

⁷⁰ Je souhaite d'ailleurs mentionner que les effets « pull » et « push » se complètent très souvent.

par exemple, est mentionné par la quasi-totalité des participants. La proximité avec la nature pour y élever ses enfants, le travail à l'extérieur et la volonté de s'intégrer à une communauté rurale constituent des puissants attrait « pull » en jeu lors des reconversions agricoles. On retrouve aussi parmi les motivations les plus citées la possibilité de travailler en famille ou entre amis sur un projet commun, d'organiser son temps et de prendre ses propres décisions, de réaliser un projet de vie plus proche des valeurs qu'ils revendiquent. Ces aspirations contemporaines ne sont pas nouvelles : elles s'inscrivent dans un virage « post-matérialiste » (Inglehart, 1977) des valeurs où sont désirées des attentes plus qualitatives telles que la qualité de vie, l'autonomie et la réalisation de soi.

La conquête d'un projet « pour soi » et utile pour les autres

Dans les récits, le sens profond de ces désirs de bifurquer se traduit par la conquête d'un projet « pour soi ». À travers les nombreuses motivations formulées par les participants, il apparaît que ce n'est qu'après avoir « joué le jeu » dans leur existence précédente que ces « reconvertis » en viennent à requestionner leur avenir professionnel et à envisager un changement de carrière. Dans ce temps de latence (Negroni, 2009), la question du choix, presque absente en début de carrière, devient centrale. Faire le choix de changer de vie, pour beaucoup, se traduit par le fait de se réapproprier sa vie en devenant « acteurs de leur biographie » (Balleux et Perez-Roux, 2011). Dans les entrevues, la reconquête de son existence passe par la mise en place d'un projet « pour soi ». Les récits de Jack et Lucien montrent que la volonté d'être « maître de son propre destin » ou de travailler sur un projet « à soi » émerge après avoir travaillé pour de grandes entreprises et/ou sur des projets qu'ils n'avaient pas nécessairement choisis :

Pendant l'année où j'étais à la maison, j'ai réalisé que je voulais plus être maître de mon propre destin, j'ai réalisé, surtout en travaillant avec des vrais génies, j'étais vraiment exposé à un monde vraiment intelligent, mais aussi beaucoup de monde comme des CEO assez nuls en fait. C'est pas parce que t'es millionnaire que t'es intelligent. Souvent, c'est parce que t'es at the right place at the right time. J'ai réalisé que j'ai du succès dans tout ce que je fais, alors

pourquoi ne pas le faire pour moi même ? Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

J'arrivais à un moment donné où ça m'amusait moins et je n'avais plus envie de travailler sur les projets des autres, je voulais mon projet à moi. J'avais fait un court métrage qui avait été présenté dans différents festivals et j'avais beaucoup aimé l'expérience, que ce soit à Montréal ou à Cannes, et tout d'un coup, **je voulais un projet à moi.** Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

Ces témoignages résonnent avec ceux de nombreux autres « reconvertis » qui cherchent, en changeant de vie, à reprendre leur destin en main, à travailler sur leur propre projet et à réaliser leur désir d'indépendance. C'est ainsi que l'immense majorité des participants a choisi de créer son entreprise agricole. Les recherches ont montré que ces nouvelles arrivées dans le paysage agricole s'effectuaient généralement à travers la création d'entreprise. Certains auteurs mentionnent en outre la figure de l'« agriculteur-entrepreneur » (Levallois, Perrier et Sissoko, 2009), qui cumule des aptitudes en gestion d'entreprise. De nombreux « reconvertis » évoquent la possibilité, à travers le démarrage d'une entreprise agricole de s'épanouir au travail, de réussir par eux-mêmes, d'être libres et autonomes dans leur travail. Comme le souligne Antoine Dain (2022) dans son travail sur les déclassés volontaires, l'accès à l'indépendance constitue un rôle central dans les reconversions vers les métiers manuels. L'aspiration à l'indépendance fait partie du projet de reconversion professionnelle dès le départ.

Il est intéressant de constater que ces bifurcations traduisent bien la quête d'un projet « pour soi », mais qui doit, dans le même temps, être contributif aux autres et à la société. C'est souvent la combinaison de ces deux dimensions qui poussent à choisir l'agriculture, comme le souligne le témoignage de Lise :

J'avais envie de me créer ma job de vie, plutôt que de trouver un autre emploi, d'être un employé, je suis une tête forte et je veux prendre mes propres décisions. J'ai ce désir de driver les choses. Et l'agriculture c'est un mode de vie, de dire que tu fais un potager chez toi la fin de la semaine, **ça ne vient pas répondre à mon besoin de faire partie de quelque chose de plus grand, de faire partie d'un débat sociétal sur notre façon de consommer, la mondialisation. Je pense que c'est beaucoup ça, parce que des passe-temps j'en ai, je peux aller jouer ou courir si je veux, avoir un potager ça ne venait pas chercher en moi l'implication que je voulais avoir dans la société.** Lise, 25 ans, ancienne superviseuse de travaux, maraîchère

Dans cette thèse, de nombreux producteurs rejoignent la figure de l' « entrepreneur de soi-même » (Mercure et Vultur, 2011) pour qui les aspirations s'ajustent avec les normes du système socio-productif en phase avec le nouvel esprit du capitalisme (Boltanski et Chiapello, 1999). Cependant, la plupart d'entre eux contredisent le processus d'individualisation pointé par Mercure et Vultur, au sein duquel les travailleurs auraient délesté le sentiment de devoir envers la société et les valeurs d'utilité sociale. Il s'agit bien, chez les néo-agriculteurs, de réaliser un projet « pour soi » mais qui n'a de sens que s'il est utile pour la collectivité. Dans cette enquête, c'est ce qui caractérise ces « retours à la terre » d'aujourd'hui.

L'agriculture dans l'espace des possibles

Les « reconvertis » ne choisissent pas l'agriculture « par hasard », simplement pour rompre avec leur existence précédente ou pour échapper à des conditions de travail jugées insatisfaisantes. En réalité, ces individus ont souvent eu des premiers contacts avec l'agriculture bien avant de penser à une reconversion professionnelle. Les diverses inspirations (lectures, rencontres, expériences) et les ressources dont ils disposent tendent à faire entrer l'agriculture dans le champ des possibles et à concrétiser le désir de changement.

L'inspiration à travers les expériences agricoles, les lectures et les rencontres

Dans le chapitre précédent, j'avais indiqué que bien qu'ils n'aient jamais grandi dans une ferme, ces « reconvertis » n'étaient pas complètement étrangers avec le milieu agricole. Les séjours en WWOOFING, par exemple, sont décrits comme des expériences particulièrement inspirantes. Ils prennent l'expression de « carrefours imprévus » (Grossetti, 2004) qui

viennent semer les germes de la possibilité d'une vie alternative au chemin qu'ils s'étaient tracés. Leurs récits sont emprunts d'expressions fortes : l'agriculture est ainsi décrite comme un « déclic », une « révélation », un événement « marquant » ou « inspirant ».

Le « déclic » pour l'agriculture :

Comme tous les jeunes, tu viens parce que c'est gratuit, et si t'aimes vraiment ça tu repars avec « oh my god, c'est fou ». Moi c'était vraiment ça, je suis arrivée parce que c'était gratuit, que c'était cool, mais finalement j'ai appris à cuisiner comme il faut, j'ai appris à jardiner, **c'était vraiment comme changeant de se dire « il y a des gens qui vivent comme ça puis c'est correct. Ils ne sont pas pauvres ou ils ne sont pas malheureux ».** Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Ça, ça été extrêmement marquant pour moi, ça été le genre de déclic de genre « waouh, ça existe, c'est possible, ça se peut avoir une vie aussi libre, mais aussi diversifiée, aussi complète, aussi riche de contact avec la nature, de liens sociaux ». J'étais chez des gens qui étaient vraiment inspirants, et **ça a tracé toute la suite.** Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Pendant que j'étais au bacc, j'ai fait un voyage de WWOOFING avec mon chum puis j'avais mon petit, au GREB qui est un écovillage au Saguenay, **puis ça a vraiment été la révélation pour moi,** et pour mon chum aussi, qui vient de la campagne mais pas d'un milieu agricole. **Pour nous ça a été le déclic : « oh, ben c'est ça qu'on peut faire de notre vie en fait ».** Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

J'ai fait du woofing en Italie, **j'étais comme « tabernacle, c'est malade la bouffe et vivre de même, écolo, à petite échelle, tranquille au grès des saisons ».** Puis en Belgique, **c'était comme « ok, tu peux en faire un business, gagner ta vie, te situer un peu à la marge en autonomie ».** Politiquement, t'as un rôle, t'as une reconnaissance sociale de ce que tu fais. **Puis après ça je me suis dit ok je vais essayer.** Kyle, 33 ans, ancien chargé de projet, maraîcher

En dehors de ces expériences agricoles au Québec ou à l'étranger, les rencontres et les lectures sont régulièrement citées dans les récits : elles seraient venues transformer leur représentation vis-à-vis de ce secteur d'activité, les menant à considérer l'agriculture comme une option professionnelle légitime. Par exemple, la lecture d'ouvrages qui font la promotion d'une agriculture à plus petite échelle, durable et moins coûteuse les conduirait à prendre conscience de la possibilité de s'établir en agriculture avec peu de moyens. L'ouvrage « Le jardinier maraîcher : manuel d'agriculture biologique sur petite surface » de Jean-Martin Fortier (2012), régulièrement cité par les participants, aurait fait naître de nombreuses

vocations. L'auteur annonce qu'il est possible de produire des légumes biologiques et d'en vivre sur une surface d'exploitation de moins d'un hectare avec peu d'investissements. Nombreux sont ceux qui mentionnent ce guide comme l'un des ouvrages de référence qui aurait joué un rôle clé lors de leur transition professionnelle. C'est le cas de Kev, qui avant la lecture de l'ouvrage de Jean-Martin Fortier, pensait qu'il n'était possible de devenir agriculteur qu'en intégrant les grandes cultures avec un capital économique colossal. L'existence de cette alternative, moins coûteuse et plus proche de ses valeurs rend ainsi possible le projet de la bifurcation :

J'étais célibataire, je n'avais pas les moyens financiers. Je voyais ça gros, je me disais que pour partir en agriculture il fallait que j'aie 2,3,4, 10 millions de dollars. Pour partir en agriculture, il faut que tu sois le fils de, c'est impossible de partir en agriculture. Je me le suis fait radoter cette histoire-là toute ma vie parce que je voulais aller vers les animaux, les végétaux, et ce qui vient à ça. Et comme on m'a toujours radoté ça, et veut veut pas je ne vais pas m'en cacher **quand Jean Martin a sorti son livre, on peut faire ça à petite échelle, moins cher, de façon plus écologique que le gros tracteur, ça, ça m'intéresse.** Kev, 28 ans, auparavant dans le domaine de la sécurité, producteur de fruits

Ce sont également les rencontres qui inspirent parfois ces reconversions agricoles. Celles-ci tendent à bousculer les représentations sur le monde de l'agriculture et aboutissent ainsi à conditionner le changement de trajectoire. Ces rencontres peuvent être fortuites, comme c'est le cas pour Agnès : elles s'incarnent par des « rencontres collusion » (Negroni, 2005) qui offrent une nouvelle perspective sur l'agriculture. Mais c'est généralement l'entourage (les proches, la famille) qui vient introduire l'agriculture dans le champ des possibles. Chez Kiara, qui cherchait à changer de vie mais sans agir pour « sortir de sa routine », le rôle de son frère agit comme un « coup de pied » et vient provoquer son passage à l'acte :

Quand j'étais jeune, jusqu'à mes 18 ans, je voyais ça comme négativement, le fait d'être en région, puis en campagne. Moi je voyais vraiment les côtés négatifs, la fermeture d'esprit, pas beaucoup de culture. **Je voyais ça négatif. Jusqu'à ce que rencontre des jeunes cultivés, vraiment cools, qui portent un projet stimulant, je me suis dit « ok, ça existe ». C'est vraiment ça, avant avec mes préjugés je ne pensais pas que c'était possible.** Agnès, 30 ans, ancienne coiffeuse, étudiante en agriculture

J'ai un parcours standard mais je me disais toujours « je ne peux pas croire que je vais passer ma vie à travailler devant un ordinateur », mais dans le même temps, je ne faisais rien pour sortir de cette routine-là donc **quand mon frère est arrivé**

et m'a parlé de ça, ça m'a vraiment parlé, c'était comme le coup de pied qu'il m'a donné de dire « let's go, tu veux changer de vie et faire quelque chose qui rejoint plus tes valeurs, fais-le ». Kiara, 30 ans, ancienne employée en assurances, maraîchère

Peu importe les sources d'inspiration qui sont citées, ces dernières viennent transformer la représentation de l'agriculture et du métier d'agriculteur. À l'image d'un secteur difficile d'accès et qui se transmet principalement sur la base de l'héritage se substitue celle d'un métier riche de sens, d'un projet stimulant et surtout plus accessible que ce qui était initialement perçu. Rencontres, lectures et expériences agricoles viennent ainsi décroquer l'agriculture et la faire émerger dans l'espace des possibles.

Les ressources favorisant le passage à l'acte

Pour beaucoup de néo-agriculteurs, l'accès à certaines ressources se révèle essentiel pour concrétiser une bifurcation. Alors que certains auteurs ont discuté du rôle des supports institutionnels (Negroni 2005) ou des politiques de l'emploi (Denave, 2006) rendant possible le changement de vie, je reviendrai ici davantage sur celui de l'entourage, et notamment les « liens forts » et les « liens faibles » (Granovetter, 1973)

La dimension collective de ces bifurcations constitue l'une des ressources favorisant le passage à l'acte. S'impliquer à plusieurs au sein d'un projet apparaîtrait souvent comme plus stimulant et plus sécuritaire pour ces « reconvertis » qui partagent les responsabilités en groupe. La grande majorité des participants a ainsi choisi de s'installer à plusieurs : en couple, entre amis, en famille. À travers les discussions en amont, le projet personnel se transforme alors en projet collectif, combinant les forces et compétences de chacun. Les récits présentés ci-dessous mettent ainsi en lumière le rôle capital des partenaires, sans lesquels, dans certains cas, le projet n'aurait pas abouti :

C'est sûr que c'est un projet qu'on doit faire à deux. Moi je ne l'aurais pas fait seul, moi c'est beau frère qui m'a partagé cette passion-là, lui il connaissait un peu les érablières, c'était un de ses rêves, et moi j'ai embarqué là-dedans puis je

suis content de le vivre à deux, parce que le plaisir il faut qu'il soit partagé. Loïc, 37 ans, ancien graphiste, acériculteur

Ben je pense que le fait qu'on était deux c'était une bonne motivation. Ça fait moins peur de t'embarquer quand tu es deux personnes. Arnaud, 26 ans, ancien ouvrier, maraîcher

Le fait d'être avec ma sœur a vraiment été un avantage pour moi. Je ne sais pas si je l'aurais fait avec juste mon copain. Le fait qu'on l'ait fait les quatre avec les enfants, on avait vraiment une vie commune, ma sœur c'est vraiment ma meilleure amie. **Le fait d'habiter avec elle c'était comme un rêve, c'est sûr que ça a fait en sorte que j'aie embarqué aussi facilement.** Sophia, 35 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Je pense que j'étais chanceuse, parce que j'ai trouvé Jim et lui justement le côté production l'intéresse vraiment, **je pense qu'on est très complémentaire. Si je n'avais pas Jim est-ce que j'aurais une ferme ? Je ne sais pas en fait.** Fanny, 38 auparavant en développement international, maraîchère.

En dehors de la dimension collective de ces projets, les récits de ces producteurs mettent également l'accent sur le rôle de certaines ressources matérielles et immatérielles, indispensables pour concrétiser ces projets et compenser les inégalités qui sont en jeu lors de la (re)construction de sa vie professionnelle (Roulleau-Berger, 2012). Dans d'autres enquêtes sur les installations néo-agricoles (Mailfert, 2007) ou sur les reconversions plus généralement (Denave, 2006), la capacité à mobiliser des ressources est cruciale dans la réussite de ces bifurcations.

Le prêt d'un terrain, gratuit ou en échange de services, les prêts financiers octroyés par la famille, l'implication des proches dans les travaux manuels constituent des opportunités qui permettent au projet professionnel de voir le jour. Chez les néo-agriculteurs issus de milieux sociaux modestes et/ou n'ayant pas accumulé le capital nécessaire pour mener à bien une telle bifurcation, cet ensemble de ressources économiques, foncières et sociales permettent ainsi de « compenser » la sélection sociale de la bifurcation. Plusieurs producteurs, et en particulier les jeunes, admettent en effet que leur projet n'aurait pu voir le jour sans le soutien financier, matériel et foncier de la famille. Pour les individus qui ne peuvent financer l'achat d'une terre à partir de leurs économies, l'accès à certaines ressources offertes par les « liens forts » (Granovetter, 1973) constitue un tremplin pour mettre ces projets sur pied :

Étant donné que la ferme familiale est toujours accessible, moi mon projet c'est là que ça va se passer, parce que c'est une ressource qui est là, qui s'offre à moi gratuitement, je n'aurais pas besoin de gros investissements, donc **ça tombait un peu sous le sens de dire « ah ben, je vais aller essayer ».** Agnès, 30 ans, ancienne coiffeuse, étudiante en agriculture

Mes parents nous aident énormément, c'est eux qui nous ont prêté l'argent pour commencer. Puis eux... C'était comme une entente, il y avait un terrain avec une roulotte quelque part dans Charlevoix, puis en échange de l'argent qu'ils nous prêtaient, ils font parker la roulotte chez nous, pour qu'ils n'aient pas à acheter un terrain. Adam, 26 ans, ancien technicien dans le cinéma, maraîcher

Au-delà de ces « liens forts », les ressources proviennent également des « liens faibles » et particulièrement des réseaux professionnels passés et présents. Certaines relations permettent par exemple de profiter d'un terrain agricole en échange de services ou de tirer avantage d'un réseau de consommateurs déjà établi. Une partie des néo-agriculteurs transforment ainsi ces ressources en opportunités d'affaires :

On vend juste aux restos, nous autres, parce que ma blonde a travaillé aussi dans des restaurants à Montréal **fait qu'on est bien pluggés.** (...) **On avait déjà un réseau pour vendre, ça fait une grosse partie de la job.** Il n'y a pas ce côté stressant où tu dois vendre ton stock. Marc, 33 ans, ancien cuisinier, éleveur

Là présentement je travaille encore dans une pépinière qui me loue du terrain en échange, je travaille comme salarié puis en avantage j'ai du terrain, c'est ce qui m'a permis de partir mon entreprise agricole. Kev, 28 ans, auparavant dans le domaine de la sécurité, producteur de fruits

Ce qu'il s'est passé c'est que j'ai des amis qui ont une ferme d'animaux. Ce sont des amis de 60 ans, des retraités. (...) **Puis à un moment donné ils m'ont dit « eh, quand tu finis ton bacc, on aimerait ça faire un projet avec toi ».** Et c'est ça qui s'est passé, nous on est trois éternels indécis, on se pose beaucoup de questions, donc on a décidé d'accepter l'offre de faire un projet avec eux en février dernier. Sam, 25 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Notons enfin le rôle des plateformes agricoles qui permettraient aux personnes non pourvues de capitaux d'avoir la possibilité de profiter de parcelles de terrain et d'équipements pour de modiques sommes d'argent. Ici encore, certains admettent que ce serait l'existence de ces ressources qui aurait conditionné leur passage à l'acte. Chez ces jeunes néo-agriculteurs n'ayant pas accumulé suffisamment de capital financier pour financer l'achat de terres et qui ne peuvent s'endetter pour s'installer, ces plateformes

agricoles sont perçues comme un « compromis » qui permet de « tester » la viabilité de leur projet :

On a appris l'existence de la plateforme agricole où on cultive présentement. Puis ce projet-là est extraordinaire. Je pense que c'est grâce à ce projet là qu'on s'est lancé. Parce qu'eux, ils permettent de louer des terrains vraiment pas chers. Tu as aussi accès à l'équipement commun à tous les utilisateurs, les serres, **ça, ça nous a vraiment rassuré.** Si on avait dû acheter un terrain drette en partant, puis qu'on n'aura eu aucune garantie on ne se serait peut-être jamais lancé. Arnaud, 26 ans, ancien ouvrier, maraîcher

Puis au niveau de notre situation financière, on n'avait pas d'argent, ce n'était pas prévu, on a découvert une plateforme, c'est un incubateur agro-alimentaire en Beauce (...) **Fait que là on a découvert l'incubateur, on se disait que ça pouvait être un compromis, que ça coûtait moins cher, qu'on était encadrées.** Fait qu'on a postulé et on a été prises. Lise, 25 ans, ancienne superviseuse de travaux, maraîchère

Les extraits présentés indiquent que ce sont généralement les jeunes et/ou les personnes qui ne sont pas nécessairement issus de milieux favorisés qui profitent de ces opportunités, ce qui permet ainsi d'expliquer le « paradoxe » de ces néo-agriculteurs qui s'installent avec un faible capital financier ou foncier initial. L'accès à ces ressources diverses tend ainsi à décroiser le secteur en permettant à des catégories sociales d'un niveau modeste d'y envisager une carrière.

Pour conclure cette sous-partie, je propose de revenir sur la façon dont ces producteurs sont parvenus à acquérir des connaissances et savoir-faire avant de s'installer. L'encadré ci-dessous présente les différentes ressources mobilisées par les néo-agriculteurs pour se former :

Encadré 4 Se former en agriculture

Par rapport aux fils et aux filles d'agriculteurs, les connaissances, les façons de faire et le réseau de consommateurs ne sont pas transmis par la famille. Sans héritage, les nouveaux agriculteurs sans ancrage familial dans le milieu doivent se débrouiller autrement.

Le passage par des établissements de formation :

Dans plusieurs enquêtes sur ce sujet, la formation apparaît comme l'un des obstacles les plus importants au moment de l'installation (Laforge et al., 2018 ; Schreiner, Levkoe et Schumilas, 2018). Pourtant, les néo-agriculteurs québécois ne se sont pas plaint du manque de formation ou d'information. Il faut dire que par rapport au reste du Canada, le Québec compte un bon nombre de formations en agriculture (Laforge et al., 2018), notamment l'une d'entre elle qui leur semble toute destinée : le CEGEP de Victoriaville qui propose des cours en agriculture biologique. Dans l'échantillon, ils sont 10 à être passés par cet établissement. Les autres ont choisi des formations qui ne sont pas spécialisées en agriculture biologique : la formation universitaire de Laval en agronomie, l'ITA de Saint-Hyacinthe. Les personnes qui ont choisi de se former en agriculture sont généralement les plus jeunes, qui ont bifurqué en cours ou à la fin de leurs études hors de l'agriculture.

La formation *do-it-yourself* :

Les autres, majoritaires, n'ont pas opté pour des formations ou des enseignements dans le cadre d'un cursus scolaire. Plutôt, ils ont opté pour un apprentissage *do-it-yourself* : ils se sont formés à travers les livres, les vidéos, YouTube, etc. Une bonne partie a choisi de compléter ces enseignements théoriques avec des stages, des formations courtes, du bénévolat ou des emplois agricoles durant la saison estivale. L'accessibilité à la formation et aux connaissances n'est pas présentée comme un défi par ces néo-agriculteurs qui disent avoir mobilisé diverses de ces ressources pour se former et avoir eu la chance de profiter d'un réseau d'entraide très fort, que ce soit auprès de leurs proches ou de communautés numériques.

S'installer avant 30 ans ou après 45 ans : un clivage générationnel

Dans le chapitre précédent, j'avais souligné la diversité des âges d'entrée en agriculture. Dans l'échantillon, les néo-agriculteurs ne sont pas tous des jeunes, beaucoup embrassent la carrière après 50 ans. Or, les effets d'âge dans les parcours (expériences, ressources, situation familiale) produisent des différences générationnelles marquées dans les carrières agricoles.

L'analyse transversale des entrevues a montré que ces effets de génération tendent à cliver ces trajectoires : ces jeunes et moins jeunes ne s'installent pas en agriculture pour les mêmes raisons, ni de la même façon. Il convient donc de revenir sur les enjeux qui entourent ces installations précoces ou tardives afin de mieux comprendre le sens donné à la bifurcation en fonction des âges de la vie.

S'installer avant 30 ans : « trouver sa place »

Les jeunes de 30 ans et moins sont relativement nombreux, puisqu'ils représentent un peu plus du tiers de l'échantillon : au moment des entrevues, plusieurs se formaient à leur nouveau métier et d'autres venaient à peine de s'établir. Ils ne comptent pas plus de 4 années d'expérience en agriculture. Je souhaite rappeler qu'avant leur reconversion, la majorité d'entre eux n'avait pas commencé à bâtir une carrière : beaucoup ont bifurqué dès la fin de leurs études hors agriculture, d'autres ont occupé des emplois dits « alimentaires⁷¹ » et les derniers se retrouvaient surtout dans le milieu de la restauration. Ils sont néanmoins généralement issus de milieux sociaux aisés à fort capital culturel et/ou économique⁷². Ainsi, malgré des ressources économiques modestes, on peut considérer que l'appartenance à ces milieux sociaux généralement privilégiés peut concrétiser l'idée d'une bifurcation.

Le parcours de ces jeunes et de ces moins jeunes se révèle très contrasté. D'abord, ce ne sont pas les mêmes « causes profondes » qui les mènent à penser une reconversion. Contrairement à ceux qui s'installent plus tardivement, l'agriculture n'aurait généralement jamais été réellement envisagée par le passé : bien que certains évoquent une enfance ou des vacances passées à la campagne, plusieurs jeunes affirment que rien ne les prédisposait à choisir cette nouvelle profession⁷³. L'agriculture apparaîtrait pourtant comme un « vrai »

⁷¹ Ainsi, il est parfois difficile de parler de « reconversion professionnelle » pour cette partie des néo-agriculteurs qui ont surtout occupé des emplois dits « alimentaires » pendant leurs études

⁷² Notons néanmoins qu'une autre partie des jeunes qui avait commencé à travailler (milieu de la coiffure, du bâtiment, du travail social, de la sécurité privée, du travail social) est plus souvent issue de milieux sociaux plus modestes.

⁷³ Ce discours n'est pas majoritaire, mais notons que plusieurs jeunes admettent s'être inscrits en agriculture « sur un coup de tête », pour fuir la ville ou pour tenter une nouvelle expérience.

projet professionnel, ce qui n'est parfois pas nécessairement le cas chez leurs aînés. Les attentes sont fortes puisque le métier est envisagé comme une carrière, une « job de vie » :

Moi personnellement, quand j'ai quitté mon emploi j'étais désemparée par rapport à ça, je quittais ça, et ça c'était mon plan de vie, je passais ma vie à cet endroit, fait que quand j'ai décidé que c'était fini j'ai eu le besoin d'essayer de trouver ce que j'allais faire, et **j'avais envie de me créer ma job de vie, plutôt que de trouver un autre emploi.** Lise, 25 ans, ancienne superviseuse de travaux, maraîchère

J'ai vu que c'était possible de développer une entreprise, puis là **c'est venu me chercher d'avoir ma place dans la société actuelle.** Je me disais « c'est cool, j'ai ma place dans la société telle qu'elle fonctionne, je peux tirer mon épingle du jeu, et si ça crash, je serais préparé ». Pour moi c'est comme le meilleur des deux mondes. Jason, 28 ans, ancien ouvrier, étudiant en agriculture

La position de ces « reconvertis » envers le travail s'oppose ainsi à certaines thèses qui associent les jeunes à une vision instrumentale du travail (Zoll, 2001). Au contraire, beaucoup d'entre eux accordent une place centrale au travail, puisqu'ils voient en l'agriculture un métier porteur de sens, un moyen de « trouver leur place » dans la société. Si la thématique de la quête de sens est transversale à l'ensemble de ces reconversions agricoles, elle s'exprime différemment selon les âges de la vie. Chez les jeunes qui naviguent dans une société marquée par l'injonction à être soi (Charles et al., 2019), il ne s'agit pas seulement de se placer sur le marché du travail mais de définir sa place en fonction de *ce qui fait sens* du point de vue de ces producteurs. Cette quête de sens s'articule autour de plusieurs univers de sens et notamment l'utilité sociale et l'engagement au travail. Pour de nombreux jeunes, « trouver sa place » revient ainsi à exercer une activité professionnelle qui s'accorde avec leurs idéaux politiques, sociaux, ou écologiques :

L'agriculture pour répondre à une quête de sens chez les jeunes néo-agriculteurs :

De 19 à 25 ans, j'avais beaucoup de questionnements de comment être heureux, puis comment être conséquent avec ses valeurs, avec ce que tu crois vraiment au fond de toi qui est la bonne chose. C'était ça, c'était l'agriculture bio. Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

J'ai toujours eu un potager à la maison, puis j'ai toujours aimé occuper un emploi qui me permettait de me questionner sur des choses plus importantes, qui ont une portée plus grande, autant politique que territorial, ou... Que les choses que je fais ont un sens. Lise, 25 ans, ancienne superviseuse de travaux, maraîchère

Et j'ai vraiment vu par le biais du maraîchage un outil concret sur lequel je pouvais agir. Ce n'était pas en faisant des livres que j'allais changer quelque chose, j'avais vraiment envie que ma vie ait un sens. Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

Ces extraits révèlent l'inscription du discours des jeunes dans un registre existentiel, chez ces derniers qui se demandent « comment être conséquent avec leurs valeurs », ou « se questionner sur des choses plus importantes ». Pour donner du sens à leur vie et trouver leur place dans la société, plusieurs cherchent le sens dans la finalité du travail : un travail utile, concret, qui s'ajuste à leurs valeurs. Cette quête de sens apparaît tôt dans la trajectoire des jeunes : c'est en début de parcours professionnel, voire pendant les études que plusieurs s'interrogent sur leur place dans la société. Charge mentale trop élevée, décalage entre les valeurs personnelles et les pratiques professionnelles : certains réaliseraient assez tôt qu'ils ne seraient pas « faits » pour le métier pour lequel ils ont été formés. Les entretiens mettent en lumière un désengagement vis-à-vis de leurs emplois actuels, qui prend l'expression d'une remise en question du contenu et de la finalité du travail :

Au début je m'enignais pompier ou ambulancier, fait que j'ai essayé ambulancier, **mais au bout de la moitié du programme je me suis rendu compte que je n'étais pas fait pour ce métier-là.** C'est gros du stress, tu vois des affaires pas tout le temps jolies, ce sont des affaires qui marquent. Jason, 28 ans, ancien ouvrier, étudiant en agriculture

Et juste avant ça, c'est sûr qu'il y a eu beaucoup de changements dans l'entreprise, **je me questionnais beaucoup par rapport à ma place en réinsertion sociale ou pas, que ce soit pour cette entreprise là ou une autre, je ne me voyais pas nécessairement faire ça toute ma vie,** un jour quand je vais avoir des enfants, ramener toute la charge de travail mentale chez moi. Lara, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère et éleveuse

J'ai réalisé que les gens que j'allais aider en psycho ce n'étaient pas les gens que j'avais envie d'aider. Je trouvais ça absurde l'idée de charger 100 dollars à quelqu'un qui a de la détresse psychologique. Que la personne ait de l'argent ou non, je trouve ça absurde. Alexandra, 25 ans, ancienne travailleuse sociale, étudiante en agriculture

Trouver sa place pour exprimer ses engagements militants

Chez les jeunes, plusieurs tendances spécifiques se dessinent. Pour certains, le désir de trouver sa place est rattaché à la volonté d'exprimer ses engagements militants au travail. C'est le cas de certains producteurs, souvent passés par des filières en sciences sociales qui font le récit d'un parcours professionnel « en errance » : ils accumulent des expériences professionnelles généralement jugées insatisfaisantes dans plusieurs domaines d'activités, toujours à la recherche de leur « place » dans la société. Malgré le fait qu'ils disent tirer du contenu des cours une grande source d'inspiration, ces jeunes chercheraient à mettre en pratique leur militantisme dans un travail « de terrain ». C'est ce qui les a conduits à l'agriculture.

Toujours du côté du militantisme, notons également le rôle des mouvements sociaux comme vecteurs de ces changements de cap. La grève étudiante de 2012 est régulièrement citée comme un « évènement marquant » (Leclerc-Olive, 2010) qui serait venu perturber et bousculer la trajectoire professionnelle de ces jeunes producteurs. Elle aurait produit un double mouvement : une mise à distance des mouvements de masse et du rôle politique des institutions comme vecteurs de transformation sociale, conduisant ainsi les jeunes à vouloir à devenir eux-mêmes des acteurs du changement social. Pour ces jeunes souvent très impliqués dans les manifestations, les désillusions politiques, policières et médiatiques de la grève les auraient menés à envisager des formes d'action concrètes pour exprimer leur militantisme. Pour toutes ces raisons, la grève se traduit ainsi comme un catalyseur de ces bifurcations agricoles. En effet, elle les aurait amenés à « voir la vie différemment », à « sortir du chemin tout tracé » ou bien à remettre en question « le potentiel des institutions de transformer la société » :

Je pense que ça a affecté beaucoup de personnes dans la façon de voir le potentiel dans les institutions qu'on a actuellement, de se transformer pour améliorer la société. Je pense qu'en réponse à ces mini traumatismes cognitifs suite à cette grève-là, je pense qu'il y a beaucoup de personnes qui, dont moi, se sont dit « **peut-être que les vieux canaux pour changer la société ne fonctionnent peut-être plus, peut-être qu'on est mieux d'investir notre énergie dans des projets plus proches de la communauté, plus locaux** ». Ça, ça a influencé beaucoup de personnes, la grève c'est vraiment un truc qui ressort, encore maintenant. **La nouvelle génération d'étudiants, il y a encore des gens qui parlent de la grève de 2012 comme d'un facteur qui les a influencés.**
Sacha, 25 ans, ancien moniteur, ouvrier agricole

Quand la grève est arrivée, j'étais dans les premiers en grève, pis en février je me suis séparée de ma blonde avec qui j'étais à ce moment-là et avec qui j'avais été pendant longtemps, pis **c'est comme s'il y avait un noyau d'évènements assez fort, la grève, la séparation, qui m'avait amené à voir la vie différemment, à essayer plein de choses, à sortir du chemin que j'étais en train de me tracer, puis c'est là où mon intérêt pour l'agriculture comme je l'avais vécue en France est comme ressorti**, j'ai fait des recherches et j'ai trouvé le programme d'études en maraîchage bio au CEGEP de Victoriaville. Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

La volonté de se préparer pour faire face aux crises

C'est également une vision alarmiste de l'avenir qui conduit certains jeunes à s'engager en agriculture, afin d'y préparer de nouvelles alternatives en matière d'éthique de vie, de production et de consommation. Le mode de vie écologique est souvent perçu comme le moyen d'acquérir des savoir-faire et à s'autosuffire dans une démarche visant à l'autonomie. Si les plus âgés cherchent, selon leurs mots à « réparer » les dégâts causés sur la planète, les plus jeunes tenteraient de « préparer » des modes de vie plus résilients et susceptibles de résister aux crises éventuelles à venir :

Et là, la pandémie qu'on vit, ça nous fait y penser. Ça nous amène à y penser davantage, à se remettre comme « ok, faut qu'on parte nos graines », ça faisait plusieurs années qu'on ne le faisait pas, on s'y remet, c'est un peu de l'anxiété dans le fond, de l'éco-anxiété. On ne le nommait pas comme ça à cette époque-là, on n'en parlait pas autant. **C'est quelque chose de fondateur aussi dans ma démarche.** Yann, 33 ans, ancien menuisier, salarié agricole

Mais t'sais je pense que j'ai le goût d'un monde plus écologique aussi, c'est pour ça que j'allais plus vers l'agriculture, pour être un peu plus autonome, de pas avoir à dépenser aucun argent pour manger des légumes de plus ou moins bonne qualité. Alizé, 32 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Je voyais tous les problèmes écologiques et les catastrophes, et j'étais vraiment appelée par un mode de vie plus simple, réutiliser, réparer, vivre simplement. Le projet m'inspirait parce que je trouvais que ça faisait du sens de vivre le plus simplement possible, de produire sa propre nourriture (...) **quand je pense à dans 15 ans, je sais que c'est là ma place. Ça va être dans l'autosubsistance.** Maude, 24 ans, ancienne étudiante en sciences humaines, maraîchère

Par rapport à leurs aînés, les discours des jeunes néo-agriculteurs traduisent certaines craintes face à des événements qu'ils perçoivent comme des « catastrophes ». Ranimée par la pandémie, la volonté de « vivre simplement » ou d'être plus « autonome » répond à cet « impératif d'urgence » (Dubar, 2011) menant à agir rapidement pour faire face à ce futur en crise.

S'installer après 45 ans : réaliser un projet latent

Les personnes qui s'installent plus tardivement (1/5 de l'échantillon) viennent généralement de milieux professionnels favorisés, à fort capital économique : avant l'agriculture, ils occupaient souvent des postes de gestion dans des milieux variés tels que la finance, la comptabilité ou l'ingénierie. En revanche, par rapport aux plus jeunes, ils ne sont pas nécessairement issus de milieux sociaux favorisés. Et contrairement aux jeunes, ce sont les ressources qu'ils ont acquises durant leurs expériences professionnelles précédentes qui rend possible la bifurcation.

Après 45 ans, le projet agricole correspond à un projet personnel qui a souvent été remis à plus tard pour des raisons personnelles, familiales ou professionnelles. Les « reconvertis » qui s'installent tardivement disent s'être placés relativement tôt sur le marché du travail et être restés dans le même emploi pendant de longues années. Après avoir gravi les échelons, beaucoup ont pu accéder à des emplois de cadres, stables et bien rémunérés. Dans la sphère du travail, les « causes profondes » qui mènent à bifurquer sont bien différentes que chez les jeunes. Il peut s'agir du sentiment d'avoir « atteint les sommets », de ne plus travailler auprès du public, et parfois d'une divergence de valeurs avec la nouvelle génération de travailleurs :

J'avais atteint les sommets de ce que je pouvais faire dans cet emploi-là. Dans les dernières années j'étais responsable de toute l'équipe canadienne. J'étais un peu tanné par contre, c'est un monde de fou. Il y avait beaucoup de pression, et dans les dernières années ça avait changé beaucoup la façon dont l'organisation était gérée. Éric, 60 ans, ancien expert-comptable, maraîcher

Oui, pour moi les bibliothèques c'est une passion mais comme j'ai monté dans les échelles, **au début je travaillais avec le public puis après ça je suis devenue**

gestionnaire. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Je te donne un exemple : à la fin je passais des entrevues avec de jeunes ingénieurs et puis bon, une entrevue c'était dans les deux sens, nous on cherchait un ingénieur pour travailler, et le candidat cherchait aussi une entreprise où il pouvait s'épanouir. Quand je lui dis « avez-vous des questions? », il me dit « oui, est-ce qu'il y a un club social? ». Ce n'est pas que je décrochais, mais **je voyais le gap entre les nouveaux besoins des entreprises par rapport à la nouvelle génération. C'est là que moi j'avais beaucoup de difficulté.** Moi je valorisais ce qu'on faisait par rapport aux accomplissements, puis je voyais le deconnect, **il y a comme un autre système de valeurs que je n'arrivais peut-être pas à comprendre. Et en bout de ligne, tu essaies de motiver tes troupes mais tu sens que t'as pas les mêmes valeurs, c'était très difficile pour moi.** Patrick, 50 ans, ancien directeur d'entreprise, apiculteur

Alors que les plus jeunes décrivent un décalage entre leurs aspirations et leurs pratiques professionnelles, et ce, en début de carrière, cet écart s'est creusé au fil du temps chez les personnes plus âgées, qui relatent souvent un sentiment d'incomplétude au travail plus tardivement. Ainsi, si le projet agricole se traduit par l'urgence de se trouver chez les jeunes, les « reconvertis » qui s'installent tardivement font le choix d'attendre le moment opportun pour bifurquer.

Notons d'abord que, comparativement aux plus jeunes, le désengagement vis-à-vis de l'ancien métier est graduel. Il se cristallise parfois au moment où certaines responsabilités financières ne sont plus engagées, par exemple lorsque les enfants quittent le domicile familial. Alors que plusieurs jeunes décident de s'installer rapidement avant la naissance des enfants, les producteurs plus âgés attendent parfois leur départ pour mettre leur projet sur pied :

C'était un rêve que j'avais en tête, mais tout le cheminement de ma vie a été une accumulation de compétences, d'évènements, d'erreurs, qui fait en sorte que t'y arrives, j'avais 38 ans quand j'ai acheté la terre ici mais j'avais un background. Si j'avais fait ça à 20 ans avec un jeune bébé, je n'aurais peut-être pas persévéré. Je pense qu'il y a un timing, un cheminement qui fait que tout ce que j'ai appris ça m'a servi. Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Quand je faisais mon DEC, j'étais à Sainte Thérèse, il y avait les portes ouvertes à Mirabel, je voyais leurs kiosques, je me disais « il faut que je ferme les yeux, il ne faut pas que j'aie les voir parce que je sais que je vais faire un changement de programme ». Je pensais à mes enfants, je me disais « non, pas tout de suite », ça va

venir mais bon... Mais en même temps à 47 ans aujourd'hui je vois le temps puis je me dis que je n'ai pas le temps de niaiser. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Les discours des néo-agriculteurs qui s'installent tardivement mettent en lumière l'étape de la « vocation contrée » (Negroni, 2007) qui n'est pas aussi manifeste chez les jeunes. Pour Catherine Negroni, cette première étape de la bifurcation se traduit par le fait d'avoir été empêché de réaliser ses souhaits ou ses désirs dans un domaine professionnel particulier, qui avaient été « inhibés du fait d'une insertion réussie dans le modèle de l'excellence scolaire et professionnelle » pour reprendre les termes d'Hélène Stevens sur les trajectoires des femmes ingénieurs (Stevens, 2007 : 459). Lors de cette étape, les individus prendraient le temps de se questionner sur leurs désirs profonds ou les aspirations non comblées par l'emploi occupé. En effet, les néo-agriculteurs plus âgés décrivent généralement l'agriculture comme un projet latent, alors que ce n'est pas le cas pour les plus jeunes. Chez ces « reconvertis », l'agriculture est décrite comme un fantasme qui a été remis à plus tard pour toutes sortes de raisons économiques, professionnelles et familiales. Alors que les jeunes tendent à présenter l'agriculture comme une reconversion de carrière, certains producteurs plus matures décrivent le projet comme la poursuite d'un rêve de jeunesse :

L'agriculture pensée comme un projet latent chez les néo-agriculteurs plus âgés

Parce que c'était un vieux... Presque un fantasme. Un jour j'avais vu un film qui s'appelle le Bonheur est dans le pré, et dans ce film là il y a un élevage de canards et quand je l'ai vu je me suis dit que ça avait l'air bien d'avoir ça. **Et quand on a acheté ici la petite ferme, cette idée-là a fait son chemin pour se rappeler à ma mémoire.** Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

Jeune, j'étais une amoureuse d'animaux. Je suis née végétarienne, donc même si j'habitais en ville, mon père à ce moment-là m'achetait des lapins, des canards, des poussins, donc c'était moi qui voulais ça, j'ai toujours voulu être entourée d'animaux. **Après j'ai comme un peu oublié mon rêve.** Marie-Josée, 55 ans, ancienne comptable, zoothérapie et maraîchage

Et là, en 2003, le vieux rêve de mon mari c'est d'avoir un vignoble. (...) Alors en 2003, pour la fête des pères je lui ai offert 3 plans de vignes, je lui ai dit « si ça survit à l'hiver, on plantera ». De façon très naïve, parce que je n'ai aucune connaissance en agriculture, nous tout ce qu'on connaissait du vin, c'était boire du vin. Alors, ça a marché si on se parle. Le printemps suivant, on a acheté 2000 plants

de vigne, mon mari en a planté 75 avec moi, il est reparti travailler, et à l'époque j'avais un adolescent qui a aidé sa mère a planté le reste. **Ce cadeau-là de 3 plants de vigne a chamboulé ma vie.** Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

Notons également des divergences du point de vue de la perception du projet et des attentes qui l'accompagnent. Pour les personnes en fin de carrière professionnelle, l'agriculture est souvent pensée comme un projet de retraite. Bien qu'elle ne soit pas complètement absente, la rentabilité financière n'est pas primordiale pour ces personnes qui possèdent plus de ressources financières que les plus jeunes. L'agriculture concrétise surtout le projet latent d'une installation à la campagne et d'une vie plus saine et plus écologique. Certains néo-agriculteurs plus âgés envisagent moins leur projet comme une carrière que comme une « forme de bénévolat » ou un « projet pour apprendre de nouvelles choses » :

C'était plus un projet : « essayons de ne pas perdre d'argent, essayons de faire un petit peu d'argent pour juste comme payer les vacances annuelles ». C'était de même que je le voyais. (...) Moi c'était comme : « je m'occupe, j'apprends des nouvelles choses, je suis dans un autre monde totalement différent que celui dans lequel j'étais. Puis, j'apprends ». C'est ça mon projet. Éric, 60 ans, ancien expert-comptable, maraîcher

Ça fait longtemps que je me pose la question de ce que j'allais faire à la retraite, je pensais faire du bénévolat, et comme ce n'est pas rentable mon affaire, c'est une forme de bénévolat. Balthazar, 63 ans, ancien ingénieur, maraîcher

En s'installant tardivement, ces « reconvertis » peuvent ainsi compter sur les capitaux qu'ils ont accumulés au cours de leurs expériences professionnelles précédentes. Ce point sera développé davantage dans le chapitre suivant, mais notons d'ores et déjà que l'accumulation de ces capitaux leur offre une marge de manœuvre supplémentaire par rapport aux jeunes qui généralement, lorsqu'ils ne sont pas aidés par la famille, sont dépendants des demandes de prêts et de subventions pour mettre sur pied leur projet.

Résumé et conclusion

Dans ce chapitre, j'ai montré que l'idée de changer de vie n'intervenait généralement qu'après avoir « joué le jeu » au cours de l'existence précédente. La question du choix est centrale dans ces bifurcations, puisque l'agriculture apparaît comme le moyen de reconquérir son existence après une carrière « par défaut », souvent suivie de façon passive. Érigée en projet « pour soi » l'agriculture répond à certaines aspirations contemporaines : devenir entrepreneur de soi-même afin d'être « libre » et « autonome » dans son travail. Et ce, en réalisant un travail qui a du « sens », utile pour les autres et la société. Dans ma thèse, c'est l'une des principales spécificités de ces bifurcations vers l'agriculture.

Face à d'autres options de carrière, l'idée de l'agriculture n'apparaît pas par hasard. Ce sont les expériences agricoles, les rencontres, les lectures qui inspirent ces carrières, en transformant la représentation sociale du métier. À travers ces sources d'inspirations, le métier *devient* stimulant, désirable et plus accessible qu'initialement envisagé. Mais le désir de devenir agriculteur ne suffit pas à mener à bien une bifurcation. Formulée comme un « choix de vie », le projet professionnel est néanmoins rendu possible par certaines ressources matérielles, foncières et professionnelles qui font entrer l'agriculture dans l'espace des possibles. L'existence de ces opportunités diverses permettent ainsi de décroquer l'agriculture et d'aplanir en partie certaines inégalités, en permettant aux catégories sociales moins privilégiées de penser sérieusement l'agriculture.

Enfin, j'ai révélé l'existence d'un clivage chez les personnes qui comptent embrasser le métier jeune et chez les personnes qui s'installent plus tardivement. Ces différences générationnelles mettent en lumière un certain nombre de contrastes concernant le rapport au travail et les aspirations professionnelles. Pour ces jeunes et ces moins jeunes, ces bifurcations ne sont pas appréhendées de la même façon : alors qu'elles représentent le moyen de « trouver sa place » chez les jeunes, les producteurs plus matures y voient l'occasion de réaliser un « rêve de jeunesse », chez ces derniers qui avaient pour projet l'agriculture souvent depuis de longues années.

Chapitre 7. Passer d'un monde professionnel à un autre : les épreuves communes

Lorsqu'ils s'installent en agriculture, les néo-agriculteurs font face à une pluralité d'épreuves qui conditionnent leur transition⁷⁴ d'un monde professionnel à un autre. L'objectif de ce chapitre est d'identifier ces grandes étapes que traversent ces « reconvertis », et le sens qu'ils leur donnent. Dans ce récit commun, la transition vers l'agriculture constitue la 2^e temporalité de la bifurcation. L'entrée dans le métier prend l'expression d'une épreuve charnière dans le parcours professionnel de ces producteurs puisque c'est la phase durant laquelle les aspirations qui les ont menés à s'installer sont mises en pratique pour la première fois. Cette temporalité incarne un évènement majeur dans ces trajectoires de « retour à la terre », puisqu'elle viendra valider, négocier, voire remettre en question la pertinence de la reconversion professionnelle.

L'enjeu de ce chapitre est de traduire, sociologiquement, les épreuves que traversent les néo-agriculteurs lorsqu'ils s'installent, la manière selon laquelle ils vivent cette transition et les ressources qu'ils mobilisent pour y faire face. Certaines recherches, concentrées spécifiquement sur les entrées en agriculture (Serkoukou, 2014 ; Laforge et al., 2018 ; EIP-AGRI, 2016), ont identifié une série de difficultés d'ordre financières, techniques ou pédagogiques à laquelle se heurtent les nouveaux agriculteurs. Ma démarche, plus qualitative et centrée sur le processus de la bifurcation, cherche davantage à interpréter comment les néo-agriculteurs vivent leur transition professionnelle. Pour ce faire, j'ai identifié trois épreuves auxquelles ils sont confrontés lorsqu'ils passent d'un monde professionnel à un autre⁷⁵. Elles feront l'objet de trois parties distinctes. La première, la communication de

⁷⁴ À l'instar d'André Balleux et de Thérèse Perez-Roux (2013 : 102), je considère la transition comme un « espace/temps de passage inscrit au cœur d'un changement, assumé ou non, abouti ou non, et qui nécessite de l'individu la mise en œuvre de stratégies d'adaptation pour mieux gérer les éléments de rupture et la (re)construction de continuités »

⁷⁵ Dans plusieurs enquêtes sur ce sujet, la formation apparaît dans les obstacles les plus importants au moment de l'installation (Laforge et al., 2018, Schreiner, Levkoe et Schumilas, 2018). Si l'apprentissage du métier (les enjeux liés à la formation et à l'acquisition de nouvelles compétences) peut effectivement constituer une

l'intention de bifurquer auprès de l'entourage, permet de formaliser et souvent de catalyser la bifurcation : elle consiste à justifier une décision parfois perçue comme étant « atypique », voire « paradoxale » afin d'obtenir le soutien moral et quelquefois matériel de la part des proches. La deuxième, l'intégration, réside dans l'acte d'intégrer une communauté locale et professionnelle pour profiter de ressources, briser l'isolement, et parfois, militer autour d'une cause commune. La dernière, l'entrée dans une situation professionnelle souvent précaire, met à l'épreuve la motivation de ces producteurs. Elle les mène à composer avec des difficultés économiques et une pression temporelle parfois plus rudes que prévu et à mobiliser des stratégies et des ressources pour tenter de franchir ce cap.

Annoncer sa reconversion professionnelle

Tôt ou tard au cours de leur virage professionnel, ces « reconvertis » sont sommés de communiquer et de souvent justifier leur intention de quitter travail et études pour l'agriculture auprès de la famille, des amis et parfois des collègues. Selon plusieurs auteurs, la sortie d'un rôle, d'une carrière ou d'un statut pour « devenir autre » est facilitée par le soutien de l'entourage. L'adhésion des proches face à l'annonce de la reconversion constitue un « bridge » (Fuchs Ebaugh, 1988) qui soutient la démarche de bifurcation. Pour Negroni (2005), une attitude positive face au désir de changer de carrière permet de catalyser l'action. Mais à l'inverse, une réaction négative de l'entourage peut semer des doutes, voire remettre en question la validité de leur changement de carrière.

Quitter un emploi stable et bien rémunéré : l'annonce vécue comme un choc

épreuve, j'ai choisi de ne pas l'aborder dans ce chapitre parce que la formation ne se traduisait pas comme un enjeu de taille chez ces « reconvertis » qui l'ont rarement formulé comme un défi.

Avant d'entrer en agriculture, environ la moitié des participants a œuvré dans un emploi bien rémunéré et valorisé socialement. Il peut s'agir de professionnels qui ont décidé de bifurquer en début de parcours après plusieurs années d'études supérieures, ou d'individus plus expérimentés ayant déjà une plus longue carrière derrière eux. Dans l'échantillon, ils ont généralement au moins 40 ans, ils sont cadres et exercent le même métier depuis plus de 10 ans. Ce cas de figure s'apparente au modèle de la « reconversion passion » (Negroni, 2007) au sein duquel les individus abandonnent leurs positions stables pour une nouvelle situation jugée plus épanouissante mais aussi plus précaire.

Parmi les personnes bien intégrées professionnellement, l'annonce de la reconversion est souvent vécue comme un véritable choc par l'entourage. La réaction des proches se traduit parfois même par de la colère, comme le montrent leurs expressions: « tu ne peux pas lâcher une job avec cette sécurité d'emploi », « ma mère m'a traité de fou », « ma mère était fâchée contre moi » :

Mon entourage, ma famille proche et mon conjoint c'était « mais tu ne peux pas lâcher une job avec cette sécurité d'emploi là » parce que moi j'étais là jusqu'à 70 ans si je voulais, avec les assurances collectives, les vacances, tout ce que tu veux. **Mais en même temps je leur disais « avez-vous déjà été dans une job ou vous n'étiez pas bien ? » C'était ça mon point. Puis, quand j'ai annoncé, quand j'ai donné ma démission, l'expression des visages « mais non ? Tu n'as pas fait ça ! »** Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Négatif en général. Ma mère m'a traité de fou. Mais ça c'était ma mère. Ma conjointe trouvait ça intéressant au début, et quand elle a vu tout ce que ça impliquait, elle m'a dit qu'elle ne participait pas. Mais on ne s'est pas séparé pour ça. **Mes collègues, ils ont trouvé ça bizarre. Moi je travaillais en robotique, et les projets que je gérais, ça marchait quand même bien, et ça a surpris du monde (...)** Mais que j'arrête de travailler alors que j'avais un succès assez intéressant au niveau de mes projets pour aller faire une ferme, ça, ça les a surpris. Tu sais je travaillais quand même dans mon équipe de robotique avec que des ingénieurs. Balthazar, 63 ans, ancien ingénieur, maraîcher

Ben, ils n'ont pas compris. Ma mère à la limite elle était fâchée contre moi, parce que j'avais déjà un bon emploi, une certaine sécurité, la prochaine étape dans sa tête c'était qu'elle allait être grand-mère. Mais non. Au début elle ne comprenait pas. Marta, 26 ans, ancienne inspectrice au MAPAQ, étudiante en agriculture

Plus que la décision d'entrer en agriculture, leurs discours révèlent que c'est finalement davantage la décision de quitter un emploi stable et bien rémunéré qui interroge. En effet, au Québec, l'adéquation entre le diplôme et l'emploi constitue l'une des figures de réussite qui traverse l'ensemble des classes sociales (Bourdon, Longo et Charbonneau, 2016). Ces extraits montrent en effet que si la bifurcation constitue un paradoxe, voire une « déception » aux yeux de l'entourage, c'est parce que ces individus font le choix de renoncer à la norme de la carrière ascendante. C'est ainsi le choix du « déclassement » qui interpelle, dans une société qui perçoit la mobilité descendante comme négative et peu enviable (de Rugy, 2018).

La justification d'une bifurcation « radicale » et « paradoxale » passe par la mise en cohérence de cette décision auprès de l'entourage. Pour légitimer ces changements de vie, les producteurs vont ainsi insister sur l'insatisfaction dans l'emploi précédent. C'est surtout la thématique du droit au bonheur qui ressort dans les entrevues : « je ne me sentais plus heureuse à faire du 9 à 5 », « il fallait que je m'écoute », « il fallait que je change » sont des expressions qui reviennent souvent. C'est donc le bien-être personnel, voire la santé mentale qui sont utilisés comme arguments pour faire valider ces virages professionnels. En faisant appel au registre de l'émotion pour justifier ces bifurcations « paradoxales », les néo-agriculteurs cherchent à faire valoir leur droit au bien-être dans le cadre de leur travail, et ceci, en s'émancipant des normes de réussite sociale, parfois perçues comme « hyper rationnelles », puisque centrées uniquement sur les conditions de rémunération, la stabilité et l'adéquation diplôme et emploi.

Choisir de retourner dans les champs après « en être sorti »

S'ils ne proviennent pas directement de parents agriculteurs, rappelons néanmoins qu'une partie des producteurs n'est pas complètement étrangère au milieu. Plusieurs d'entre eux ont passé leur enfance dans un milieu agricole ou rural ou sont issus de grands-parents agriculteurs. Lorsque l'entourage proche est familial avec la profession, ces retours à

l'agriculture sont perçus comme étant impensable du point de vue des parents ou grands-parents, qui réduisent l'agriculture à sa précarité financière⁷⁶ :

Quand j'allais travailler sur des fermes ma grand-mère disait que j'allais arracher des pissenlits au salaire minimum. Elle n'était pas très contente, je pense qu'il y avait effectivement quelque chose là-dedans, du genre « **on a travaillé fort pour ne pas être dans la merde, puis tu t'en vas travailler au salaire minimum pour faire la même affaire que nous** ». Prune, 25 ans, ancienne étudiante en biologie, maraîchère

J'ai entendu gros du monde à Victoriaville qui ont dit que quand ils ont annoncé ça à leurs parents, les parents n'étaient pas contents, ils étaient comme « qu'est-ce que tu vas faire, tu vas être pauvre ». **Il y a gros des parents et des grands parents qui ont travaillé fort pour sortir des champs, pour ne plus qu'ils vivent dans la misère de la campagne. L'agriculture de survivance, ils voulaient nous sortir de là un peu, pour qu'on ait des bons métiers.** Jason, 28 ans, ancien ouvrier, étudiant en agriculture

Dans ces cas de figure, c'est plutôt le souhait de devenir agriculteur « malgré tout » qui représente une incompréhension de la part de l'entourage, et ce, d'autant plus si d'autres possibilités professionnelles jugées plus valorisantes sont offertes à ces « reconvertis ». L'agriculture est perçue comme un « sacrifice » de la part des grands-parents, puisqu'il permettrait aux générations suivantes d'accéder à des emplois mieux rémunérés et en ville. Retourner à l'agriculture, ce serait ainsi compromettre ces sacrifices entrepris pour assurer la mobilité sociale des enfants et petits-enfants. S'il s'agit pour ces producteurs, comme dans l'exemple précédent, de refuser la norme de l'ascension sociale, l'incompréhension de l'entourage provient dans ce cas de la « contre-mobilité » (Girod, 1971), qui désigne le mouvement qui consiste à ramener des individus originaires d'une catégorie sociale au sein de cette même catégorie.

Bien qu'il soit difficile de généraliser, étant peu dans cette situation, ce sont sensiblement les mêmes arguments qui sont avancés que ceux invoqués précédemment pour justifier la validité d'une carrière agricole. Par exemple, lorsqu'une productrice, annonce à son père

⁷⁶ Nuançons toutefois le propos : certains grands-parents d'agriculteurs sont parfois agréablement surpris de ces retours à l'agriculture. Il est intéressant de constater que dans leurs discours, c'est l'argument inverse qui est mis de l'avant. Le choix de devenir agriculteur permettrait de perpétuer une tradition et de sauvegarder certains savoirs. Ces derniers se diraient « très émus » et « fiers » de voir leurs petits-enfants perpétuer un héritage familial.

qu'elle décide de quitter son emploi en droit pour se lancer en agriculture, ce dernier, qui a grandi auprès de voisins agriculteur, lui rétorque qu'elle « allait mourir jeune » et qu'elle « creusait son propre tombeau ». Encore une fois, c'est l'argumentaire du droit au bonheur qui est mis de l'avant, chez cette dernière qui lui a répondu que « travailler dans un bureau, c'était ça mourir ».

L'agriculture après une trajectoire professionnelle « en errance »

L'accueil de l'entourage n'est pas nécessairement négatif. Dans presque la moitié des cas, l'annonce de la reconversion est même perçue positivement. Ceci concerne surtout les plus jeunes en début de carrière, pour qui l'entourage considère généralement qu'il serait plus légitime de « se chercher » et de reconsidérer son plan de vie. Il s'agit par exemple, de « reconvertis » qui exerçaient un métier considéré comme étant « instable », ou « précaire » par l'entourage (les professions artistiques, notamment) mais aussi de jeunes n'ayant pas encore construit de véritable « carrière » en adéquation avec leur cursus universitaire. L'exemple de Yaël, qui exerçait le métier d'illustrateur avant de se reconvertir en agriculture l'illustre de façon convaincante :

Quand je lui ai dit que j'allais en agriculture, ma mère était excessivement contente parce qu'elle était rassurée, elle se disait que le métier de maraîcher était plus stable et lucratif que le métier d'artiste (...) J'avais déjà un métier hors-normes avec l'illustration, ce n'est pas comme si j'étais passé de professeur de primaire qui est un métier plus sécuritaire et plus conventionnel. Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

Si la première réaction de l'entourage est généralement plutôt positive, elle est souvent aussi teintée d'inquiétude. Au cours des entrevues, les néo-agriculteurs affirment en effet ressentir des réserves exprimées par leurs proches, tout particulièrement sur la viabilité du projet professionnel. Pour prouver le bien-fondé de leur démarche, ils mettent ainsi en place un travail de justification pour rassurer l'entourage. En agriculture, ce travail discursif passerait par une certaine rigueur dans la façon de décrire le projet professionnel afin de se détacher de l'image « babacool » du « retour à la terre ». Afin de ne pas passer, selon leurs mots, « pour

un hurluberlu », les producteurs présentent le projet agricole comme un projet professionnel :

On les a juste convaincus que c'était un projet réaliste, qu'on ne se lançait pas dans un projet comme des rêveurs, qui rêvent de la romantique campagne.

On savait qu'il y aurait des trucs durs, on en a vécu, puis on était prêts. Mais il y a eu une bonne réaction, tout le monde nous achetait des produits, tout le monde est venu nous donner un coup de main à la ferme. **Je pense que quand ils ont vu que c'était vrai, qu'on était sérieux, la réaction est devenue plus positive.** Rémi, 25 ans, ancien étudiant en sport, éleveur

Comment j'amenais ça au début c'était plus l'autonomie, et en élaborant ce que je voulais, ça a plus emballé le monde, c'est pour ça que ma conjointe a embarqué, mes parents aussi. **Mais il a fallu faire un travail d'éducation pour les convaincre.** Léo, 28 ans, ancien technicien forestier, maraîcher

« Éduquer », « convaincre » : leurs expressions montrent que le choix de devenir agriculteur peut être initialement mal reçu par l'entourage. Un travail de persuasion est donc souvent de mise afin de rassurer les proches. En montrant que l'agriculture reste une décision réfléchie et calculée, les proches finiraient par se laisser convaincre et aideraient à mettre le projet en place.

Si l'annonce de la reconversion reste une épreuve de passage, c'est parce que ce travail de persuasion incarne un rôle central dans ces processus de reconversion, puisqu'il permet de soutenir et valider ces bifurcations. Catherine Negroni (2005) note en effet le rôle capital des réactions de l'entourage pour atténuer, voire faire disparaître les doutes éprouvés par les « reconvertis ». Dans le cas des néo-agriculteurs, il a été précisé que l'entourage (et tout particulièrement les parents) peut constituer une aide très précieuse à ces reconversions. En plus du soutien moral, ils apportent parfois également un soutien financier et/ou s'investissent avec leurs enfants pour mettre sur place le projet professionnel. C'est ici que ce travail de justification prend tout son sens : les proches peuvent parfois constituer un support précieux pour la fraction de ces participants issue de milieux sociaux plus modestes.

S'intégrer au milieu d'accueil

Chez ces néo-agriculteurs qui quittent leurs milieux sociaux et leur territoire d'origine, l'intégration sociale et professionnelle constitue une nouvelle épreuve. Sans attaches familiales dans le milieu, souvent issus de la ville et privilégiant des pratiques agricoles qui s'opposent au modèle dominant, ces « reconvertis » sont bel et bien des *outsiders* (D'allens et Leclair, 2016). Dès lors, que ce soit pour briser le sentiment d'isolement, pour favoriser le succès économique de la ferme ou pour créer un sentiment d'appartenance à un mouvement social plus large, l'intégration est pensée comme un support clé pour réussir ces bifurcations, tant professionnelles que sociales. Les récits révèlent que pour ces producteurs, l'épreuve est triple : en tant que nouveaux venus et choisissant des formes d'agriculture parfois marginales, ils doivent faire leurs preuves en tant qu'agriculteurs auprès de la communauté locale d'agriculteurs et auprès des consommateurs. En tant qu'allochtones, ils doivent faire accepter leur présence et leurs pratiques agricoles auprès du voisinage. Et pour certains se positionnant comme des militants, ils doivent trouver un espace de lutte pour faire valoir leurs convictions écologiques et politiques.

S'impliquer pour faire face à l'isolement social

S'installer en région, quitter famille et amis, travailler de longues heures dans les champs : en devenant agriculteurs, ces « reconvertis » s'exposent à des risques d'isolement qui peuvent être exacerbés lorsqu'ils s'installent seuls. C'est le cas de Claudia qui a démarré son entreprise en solo. Selon elle, qui se présente comme une « personne solitaire », il serait difficile de devenir travailleur autonome lorsque l'on supporte mal la solitude. En effet, le sentiment de solitude peut mener à un processus de désengagement, voire à une sortie du métier. Bien qu'il constitue un cas isolé dans cette thèse, le récit de Harold montre que l'isolement les a conduits, lui et sa compagne, à revendre l'entreprise agricole :

L'isolement je trouve ça difficile entre autres, ma famille, parce qu'ils trouvent que j'habite loin. On ne vient pas souvent me visiter. Je vis un certain isolement à cause de ça. Parce que mes amis ne sont pas autour de moi, ils sont en ville, ils sont plus loin. C'est sûr qu'il y a le téléphone, mais... **je me sens isolée, d'autant plus que je suis dans le bois. Mais ça peut être un isolement, tu fais tes récoltes le matin, tu n'as pas dit un mot à personne, et là le soir arrive, et je me demande si j'ai dit un mot à voix haute dans la journée.** Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

On s'est rendu compte qu'on était quand même isolés, même si on était dans une région assez dynamique, on était en Brome, mais on s'est rendu compte que les gens avec qui on avait le plus de contacts c'étaient des voisins dans la soixantaine qui faisaient du mouton conventionnel, c'est avec eux qu'on a développé les liens les plus proches. Comme quoi, la proximité physique, ça a un grand impact. Harold, 33 ans, ancien étudiant en environnement, maraîcher

Pour pallier l'isolement, une bonne partie des producteurs choisit de s'investir dans sa communauté d'accueil. Il est intéressant de constater que pour s'intégrer, ce sont, entre autres, les réseaux politiques qui sont privilégiés (tables agroalimentaires, partis politiques), et ce, dès les premiers temps d'installation. Ainsi, lorsqu'il est difficile d'établir des liens avec le voisinage (c'est le cas pour Sophia, qui intervient), les réseaux politiques peuvent être la porte d'entrée à l'intégration en région. Ajoutons également que l'adhésion et la participation à ces réseaux politiques permettent de faire le pont entre l'ancienne et la nouvelle vie. Pour les personnes qui disent s'être engagées politiquement dans leur vie passée, l'implication politique permettrait de faciliter la transition professionnelle et géographique :

Une autre réalité pour des agriculteurs urbains comme moi je l'étais, c'est qu'habiter en campagne, il y a un aspect d'isolement, facile à pallier. **Depuis le début nous on est très actif à s'impliquer dans différents organismes et maintenir des liens, parce que c'est notre communauté.** Et avec nos voisins, dès qu'on a déménagé, ce sont des conventionnels mais on a tissé des liens avec eux. Fanny, 38 auparavant en développement international, maraîchère.

On a 2000 habitants dans le village, notre maison n'a aucun voisin sur 8 kilomètres mais par contre, **ce qui m'a beaucoup aidé c'est que j'étais beaucoup impliquée en politique à Montréal avec Québec Solidaire, et ça m'a permis de rencontrer du monde en région le fait d'avoir un réseau.** Sophia, 35 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

L'intégration sociale favoriserait le maintien de ces producteurs dans leur communauté d'accueil. Plusieurs le diront : « ça a été majeur », « ça nous a donné un sentiment de communauté assez fort ». Phil, 37 ans, qui a quitté l'architecture pour le maraîchage et l'élevage le résume ainsi : « sans les gens autour, le milieu devient... Impersonnel. Ça aurait pu être ailleurs ». L'intégration, qu'elle soit politique, associative ou locale, fonde le sentiment d'appartenance et favorise les établissements agricoles dans la durée. Mais l'intégration locale est loin d'être un seul rempart face à l'isolement. Dans le point suivant, je montrerai qu'elle permet également de profiter de ressources matérielles et immatérielles et de « faire sa place » au sein de la communauté.

Développer des liens avec le voisinage pour profiter de ressources

L'immense majorité des néo-agriculteurs affirme vouloir s'intégrer dans sa nouvelle communauté d'accueil. Certaines expressions reviennent souvent : la volonté de « faire partie d'un mouvement social », de « s'ouvrir » et de « faire partie de la communauté ». Pourtant on constate que ces migrations néo-rurales semblent parfois toujours sujettes à certains préjugés : le stéréotype du jeune montréalais qui s'installe avec beaucoup de ressources et pour qui « tout est facile » :

J'ai l'impression qu'on était mal vus, parce qu'on arrive de Montréal, et au fil du temps on a collaboré, on a commencé à avoir du respect, mais j'ai l'impression que... Qu'il y avait un gap. Du fait qu'on était citadins avant, il y a un manque de crédibilité ça c'est clair, et puis, « oh, nous c'est juste de l'argent qu'on a ». (...) **Le manque de crédibilité, et quand les gens me voient travailler, on dirait que c'est en train de changer.** Patrick, 50 ans, ancien directeur d'entreprise, apiculteur

Mais oui, on est vraiment isolés je pense que ça a pris 3 ans avant que je parle avec ma voisine. Elle n'est vraiment pas si loin, je la vois de mon balcon. Mais elle est anglophone, **on est dans un endroit anglophone, puis ce sont des gens qui sont ici depuis plusieurs générations.** La plupart, ça a vraiment été long avant qu'ils nous parlent. Là, ils commencent à nous faire des saluts quand on les croise en auto. **Mais je pense qu'ils avaient l'appréhension des francophones, des jeunes de Montréal qui s'en viennent s'installer ici.** Sophia, 35 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Les néo-agriculteurs se disent majoritairement satisfaits de l'accueil qui leur est réservé lorsqu'ils s'installent. À condition cependant, qu'ils montrent qu'ils ne cherchent pas à s'isoler et qu'ils soient prêts à travailler pour gagner le respect du voisinage. Pour ces producteurs, s'intégrer se résumerait ainsi à faire ses preuves auprès de la communauté locale. C'est ainsi en montrant qu'ils travaillent dur et qu'ils cherchent à s'intégrer dans la collectivité qu'ils finiraient par être acceptés par les locaux. Leurs expressions montrent que la respectabilité s'acquiert par le labeur : « ils m'ont vue comme femme travailler autant physiquement », « les gens voient que je suis une travailleuse » :

Les voisins ils nous ont vu travailler tellement fort, ça fait trois ans, qu'on a tellement gagné un respect, puis ils m'ont vu comme femme travailler autant physiquement, fait que je sais que mes voisins ont du respect envers moi entre autres à cause de ça, dans les discussions ils ne sont pas bloqués comme certains pourraient l'être juste parce que je suis une femme, mais s'ils ne m'avaient pas vu dans cette optique-là, de travailler aussi fort, peut-être que les conversations seraient différentes. Lara, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère et éleveuse

Les gens voient que j'arrive ici et que je suis une travailleuse, je veux faire des choses. Ben là présentement je suis conseillère municipale, c'est la dernière année, donc pas mal **un an après que j'ai commencé la ferme je me suis impliquée aux municipales.** Anabelle, 31 ans, ancienne paysagiste, maraîchère

C'est également ce que notait Danièle Léger et Bertrand Hervieu (1979 : 104) quarante ans plus tôt dans leur ouvrage sur les néo-ruraux en France : dans tous les entretiens, ils auraient observé que c'est le travail qui crée la reconnaissance sociale, « non seulement parce que le travail a une sanction économique indiscutable, mais parce qu'il a valeur d'allégeance explicite aux principes fondamentaux de la communauté locale ». Chez la communauté locale, souvent agricole, la respectabilité et la considération s'acquiert en travaillant autant que les « gens d'ici ».

Si l'intégration locale constitue un rôle clé, c'est parce qu'elle participe non seulement au sentiment de faire partie d'une communauté locale, mais qu'en plus, elle favorise la réussite de ces projets agricoles. La communauté locale, et en particulier le voisinage agricole, constitue une ressource très utile pour ces nouveaux venus : leurs savoir-faire, leurs

équipements et leurs conseils permettraient de soutenir la mise en place de ces projets agricoles et d'éviter certaines erreurs. Les néo-agriculteurs font le récit d'une attitude proactive une fois installés en campagne : beaucoup disent avoir pris les devants afin d'aller à la rencontre du voisinage et ce, en tâchant de se présenter en « bons voisins ». Faire bonne figure auprès du voisinage réside essentiellement, pour ces producteurs, à éviter de reproduire ces stéréotypes de l'« urbain arrogant » qui s'installe seul et veut réussir seul. Avec humilité, ils souhaiteraient au contraire montrer qu'ils sont prêts à demander de l'aide et à s'intégrer dans la communauté locale :

L'intégration locale, l'une des clés de la réussite professionnelle

Il me manquait plein de choses, mais là c'étaient mes voisins, et je te disais je n'ai pas été gêné, je suis allé cogner aux portes. Il riait de moi au début, c'est un local, ça fait 3 générations qu'il est enraciné dans le terroir, là il était tout fier de me montrer, au jeune technologue qui vient de la ville, il va me montrer comment on laboure une terre. **Il y a eu du mentorat qui s'est accroché à tout ça, parce qu'on était sympathiques et parce qu'on est arrivés et on est allés les voir ces gens-là, on n'est pas restés chez nous à essayer d'amasser du financement pour s'acheter des équipements, on a commencé à faire du troc avec les voisins, ça été un élément fondamental de notre succès.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Au début l'accueil a été plutôt bon, mais moi je suis quelqu'un qui va au-devant des gens, j'aime les gens. **Quand on est arrivés, la première chose que j'ai fait ça a été d'aller rencontrer mes voisins :** « Ah, bonjour, je viens d'arriver, on vient d'acheter la maison de Mme Machin ». « Ah, c'est vous, bienvenue ». Après ça, j'ai des voisins agriculteurs donc quand j'ai besoin d'un conseil, je vais les voir. **On n'est pas arrivés avec une attitude de dire « moi je viens de la ville et je sais tout et toi t'es rien qu'un plouc et puis tasse-toi de mon chemin ».** Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

And the community in our neighborhood is amazing, the way people help each other, and whenever has a big project, everybody stops what they are doing and helps that person, and so... **Having that kind of support in our community has really helped us gets our project established.** Beth, 47 ans, ancienne technicienne en environnement, néo-paysanne

On constate ainsi que si les liens « forts » (la famille, et notamment les parents) sont mobilisés pour préparer la bifurcation (aide à la ferme, aides financières), ce sont les liens « faibles » qui sont utilisés pour prolonger ces processus d'installation. Dans ces transitions professionnelles, les « liens faibles » se révèlent bénéfiques par ce qu'ils permettent « d'obtenir des informations non redondantes » (Bidart, 2008, : 562). C'est également ce que

note Kate Mailfert (2007) pour la France : si les fils et filles d'agriculteurs peuvent s'appuyer sur leurs liens forts (la famille, les amis), les néo-producteurs font appel aux liens faibles comme le voisinage pour accéder à certaines ressources et notamment l'information. Bien que le chemin pour parvenir à accéder à l'information reste plus sinueux pour ces nouveaux venus, leur ancrage dans des réseaux d'information, leur débrouillardise et leur capacité à faire appel au réseau local leur permettent de pallier leur inexpérience initiale.

S'intégrer dans une « communauté de pratique » pour défendre des valeurs communes et pour s'entraider

En changeant de métier, ces « reconvertis » cherchent enfin à intégrer un groupe professionnel afin de faire valoir les intérêts et les convictions qu'ils défendent. Depuis plus de 40 ans, c'est l'Union des producteurs agricoles (UPA) qui représente l'ensemble des producteurs agricoles au Québec. C'est un acteur central dans le monde agricole : ses pouvoirs accordés dépasseraient les rôles d'un syndicat traditionnels au point que le militant écologiste Roméo Bouchard mentionne l'UPA comme d'un État dans l'État⁷⁷⁷⁸ (Bouchard, 2018). L'UPA est souvent qualifiée de « mauvaise surprise » par les producteurs qui se lancent majoritairement agriculture biologique sur petite surface. Ces derniers disent en effet ne pas avoir le sentiment d'être reconnu par ce syndicat pourtant censé les représenter. L'UPA défendrait des principes qui entrent en opposition avec les valeurs des néo-agriculteurs (agro-business, exportations sur les marchés mondiaux), servant ainsi, selon eux, les intérêts des mégafermes :

Moi je fais de l'agriculture maraîchère et diversifiée puis il y a un gros clash entre les maraîchers de proximité comme moi et les gros éleveurs ou ceux qui ont des hectares et des hectares. **Politiquement on n'est vraiment pas représentés.** L'UPA milite pour une petite élite de membres, je veux dire, moi je paye ma

⁷⁷ Situation qui n'existerait nulle part ailleurs dans le monde, l'UPA aurait une situation de monopole syndical. En revanche, l'UPA se défend de ce point sur son site internet. Il existerait effectivement d'autres syndicats agricoles au Québec (Union Paysanne, Céréaliers du Québec, Conseil des entrepreneurs agricoles, Union des acériculteurs libres, etc.) mais l'UPA serait la seule entité accréditée.

⁷⁸ En 2008, Jean Pronovost a produit un rapport (Rapport de la Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois) qui appelait à la fin du monopole syndical de l'UPA, précisément pour favoriser l'émergence d'autres associations pour les petites fermes biologiques.

cotisation à l'UPA parce qu'on est obligés mais **l'UPA ne me représente vraiment pas. Je pense que c'est une réalité que tous les petits maraîchers partagent.**

David, 34 ans, ancien étudiant en biologie, maraîcher

Alors ça, ce sont les mauvaises surprises, le monopole syndical de l'UPA aussi, qui favorise... C'est bon pour les éleveurs de volailles, de lait, de cochon. Pour le reste, ils s'en foutent complètement. Ils gardent leurs privilèges, et c'est tout. Et là, vous parlez à un type qui est syndicaliste, j'ai lancé des syndicats dans des entreprises. **Là, c'est trop. Les fédérations ont trop de pouvoir. Ils gèrent tout.**

Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

L'UPA c'est une union qui promet... Par exemple, ce n'est pas une ferme si ce n'est pas 100 acres de terrain, ben non. Ça c'est la vision d'une monoculture, moi je n'ai pas la vision d'une monoculture, je crois qu'une petite terre peut être très productive pour la famille et peut produire pour mes voisins aussi. **Mais je ne me sens pas du tout représenté par l'UPA. Parce qu'ils gèrent leurs dossiers pour les plus grands, ils essaient de maximiser les exports. Mais on doit nourrir les québécois avant. Pour moi ce n'est pas ma vision, c'est pour ça que je ne me vois pas dans l'UPA.** Marco, 52 ans, auparavant dans la finance, néo-paysan

Les néo-agriculteurs qui investissent généralement des filières biologiques sur des petites surfaces d'exploitation font ainsi le récit d'un « clash de valeurs » avec l'union qui est censée les représenter et pour laquelle ils paient une cotisation annuelle. À travers ce sentiment de non-reconnaissance, c'est un problème de légitimité qui est pointé. L'intégration professionnelle auprès de la fédération semble donc *a priori* bien difficile pour ces producteurs qui sont souvent des militants en faveur d'une agriculture alternative à ce que promeut l'UPA.

Ils feraient face au même problème de légitimité face à la communauté agricole, en particulier face aux agriculteurs conventionnels⁷⁹. Le fait qu'ils gèrent des surfaces d'exploitations réduites et qu'ils partagent parfois leur temps de travail avec un emploi à l'extérieur délégitimerait leur position dans le métier. Leurs discours traduisent ainsi parfois un manque de considération de leur métier auprès des agriculteurs conventionnels, qui les perçoivent parfois comme des « hobby farmers⁸⁰ » :

⁷⁹ Mais cette position ne fait pas consensus auprès de l'ensemble des « reconvertis ». D'autres soulignent plutôt un certain respect de la part des agriculteurs conventionnels, ces derniers cherchant au contraire à « soutenir la relève » en achetant leurs paniers bio. C'est aussi le cas d'agriculteurs plus âgés qui constatent un certain respect de la part des plus jeunes agriculteurs.

⁸⁰ Terme généralement péjoratif pour désigner l'agriculture « de loisir » qui n'a pas vocation à être rémunérée

Si je retourne au Manitoba puis j'explique ce que je fais, je ne suis pas fermière. Je suis jardinière. **Je ne suis pas légitime parce que je n'ai pas 400 acres.** Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

Auprès des agriculteurs conventionnels c'est très difficile parce qu'on est impliqué activement dans le militantisme agricole québécois, dans l'Union Paysanne et ils vont dire qu'on est des gentleman farmers de façon péjorative. Je suis partagée quand je me fais « insulter » avec ça parce que je me dis « c'est correct aussi que les gens travaillent et aient ça à temps partiel » mais en même temps **je comprends qu'ils disent « toi, tu es riche, puis tu veux t'acheter une vie à la campagne », mais ce n'est pas ça là, on le vit vraiment, on le fait vraiment.** Roxanne, 36 ans, ancienne travailleuse sociale, néo-paysanne

Ainsi, puisqu'il est parfois difficile d'obtenir le soutien de la communauté agricole, les producteurs se tournent souvent vers les coopératives et les organismes qui font la promotion de l'agriculture biologique. En intégrant ces types de réseaux, ils cherchent ainsi à s'insérer dans une « communauté de pratique⁸¹ » qui défend mieux les valeurs qu'ils soutiennent. Dans les exemples précédents, l'intégration avait pour but de bâtir des liens « physiques » avec la communauté locale, même si cette dernière ne partageait pas nécessairement les mêmes intérêts ou la même mission sociale. Ici en revanche, il s'agit de construire des liens avec une communauté plus large (souvent numérique) qui partage la même philosophie, la même vision de l'agriculture. Ils investissent ainsi les réseaux, associations, coopératives biologiques ou mouvements paysans. Lorsque les relations avec le voisinage sont conflictuelles (André) ou qu'ils investissent des filières « marginales » (Clara), l'intégration à ces « communautés de pratique » reste parfois le seul moyen de s'unir autour d'une cause commune :

Alors on a réussi à se créer notre environnement à nous, qui est confortable. On s'est créé nos réseaux plus larges, ce ne sont pas nos voisins immédiats qui partagent notre philosophie, notre vision, ce qui fait que **maintenant on a énormément de gens autour de nous, mais ce n'est pas nos voisins directs.** André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

On a quelques amis qui se sont lancés en agriculture paysanne, **je me suis impliquée dans l'Union paysanne il y a deux ans, ça a découlé des amitiés, il y a quasiment une solidarité de classe (rires), de génération d'agriculteurs...** Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

⁸¹ Une « communauté de pratique » représente un groupe de personnes qui partagent le même intérêt pour un domaine précis, généralement autour d'une profession (Daele, 2009)

Dans les moments de doute qui accompagnent parfois ces transitions professionnelles, ces « communautés de pratique » permettent ainsi de solidariser des individus qui ne se connaissent pas initialement autour d'une même identité professionnelle⁸². Ces communautés rassembleraient non seulement des professionnels parfois isolés autour de luttes partagées, mais elles constitueraient également un vaste réseau d'entraide et de partage d'informations et de techniques. Or, pour ces « reconvertis » qui ne bénéficient pas de connaissances et techniques transmises par la famille, ces réseaux jouent un rôle majeur dans l'accessibilité des connaissances, et donc dans le succès de ces installations agricoles.

Les participants mentionnent régulièrement le Réseau des Joyeux Maraîchers Écologique du Québec (RJME), espace numérique au sein duquel il leur est possible de demander des conseils, de poser leurs questions et de partager leurs expériences. Comparativement au passé, certains considèrent que ces réseaux numériques ont grandement favorisé l'établissement et le succès des fermes maraîchères d'aujourd'hui :

Ça n'aurait pas pu fonctionner sans ça je pense, honnêtement. Si toutes les fermes avaient été isolées chacune de leur côté pour démarrer, sans récit commun ou partage de l'information comme ça qui a fait que les techniques ont pu évoluer vraiment rapidement. C'est quand même hallucinant et c'est quand même assez unique aussi, quasiment dans le monde. Ce réseau-là. Je pense que c'est vraiment par nécessité et le fait que ce soit beaucoup de monde qui n'avait pas ce bagage-là dans leur famille. Ils ont pu aller chercher ce support-là dans cette communauté. Sacha, 25 ans, ancien moniteur, ouvrier agricole

Je pense que l'accès à l'information est un peu plus facile qu'à l'époque, puis il y a plus de réseaux, comme le réseau RJME. (Dans les années 1970) il y avait plus de secrets, ils ne partageaient pas trop leurs trucs, c'était plus fermé comme milieu. Mais dans les années 1995, Équiterre et tout sont arrivés, RJME a ouvert, on dirait que ça a rapproché la communauté, il y a plein d'échanges d'informations. **Je pense qu'on est juste mieux outillés qu'ils l'étaient à l'époque. On n'est pas plus intelligents, on n'est pas plus forts, on est juste mieux outillés.** Jason, 28 ans, ancien ouvrier, étudiant en agriculture

⁸² En France, Paula Dolci (2021 :116) a montré que l'usage de réseaux sociaux (WhatsApp, forums) constituait un puissant vecteur d'intégration des néo-agriculteurs dans leur milieu professionnel et compensait ainsi les ruptures qui sont en jeu : « cet usage des réseaux sociaux met en avant le fait que, loin de constituer une rupture avec le milieu social d'origine, le « retour à la terre » entretient – et même s'appuie sur – des liens avec des pairs, proches en termes de pratiques et d'expérience agricole, autour de valeurs partagées. »

L'entraide est un terme qui revient souvent dans les discours. Les agriculteurs seraient très ouverts à partager leurs méthodes et leur savoir-faire au sein de ces réseaux. Ainsi, ces « communautés de pratique » remplissent à la fois des fonctions sociales (appartenir à un groupe de pairs) mais constituent également un support d'entraide et de partage d'informations et d'expérience, et ce, malgré les distances géographiques.

Survivre en agriculture

En passant d'un monde professionnel à un autre, ces producteurs doivent enfin s'ajuster avec des conditions socio-économiques souvent décrites comme étant difficiles et précaires. Plus encore que l'annonce de sa reconversion ou l'intégration au milieu d'accueil, la confrontation avec la précarité et la pression temporelle prend l'expression d'une épreuve charnière chez ces producteurs puisqu'elle tend à faire basculer la vision « idéaliste » de l'agriculture. Dans une enquête sur la santé psychologique des agriculteurs au Québec, Ginette Lafleur et Marie-Alexia Allard (2006) signalent le niveau de stress exacerbé des producteurs, principalement à cause des difficultés financières. La pression financière peut mettre la motivation de ces producteurs à rude épreuve et les mener à requestionner la pertinence de la bifurcation : dans certaines enquêtes (Nicolas, 2017), elle peut conduire à un désengagement professionnel, voire à une sortie du métier. Dans les récits, l'expérience de la précarité provient de trois dimensions qui seront analysées successivement : le poids de l'endettement lié à l'achat de la terre, les charges de travail et les tensions éthiques sur la fixation des prix.

Devenir propriétaire : le prix de l' « indépendance »

L'accès à la terre est très régulièrement cité comme l'une des épreuves les plus importantes. Ces bifurcations, qui traduisent un désir d'indépendance, vont effectivement généralement de pair avec l'accès à la propriété. Mais l'indépendance coûte cher pour ces producteurs qui

doivent généralement s'endetter pour devenir propriétaires et faire appel à d'autres sources de revenus pour survivre.

S'endetter pour s'installer

La majorité des producteurs s'est installée ou compte s'installer en démarrant une entreprise, et ce, en achetant un terrain pour mettre sur pied leur désir d'autonomie⁸³. Les participants estiment avoir dépensé entre 200 000 et 300 000\$ pour financer leur parcelle de terrain. Sur cette somme totale, une mise de fond de 25% est généralement exigée. Dès lors, en priorisant la « liberté » de bâtir leur propre entreprise, le choix de la propriété mène les producteurs à s'endetter dès l'installation. Leurs discours mettent en avant des inégalités de patrimoine par rapport aux filles et fils d'agriculteurs qui héritent de la terre, des équipements, du réseau de consommateurs et des manières de faire :

Il y a beaucoup d'instabilité et d'insécurité dans le domaine. Si tu ne viens pas d'une famille d'agriculteurs, puis la majorité des gens qui s'inscrit dans les facultés d'agriculture ne vient pas de familles d'agriculteurs. **Ils n'ont pas de biens fonciers, pas d'équipements, ils partent de zéro comme moi. Et ils s'aperçoivent qu'ils sont tannés au bout de 2 ou 3 ans de manger du pain noir, d'être pauvre.** Et souvent après ça ils ont des enfants et ça devient complexe. Paul, 43 ans, ancien enseignant, maraîcher

Je n'ai pas 100 000 pièces à investir ou un oncle qui m'aide. L'accès à la terre, ça aussi j'imagine que ça revient souvent. Avec les parents qui sont dans l'agriculture on peut avoir accès à un certain héritage, **mais là on démarre. Tout est à zéro. C'est à zéro pour le travail de la terre, c'est à zéro pour les bâtiments, c'est à zéro pour la mise en marché.** Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

On a tous cette idée romantique du « retour à la terre », mais ce n'est pas pour tout le monde. Et en fait, ce n'est pas pour beaucoup de monde. **Et malheureusement, il y a aussi cette idée qu'il faille être propriétaire,** et donc pour être propriétaire, à moins d'avoir beaucoup d'argent, il faut aller loin. Harold, 33 ans, ancien étudiant en environnement, maraîcher

⁸³ Notons également qu'une minorité de participants choisit de louer des terres agricoles, mais souvent dans la perspective d'acheter une parcelle de terrain. Les rares salariés agricoles interrogés se situent en début de carrière agricole et souhaitent, à terme, eux aussi fonder leur propre entreprise

Ainsi, ces producteurs choisissent la propriété afin d'exercer leur autonomie au travail, mais souvent au prix d'une situation économique très précaire. Avant même de s'installer, ces disparités tendent à cloisonner les bifurcations agricoles et à creuser les inégalités de ressources déjà évoquées. Finalement, ces carrières agricoles s'entrouvrent aux mieux lotis : les plus riches, qui disposent de suffisamment d'argent pour investir, les personnes soutenues par leur famille, et, cela sera abordé dans la partie suivante, celles qui conservent un emploi à temps partiel ou qui ont eu accès à des prêts ou à des subventions au démarrage. Les producteurs le soulignent : si les nouvelles arrivées ne proviennent plus nécessairement du milieu familial, le « système » ne s'ajuste pas aux ressources et besoins des nouveaux agriculteurs. Contraints de déboursier des milliers de dollars pour un lot et l'équipement nécessaire, certains « reconvertis » se placent dans une situation de précarité avant même de commencer à travailler.

Travail à l'extérieur et recours aux subventions : survivre avec d'autres revenus que ceux issus de l'activité agricole

En considérant ces lourds investissements de départ, les producteurs mobilisent plusieurs ressources leur permettant de soutenir leur reconversion professionnelle. Certains et certaines « choisissent » de travailler à temps partiel à l'extérieur de la ferme (souvent, en conservant leur emploi précédent) et d'autres font appel aux prêts et subventions pour subvenir aux besoins économiques de leur projet agricole. Mais bien que ces possibilités permettent de concrétiser la bifurcation, ces démarches sont formulées comme étant particulièrement chronophages et mettent en lumière des inégalités d'accès.

Combiner plusieurs activités professionnelles

Les agriculteurs qui exercent un emploi à temps partiel sont relativement nombreux : ils représentent presque le tiers de l'échantillon. Dans la majorité des cas, le travail à l'extérieur

est envisagé comme une étape provisoire, l'objectif étant souvent de s'en libérer totalement dans le futur pour se consacrer pleinement à l'activité agricole⁸⁴. Mais dans certains cas, il est maintenu à plus long terme : comme l'explique ce producteur qui réside au Saguenay, des conditions défavorables (climat, contraintes systémiques⁸⁵) ne permettraient pas de vivre uniquement de l'agriculture. Un complément de revenu devient alors une nécessité afin de s'installer en agriculture et le demeurer :

Il y a trop de barrières pour que ça nous permette d'en vivre, il faudrait faire beaucoup de compromis financiers, et on est dans un climat au Lac, la saison est courte (...) Je reste parce que j'ai un bon salaire, ça permet de faire beaucoup d'investissements sur la ferme. **Mais si je pouvais, j'arrêteraient tout de suite.** Max, 33 ans, ancien ouvrier en foresterie, néo-paysan

Si tu m'avais dit qu'il aurait fallu que j'investisse 100 000 dans les 4 prochaines années, j'aurais dit « non, je vais aller m'acheter une villa en Sicile et je vais aller faire pousser des citrons ». J'aurais eu la même affaire, pour bien moins de trouble. Parce que c'est du trouble, tous les jours je fais juste ça gérer des problèmes. Mais c'est un beau défi personnel, un beau défi d'entrepreneur, j'ai appris, c'est incroyable je développe toutes mes compétences d'entrepreneur. Mes compétences transversales, c'est chouette. Mais le but ce n'est pas de se ruiner. **L'an prochain il faut que je fasse un peu d'argent. Si je n'avais pas mon autre emploi de professionnel de l'éducation payé 80 000 pièces par année, j'aurais fait faillite depuis longtemps.** Paul, 43 ans, ancien enseignant, maraîcher

Cette situation de pluriactivité, choisie ou subie, semble être la norme chez les jeunes agriculteurs : rappelons qu'au Québec en 2016, ils auraient été 42% à avoir recours au travail à temps partiel en dehors de la ferme pour compléter leurs revenus (MAPAQ, 2018). Ces bifurcations sont ainsi souvent progressives et parfois jamais totalement abouties.

Ces néo-agriculteurs qui, en plus de s'acclimater à leur nouvelle vie, se voient contraints de cumuler deux emplois pour survivre, ont parfois le sentiment d'être pris au piège. C'est de

⁸⁴ Mais il arrive parfois que le travail à temps partiel soit maintenu à plus long terme, ou soit réenvisagé dans le futur. Lorsqu'ils choisissent de maintenir le travail à temps partiel hors de la ferme, c'est généralement parce que ces personnes y trouvent une manière de diversifier leurs activités et leurs intérêts professionnels. Il est intéressant de constater que ces emplois à temps partiel concernent également l'agriculture ou l'alimentation, mais exercés sous un prisme différent : celui du droit ou de la politique. Si la cause à défendre reste analogue, le fait de travailler autrement pour faire valoir ses engagements politiques est perçu comme étant complémentaire au métier d'agriculteur.

⁸⁵ Les producteurs qui s'engagent dans certains secteurs (élevage, paysannerie) rencontrent de nombreuses barrières. J'y reviendrai dans la partie suivante.

cette façon que l'exprime cette productrice qui s'est installée seule. Elle parle de « cercle vicieux » puisque le travail à l'extérieur, nécessaire pour financer les activités de la ferme, ne lui donne plus assez de temps pour monter son entreprise agricole :

En même temps, j'ai une amie hortultrice entrepreneure qui m'aide, qui m'encourage. Des fois, je lui dis « je n'y arriverai pas », elle me dit « c'est une phase normale, c'est un cercle vicieux ». **Il faut aller travailler parce qu'on a besoin d'argent, parce que... Ce qu'on veut faire ne nous donne pas assez d'argent, mais pendant qu'on est à notre emploi qui est payant, c'est du temps qu'on n'a pas pour faire évoluer notre entreprise.** Tu vois le cercle vicieux. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Chez ces producteurs sans héritage et qui ne peuvent compter sur leurs économies, le travail à l'extérieur s'avère souvent indispensable pour financer l'achat de la terre et la mise en place du projet professionnel qui s'y rattache. Mais la combinaison de plusieurs activités professionnelles est décrite comme particulièrement chronophage, surtout lorsqu'ils s'installent seuls.

Le recours aux prêts et subventions

D'autres néo-agriculteurs choisissent de demander des prêts et subventions (ou les cumulent avec un emploi à l'extérieur) afin de financer l'achat de la terre et des équipements. Au vu de la situation souvent précaire de ces projets professionnels, ces programmes d'appui constituent des ressources non négligeables pour la relève non apparentée qui désire s'installer en agriculture. Signe de la grande précarité socio-économique dans ce secteur, à l'intérieur duquel les revenus agricoles dépasseraient rarement le salaire minimum, l'accès aux subventions constituerait parfois une condition à la pérennité de ces installations. Avec une pointe de dépit, certains « reconvertis » admettent que le temps passé à rédiger des demandes de subventions serait souvent plus rentable que le travail issu de la ferme :

C'est dommage d'en être là mais malheureusement, c'est quasiment plus payant pour toi d'être assis dans ton bureau à remplir des papiers de subventions que dans le champ à travailler. Sacha, 25 ans, ancien moniteur, ouvrier agricole

Mais l'administration c'est le plus important, mettons avec les collègues on se taquine parce que l'hiver ce n'est pas là où tu fais pousser le plus de légumes mais c'est le moment où tu fais le plus d'argent parce que tu vas chercher les subventions. Chris, 29 ans, ancien étudiant en sociologie, maraîcher

Afin de mieux situer la nature de ces programmes de financement et le public qu'ils visent, je propose de leur réserver un encadré :

Encadré 5 Les prêts et les subventions en agriculture

Les programmes d'appui (relève agricole, subvention au démarrage, développement des entreprises agricoles) sont généralement subventionnés la Financière Agricole du Québec, mais il existe d'autres programmes au MAPAQ, au Financement Agricole Canada, à Desjardins, etc.

Si la majorité des néo-agriculteurs se disent satisfaits des subventions offertes par le gouvernement pour mettre à bien leur projet agricole, d'autres y soulignent l'existence d'inégalités d'accès. En effet, ces programmes viseraient un public spécifique (la relève qui a effectué des études, si possible en agriculture, et les coopératives de travail), ce qui tendrait à écarter les personnes qui ne se retrouvent pas dans ce profil (généralement, les personnes de plus de 40 ans qui n'ont pas étudié en agriculture). Ces subventions encourageraient également des orientations et méthodes de travail (développement territorial, diversification, agriculture biologique) mais évacueraient certains types d'agriculture (l'agriculture paysanne). Avec ces critères, seule une partie des porteurs de ces projets seraient donc financés.

Notons également que certains producteurs ont choisi de passer par d'autres programmes de financement non reliés au milieu agricole : place aux jeunes en région, subventions d'emploi-Québec, financement grâce au chômage.

Cet ensemble de critères met ainsi en lumière des inégalités d'accès. Les néo-agriculteurs non titulaires de diplômes agricoles ou qui n'exercent pas d'emploi à temps partiel pour soutenir

les premières années de pratique voient généralement leur demande refusée par les organismes de prêts. C'est le cas de cette productrice, qui relate ici l'histoire de son conjoint s'étant fait exclure un prêt à cause de son origine sociale non agricole, et de ces deux néo-agriculteurs qui disent avoir obtenu la confiance de ces organismes grâce à leur emploi à l'extérieur :

Au départ, mon chum cherchait à avoir un prêt agricole, mais il a été refusé parce qu'il ne venait pas d'une famille agricole. Malgré son bon crédit, malgré tout. Ils lui ont quand même dit non, puis ils lui ont dit qu'il devait se prouver avant de faire une demande de prêt agricole. Finalement, il a réussi à avoir un prêt personnel pour acheter la terre, et nous a vraiment un petit lot qui n'est pas très cher et c'est quand même rare. Il a sauté dessus. Lara, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère et éleveuse

Initialement, dans notre rêve, on voulait que je sois à temps plein avec Jim à la ferme mais en considérant qu'on n'avait pas été élevé sur des fermes, on n'avait pas beaucoup d'argent, donc on avait commencé à faible coût mais sans garantie parce que la ferme ne nous appartenait pas, il y avait quelques équipements mais pas grand-chose. **Donc pour qu'on ait plus de crédibilité, que pour notre projet puisse se financer à long terme au début c'était ça.** Fanny, 38 auparavant en développement international, maraîchère.

Nous on s'est fait endosser par la financière agricole du Québec et puis une des conditions, nous non plus on ne pouvait pas se lancer à temps plein dès le départ étant donné qu'on n'avait pas d'expérience en agriculture. **On s'entendait avec la financière qu'il fallait avoir un emploi à l'extérieur pour les débuts.** Rémi, 25 ans, ancien étudiant en sport, éleveur

D'autres secteurs, comme la viticulture, seraient écartés d'office par ces organismes de prêts et de financement. Sans soutien financier possible, cette viticultrice suggère ainsi l'idée de « reconversion-privilege » que constitue la viticulture dans le secteur agricole :

Les banques ne te prêtent pas d'argent pour planter un vignoble, il faut que tu aies de l'argent. C'est impossible à 25 ans ou 30 ans de se lancer un vignoble, oublie ça. Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

Mais finalement, plusieurs considèrent que, même en ayant recours à ces programmes de financement, les investissements sur l'exploitation seraient tels qu'ils nécessiteraient des apports personnels importants. C'est de cette façon que le formule Maëlle, qui considère les investissements agricoles comme un « puits sans fond ». En effet, les subventions seraient

réservées aux néo-agriculteurs qui ont la capacité d'investir et de prendre en charge une partie de ces investissements avec leurs apports personnels. C'est ce qui conduit Paul à affirmer que ces programmes n'aideraient finalement que les « jeunes agriculteurs riches » comme lui :

En fait c'est paradoxal, mais je les ai toutes eues les aides. Mais pour avoir de l'aide, il faut que tu investisses. Admettons qu'ils te remboursent 40% de tes dépenses, c'est beau ils me donnent 40 000 mais pour ça il a fallu que j'investisse 100 000, fait qu'il y en a quand même 60 000 qui sont de ma poche, ce qui fait qu'il y a beaucoup de subventions au MAPAQ à l'heure actuelle, où il reste plein d'argent parce que les nouveaux agriculteurs n'ont pas l'argent, ils n'ont pas le capital pour aller chercher des subventions comme celles-là. **C'est comme paradoxal à certains égards, les subventions n'aident pas les jeunes agriculteurs, à part les jeunes agriculteurs riches comme moi.** Paul, 43 ans, ancien enseignant, maraîcher

Parce que les subventions que tu vas chercher, **c'est full de cash mais ce n'est jamais assez**, parce que ça coûtera toujours, t'sais **c'est un puits sans fond la ferme.** Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

Dans ces conditions, ces programmes gouvernementaux, destinés en principe aux néo-agriculteurs dépourvus de capital foncier, se révèlent plutôt contre-productifs. Au final, ils contribueraient plutôt à accroître les inégalités en ciblant les aides aux néo-agriculteurs plus favorisés.

Bâtir son entreprise : sacrifier son temps libre pour se mettre au « service » de son métier

Charges de travail élevées, tâches pénibles pour le corps, incertitude climatique : l'agriculture biologique sur petite surface (et particulièrement le maraîchage) est décrite comme un métier difficile, qui exige une bonne condition physique et beaucoup de temps disponible. En choisissant de devenir propriétaires, ces producteurs réalisent de nombreux sacrifices pour se mettre au « service » de leur entreprise. L'indépendance professionnelle se paye cher, au prix de nombreuses incertitudes concernant la viabilité de l'entreprise. Chez ces néo-

agriculteurs qui travaillent souvent plus que dans leur emploi précédent pour un revenu moindre, l'épreuve consiste à surmonter ces conditions socio-économiques difficiles et à se projeter dans le futur.

Lourdes charges de travail, pénibilité physique et incertitude liée au climat : un secteur d'activité marqué par une pression physique et temporelle

Bien que plusieurs d'entre eux fassent appel à des stagiaires wwoofing ou à des employés durant la saison estivale, la majorité des néo-agriculteurs s'occupe elle-même de tous les volets de la production⁸⁶, et ce, en privilégiant des méthodes de travail manuelles. Avec de tels choix de production, les producteurs rencontrés (et particulièrement les maraîchers) font généralement le récit d'un métier très exigeant.

Au cours des entrevues, les néo-agriculteurs décrivaient généralement l'agriculture comme un métier nécessitant de longues heures de travail (parfois plus de 12 heures par jour chez les maraîchers), laissant peu de temps aux loisirs, surtout en période estivale. Si c'est parfois la recherche d'une meilleure qualité de vie qui motive ces virages vers l'agriculture, celle-ci se réalise au prix de conditions de travail éreintantes. Les vacances, les soupers avec les amis et le temps libre sont le prix à payer dans ces reconversions agricoles qui nécessiteraient la totalité du temps disponible. Ce manque de temps s'accroît encore davantage pour les familles qui élèvent des enfants au cours des premières années à la ferme. Ainsi, ces charges de travail très élevées, assorties à des revenus le plus souvent modestes, conduisent plusieurs producteurs à comparer l'agriculture à l'esclavage :

Tu sais, les vacances pour nous, ce n'est pas vraiment une option. Aller profiter du Québec l'été, éventuellement j'aimerais ça en ayant des employés fiables. Ben, c'est sûr qu'on ne sera pas riche avec ça, mais ce n'est pas notre projet de vie à la base. Mais pour l'instant on a fait beaucoup de sacrifices financiers, parce qu'on ne s'est pas encore remboursé. Adam, 26 ans, ancien technicien dans le cinéma, maraîcher

⁸⁶ Une bonne partie des producteurs rencontrés restent des agriculteurs débutants (moins de 5 ans d'expérience), n'ayant pas les moyens d'embaucher du personnel. D'autres, contre le salariat, choisissent de ne pas y faire appel pour des raisons idéologiques.

Ce n'est pas facile de se plonger là-dedans, il faut vraiment être passionné pour continuer, pour passer les années parce que les défis sont immenses, les défis physiques, il y a beaucoup de stress qui est associé à ces métiers et il n'y a pas beaucoup d'argent au bout du compte. En restauration, on travaillait pour préparer un coup de feu, après ça se calmait on rentrait chez nous. **Ici je ne suis jamais punch out, ça n'arrête jamais parce que c'est notre ferme.** Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

On a vécu une période de pauvreté, les 3 ans où on faisait des paniers, on travaillait comme des esclaves, et moi j'avais fait des calculs, on ne faisait même pas 4 pièces de l'heure, on parle de journée de 16h par jour, tous les jours, travail manuel. Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Devenir producteur, c'est comme devenir curé. C'est comme une vocation, tu oublies les soupers le samedi avec les amis parce que c'est la météo qui va te dire à quelle heure tu vas rentrer. Moi j'appelle ça un esclavage sympathique. C'est la météo qui va dire quand tu peux rentrer dans le champ. Tu ne peux pas arrêter parce que tes amis arrivent avec une caisse de bière, là je les regarde et je leur dis « je m'excuse, mais je ne peux pas ». **Il y a toute cette réalité-là au niveau de ton temps, tu n'as pas de temps.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Les discours de ces producteurs révèlent un sentiment exacerbé de pression temporelle, ce qui conduit Yvan Droz (Droz, 2001 : 1) à avancer l'hypothèse de l'auto-exploitation chez les agriculteurs, qui consiste « à travailler outre mesure pour un profit modique, c'est-à-dire, pour l'agriculteur, à se mettre totalement au service de l'exploitation patrimoniale en délaissant les loisirs, voire sa vie familiale. » Les entrevues le montrent : « ça ne s'arrête jamais parce que c'est notre ferme », « c'est la météo qui va te dire à quelle heure tu vas rentrer ». Or, et j'y reviendrai plus tard, ces lourdes charges de travail ne sont pas remises en question parce que le travail est effectué « pour soi », pour sa propre entreprise. Les extraits présentés suggèrent l'idée de « vocation » qui justifierait de nombreux sacrifices, mettant ces producteurs « au service » de leur entreprise.

Ces lourdes charges de travail sont ponctuées par des tâches physiques décrites comme étant pénibles et difficiles. Ces dernières seraient souvent répétitives, causant parfois des maux de dos et de la douleur. Dans l'enquête de Ginette Lafleur et Marie-Alexia Allard (2006), 40% des producteurs québécois affirment souffrir d'importants maux de dos. Selon les producteurs, l'agriculture, et particulièrement le maraîchage, nécessiterait de bonnes

dispositions physiques pour réaliser l'ampleur des tâches de travail. Des inégalités peuvent donc s'accroître avec l'âge. Les participants les plus âgés soulignent la nécessité de devenir agriculteur sans tarder, tant que le corps permet d'effectuer des travaux physiques :

J'étais au courant que ça allait être difficile et qu'il y aurait peu d'argent, je savais que ça allait être dur physiquement mais peut-être pas aussi dur. C'est du sport à tous les jours, il faut être comme un sportif et faire du stretching. Une fois j'avais entendu un joueur de hockey professionnel qui disait qu'il se levait le matin et qu'il avait mal partout. Eh bien c'est la même chose. **Un agriculteur maraîcher sans tracteur, c'est un peu comme un joueur de hockey, tu te réveilles et tu as mal partout.** Phil, 37 ans, ancien architecte, maraîcher et éleveur

On fait tout de A à Z, ce qui demande énormément de temps. Donc, des fois on est un peu essoufflé. Et la donnée que j'ai, c'est l'âge, à **47 ans je suis en forme mais à la fin de la journée, je n'ai pas la même fatigue que quelqu'un qui a 25 ans.** Ça aussi, c'est un autre élément qui est important, des fois je me dis « ralentis », parce que ce n'est pas le temps de te blesser ou d'être knock out. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Du fait de sa dimension physique, plusieurs producteurs pensent ainsi l'agriculture comme une activité ne pouvant être réalisée pendant très longtemps. Denis La France, explique ainsi que le guide de Jean-Martin Fortier, très populaire auprès des néo-agriculteurs, fait la promotion d'une méthode de travail manuelle qui ne s'adresserait pas à tous :

Une autre tendance assez lourde, Jean Martin Fortier a écrit un livre à succès et il dit : « voici de façon détaillée la méthode que j'utilise ». Et il donne presque des garanties de succès. Ça ne prend presque pas d'argent, c'est très à la mode. **Il y a passablement de gens qui font ça, moi j'ai un certain âge et ce que j'ai remarqué c'est qu'en vieillissant tout faire à la main ça devient de plus en plus pénible. Quand j'avais 28 ans il y avait des choses que j'étais capable de faire, puis à 50 ans t'es plus capable.** Denis la France, enseignant en agriculture biologique au CEGEP de Victoriaville et expert CETAB+

Conscients de la dimension physique du métier et potentiellement difficile pour le corps, plusieurs envisagent de travailler de moins en moins en arrivant à un âge avancé, ou de déléguer le travail manuel à quelqu'un d'autre. Certains producteurs le mentionnent : « je ne me vois pas ramasser des carottes à 80 ans », « on travaillera de moins en moins quand on sera vieux ». D'où la nécessité de devenir agriculteur relativement jeune et de parvenir à

viabiliser la ferme avant qu'ils ne puissent plus réaliser l'ensemble de ces travaux de leurs mains.

Enfin, l'incertitude liée au climat s'ajoute à la charge mentale de ces producteurs qui disent difficilement pouvoir prévoir quand et en quelle quantité ils pourront récolter leurs fruits et légumes, et ce malgré un travail de planification en amont. Gel, incendies, blessures physiques : cet ensemble d'incertitudes serait générateur de stress chez ces néo-agriculteurs qui disent avoir peu de marge de manœuvre face aux contraintes climatiques. Ainsi, même en étant organisés, les producteurs affirment devoir faire face à ces situations de travail caractérisées par l'imprévu :

Le plus difficile, c'est un gros stress lié à ça, tu as toute la planification, en plus je fais tout, je planifie la production et la mise en marché. Il faut que les légumes sortent. Tu ne contrôles pas la météo, s'il fait zéro tu fais ça plus tard. Et les gens qui sont abonnés à tes paniers de famille, tu dois leur dire que ça arrivera plus tard. **Il y a tout ce stress-là de l'imprévu qui est un peu anxiogène.** David, 34 ans, ancien étudiant en biologie, maraîcher

Sinon, les désavantages, c'est l'équilibre avec le stress de mettre tous les œufs dans le même panier. Tout repose sur ta saison, si tu ne fais pas d'argent il t'arrive quoi ? Il faut que tu sois extrêmement bien organisé, que t'aies un bon sens de prévoir ce qui pourrait arriver. S'il y en a un des deux qui meurt, qu'est-ce qui se passe ? **C'est précaire, mais en même temps je ne me sens pas coincée là-dedans, c'est quasiment excitant. Mais c'est précaire.** Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Mais le défi que j'ai c'est par rapport au climat, là on ne sait jamais à quoi s'attendre. C'est terrible, les vignobles brûlent en Californie, dans la vallée de l'Okanagan. **Soit il fait trop froid, soit ça brûle. Ça c'est tout un défi, auquel on ne peut rien faire.** Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

Ainsi, que ce soit à travers la résilience « c'est tout un défi auquel on ne peut rien faire » ou en convertissant la précarité en force « je ne me sens pas coincée là-dedans, c'est quasiment excitant », les entrevues révèlent que c'est la capacité à conjuguer avec l'incertitude qui permet de s'adapter à ces conditions de travail précaires.

La normalisation de la précarité au sein du secteur

Ces importantes charges de travail sont généralement anticipées par les producteurs, qui s'attendaient à être « au service » de leur entreprise. Dans ce secteur, on constate que cette lourde pression financière et temporelle est normalisée, surtout en début de carrière. Jean-Martin Fortier, la source d'inspiration de beaucoup de ces néo-agriculteurs, relate dans son ouvrage avoir vécu une période de misère avant de pouvoir vivre décemment de son activité professionnelle. Lara, qui a lu son livre « comme tout le monde » fait le même récit de ces premiers mois agricoles sous le signe de la frugalité :

La première année quand on était entre Montréal et la terre pour démarrer notre projet, on faisait du camping sauvage sur la ferme, sans électricité, sans eau potable, rien, rien. On a fait ça pendant 8 mois. Lara, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère et éleveuse

Cette situation de pauvreté transitoire est souvent défendue comme étant un passage « obligatoire » : pour beaucoup d'entre eux, les premières années seraient généralement des périodes sans rentrée d'argent, puisque les revenus serviraient avant tout à rembourser les emprunts. Ces nombreux sacrifices sont justifiés, entre autres, par l'espoir qu'ils portent leurs fruits dans le futur :

C'est long avant d'être capable de tirer un minimum de revenu, qui ne sera jamais bien élevé. Il n'y a pas beaucoup de fermes qui y arrivent. J'ai travaillé pour des fermes, ils travaillaient comme des malades, ils rushaient, l'autre ferme en 2017 rushait aussi. **Ce que je voyais, c'est que oui, il y a quelques élites montantes qui tirent leur épingle du jeu, mais c'est bien plus compliqué que ce qu'on peut nous montrer à la TV.** Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

Mais le fait d'avoir une ferme, d'être agriculteur plutôt, c'est beaucoup d'argent qui sort, très peu d'argent qui rentre. Oui, tu peux rendre viable le projet mais ce n'est pas facile, c'est beaucoup de travail pour très peu de revenus (...) C'est une grosse contrainte parce qu'il faut tout le temps que tu le vois à long terme, et je trouve que des fois c'est... **Ce n'est pas décourageant mais... Tu investis beaucoup d'énergie et de temps pour avoir l'impression d'être limite.** C'est le temps de bâtir le projet. Loïc, 37 ans, ancien graphiste, acériculteur

Ces extraits montrent que c'est la capacité à adopter une vision à long terme qui fait « tenir » ces reconversions et vient légitimer les sacrifices vécus dans le présent. La stratégie adoptée par certains producteurs pour survivre consiste ainsi à « se sacrifier » durant les premières années en espérant atteindre une situation plus stable financièrement. Les extraits indiquent qu'il leur faut donc se projeter, en investissant sur le présent afin d'espérer acquérir une qualité de vie plus confortable dans le futur.

Ainsi, si ces producteurs choisissent de poursuivre leur métier, c'est d'abord parce qu'ils avaient conscience des charges élevées de travail : les professeurs en agriculture biologique et les guides destinés aux futurs agriculteurs en feraient mention à de nombreuses reprises. Loin d'être une surprise, ces charges de travail élevées sont normalisées dans ce secteur : l'agriculture, formulée comme un « métier-passion » ou un « métier-vie » justifierait de nombreux renoncements, acceptés d'office par ces producteurs qui font l'éloge du travail et de l'*ethos* productif.

Ajuster ses prix : transiger pour un « prix juste » pour le consommateur et le producteur

Enfin, cette expérience de la précarité peut se comprendre par un ensemble de tensions concernant la fixation du prix des produits vendus. Dans leurs récits, cette situation économique modeste proviendrait de deux éléments : la difficulté d'augmenter le prix des produits ainsi que la dévaluation du travail agricole de la part d'une partie de la population, qui ne reconnaîtrait pas la valeur du travail des producteurs. Face à cet ensemble de tensions ressenties vis-à-vis de l'argent, ces « reconvertis » doivent ainsi réaliser certains deuils vis-à-vis de leur idéal de travail ou faire reconnaître la valeur de leur travail pour survivre en agriculture.

Ajuster ses prix : « nourrir le monde » à des prix abordables

L'analyse des récits révèle l'existence d'un dilemme éthique majeur que l'on retrouve chez les producteurs : la volonté de « nourrir le monde » à des prix abordables. Il a été précisé que ces reconversions agricoles n'étaient pas motivées par la recherche d'un meilleur niveau de vie. Elles s'incarnent plutôt par la mise en pratique d'engagements écologiques et sociaux, ce qui se traduit souvent par la volonté de démocratiser les légumes sains et biologiques au plus grand nombre. Dans leurs discours, les néo-agriculteurs mettent souvent l'emphase sur la volonté de « nourrir le monde » mais avec des produits jugés sains et de qualité. Pour ce faire, ils privilégient des choix de production et de distribution fondés sur la proximité et la durabilité :

Encadré 6 Les choix de production et de vente privilégiés

Qu'ils s'engagent en maraîchage, en cultures fruitières ou en élevage, les néo-agriculteurs rencontrés ont généralement fait le choix d'expérimenter des secteurs « alternatifs » à la production industrielle. On les retrouve donc sur de petites surfaces d'exploitation (presque tous opèrent sur moins de 4 hectares) au sein desquelles ils produisent des cultures diversifiées, avec des méthodes presque intégralement biologiques et parfois biodynamiques. Lorsqu'elles impliquent des animaux, ces derniers sont élevés en pâturage. Ils s'inscrivent généralement dans un modèle de ferme « à taille humaine » pour des raisons économiques, les grandes cultures leur étant inaccessibles et idéologiques, puisqu'ils s'engagent en faveur d'un modèle agricole plus écologique, peu ou pas mécanisé et qui permettrait de (re)conquérir leur autonomie au travail.

Avec ces choix de production, les producteurs ont choisi, pour l'immense majorité, de vendre leurs produits en circuits-courts. Ils optent ainsi généralement pour des méthodes de distribution en vente directe (paniers de légumes, marchés fermiers, kiosque à la ferme) pour s'assurer une marge bénéficiaire plus avantageuse, pour augmenter leur visibilité et pour rencontrer directement les consommateurs.

Avec de tels choix de production, il serait très difficile pour ces néo-agriculteurs de produire à des prix compétitifs sans mettre en péril la viabilité économique de l'exploitation. Le travail manuel, effectué sur de petites surfaces et sans l'usage de pesticides impactent les rendements et font de l'agriculture un travail qui coûte cher. Or, ces coûts de production élevés entrent en tension avec l'un des objectifs principaux qu'ils s'étaient donné : démocratiser la consommation de légumes sains et biologiques au plus grand nombre. Ce décalage entre l'accessibilité des légumes et la viabilité de la ferme constitue une contradiction ressentie par environ la moitié des maraîchers :

La tension entre le prix et raisonnable pour le consommateur et le prix juste pour le producteur

La seule chose que je trouve difficile c'est que j'aimerais ça descendre mes prix, **je travaille beaucoup mes coûts de revient, et je suis toujours tirillée là-dedans, au début les gens me disaient « mais tu ne vends pas assez cher pour ce que tu fais »**. Ce sont des clients qui me disaient ça au marché, j'étais là « oui, ok ». J'ai ajusté mes prix. Mais mon pot de confiture, il coûte 9 dollars, et c'est sûr que tout le monde ne peut pas s'acheter un pot de confiture à 9 dollars, **ça c'est un de mes objectifs, de trouver une façon équitable, que moi je puisse en vivre mais que les gens puissent y avoir accès**. Ce sont des grosses discussions, avec mon conjoint on n'est vraiment pas d'accord. **Peut-être que j'ai aussi été sans argent plus jeune et avec des enfants. Je me remets à cette époque-là, et je regarde mes produits et je me dis que je n'aurais pas pu m'acheter ça. Dans ce sens-là, est-ce que je nourris le monde ou est-ce que je nourris une partie du monde ? Ce n'est pas ça mon but**. C'est un des gros objectifs globaux que je veux me donner. C'est de faire découvrir mes produits au plus de monde pour qu'un jour je puisse baisser le prix puis les offrir à plus de monde. **Mais en ce moment je n'ai pas le choix parce que sinon, c'est moi qui ne peux pas en vivre, il faut déjà que j'ai un autre emploi. Et ça, ça me tire tous les jours**. J'aimerais ça le vendre 1,5 dollar mon mesclun floral. Ça c'est la game de l'industrie agroalimentaire, on se bat aussi contre des gros. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Une des grosses contradictions, à peu près tout le monde qui se lance dans ce modèle-là a le goût de nourrir sa communauté à des prix abordables, et après ça, tu te rends compte qu'un prix abordable, c'est un prix qui n'est pas capable de te faire vivre. Ça, c'est une grosse tension de te dire « soit je vends mes légumes à un certain prix, puis avec le fait de faire de la mise en marché directe ça te permet de garder des prix corrects, mais la notion de c'est quoi un prix correct pour des aliments, c'est quelque chose qui évolue rapidement quand tu commences à travailler là-dedans parce que tu te rends compte de toute la job qu'il y a derrière, quand tu te rappelles de c'est quoi tes références pour des prix abordables, genre les trucs en rabais chez Maxi, tu te rends compte que ça c'est absolument impossible pour toi de vendre des légumes à ce prix-là ». **Ça, ça crée des tensions,**

d'un côté tu veux avoir des conditions de travail correctes, tu veux avoir un salaire qui te permette de vivre de ça, mais d'un autre côté tu veux que ce soit accessible, tu ne veux pas avoir l'impression de faire de l'agriculture juste pour des riches. Sacha, 25 ans, ancien moniteur, ouvrier agricole

Il y a un peu comme une contradiction avec l'agriculture biologique, je trouve. **On veut tellement bien faire pour l'environnement, être bio, mais ultimement ça prend plus de main d'œuvre, fait que tu n'as pas le choix de monter le prix de ton produit, fait qu'il y a juste les bourgeois qui peuvent acheter tes choses. C'est un peu paradoxal.** Dans l'idéal ça serait ne pas plaire à des petits bourgeois qui achètent tes légumes parce qu'ils ont l'impression qu'ils font une bonne action. C'est stupide. Mais bon, la réalité c'est que c'est ça. Arnaud, 26 ans, ancien ouvrier, maraîcher

L'épreuve, pour ces néo-agriculteurs, consiste à trouver un équilibre entre le prix raisonnable pour le consommateur et le prix juste pour le producteur. Dans leurs discours, on voit que cette source de tiraillement résonne parfois avec la trajectoire passée. Le témoignage de Claudia est révélateur sur ce point, puisque la fixation d'un prix accessible à toutes les bourses renvoie à une réflexion sur son propre parcours : avec des revenus plus modestes, elle n'aurait probablement pas pu s'acheter ses propres produits. Cette tension est vécue comme une contradiction interne pour beaucoup de ces producteurs qui refusent de ne vendre qu'aux « riches ». Chez Arnaud, qui se décrit comme un « communiste à tendance libertaire », cette épreuve est vécue comme une grande source de frustration puisque les pratiques professionnelles se heurtent à l'éthique personnelle. Résigné, il ne voit d'autre choix que de « vendre aux riches qui ont l'impression de faire une bonne action », accusant la « réalité » du métier de petit producteur.

Tirillés entre la volonté de fixer leurs produits à des prix accessibles à tous et celle de vivre décemment de leur activité, les néo-agriculteurs se sentent contraints de vendre leurs produits à des prix plus chers qu'ils l'auraient souhaité au départ. Leurs expressions traduisent le sentiment de ne pas avoir de marge de manœuvre pour résoudre cette tension entre l'accessibilité des produits et les coûts engendrés pour les produire : « t'as pas le choix », « tu te rends compte que ça c'est absolument impossible pour toi de vendre des légumes à ce prix-là », « je n'ai pas le choix parce que sinon c'est moi qui ne peux pas en vivre, il faut déjà que j'ai un autre emploi ». Pour survivre en agriculture, il leur faut donc

généralement ajuster leurs prix, quitte à effectuer certains deuils vis-à-vis de leur éthique professionnelle.

Éduquer sur le « vrai » prix des légumes

L'autre moitié des producteurs ne perçoit pas cette épreuve comme une contradiction parce qu'elle ne se sent pas responsable du prix « élevé » des légumes biologiques. Ces néo-agriculteurs accusent en effet le système de régulation des prix dans l'industrie agroalimentaire comme étant responsable de la dévaluation de la valeur des fruits et légumes. Les produits importés, vendus à des prix très compétitifs en grande surface, dissimuleraient l'infériorité des charges de main d'œuvre dans certains pays du Sud, voire l'exploitation des travailleurs. Selon eux, ces travailleurs seraient sous-payés par rapport à la valeur de ces produits :

Voyons donc qu'on fait venir des tomates du Mexique, qui fait des milliers de kilomètres, ça prend les mêmes intrants, crime ils vendent ça 1,39 la livre, nous c'est 5 pièces la livre. **Au bout c'est parce qu'il y a quelqu'un qui est sous-payé. C'est ça aussi, il y a une condition sociale derrière le prix des choses que les gens ne voient pas.** Jason, 28 ans, ancien ouvrier, étudiant en agriculture

Nous on ne veut pas vivre de l'autosuffisance, on veut vivre de l'agriculture. Et dans cette optique-là, la problématique de la rentabilité elle ne se pose pas tant, **pour nous la problématique c'est qu'on ne paye pas assez cher pour la nourriture, et qu'on ne paye pas le vrai coût de la nourriture.** C'est là qu'on est comme "ok, on ne veut pas entrer dans cette logique de globalisation, où ta tomate qui vient du Mexique en plein hiver coûte 90 sous". **Parce que c'est faux que c'est le vrai prix de la nourriture. Si on payait les externalités, si on payait réellement les travailleurs, la nourriture ne pourrait pas coûter ce prix-là, on est vraiment dans cette perspective-là d'éduquer par rapport au vrai prix de la nourriture, et d'avoir cette nécessité de rentabilité parce qu'ultimement c'est une vraie job, ce n'est pas juste un hobby.** Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

Dans leurs discours émerge une critique sur la désinformation concernant le « vrai » prix des légumes : selon eux, l'industrie agroalimentaire donnerait l'illusion aux consommateurs que ces produits s'achètent à bas prix. Ainsi, plutôt que d'essayer de produire ces légumes à des

prix similaires, ils cherchent à montrer aux consommateurs que le prix des légumes biologiques est en réalité évalué à l'heure, selon le temps de travail qu'il a fallu pour les produire⁸⁷. Pour survivre, une nouvelle mission pédagogique s'ajoute à leur travail : celle d'éduquer sur le « vrai » prix des légumes, en considérant les efforts nécessaires à leur production⁸⁸.

Or, en faisant ce travail de « réinformation » auprès de la clientèle, certains producteurs mettent en relief des tensions vécues, et notamment le sentiment d'un manque de considération de la part d'une partie des clients qui ne reconnaîtrait pas la valeur de ces produits. Cette idée ne fait pas consensus chez tous les producteurs, qui affirment généralement recevoir au contraire beaucoup de reconnaissance de la part de leurs clients, mais je souhaite l'évoquer brièvement pour mieux situer les sources d'une sorte de malaise face à l'argent. Le discours d'Anthony met en évidence la critique d'un secteur dévalué, au sein duquel les petits agriculteurs biologiques « s'exploiteraient », sans grande reconnaissance de la part de la clientèle :

Les agriculteurs s'exploitent beaucoup, on porte un espèce de fardeau qui ne nous revient pas vraiment, de travailler comme des dingues, de faire un salaire de crève-faim pour essayer d'offrir des produits le moins cher possible à des gens qui ne reconnaissent pas vraiment la valeur des produits qu'on leur offre. Anthony, 27 ans, ancien étudiant en communication, producteur de fleurs

À travers l'image de l'agriculteur qui cherche avant tout à « nourrir les masses » quitte à mettre en péril sa propre survie, une partie de la population dévaloriserait l'image de l'agriculteur, ce qui se traduirait concrètement par la volonté de payer les produits le moins cher possible. Il poursuit :

C'est drôle, on dirait qu'il y a un petit paradoxe, tout le monde dit que l'agriculture c'est trop génial, pour tout le monde c'est trop cool d'être agriculteur mais d'un autre côté on va te remettre en question si tu charges plus que la moyenne pour le

⁸⁷ Ils rejoignent ainsi les théories économiques classiques (Smith, Ricardo, Marx) qui mesurent la valeur du travail (concept de la valeur-travail) en fonction de la quantité de travail nécessaire à sa production.

⁸⁸ Objectivement, cette nouvelle mission peut être perçue une charge de travail supplémentaire chez ces producteurs qui doivent défendre la valeur de leur travail auprès de leurs clients. Mais les néo-agriculteurs n'en font généralement pas un récit négatif : ce travail d'« éducation » serait réalisé « avec plaisir » puisqu'il permettrait également de faire valoir leurs convictions militantes et potentiellement de permettre d'engager les consommateurs.

même produit. Si tu arrives et que tu vends ton panier de fraises 10 dollars, la personne va te dire « hein! C'est bien trop cher » tu lui dis « combien tu gagnes de l'heure à être enseignant, ingénieur? » et tu lui demandes « combien tu penses que moi je devrais gagner de l'heure à faire pousser des fraises biologiques? », la situation se désamorcerait. D'essayer de payer le moins cher possible pour sa bouffe, au niveau de la reconnaissance on est dans cet entre-deux là. Anthony, 27 ans, ancien étudiant en communication, producteur de fleurs

Apparaît ainsi chez certains l'idée d'une sorte de « tabou » face à l'argent, relayée par cette autre productrice, qui mobilise l'argumentaire de l'image du paysan, destiné à s'auto-exploiter et à vivre avec peu. Cet héritage pourrait ainsi expliquer le « fardeau » que portent les néo-agriculteurs d'aujourd'hui, qui seraient condamnés à aspirer au mieux à une vie modeste :

On aimerait tous faire de l'argent mais oui c'est tabou, je vais te donner un exemple. L'an dernier au marché il y avait un producteur qui est arrivé avec une nouvelle voiture de l'année, un SUV, puis j'ai entendu la remarque « ouais, c'est payant de vendre des légumes ». Moi je pense que oui, c'est tabou, puis on n'ose même pas le dire que c'est tabou. Ça va loin. Mais oui, ça remonte de loin, avant c'était d'être paysan, et là aujourd'hui on est agriculteur. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Pourtant, comme l'affirment Michel Streith, Denise Van Dam et Jean Nizet (2012 : 155-156), ce sujet s'inscrit en porte-à-faux par rapport à la situation objective des agriculteurs, pour qui l'agriculture reste un projet professionnel, une carrière : « ainsi, l'agriculteur bio « éthique » serait désintéressé par l'argent, et mû uniquement par des valeurs de bien-être, de partage, de changement du monde, de modes de vie. Or, le fait même d'avoir une pratique « professionnelle » de l'agriculture oblige à un rapport avec le monde de l'argent ».

Résumé et conclusion

Dans ce chapitre, j'ai révélé l'existence d'un enchaînement de trois épreuves qui s'imposent à l'ensemble de ces néo-agriculteurs lorsqu'ils s'installent : l'annonce de la reconversion auprès de l'entourage, l'intégration dans le milieu d'accueil et l'entrée dans une situation économique souvent précaire. Ces épreuves marquent le passage d'un monde professionnel

à un autre, puisqu'elles concrétisent la bifurcation et permettent d'éprouver la réalité du métier.

L'annonce de la reconversion constitue l'une de ces épreuves. Elle consiste à faire accepter cette reconversion « atypique » auprès de l'entourage pour accéder à certaines ressources : un soutien moral, voire financier de la part de la famille qui est parfois prête à s'investir dans le projet agricole. J'ai montré qu'il était plus ou moins aisé de défendre ces bifurcations en fonction de l'origine sociale des « reconvertis ». Les personnes issues de professions « privilégiées » et celles qui choisissent de retourner à l'agriculture doivent justifier et expliquer les causes d'une telle reconversion, tandis que l'entourage accepte plus naturellement la réorientation d'individus plus jeunes et de ceux qui œuvraient dans des métiers dits « précaires ».

L'intégration sociale, locale et professionnelle constitue une deuxième épreuve. Contrairement aux acteurs du « retour à la terre » des années 1970, les néo-agriculteurs cherchent de nos jours à s'intégrer dans leur milieu d'accueil. J'ai souligné que les conditions d'intégration dépendent de la capacité à « porter plusieurs casquettes » et à investir plusieurs types de réseaux. Les réseaux politiques ou associatifs, non nécessairement liés à l'agriculture, permettent de faire le pont entre l'ancienne et la nouvelle vie et tendent à briser l'isolement. La communauté d'accueil, et notamment le voisinage, est susceptible de donner accès à certaines ressources et favorise un ancrage local. L'intégration dans une « communauté de pratique » solidarise ces néo-agriculteurs autour de luttes et de valeurs communes, ce qui tend à consolider leurs engagements militants.

Coûts de production importants, lourds investissements, faibles revenus : l'agriculture génère des situations socio-économiques souvent décrites comme étant très précaires. C'est un consensus presque général qui émerge des entrevues : celui d'un secteur d'activité qui coûte cher et qui nécessite de gros sacrifices, tout particulièrement les premières années. J'ai indiqué que ces inégalités de ressources placent les néo-agriculteurs dans des situations dans lesquelles il leur est plus ou moins facile de composer avec cette situation de précarité objective. Chez ceux qui n'ont pas accès aux subventions gouvernementales, ne disposant pas de capital de départ et dépourvus de revenus extérieurs, devenir agriculteur et le rester se révèle beaucoup plus compliqué.

Chapitre 8. Devenir agriculteur et le rester : le résultat d'une « vocation » en devenir

En passant d'un monde professionnel à un autre, les néo-agriculteurs se trouvent confrontés à la nécessité de procéder à certains sacrifices qui peuvent constituer des coûts de déplacement importants⁸⁹ (Paranthoën, 2014). Pourtant, malgré ces épreuves et ces difficultés qui se présentent à eux au quotidien, ils se disent globalement satisfaits de leur travail et heureux d'avoir choisi l'agriculture. En dépit de ces conditions socio-économiques difficiles et de cette pression temporelle, la majorité considère avoir « réussi » sa bifurcation professionnelle. C'est ainsi le « paradoxe » de ces discours sur le bonheur au travail qu'il convient d'examiner dans ce dernier chapitre.

La décision de demeurer en agriculture malgré les contraintes et les difficultés constitue la 3^e et dernière temporalité commune de ces bifurcations. Pour comprendre ce qui retient ces producteurs dans leur travail, je propose de passer en revue les discours de survie qui ont été le plus souvent évoqués au cours des entretiens. En élaborant ces discours de survie, les néo-agriculteurs tentent de rationaliser⁹⁰ leur « vocation » et de justifier la pertinence de leur reconversion face aux épreuves qui s'imposent à eux. Je propose ainsi de revenir sur les dimensions subjectives du « succès » de ces bifurcations en analysant ce qui les maintient dans leur travail. Devenir agriculteur et le rester suppose généralement de chercher la valorisation ailleurs que dans les hauts revenus ou dans la possibilité de se libérer du temps pour soi⁹¹. Dans ce secteur d'activité, les rétributions sont plus souvent symboliques que matérielles : la reconnaissance sociale, la stimulation intellectuelle, le sentiment

⁸⁹ Les coûts de la mobilité sociale peuvent être économiques, lorsqu'elle entraîne la baisse du niveau de vie, mais ils peuvent également être psychologiques (frustration, perte de motivation) (Pagis et Pasquali, 2016)

⁹⁰ J'entends par « rationalisation » le processus qui mène les individus à justifier un comportement et lui donner sens (Weber, 2000 [1904-1905])

⁹¹ Notons également que le rôle de certaines transformations qui découlent de ces bifurcations agricoles tendent également à engager ces producteurs dans leur métier. Sans parler de la formation d'une identité professionnelle d'agriculteur, peu développée en entrevue, l'ensemble de routines, de « privilèges » et d'acquis tendent à maintenir ces travailleurs dans leur métier.

d'indépendance et d'une qualité de vie jugée bonne constituent des sources de satisfaction souvent bien plus mises en avant que le prestige ou la richesse économique⁹².

Je reviendrai dans ce dernier chapitre sur les trois sources de satisfaction les plus citées par les néo-agriculteurs à l'issue de leur bifurcation : la « richesse » qualitative du mode de vie en agriculture, le contenu du travail et la reconnaissance sociale de la part de la clientèle. Pourtant, lorsque les coûts de maintien sont jugés trop importants, certaines personnes se résignent à quitter le métier. Je reviendrai dans une dernière partie sur la trajectoire de néo-agriculteurs qui ont choisi de sortir du métier.

Le mode de vie : reconsidérer ses « besoins » essentiels

Pour bien vivre avec des revenus souvent modestes, une bonne partie de ces « reconvertis » tente de réduire drastiquement sa consommation en s'efforçant de se concentrer sur ses besoins « réels ». Plus que le prestige ou les hauts revenus, plusieurs d'entre eux valorisent ce mode de vie plus sobre, perçu comme plus « authentique », « réel » ou concret ». La reconquête du sens au travail est réalisée en ajustant ses aspirations professionnelles et personnelles à un mode de vie plus simple et en (re)politissant l'idée de précarité, érigée en choix de vie.

⁹² Si elles fondent aujourd'hui la satisfaction au travail chez les producteurs, ces « retombées positives » de l'agriculture n'étaient pas nécessairement attendues, ou anticipées. Certains éprouvent parfois de la satisfaction à être agriculteur pour d'autres motifs que les aspirations qui les ont conduits à l'agriculture. Dès lors, l'identification de ces sources de satisfaction renseigne sur l'évolution des aspirations, toujours processuelles et perméables à l'expérience concrète de travail.

La simplicité volontaire comme art de vivre : convertir la précarité en force

Pour faire face à une situation socio-économique de précarité objective, certains producteurs valorisent les valeurs morales de la décroissance et la capacité de bien-vivre avec peu. Si la simplicité « volontaire » peut se voir comme une contrainte, puisque l'entrée dans le monde agricole se traduit généralement par l'abaissement du niveau de vie, elle est pourtant érigée en choix de vie par une partie d'entre eux. Plusieurs se sont installés en agriculture avec la volonté d'adopter un mode de vie plus simple et de « vivre autrement ». Ils s'apparentent aux « *holistic simplifiers* » analysé par Amitai Etzioni⁹³ (1998), frange la plus radicale d'adeptes de cette philosophie, qui ne tentent pas seulement de transformer leur mode de consommation mais l'intégralité de leur style de vie. À l'autre bout du spectre, la simplicité volontaire est imposée à d'autres producteurs, faute de moyens matériels et de ressources économiques pour consommer davantage⁹⁴. Subie ou choisie, l'abaissement du niveau de vie finit généralement dans tous les cas par être assumé par ces producteurs qui font un récit positif de ce mode de vie plus modeste à l'issue de leur bifurcation.

Bien vivre avec peu suppose de limiter ses dépenses et d'augmenter la part d'autoproduction. Dans l'échantillon, tous les maraîchers consomment les produits issus de leur propre production : l'autoconsommation de fruits et légumes constitue un puissant motivateur dans ces reconversions agricoles⁹⁵ pour des raisons économiques mais aussi politiques et sanitaires. Cette philosophie de vie se transpose également sur certaines pratiques. Sommés d'imaginer des solutions pour survivre au quotidien, ces conditions de vie souvent précaires contribueraient à affûter leurs compétences en bricolage et en récupération. Cette éthique du bricolage les pousse à rompre le cycle consommation-destruction et à convertir

⁹³ Etzioni (1998) distingue trois types d'adeptes de la simplicité volontaire : les « *downshiffters* », modérés, vont choisir d'agir sur certains compartiments de leur vie, mais conserveront globalement le même style de vie. Les « *strong simplifiers* » choisiront de quitter leurs emplois bien rémunérés, à réduire considérablement leur temps de travail ou à prendre une retraite anticipée pour vivre avec moins. Enfin, les « *holistic simplifiers* », les plus radicaux cherchent à convertir l'intégralité de leur style de vie pour l'ajuster à sa philosophie de vie.

⁹⁴ Cela rejoint surtout le point des « entrepreneurs », qui seront présentés dans la partie suivante.

⁹⁵ Plusieurs éleveurs et apiculteurs interrogés ont choisi, conjointement à leur production principale, de pratiquer une agriculture vivrière pour leurs propres besoins.

symboliquement l'idée même de ce qui est « défectueux » ou « inutile ». Ce qui pourrait être perçu comme étant négatif par certains est ici valorisé : la récupération est appréhendée comme une activité créative, qui pousse à voir les choses autrement, à être plus patient. Cet art de vivre, érigé sous le signe de l'inventivité et du bricolage fonde un nouveau rapport au monde, puisqu'il permet de repenser les objets du quotidien :

Ce que j'aime le plus de l'agriculture, c'est que quand je regarde un objet, je ne regarde pas pourquoi il a été conçu mais qu'est-ce que je peux faire avec. Je regarde un vieux CD qui ne marche plus, je me dis « cool, ça fait un bel épouvantail », au lieu d'avoir un déchet. C'est ça que je trouve le plus le fun, de me pousser à vouloir voir les choses différemment. Kev, 28 ans, auparavant dans le domaine de la sécurité, producteur de fruits

Nous on est devenus des experts de la récupération, c'est vrai, on est aussi beaucoup plus patients. Nos choses ne tournent pas toujours rond, on n'a pas les systèmes hyper automatisés, dans notre cas on fait le plus de choses nous-mêmes. Donc mon chum fait la soudure mécanique, moi je m'occupe de la comptabilité, de la gestion, de la planification. Et nos voitures ont 15 ans. Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Ces extraits révèlent bien que la satisfaction au travail et dans la vie quotidienne passe par la conversion de la précarité en force, en inventivité. L'ingéniosité, la récupération, la débrouille sont valorisées : elles se présentent comme des actes de résistance face à la société de consommation, tout permettant de mettre en pratique ses principes écologiques (ne pas jeter, réutiliser, réparer). La portée politique attribuée à ces petits gestes constitue l'une de ces stratégies leur permettant de « réenchanter » leur métier et de se maintenir en agriculture.

Mais la simplicité volontaire n'est pas toujours facile à vivre au quotidien. Elle implique un certain nombre de « sacrifices » de la part de ces producteurs qui sont sommés de vivre avec peu. Pourtant, cet art de vivre est souvent présenté comme un choix qui permet de respecter certains principes personnels correspondant à une éthique professionnelle, tels que la volonté de maîtriser la taille de sa production ou de ne pas embaucher d'employés :

Donc là, oui, après 3 ans on commence à être tannés de travailler à l'extérieur puis d'être moins valorisés économiquement. J'aimerais acheter plus de chocolat, plus de vin, mais on fait des choix comme ça. En espérant que... Ça se peut qu'on ne gagne pas assez d'argent pour avoir la vie qu'on veut, **mais on reste**

petit parce qu'on ne veut pas avoir 7 employés non plus. Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

Je pense que tu ne devrais pas avoir plus d'employés que de propriétaires dans une entreprise. Je pense qu'à ce moment-là, ça devient trop gros et que les salariés se font bien plus fourrer. **Non, moi je suis bien correct avec l'idée d'être pauvre toute ma vie. Ça ne me dérange vraiment pas.** Arnaud, 26 ans, ancien ouvrier, maraîcher

Une partie de ces producteurs parviennent à faire « tenir » ces reconversions agricoles dans la durée en se concentrant sur les raisons qui les ont poussés à bifurquer et ce, malgré une situation de précarité objective. Pour certains de ces « reconvertis » qui présentent cette philosophie de vie comme un choix assumé depuis le début, la réduction du niveau de vie n'est pas vécue comme un compromis. Au contraire, elle s'agence avec leurs valeurs environnementales et post-croissance que revendiquent ces néo-agriculteurs : beaucoup parlent de se concentrer sur ce qui est jugé « essentiel », de « ralentir », d'« être heureux avec peu ». Comme dans l'enquête de Camille Hochedez et ses collègues (2021), les néo-agriculteurs ne vivent pas l'abandon de certains privilèges économiques comme un déclassement mais comme un choix de vie leur permettant de se rapprocher de certains idéaux : l'autonomie au travail, la conquête d'une qualité de vie désirable, la redéfinition de leurs conditions de travail. L'agriculture devient finalement une « vocation » en devenir puisqu'elle transforme les habitudes de vie et le rapport au travail de ces producteurs, qui s'engagent graduellement dans leur travail.

En effet, la portée politique de la simplicité volontaire, centrale dans les discours d'une bonne partie des producteurs, participe à faire tenir ces bifurcations dans le temps. Lorsqu'ils choisissent d'abaisser leur niveau de vie par conviction, c'est généralement pour faire valoir l'idée d'une mission ou d'engagements sociaux « incorruptibles ». Que ce soit pour s'inscrire en opposition avec l'ancienne carrière (Jack) ou par certitude contribuer au bien commun (Kev), la volonté de vivre avec peu laisserait la place au déploiement d'une mission sociale :

Et le but à moi et ma conjointe c'est de payer les factures. On a compté, on veut un revenu à deux à 20 000 dollars, et on est heureux, pas besoin de plus. (...) **Parce que bien du monde dit que devenir agriculteur, surtout au Québec ou au Canada, ce n'est pas un métier, c'est de faire un don, un don de toi pour la**

société. Avec nos salaires, on est presque bénévoles. Kev, 28 ans, auparavant dans le domaine de la sécurité, producteur de fruits

Faire beaucoup d'argent ce n'est pas important, c'est même devenu un défaut, j'ai bien de la misère à charger du monde. Ce n'est pas ça qui m'attire du tout, tant qu'on a assez pour vivre, je suis comblé. (...) Ce qui est différent avec la ferme, **ce qui est important c'est ce qu'on peut offrir aux gens, pas ce qui me pourrait me payer en compensation pour ce qu'on donne mais juste de recevoir des gens ici, de montrer nos jardins, puis de parler de ce qu'on fait.**
Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Les extraits présentés ci-dessus montrent que le « refus » de l'argent est associé à une conception morale, comme si l'argent viendrait entacher la pureté de la démarche entreprise. « Faire un don de soi pour la société » : l'expression est forte, mais elle effectivement partagée par d'autres néo-agriculteurs. À l'instar des « news agrarians » étudiés par Neil D. Hamilton (2010) aux États-Unis, un grand nombre de nouveaux agriculteurs au Québec conçoit l'agriculture comme un service public. Les néo-agriculteurs rejoignent la position des travailleurs de « l'économie sociale et solidaire » chez qui les normes de désintéressement, d'engagement citoyen et de générosité permettent d'expliquer le fait qu'ils se contentent de faibles revenus (Hély, 2010). Dans ces professions qui se vivent sous le mode de l'engagement, ces travailleurs « accordent sans doute une grande importance à l'aménagement du temps de travail et à l'aspect "militant" c'est-à-dire à l'objet même de leur travail qui devient une source de motivation. Cela compense alors probablement les points défavorables : salaires peu élevés, problèmes de statuts et de carrières... » (Dupuis, 1985 : 177). La force de leurs engagements écologiques, politiques et sociaux estompent les conditions qui peuvent être perçues comme étant difficiles par d'autres telles que la faible rémunération, le travail physique ou les horaires de travail allongés.

La reconquête d'une qualité de vie désirable

La philosophie de la simplicité volontaire est indissociable de l'appréciation de ce que ces producteurs possèdent déjà. Ainsi, pour faire avec une situation de déclassement objective qui se traduit généralement par l'abaissement de leurs revenus, les discours de survie de

certaines néo-agriculteurs s'agencent autour de la reconquête d'une qualité de vie jugée meilleure. Dans leurs discours, plusieurs producteurs valorisent l'environnement de travail, réalisé à l'extérieur et dans la nature ainsi que l'autonomie qui donne la possibilité de « choisir » ses horaires, son rythme et ses tâches de travail. Parallèlement, beaucoup d'entre eux s'estiment « chanceux » de pouvoir profiter des ressources qui s'offrent à eux : disponibilités des fruits et légumes frais, des œufs, des produits qu'ils transforment eux-mêmes. Ce sont ces externalités positives, ressenties par un mode de vie jugé plus riche, qui consolident le sens de la bifurcation :

Quand tu es capable de produire ta nourriture, tu as un sentiment de liberté et de satisfaction incroyable. Après ça, d'être capable de produire, notre amélioration est significative d'année en année, ça devient vraiment gratifiant. Puis c'est comme ça qu'on vit, **je me sens très bien dans mon mode de vie, j'extrait le moins possible de ressources, je dépends de moins en moins des autres.**
Max, 33 ans, ancien ouvrier en foresterie, néo-paysan

Tu n'as pas la chance de voir ce que je vois, mais l'environnement de travail c'est magnifique. C'est le meilleur environnement que quelqu'un peut rêver selon moi. **Donc juste ça, c'est une énorme différence.** Rémi, 25 ans, ancien étudiant en sport, éleveur

Par rapport aux plus jeunes, les producteurs s'étant installés tardivement mettent plus souvent l'emphase sur le sentiment d'être en meilleure santé depuis leur reconversion⁹⁶. Malgré les charges de travail élevées et la pénibilité physique de certaines tâches, c'est pourtant l'amélioration de leur santé sur le plan physique et mental qui est mise de l'avant : l'agriculture est perçue comme le moyen de vivre en meilleure santé et de mieux vieillir. S'ils s'accomplissent dans leur vie professionnelle, c'est parce que le mode de vie induit par le métier aurait des retombées positives sur la qualité du sommeil, la santé physique et le stress⁹⁷. C'est en comparant leur style de vie actuel avec leur existence précédente qu'ils estiment avoir fait le « bon choix ». Alors qu'elle a travaillé dans un bureau durant toute sa

⁹⁶ Notons que ces producteurs qui opèrent presque tous en bio ne sont pas exposés aux pesticides, et donc au développement de certaines maladies ou cancers, ce qui n'est pas le cas de l'ensemble des agriculteurs au Québec.

⁹⁷ Notons néanmoins que ces trois producteurs présentés sont relativement expérimentés par rapport à d'autres personnes rencontrées en phase d'installation et potentiellement sujettes à des niveaux de stress plus élevés.

carrière, c'est le travail à l'extérieur et l'ensoleillement que valorise Marie-Josée dans le cadre de son nouveau métier. Chez André, c'est la plutôt la diminution du stress par rapport au milieu de la recherche qui est mise de l'avant. Christophe, qui a travaillé à l'usine toute sa vie, invoque quant à lui l'environnement de travail au contact des micro-organismes pour faire face aux maladies :

L'Alzheimer me fait très peur, et je me dis que si je travaille mon cerveau, que je continue à apprendre, je suis tout le temps à l'extérieur, je vais prendre tout ce qui est bon pour moi. Écoute depuis toujours j'ai fait de l'insomnie, et ici je dors 8 ou 9 h par jour. Je pense qu'avant j'étais toujours à l'intérieur, ici je suis 12h dehors, c'est l'ensoleillement, la vitamine D, le bonheur de faire ce que je veux. La retraite, c'est ça, ce n'est pas de s'asseoir et d'attendre de mourir, c'est de faire ce qu'on veut. Oui, c'est une retraite, mais différente. Marie-Josée, 55 ans, ancienne comptable, zoothérapie et maraîchage

Une diminution considérable du stress par rapport à la fréquentation d'un département universitaire. Même chose par rapport à un travail de consultant. Beaucoup de moins de stress mais aussi une qualité de vie, j'estime que j'étais plus tellement en bonne santé quand j'ai terminé le temps que j'ai passé à l'université. **Je suis en bien meilleure santé aujourd'hui, je suis beaucoup moins stressé et au fond, j'ai une vie de bien meilleure qualité.** André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

Écoute, depuis 2004 je n'ai jamais eu une grippe. J'ai zéro seconde de maladie depuis 2004. En ville à tous les mois de février j'étais malade comme tout le monde. Puis depuis que je suis ici je n'ai jamais été malade. L'environnement, je suis toujours dehors, toujours en train de faire de l'exercice, j'ai une alimentation saine, **j'ai un excellent mode de vie, une combinaison de tout ça. Je suis en contact avec des micro-organismes en permanence, qui sont selon moi le meilleur vaccin qu'un être humain peut avoir.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Ces extraits mettent en lumière l'évolution du rapport au travail, puisque la bonne santé physique et mentale *devient* un impératif dans sa vie professionnelle, un besoin à combler. La qualité de vie, mesurée par une bonne santé physique et mentale vient supplanter le prestige, la carrière ou le salaire. (Re)mise au centre de leurs priorités, la qualité de vie devient ainsi un élément de rétention dans le travail chez certains producteurs qui estiment que leur métier leur permettrait d'atteindre l'état de santé et de bien-être qu'ils désirent.

Si le mode de vie constitue un facteur de maintien en agriculture, c'est également parce qu'il tend à transformer les habitudes de vie d'une partie de ces producteurs. Après plusieurs

années dans le monde agricole, il semblerait très difficile à certains de devoir renoncer aux privilèges de la campagne. Aujourd'hui, beaucoup d'entre eux trouvent l'univers urbain trop stressant et ne souhaitent pas retourner en ville. Sans nécessairement transformer leur identité, l'agriculture contribue néanmoins à radicaliser certaines de leurs positions sur le mode de vie urbain et sur certaines normes de réussite sociales :

J'avais plus de colère envers les gens qui ne produisent pas quelque chose tangible. Ou avec les bureaucrates, ce n'est pas une qualité que j'aime, mais je vois que j'ai plus de colère envers le luxe, les bureaucrates, les emplois ou il n'y a pas de production. Je pense que je suis... Je vis une vie beaucoup plus lente, maintenant quand je vais en ville, je trouve que ça va vite, il y a beaucoup de stimuli, c'est stressant. **À la ferme, il y a une routine, c'est plus tranquille, donc je deviens peut-être moins tolérante au stress de la ville.** Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et élèveuse

Le packaging d'une ferme vivrière, ça vient avec tout. C'est quelque chose qui est immense, c'est un mode de vie, tu peux en prendre un petit peu mais tu tombes là-dedans... Où je me sens vraiment à part, c'est dans les traditionnelles rencontres de famille, à Noël, **je sais plus quoi dire parce que les gens sont tellement dans un mode de vie qu'on est pas du tout, on n'a pas de TV.** Max, 33 ans, ancien ouvrier en foresterie, néo-paysan

Quand on va sur le plateau à Montréal, on revient et on est tout le temps dépassé par leur mode de vie consumériste, l'apparence, la carrière, surtout quand on va voir des gens du plateau. Roxanne, 36 ans, ancienne travailleuse sociale, néo-paysanne

Avec ces extraits, il apparaît que la vie d'agriculteur tend à renforcer la dichotomie entre ce qui est jugé « futile » ou « superficiel » par rapport à ce qui est perçu comme étant « authentique » ou « concret ». On le voit dans leurs discours : le clivage entre « eux » et « nous » (Hoggart, 1957) qui se traduit ici par l'opposition avec les « gens de la ville » ou les « bureaucrates » cristallise les valeurs morales qu'ils défendent. Au fil du temps, les valeurs de certains « reconvertis » s'agencent avec celle de l'*ethos* paysan (Droz et Forney, 2007) valorisant par exemple la production et la valeur du travail. C'est aussi ce qui maintient une partie des néo-agriculteurs dans leur travail : ces traits partagés avec la culture rurale, voire paysanne, renforcent leur adhésion au métier.

Le contenu du travail : revaloriser l'agriculture

L'idée d'une « vocation » ayant conduit à embrasser le métier d'agriculteur est loin d'être majoritaire dans les discours des participants, cette dernière s'étant souvent révélée bien plus tard, après les années. Pourtant, il est intéressant de constater que le contenu du travail constitue *a posteriori* une grande source de satisfaction chez ces néo-agriculteurs. Alors que les tâches reliées au métier sont rarement mises en avant pour expliquer ces reconversions agricoles, elles sont pourtant exprimées comme de puissantes sources de satisfaction chez ces producteurs qui y voient un moyen de qualifier positivement leur métier.

Complexité et diversité du travail agricole

Lorsque l'on s'attarde sur leurs pratiques effectives de travail, les résultats ont montré que le métier exigeait de nombreux sacrifices de la part des producteurs, le temps de travail empiétant souvent sur le temps personnel. La complexité et la diversité des tâches peuvent sembler difficiles et chronophages, mais elles sont pourtant souvent mentionnées comme des facteurs de rétention dans le métier.

Si ces charges de travail ne sont pas vécues négativement, c'est d'abord parce que la plupart affirment ne pas le sentiment de travailler. En comparant l'agriculture avec leur carrière précédente, plusieurs producteurs cherchent à puiser les « bons côtés » de leur métier : le travail à l'extérieur, les ressources qui leur sont offertes :

Je n'avais pas l'impression de travailler vraiment. On se levait super tôt le matin mais ça ne m'a jamais dérangé. **Tandis que mon cadran sonne le matin pour aller travailler chez Statistique Canada ça me fait chier.** Rémi, 25 ans, ancien étudiant en sport, éleveur

La rigueur, le travail acharné, mais toujours dans le plaisir. **Mes enfants je les ai élevés en leur disant « Papa s'en va travailler ? Non, papa s'en va s'amuser ».** **Moi je m'amuse, je ne travaille pas. Je suis à la retraite depuis 2004, je fais ce que je veux quand je veux tout le temps.** Les fins de mois sont tough, mais c'est tough comment, quand tu te compares à un mode de vie en ville. Moi j'ai mes œufs le matin. Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Être dehors c'est vraiment le fun. J'ai passé l'été dehors, il n'y a rien qui peut battre ça. Être dehors versus être dans un bureau dans le centre-ville de Montréal, non. Éric, 60 ans, ancien expert-comptable, maraîcher

On voit dans ces extraits que si les charges élevées de travail ne sont pas vécues négativement, c'est parce que ces producteurs disent souvent avoir le sentiment qu'elles n'empiètent pas sur leur temps personnel. Cette conception du temps « mêlé » (Lanciano et al., 2010) dans laquelle le travail est envisagé comme un « tout » qui permet de vivre et de travailler en même temps permet de justifier les longues heures passées à travailler. Le brouillage de la frontière entre le travail et les loisirs donne le sentiment à plusieurs de ne pas compter leurs heures. Pour cette productrice par exemple, le travail, réalisé sur son lieu de vie lui donne la possibilité de passer du temps avec son conjoint ou ses enfants, en permettant ainsi de concilier la sphère du travail avec celle de la famille :

C'est cool parce que je travaille avec mon conjoint, même si c'est un défi, ça nous rapproche beaucoup. On est toujours ensemble. Dans le fond c'est notre milieu de vie donc pour les enfants je trouve ça très cool. Ils voient qu'ils ont deux parents travailleurs autonomes, qui réussissent à survivre, c'est un exemple pour moi qui est vraiment bon, c'est deux entrepreneurs qui en même temps réussissent à se libérer du temps et à passer la majorité de leur temps avec eux autres. Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Outre le plaisir au travail, les participants valorisent également la diversité des tâches et l'absence de routine au sein leur métier : le sentiment de ne « jamais s'ennuyer » et « d'apprendre tous les jours » sont des expressions qui ont été fréquemment rapportées. Une fois la reconversion aboutie, nombreux sont ceux qui se disent satisfaits d'exercer simultanément plusieurs métiers : agronome, électricien, manœuvre, mécanicien, vétérinaire. L'adaptation et l'ingéniosité requises pour faire face aux réalités du marché et aux aléas du métier tendent à galvaniser certains producteurs, qui doivent composer avec les différentes réalités du métier. La plurispécialisation des néo-agriculteurs, qui doivent être compétents dans plusieurs domaines d'activités tend à faire front à un univers de travail « en miettes » (Friedmann, 1964). Une bonne partie des « reconvertis » va chercher le sens au

travail dans la dimension créatrice et évolutive des tâches⁹⁸. Ces extraits mettent en lumière la valorisation de la diversité des tâches agricoles, non seulement perçues comme stimulantes mais aussi « thérapeutiques » :

Pour moi c'est tellement un domaine intéressant, c'est tellement rare que je vais rester à un emploi pendant plus de deux ans, parce que facilement je vais m'ennuyer, j'aurais tout vu. On dirait qu'avec l'agriculture, non, on est vraiment à la merci du climat, à la merci du service qu'on donne, est-ce que notre entreprise va être capable d'avoir autant de gens en paniers de légumes l'année suivante. Je ne sais pas, **je trouve que c'est tellement diversifié, et il y a tellement de choses qu'on peut faire dans ce domaine-là, que j'ai l'impression que je ne vais jamais m'écœurer.** Lara, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère et éleveuse

Ce que je trouve fun, c'est que ce n'est tellement pas routinier. Il n'y a pas une journée qui se ressemble dans tout l'été. On début on commence plus physiquement à travailler le sol, les planches, après ça on plante on désherbe, on récolte. C'est comme un projet que tu commences à A et que tu finis à B. Il y a comme une suite logique. **Je trouve ça hyper thérapeutique de voir les choses évoluer.** David, 34 ans, ancien étudiant en biologie, maraîcher

Ces extraits montrent que les situations d'incertitude ou de précarité sont ainsi reconsidérées : plutôt que de les percevoir négativement, elles sont réinterprétées comme des défis dans lesquels les néo-agriculteurs ont la possibilité de développer leurs méthodes de production et de s'améliorer en tant qu'agriculteurs.

Enfin, c'est la complexité des tâches qui est mise en avant par les participants. Leurs propos mettent en lumière les « bénéfices psychiques du travail manuel » (Crawford, 2009) : l'ingéniosité, la réflexion et la mobilisation de savoirs permettrait de requalifier l'agriculture. À l'image d'un métier « pour quelqu'un de stupide » se substitue celle d'un travail « stimulant intellectuellement » pour lequel il faudrait donner « tout son cerveau ». Ainsi, si certains producteurs aspiraient au départ à réaliser « toute la chaîne de production », ils sont peu à mentionner l'acquisition de compétences variées comme étant à la source de leur virage professionnel. Après coup, l'apprentissage de ces savoir-faire hétérogènes est pourtant formulé comme une source de satisfaction, voire de fierté puisqu'il permettrait de rehausser

⁹⁸ Les néo-agriculteurs valorisent ainsi ce que Dominique Méda (2013) a observé sur les nouvelles attentes des travailleurs au Québec : l'activité concrète, qui doit permettre de « continuer à apprendre »

la valeur sociale du travail agricole : un travail polyvalent et qualifié, qui nécessite des capacités de débrouillardise et d'inventivité :

Il y a toujours quelque chose à apprendre là-dedans. Plus t'en sais, plus tu as l'impression que tu ne sais rien. Tout devient très pointu, très spécialisé, dans tous les domaines c'est comme ça. L'apprentissage, c'est hyper intéressant. On a les webinaires, je fais partie des conseillers vins du Québec et de recherche et développement, tout ça m'intéresse. **C'est stimulant intellectuellement aussi, cette partie-là m'intéresse.** Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

J'aime aussi comment, malgré que ce soit vu comme un emploi pour quelqu'un qui est stupide, qui n'est pas super allumé, moi je trouve qu'il faut que je donne tout mon cerveau, toutes mes habiletés. Parce que c'est tellement varié, ça change à chaque jour. Il faut que je sois allumé pour prendre des décisions. Il faut être biologiste, agronome, électricien. **C'est tellement varié que je me sens poussée, j'apprends toujours.** Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

Quelque chose de vraiment cool, c'est que je trouve que c'est un bel équilibre entre le travail mental et le travail physique. Il faut que tu travailles tes bras, que les choses soient plantées, récoltées mais tu dois aussi être le cerveau derrière, planifier tout ça. C'est un travail d'organisation assez phénoménal, surtout quand on veut avoir admettons une certaine sorte de légumes disponible à tel moment dans l'année, essayer d'optimiser ça selon l'année. **Il y a toute une science derrière ça, et chaque année, de vouloir t'améliorer, ça laisse vraiment la place au travail mental. L'équilibre entre les deux je le trouve vraiment intéressant.** Arnaud, 26 ans, ancien ouvrier, maraîcher

Si certains néo-agriculteurs disent ne pas avoir le sentiment de s'ennuyer, c'est parce qu'ils perçoivent leur métier comme un « challenge intellectuel ». Selon eux, il ne s'agirait pas uniquement d'appliquer certains principes ancrés dans une tradition mais d'expérimenter, d'innover⁹⁹. C'est l'inventivité et la réflexion qui donnent sens au travail, et particulièrement dans certains secteurs comme l'apiculture :

Le travail avec les abeilles, c'est un défi intellectuel permanent. On comprend un certain nombre de choses mais on ne comprend jamais tout. **C'est un challenge intellectuel (...)** On passe notre temps à faire de l'expérimentation. **La façon dont je le fais c'est de façon empirique, par essai et erreurs, on ajuste et on est**

⁹⁹ C'est ce qui fait dire à Geneviève Pruvost (2013) qui a travaillé sur une population similaire, que le travail (autoproduction) se rapproche ainsi de l'œuvre (Arendt,1993) puisqu'il s'agit de chercher continuellement à améliorer son geste et ses méthodes productives.

constamment obligés de s'améliorer. André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

Il y a une complexité à travailler avec les abeilles que l'on n'a pas nécessairement ailleurs, parce que l'abeille en elle-même, c'est un médium, ce n'est pas une finalité. Quand on travaille avec des abeilles on travaille avec des fleurs, donc avec la biodiversité du terrain. L'abeille est un médium pour aller chercher une empreinte du territoire, qui se manifeste sur la forme d'un sucre, le miel. Paul, 30 ans, ancien chargé de recherche, apiculteur

La complexité des tâches, la nécessité de s'adapter et de se développer perpétuellement est vécue comme une stimulation intellectuelle, qui tendrait à contrebalancer les tâches strictement reliées au travail physique. Cet équilibre entre le travail physique et manuel contre le sentiment d'« incomplétude » parfois ressenti dans leur ancien travail de bureau. Galvanisés par ce qui peut être perçu comme exigeant ou stressant, une bonne partie des néo-agriculteurs tire du sens de ces tâches complexes.

Des tâches laborieuses réalisées pour soi

Dans la partie précédente, j'ai tenté de déconstruire les discours sur le contenu du travail pour comprendre comment les producteurs donnaient sens à leur métier. Je propose cette fois d'examiner les mêmes discours sur le travail, mais en ciblant ceux qui valorisent l'effort et l'*ethos* productif.

Il a souvent été dit que l'agriculture comportait des tâches décrites comme répétitives, souvent difficiles pour le corps, les menant parfois à s'essouffler. Mais plutôt que de percevoir ces conditions de travail comme un désagrément, la dimension physique du métier est généralement plutôt bien tolérée : les personnes qui occupaient des emplois de bureau se réjouissent de faire du « sport tous les jours ». Beaucoup iront tirer du positif de ce qui peut être vécu par d'autres comme une tâche laborieuse :

C'est vrai que physiquement c'est difficile, tu es penché, tu as le dos cassé, tu rentres des trucs dans la terre, tu es ramené à ta condition d'humain. Tu as mal au dos, tu es raqué, tu es tiré de partout. Mais il y a quelque chose d'intéressant

à faire des mouvements répétitifs, il y a quelque chose de, pas de méditatif, mais tu parles à quelqu'un... **Je pense qu'il faut sortir du positif de ces moments-là**, de créer de ces moments-là. Lucas, 27 ans, ancien cuisinier, maraîcher

It's hard work, but it's rewarding, at the end of the day we go to bed and we know what we've done. We know the efforts that was put into it, and we feel accomplished. Marco, 52 ans, auparavant dans la finance, néo-paysan

La charge de travail, même si elle est monumentale, elle me fait vraiment plaisir quand même. Même si je suis brûlée après des journées de 14h, je me sens à la bonne place, je pense que c'est de voir le concret de ce qu'on fait, de partir de zéro, quand on est au printemps et qu'on met des semences dans la terre, après avoir planifié pendant deux mois tout ce qu'on allait faire, et de voir les légumes dans les paniers des gens. Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

Les extraits révèlent une reconstruction positive de l'effort et du travail physique. Chez Lucas, les mouvements répétitifs, associés à la condition ouvrière, sont ici réhaussés d'une connotation positive. Les discours de Marco et de Clara mettent en lumière la lisibilité des efforts accomplis. Le travail manuel, même répétitif et difficile resterait un travail concret livrant un résultat : c'est aussi ceci qui fait sens chez ces producteurs.

Dans leurs discours, la valorisation de l'effort tend à faire de l'agriculture un métier « qui se mérite ». Certains producteurs cherchent ainsi à abattre la représentation de l'agriculture comme celle d'un métier « bucolique » et pratiqué par les « hippies », image que partageraient certains consommateurs :

Il y a beaucoup de consommateurs qui associent les gens de la ville qui font du bio, ils pensent qu'on a des dreads, qu'on est hippies qu'on fume du pot, il y a encore cette image-là qui est collée à la production. Et il y a beaucoup de jeunes inscrits en agriculture qui rêvent du côté bucolique, les oiseaux le matin, **mais ils n'ont aucune conscience de la réalité**. Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

À la campagne, il faut se lever tôt, il faut travailler beaucoup, quand il faut s'occuper des animaux, ce n'est pas le temps d'aller fêter ou d'aller prendre une bière, de lire, ou d'aller dans son hamac. Il faut avoir comme priorité le travail avec les plantes et avec les animaux. Et ça quand on arrive de la ville, avec une formation dans des domaines théoriques, c'est un apprentissage qui n'est pas facile à faire. André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

En se détachant de ces images associant l'agriculture à la « paresse », ces extraits montrent ainsi une valorisation du labeur et de la charge de travail. Ces producteurs, qui travaillent généralement davantage que dans leur ancien métier, et que plusieurs ont d'ailleurs quitté à cause de la surcharge de travail, font pourtant l'apologie d'un *ethos* productif, qui permettrait de rehausser la valeur du métier d'agriculteur. On ne peut pas ne faire le lien avec l'enquête sur les néo-ruraux que Danièle Léger et Bertrand Hervieu (1979) ont rencontré en France, qui faisaient ce même éloge du labeur, conduisant les auteurs à se demander si ce nouveau rapport au travail faisant la promotion de l'effort correspondrait finalement à un détournement, voire à une récupération de la critique initiale du « retour à la terre » : « Ce déplacement de l'utopie — de la volonté radicale de changer la vie à l'ambition limitée de vivre moins mal qu'ailleurs, en travaillant autant sinon plus, mais en étant « son maître » — n'est-il pas en fin de compte l'expression du processus de récupération par le système dominant, et à son propre bénéfice, de la protestation sociale des « marginaux » ? » (p. 104-105). Chez les néo-agriculteurs québécois, qui restent des populations moins contestataires que les acteurs du « retour à la terre » des années 1970 (les résultats montrent qu'ils cherchent au contraire à s'en détacher) il serait difficile de parler d'une récupération de la critique sociale, qui est davantage écologique chez les producteurs rencontrés. Néanmoins, en faisant l'apologie de l'effort, ils érigent le travail en valeur centrale, étant prêts à sacrifier leur temps libre pour se mettre au service de l'entreprise. Mais cette « servitude volontaire » n'est jamais vécue comme aliénante chez ces producteurs qui estiment travailler pour les « bonnes raisons ».

En effet, si l'ampleur du travail est si bien tolérée, c'est parce que les tâches sont réalisées « pour soi ». Anne de Rugy (2018) montre en effet sur les déclassés volontaires que la pénibilité physique du travail n'est supportable que lorsqu'elle est associée à l'idée de vocation. Ainsi, la réalisation de ces tâches laborieuses n'est pas vécue comme contraignante, puisqu'elles ont été décidées et choisies par ces producteurs. Ces « reconvertis » travaillent généralement plus que dans leur ancien métier, mais avec le sentiment d'avoir gagné en autonomie. On voit dans ces extraits que les discours de survie sont concentrés sur la « liberté » d'avoir choisi la finalité du travail et la possibilité de redéfinir soi-même ses conditions de travail :

Quand tu as un projet et que t'y crois, ce n'est pas une lubie, tu sais que tu vas atteindre ton objectif, tu travailles, tu ne comptes pas tes heures. Tu deviens ton propre patron. Tu te lèves le matin avec ton café, tu regardes le soleil qui se lève, puis la feuille avec les choses à faire aujourd'hui, c'est toi qui les as écrites ces choses-là, en fonction de tes objectifs à atteindre, en fonction de tes limites au niveau de ton budget, en fonction des ressources humaines qui peuvent t'accompagner. On le fait, on se relève les manches et on le fait. Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Quand on est salarié et qu'on a fini de travailler, on a fini de travailler. Mais quand on est entrepreneur, on n'a jamais vraiment fini. Mais on a la liberté d'avoir choisi c'est quoi la finalité. Paul, 30 ans, ancien chargé de recherche, apiculteur

Le stress, les efforts et la charge de travail se voient ainsi compensés par le sentiment que procure l'indépendance et la « liberté » de choisir comment organiser son travail. C'est en redéfinissant pour eux-mêmes le sens et le contenu du travail que ces producteurs parviennent à se maintenir en agriculture. L'autonomie au travail constituait une puissante motivation chez ces travailleurs qui cherchaient à réaliser leur projet, comme ils l'entendent. Le sentiment d'avoir réussi à (re)conquérir son autonomie donne sens aux efforts qui sont accomplis « pour soi ».

La reconnaissance sociale : un puissant facteur d'engagement au travail

Chez la majorité des producteurs, les conditions de maintien en agriculture sont indissociables du sentiment d'une grande reconnaissance de la part de leur clientèle. En considérant, avec Alex Honneth (1992) que la réalisation de soi est intimement liée à la reconnaissance, le soutien de la clientèle vient jouer un rôle central dans le sens donné au travail et de sa contribution à la société. Chez beaucoup de néo-agriculteurs rencontrés, les encouragements, les mots d'appréciation et la loyauté des consommateurs constituent des supports significatifs et participent à les engager dans leur travail.

La reconnaissance de la clientèle : une rétribution centrale chez les producteurs

C'est un consensus presque général qui émerge des entrevues : les producteurs commercialisant leurs produits en circuits-courts¹⁰⁰ (marchés fermiers, paniers de légumes, kiosque à la ferme) affirment percevoir une grande reconnaissance de la part des clients, qui seraient très satisfaits par la qualité et la fraîcheur des produits commercialisés¹⁰¹. Je m'attacherai à souligner dans cette partie que ces sources de reconnaissance, qui se traduisent par des encouragements, de jolis commentaires ou des sourires catalysent le sens que ces producteurs donnent à leur travail et participent à leur maintien en agriculture.

Il est intéressant de noter que le sentiment de reconnaissance qui émerge des échanges avec la clientèle n'était généralement ni réellement projeté par les producteurs (peu le formulent comme une attente), ni vraiment attendu, la reconnaissance est d'ailleurs parfois qualifiée de « surprise » par certains producteurs. Chez certains néo-agriculteurs qui sont souvent nouvellement en activité, la vente directe constituerait une source de stress : elle se traduirait par la peur de manquer de légumes ou de ne pas répondre aux attentes de la clientèle. Pourtant, ces moments d'échange et de partage avec la clientèle sont souvent décrits comme très « gratifiants » et prendraient ainsi l'expression d'un puissant « motivateur » dans ces carrières agricoles :

Le sentiment de reconnaissance, un puissant facteur d'engagement au travail :

Elle est omniprésente. C'est un gros motivateur, dans ce mode d'agriculture-là. Pour un maraîcher en petite surface qui fait de la vente directe, c'est

¹⁰⁰ Ces derniers représentent la majorité des producteurs rencontrés. D'autres producteurs, peu nombreux, choisissent de vendre leur production directement aux restaurateurs ou leurs produits transformés à des magasins spécialisés.

¹⁰¹ Ce sentiment de reconnaissance perçu contraste avec celui des producteurs opérant sur les grandes cultures : la grande majorité de producteurs de volailles, de lait et de porcs québécois déplore un manque de reconnaissance sociale et n'ont pas le sentiment d'être reconnu par la société (Ginette Lafleur et Marie-Alexia Allard, 2006). Il faut ici souligner que l'image sociale de la monoculture, rendue responsable des crises environnementales se distingue fortement de celle de l'agriculture diversifiée biologique sur petite surface. Ainsi, si les néo-agriculteurs disent ressentir une grande source de reconnaissance de la part de leurs clients, c'est entre autres, parce qu'ils opèrent dans des secteurs encouragés dans nos sociétés : agriculture biologique, de proximité ou de « terroir ».

comme si chaque semaine on devait passer un examen. C'est un stress à chaque fois de faire un panier et qu'il soit satisfaisant, mais l'accueil que les gens nous font est toujours disproportionné par rapport à la quantité d'efforts qu'on y a mis, même si on s'est forcé énormément pour leur offrir ce qu'on pouvait. **Cette reconnaissance est impressionnante, les gens dans les marchés sont heureux d'être là, ils sont heureux de la qualité des légumes.** Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

On a eu tellement de beaux commentaires. Les gens sont juste reconnaissants qu'on fasse ça parce qu'eux... Il y a beaucoup de gens qui aimeraient ça, mais de passer de « j'ai un emploi, j'ai des comptes à payer, j'ai des enfants », à « on rebrasse tout ça, et on s'en va en agriculture », **les gens sont vraiment reconnaissants que des gens comme nous le fassent, ils sont reconnaissants de manger cette bonne bouffe-là qu'ils n'auraient pas pu faire eux-mêmes.** Ils nous disent que nos produits sont de qualité, sont bons. Cette année, ça a été un bel été. **Moi je n'en reviens pas à chaque marché comment les gens sont gentils.** Maude, 24 ans, ancienne étudiante en sciences humaines, maraîchère

C'est hyper gratifiant, je m'attendais à ce qu'il y ait de la reconnaissance, mais pas autant. Les gens étaient heureux d'avoir ce produit. **Ça fait une belle différence, parce que l'agriculture c'est beaucoup de travail, il y a beaucoup de choses qu'on ne contrôle pas, et il y a ça qui est super gratifiant finalement à la fin.** Lydia, 26 ans, ancienne avocate, maraîchère

Je pense que le gros de ma paye je l'ai plus là dans le fait de voir du monde heureux de ce qu'ils reçoivent, que de voir du monde... Avez-vous déjà pris le temps de regarder les gens dans les épiceries, le non verbal ? Personne n'est content d'être là. La majorité du monde, ça leur vole du temps, ils aimeraient que quelqu'un d'autre le fasse, ils ne sont pas heureux. **Moi, je vois du monde qui vient chercher un panier de légumes, ils viennent faire de l'épicerie en soit, ils viennent échanger de l'argent contre de la nourriture avec un sourire dans la face, ils me remercient, ils sont heureux de se déplacer.** Kev, 28 ans, auparavant dans le domaine de la sécurité, producteur de fruits

Les discours de ces producteurs montrent que c'est bien la reconnaissance sociale qui fait tenir ces carrières agricoles dans le temps, puisqu'elle vient compenser les aléas du métier tels que les imprévus, le stress ou les faibles revenus. Ainsi, on constate avec ces extraits que la rétribution réelle, celle qui est le plus valorisée par une grande partie de ces producteurs, n'est pas l'argent, mais bien le sentiment d'être reconnu *dans* et *par* son travail¹⁰². En considérant que le sens du travail est lié à l'accomplissement d'une mission utile pour soi et

¹⁰² Ces idées ne sont pas nouvelles. Christophe Dejours (1993) avait également montré que la reconnaissance constituait la rétribution du travail, qui permettrait de transformer la souffrance en plaisir.

pour les autres (Loriol, 2011), c'est la validation par autrui qui donne sens à ces reconversions et aux sacrifices engagés.

Ces extraits démontrent également qu'avec le sentiment de reconnaissance émerge également un sentiment de responsabilité, celui d'offrir les meilleurs produits et de se dépasser pour maintenir la satisfaction de la clientèle. Leurs expressions sont éloquentes : « c'est comme si on devait passer un examen », « ils sont reconnaissants de manger cette bonne bouffe-là qu'ils n'auraient pas pu faire eux-mêmes ». C'est aussi le sentiment de responsabilisation des néo-agriculteurs qui construit leur engagement durable dans leur travail.

Le sentiment de reconnaissance ne viendrait pas seulement compenser les difficultés du métier (incertitudes, charges de travail, salaires) mais aussi l'absence de reconnaissance de certaines instances. À défaut de se sentir soutenus par l'État ou par une partie de la population, la valorisation par les clients légitimerait le travail entrepris et lui donnerait sens. C'est de cette façon que le formule ce producteur :

Encore aujourd'hui j'ai eu un abonné qui est venu faire une visite de la ferme avec sa conjointe et leurs petits fils, ça a pris 1h30... Écoute, ils étaient tellement heureux. Les enfants à manger des légumes partout, ils étaient tellement heureux. Ils me disent « merci ». T'sais ils te regardent dans les yeux et ils te disent « merci, Paul ». Je suis toujours ému de ça, parce qu'au bout du compte, ce sont juste des légumes. Moi j'ai une grande reconnaissance. Et comme je te dis, les gens se plaignent que mon kiosque n'est pas assez ouvert, ça veut dire qu'ils voudraient venir plus souvent acheter des légumes, tu comprends. On en est là. Mais oui, moi j'ai une reconnaissance sociale de mes abonnés. Que j'aie une reconnaissance sociale de l'État du Québec ou de la population en général, est-ce que c'est important au bout du compte ? Paul, 43 ans, ancien enseignant, maraîcher

Toujours à propos de la reconnaissance, notons également la fierté qui émerge en patrimonialisant certains produits (produits transformés, vin). La protection ou la patrimonialisation du terroir n'est pourtant jamais revendiquée dans les aspirations, elle apparaît plutôt plusieurs années après l'installation en agriculture. Pourtant, une fois agriculteurs, certains finiraient par s'engager durablement pour perpétuer des traditions et valoriser le patrimoine québécois. Les extraits présentés plus bas en témoignent : ils trouvent le sens à travers la fierté de produire des vins « de qualité internationale » malgré un climat

difficile ou de perpétuer le patrimoine culinaire québécois. Ce goût du travail bien fait est parfois imputé à un sentiment de nostalgie, lorsqu'il s'agit de sauvegarder des produits et des savoir-faire culturellement ancrés dans un territoire (Lucien). Dans d'autres cas, la fierté provient du défi « presque fou » de produire dans des conditions climatiques loin d'être idéales, et de proposer un produit reconnu pour ses propriétés gustatives (Carole) :

Moi je vends du plaisir. J'ai une fierté de produire du vin, parce qu'il y a une noblesse dans le vin. Ça je trouve ça extraordinaire d'avoir planté cette affaire-là, grosse comme mon petit doigt, puis aujourd'hui j'ai du vin à offrir. **Ça nourrit ma fierté. Ce côté-là, je le trouve extraordinaire. La valorisation est là. Produire du vin en climat nordique comme ici, il faut être un peu fou.** C'est réaliste et réalisable, ça demande beaucoup d'efforts, de croyance et un peu de naïveté, mais tu peux produire des vins de qualité internationale. Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

Il ne faut pas perdre de vue qu'on nourrit les gens, nous on travaille beaucoup le patrimoine culinaire québécois parce que le canard était la viande que nos ancêtres mangeaient le plus, parce qu'il n'y avait pas d'élevage. Ils allaient à la chasse, ils abattaient un ou deux canards, et c'est ça qu'ils mangeaient. Avec tous les amérindiens, on a des recettes absolument... Avec du canard fumé. **De remettre ça sur des tablettes des magasins, ou dans la bouche de nos clients, même si je n'aime pas ce terme-là, qui reviennent et qui nous disent « oh, mon dieu, votre terrine, waouh ».** C'est pour ça qu'on se donne tout ce mal. Je crois que c'est plus valorisant qu'un type qui fait 3 millions de canards par année et qui envoie ça. Il n'y a aucune... C'est une marchandise comme une autre. **Quand on reçoit un courriel « À Noël j'ai fait votre oie et ça été un succès incroyable ».** On a gagné, c'est ça qu'on voulait et c'est ça qu'on a eu. C'est pour ça qu'on le fait. Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

Ces extraits montrent que l'accomplissement au travail peut provenir de la sauvegarde du patrimoine et le sentiment d'être le « continuateur d'une lignée » (Droz, 2001). La satisfaction au travail provient alors de cet acte, presque artisanal, de créer des produits de qualité et de perpétuer des traditions locales.

Agriculture de proximité dans un contexte pandémique : vers une légitimation du métier d'agriculteur ?

Cette thèse ayant été réalisée dans un contexte social particulier, je souhaite développer une dernière partie consacrée à l'influence de la crise sanitaire sur le sentiment de reconnaissance vécu par ces producteurs¹⁰³. La pandémie n'a pas fondamentalement transformé le rapport que les néo-agriculteurs entretiennent avec leur travail, ces derniers ayant, depuis le début, fondé leurs espoirs dans ce type d'agriculture « alternative » à la production industrielle. En réalité, elle est seulement venue conforter les choix qu'ils avaient entrepris en devenant agriculteurs (Moriceau, Alberio et Van de Velde, 2021). En revanche, ce qui a changé pour une partie de ces producteurs, c'est bien la montée en puissance du sentiment de reconnaissance de la part des consommateurs depuis la crise. Dans un contexte de fragilité des systèmes agro-alimentaires industrialisés et mondialisés (Altieri et Nicholls, 2020), les récits de certains néo-agriculteurs s'accordent sur l'idée que la pandémie aurait permis de mettre en valeur et de légitimer l'agriculture de proximité.

Nombreux sont ceux qui disent sentir une plus grande reconnaissance de la part de leur clientèle depuis la crise. Cela se traduit d'abord par une augmentation de la demande¹⁰⁴. Selon ces producteurs, les ventes de paniers de légumes auraient littéralement explosé depuis le confinement :

Ça a été excessivement rapide, deux semaines après le début du COVID, on a vendu 30 paniers, même plus. On a vendu 15 à nos anciens clients, et deux semaines après la COVID, on a comblé l'entièreté de notre clientèle de 2020 et on aurait pu en prendre une centaine. En fait on a eu 100 inscriptions de plus sur notre liste d'attente. Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

¹⁰³ Les entretiens ont été réalisés entre février et décembre 2020. Le guide d'entretien comportait une partie des questions sur la crise liée au COVID-19. Afin de cibler les répercussions de la pandémie sur le travail des néo-agriculteurs, il a été décidé de recontacter une partie des participants lors de l'été 2021.

¹⁰⁴ L'attitude des néo-agriculteurs face à cet intérêt grandissant pour la consommation locale et biologique reste néanmoins ambivalente. Certains producteurs expliquent cet engouement par une inquiétude généralisée de la population face aux systèmes agroalimentaires mondialisés, les inscriptions se traduisant alors par la « peur de manquer ». Face à l'incertitude des chaînes d'approvisionnement, les nouveaux clients se seraient ainsi tournés vers cette agriculture de proximité considérée comme étant plus fiable et plus sécuritaire. Pour d'autres producteurs, la pandémie est perçue comme un « boost » venant catalyser l'achat local en l'espérant durable.

Il y a beaucoup de clients qui nous ont dit que ça faisait plusieurs années qu'ils pensaient à un panier bio, mais qu'ils n'étaient pas sûrs, parce qu'on leur avait dit qu'il y avait des légumes bizarres, et là avec la pandémie et l'incertitude, ils avaient décidé de prendre un panier bio. **On a vraiment vu l'enclenchement de l'engrenage vers le maraîchage, les paniers se sont envolés en 2 secondes.**
Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

La reconnaissance sociale se matérialiserait également par une plus grande sensibilité citoyenne face à la réalité du travail d'agriculteur. Depuis le confinement, les consommateurs se montreraient plus compréhensifs face aux imprévus pouvant engendrer des retards de livraisons. Confrontée aux aléas du métier, cette productrice affirme ainsi se sentir plus soutenue en ce contexte de crise :

On a tellement eu de bons commentaires, non seulement parce qu'ils étaient contents du produit, mais aussi des commentaires d'encouragement, on dirait qu'ils étaient plus sensibles face à notre réalité en tant qu'agriculteurs. Peu importe quelle péripétie, une fois on a dû reporter d'une semaine les paniers de légumes, **puis les gens étaient tellement compréhensifs. Et l'année passée ce n'était pas du tout le cas, je ne sais pas, il y a une plus grande flexibilité, il y a une plus grande connaissance face à notre réalité peut être aussi. Je pense que ça a beaucoup fait ça la crise pour le moment.** Lara, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère et éleveuse

Par-delà ces marques de reconnaissance, c'est surtout la place de ces producteurs et la valeur de leur travail qui aurait été reconsidérées avec la pandémie. Selon plusieurs d'entre eux, la crise aurait permis aux consommateurs et à la société de légitimer ce type d'agriculture, parfois perçue avant la pandémie comme étant « en marge ». On le voit dans leurs discours, c'est l'alternative proposée par ce type d'agriculture qui est valorisée :

Ce n'est pas tant au niveau de la légitimité de nous-mêmes que de la légitimité de ce type d'entreprise-là. Les gens ont légitimé la petite agriculture, ils ont fait comme « ça prend plus de projets comme vous, c'est le fun de voir qu'il y a des projets de votre genre ». On a senti qu'il y avait un appui assez général des gens.
Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

Le COVID ça nous a juste fait un beau petit sourire en coin. **Le COVID a juste mis en lumière pour le reste de la population ce que nous on voyait depuis que je m'intéresse à l'agriculture et même avant.** Je n'ai pas fait « oh mon dieu mon métier fait plus de sens présentement », **ça a juste fait « regarde, vous voyez, on a raison ».** Notre métier fait du sens, et l'alternative que nous on propose, ce

mouvement-là, ce n'est pas une lubie d'une couple de granos plus riches. Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

Je vois beaucoup à travers les yeux des autres, tu sais pourquoi toi tu le fais, mais on dirait que quand tout le monde, tu sais il y a eu un engouement vraiment énorme pour l'achat local et les paniers, je le savais pourquoi je le faisais, mais là ça vient confirmer que tu n'es pas toute seule de ton bord à penser que c'est bon. Les gens aussi qui viennent, ils le savent d'autant plus qu'avant. Ça vient confirmer que mon métier est vraiment très important pour ma communauté et les régions environnantes. Maude, 24 ans, ancienne étudiante en sciences humaines, maraîchère

Dans leurs discours, ces producteurs mettent ainsi en avant le fait que la crise aurait permis à leur entourage, aux clients récalcitrants ou à la société de prendre conscience de la pertinence de leur métier. Ces marques de reconnaissance qui émergent avec la crise resteraient très positives pour beaucoup de ces producteurs. En effet, en considérant que la reconnaissance dans ce secteur ne provient pas du revenu ou du salaire mais bien de la mission sociale promue par ces projets, cette dernière n'est véritablement validée que lorsqu'elle est reconnue par le reste de la société.

Partir : des trajectoires de désengagement ?

Si la majorité des producteurs rencontrés tente de se maintenir en agriculture, il arrive parfois que les épreuves et les difficultés prennent le pas sur la volonté de demeurer dans le métier. Dans ce cas, l'« *exit* » (Hirschman, 1970) reste le dernier recours. Dans cette dernière partie, je propose de revenir sur la trajectoire des néo-agriculteurs ayant quitté leur métier. Le terme de « désengagement » est posé à l'interrogative, en considérant que ces sorties du métier ne se vivent pas nécessairement comme des processus de « décrochage ». Même lorsqu'elles n'impliquent plus l'agriculture, ces bifurcations agricoles sont marquées par une certaine continuité. Chez l'ensemble de ces producteurs, ces expériences agricoles abouties ou avortées sont vécues comme un passage significatif, qui viendra imprégner les aspirations et choix de vie futurs.

Quand l'agriculture n'est pas une passion

Les raisons qui poussent ces producteurs à se retirer de l'agriculture sont plurielles. Dans certains cas, très minoritaires dans l'échantillon, ce sont les fonctions du métier d'agriculteur qui sont à la source du départ. Les personnes visées affirment ne pas se reconnaître dans le métier d'agriculteur. Elles ne ressentiraient pas de satisfaction à effectuer les tâches inhérentes au métier, qui, à l'ordinaire, devraient être des sources de plaisir (travailler à l'extérieur, prendre soin des animaux). Pour ces personnes qui se sont lancées en agriculture « sur un coup de tête » (Adèle est devenue productrice pour utiliser les bâtiments agricoles de son terrain, Alizé a suivi son ami en agriculture), la prise de conscience du désintérêt pour l'agriculture est pourtant tardive. C'est seulement au bout de plusieurs années qu'elle se renforce et mène à envisager le départ de l'agriculture :

Je me suis dit « allons-y » mais **au fil des années je me rendais compte que ça ne me rendait pas du tout heureuse. Ce n'était pas ce que je croyais, je n'aimais pas ça, je trouvais ça prenant, puis je me suis rendu compte que je ne trippais pas sur les animaux tant que ça** (rires). Mais écoute, rendu à moitié de notre histoire de poulets, je ne voulais plus manger de poulet, ça m'écœurait. J'ai trouvé ça épouvantable. Mais on s'est occupait, on faisait le ménage, on faisait tout ça propre mais c'est arrivé, t'en a deux de morts, tu ramasses ça à la pelle, non ça m'écœurait. On a fini par donner le reste à une voisine qui voulait faire de l'élevage de ça. **Donc non, ce n'était pas pour moi** (rires). Adèle, 38 ans, ancienne enseignante, éleveuse

C'est sûr que je me suis rendu compte de plein d'affaires, dont quelque chose de vraiment traumatisant pour tout agriculteur, genre en fait je n'aime pas tant ça travailler dehors... Ça m'a pris 4 ans presque à découvrir ça, fait que moi j'ai comme une limite là, je n'aime pas ça travailler plus que 10 ou 20 heures. Travailler dehors hein, pas juste être dehors pour chiller, travailler avec les mouches, le vent, la pluie, j'hais ça. Alizé, 32 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

On voit dans ces extraits le détachement vis-à-vis de l'identité d'agriculteur : « ce n'était pas pour moi », « je n'aime pas tant ça travailler dehors ». Ainsi, lorsque les difficultés et les désagréments prennent le pas sur les externalités positives du métier, les producteurs en viennent à se désengager de leur travail. Ces « reconversions avortées » se réfèrent en effet à l'absence de stabilité d'émotions positives qui accompagnent la Thibauville, Castel et Valléry,

2017). L'absence de satisfaction, voire le dégoût de réaliser les tâches qui les incombent les incitent ainsi à remettre en question l'agriculture.

Aujourd'hui, Adèle habite toujours sur le même terrain. Elle a mis ses animaux en pension et ne s'en occupe plus. Elle a retrouvé son métier d'enseignante et s'est découverte une nouvelle passion, l'artisanat (« une révélation »), qu'elle exerce en parallèle. Elle a conservé son potager pour sa propre consommation et pense éventuellement à exploiter l'érablière qu'elle et son conjoint ont construit il y a quelques années. Alizé, quant à elle, a décidé de faire « une pause » de l'agriculture pour retourner aux études en ville. Elle se voit continuer à jardiner dans des jardins collectifs (« on ne décroche pas si facilement »), en envisageant peut-être de créer une ferme de réintégration sociale dans le futur. L'agriculture laisse des traces. Même lorsqu'ils font le choix de partir, la majorité ne renonce pas à ce mode de vie écologique. Plus qu'un rejet et une opposition frontale à ce métier qui n'enchanté plus, l'issue de ces bifurcations révèle au contraire l'idée d'une certaine continuité : ceux qui quittent le métier souhaitent toujours à avoir travailler avec la terre, d'une façon ou d'une autre.

Quand la pression à être rentable est insurmontable

Dans d'autres cas de figure, ce ne sont pas les tâches reliées à l'agriculture qui expliquent la sortie du métier, mais plutôt des enjeux externes : l'impératif de performance, la pression financière, le stress relié à la gestion de l'entreprise, le manque de temps. De nouveau, ces questionnements apparaissent progressivement, à la suite d'expériences à la ferme. Pour « valider » le désintérêt agricole, Prune n'hésite pas à multiplier les expériences dans des lieux et sous des formes différentes (coopératives de travail, salariat). La fatigue physique ainsi que l'éloignement la poussent à quitter la coopérative pour se rapprocher de son territoire d'attache et travailler dans une autre ferme, mais dans laquelle la dynamique de partage était absente. Elle qui se décrit comme une personne « très minutieuse » a de plus en plus de mal à s'imaginer agricultrice, en sachant que la vitesse d'exécution est essentielle pour atteindre les rendements nécessaires. Pour Yann, le désengagement face à l'agriculture apparaît au moment de l'achat de la terre. Étape clé qui permet de concrétiser la bifurcation,

le moment d'investir est celui où il se questionne sur ses compétences en tant qu'agriculteur-entrepreneur et sa capacité à faire fructifier l'entreprise. Les sacrifices inhérents à l'agriculture le conduisent à abandonner l'achat du terrain :

La coop marchait bien, mais c'était plus... Je suis quelqu'un de quand même contemplative, à la longue ça m'a vraiment rentré dedans, que l'agriculture, on est proches de la nature, mais ce n'est pas contemplatif du tout, il faut tout le temps rouler vite. Ça a fini par être vraiment dur sur mon moral, sur la signification de « pourquoi je fais ça ». Même si j'étais consciente que je continuais d'aider l'environnement, de faire quelque chose pour l'environnement, **mais je ne faisais plus grand chose pour moi, pour mon bien être. C'est ce qui me donne envie de juste avoir notre terrain et d'avoir notre jardin autosuffisant sans avoir de pression monétaire qui vient de l'extérieur.** Prune, 25 ans, ancienne étudiante en biologie, maraîchère

Ce n'est pas pareil d'être employé sur une ferme que de gérer la ferme. Je ne me serais pas couché le soir l'esprit tranquille. C'est une grosse... Juste mes projets de rénovation, juste mes semi minuscules de mon jardin, je me couche à des heures pas possibles, juste à y penser. Gérer une entreprise, là. Peut-être que je me serais adapté mais... **Ma personnalité entrepreneuriale est un peu incongrue. Un peu incomplète.** Yann, 33 ans, ancien menuisier, salarié agricole

Notons que Prune et Yann n'avaient pas démarré d'entreprise ni investi dans une terre avant de remettre en question leur projet initial. Or, sans les investissements financiers engagés, les coûts de renoncement sont moins importants : seul le fantasme agricole s'évanouit. En effet, comme le suggère Rosabeth Kanter (1968) sur l'attachement des militants, l'importance des coûts engagés viennent fidéliser les militants à l'organisation. Dès lors, ce sont généralement les moins investis financièrement et moralement qui seraient les plus à susceptibles de partir.

Plutôt que d'investir dans l'acquisition d'un terrain agricole, Yann a acheté une maison à rénover, lui permettant alors de combler son goût pour la création. Si aujourd'hui, il a renoncé à l'agriculture pour retourner à son ancien métier (la menuiserie), il dit avoir fait un compromis : il possède un jardin, fait pousser des légumes et va acheter ceux qu'il ne produit pas dans une ferme comme celle qu'il aurait pu bâtir. Prune est devenue assistante sage-femme, métier qu'elle considère comme la « suite logique » de l'agriculture, puisque sa nouvelle profession est reliée à la vie, à la naissance et à la mort. Dans le futur, elle espère

acheter un terrain avec des amis et être capable d'être autosuffisant en légumes, sans avoir la pression monétaire qui est relié au métier d'agriculteur. Encore une fois, le départ de l'agriculture et la trajectoire future sont exprimés comme étant en continuité avec l'existence précédente. Ils revendiquent la cohérence de leurs choix futurs, qui impliquent ici encore la pratique d'une agriculture de subsistance.

Se déplacer dans l'espace professionnel agricole pour aspirer à vivre mieux

Enfin, d'autres ont choisi de quitter les cultures fruitières ou légumières au profit d'autres secteurs agricoles jugés plus attractifs. Plus qu'une sortie du métier, il s'agit ici davantage d'un déplacement dans l'espace professionnel agricole. Ce sont des sacrifices financiers ou renoncements idéologiques, jugés trop importants en maraîchage, qui motivent ces départs. Leurs expériences concrètes avec la terre ont forgé une partie de leurs opinions et ont fait évoluer leur vision : Anthony et Paul, présentés plus bas, se disent plus « lucides » du milieu de l'agriculture au Québec. L'absence ou l'affaiblissement de la « vocation » pour les cultures fruitières ou légumières a également un rôle à jouer dans ces déplacements vers d'autres secteurs agricoles.

Après une maîtrise en histoire et des emplois dans le secteur communautaire et la recherche, Paul se fait proposer un emploi dans une ferme biologique en tant qu'ouvrier-maraîcher et apiculteur. Au moment où un choix entre ces deux secteurs d'activités doit être fait, c'est l'apiculture qui ressort. C'est à la fois « l'amour pour les abeilles », conjugué à la perte d'intérêt du maraîchage, qui explique la réorientation de Paul en faveur de l'apiculture. La trajectoire d'Anthony est semblable : ce sont certaines dynamiques de travail jugées problématiques qui l'inciteront à délaisser son premier projet de production émergente de fruits et noix pour se lancer en production florale et en fleuristerie. En profitant de l'opportunité offerte par sa conjointe, ce déplacement professionnel correspond également à l'aspiration à vivre mieux :

Les maraîchers qui faisaient ça à temps plein, leur cash c'était quand ils faisaient les paniers l'hiver, ils fournissaient la moitié de Montréal en carottes bio pour l'hiver, ils devaient travailler tout l'été comme des fous pour faire 10 000 pièces à la fin de l'année. **Eux, je trouvais que ça n'avait pas d'allure de se battre autant pour 10 000 dollars, à faire du volume, à ne pas vouloir payer les employés saisonniers à plus que le salaire minimum. Pour moi ça ne faisait pas de sens.** Paul, 30 ans, ancien chargé de recherche, apiculteur

Ça a été la rencontre de ma copine qui a donné ce projet-là, la terre qu'on possède je pense que ce n'est pas assez grand pour les fruits. **Mais ça rejoint ce que je disais, d'aspirer à vivre un peu mieux de l'agriculture, ça nous a fait nous rendre compte que la production florale c'est plus payant que la production fruitière ou légumière parce qu'on sort de ces traditions et de ce carcan-là (...)** Il y a aussi ce truc en agriculture de « vocation » à laquelle je m'identifie peut-être un peu moins aujourd'hui que d'autres personnes, ou que moi-même dans le passé. Anthony, 27 ans, ancien étudiant en communication, producteur de fleurs

Aujourd'hui respectivement apiculteur et producteur de fleurs, Paul et Anthony se disent globalement très satisfaits de l'issue de leur bifurcation qui est venue rejoindre leurs intérêts de départ : exercer un travail à l'extérieur et être proche de la terre. Ces déplacements dans l'espace agricole sont révélateurs du processus évolutif de la bifurcation, au sein duquel les travailleurs se réorientent en fonction de leurs expériences pratiques et de l'évolution de leurs aspirations au fil du temps. Ils mettent également en lumière l'idée d'un décloisonnement des secteurs agricoles, qui rendent poreux les transferts de compétences et éloignent l'idée d'un champ unifié de compétences selon les secteurs. Cette habilité à se déplacer dans l'espace agricole remet en cause l'idée d'un désengagement « total » pour l'agriculture, faute de trouver son compte dans l'un de ses secteurs. D'autres portes restent ouvertes chez les producteurs qui changent d'avis en cours de route.

Résumé et conclusion

Peu importe les aspects du travail que les néo-agriculteurs valorisent, on constate que la stratégie est identique. Partout, ils s'efforcent de tirer du positif des difficultés rencontrées en vue de « réenchanter » leur métier pour se maintenir en agriculture. Afin de composer avec

cette situation de précarité, une bonne partie de ces producteurs tente de réduire drastiquement sa consommation en la limitant à des besoins « réels ». Plutôt qu'en valorisant les richesses matérielles, beaucoup cherchent à privilégier des valeurs jugées plus essentielles, telles que la qualité de vie et la simplicité. Environnement de travail, santé au travail, liens sociaux sont ainsi revalorisés, voire politisés et constituent finalement de puissants facteurs d'engagement au travail. Une partie des néo-agriculteurs relativise les sacrifices consentis en mettant en exergue les aspects positifs du métier. L'absence de routine, la diversité des tâches, la stimulation intellectuelle, l'indépendance et le fait de travailler « pour soi » contrebalancent les charges de travail élevées et la difficulté de se libérer du temps personnel. Pour Anne Jourdain (2014), la vocation permettrait d'achever la transition, en cristallisant l'identité subjective. Or, si l'agriculture devient une vocation, c'est parce que la pratique professionnelle contribue à transformer certaines habitudes et le style de vie des néo-agriculteurs. Redéfinition du rapport au travail, nouvelle hiérarchisation des priorités et des « besoins » dans et en dehors du travail : j'ai en effet souligné qu'au contact de l'agriculture, une partie des néo-agriculteurs tend à changer. C'est, entre autres, de cette façon qu'ils s'engagent durablement dans leur travail.

J'ai également mis en lumière le rôle centrale de la reconnaissance sociale, agissant comme une condition de maintien dans le métier. Chez ces producteurs, souvent entrés en agriculture pour contribuer positivement à la société, ces encouragements et ces remerciements prennent l'expression d'une puissante forme de rétribution, venant compenser les difficultés et les aléas du métier. En effet, le fait de se sentir reconnu pour son travail vient rééquilibrer les efforts, les engagements et les sacrifices donnés dans le travail (Siegrist, 1996). C'est aussi ce que souligne Catherine Negroni (2007) : la souffrance n'est plus vaine lorsque les efforts et les doutes sont reconnus. Ces marqueurs de reconnaissance viennent consolider la pertinence de la reconversion, puisqu'ils viennent justifier les sacrifices et les risques encourus. La reconnaissance sociale vient alors confirmer les choix qui ont été entrepris : elle agit comme un catalyseur du sens donné au travail.

Conclusion de la partie II

Étudiées sur le temps long, ces reconversions vers l'agriculture mettent en lumière le caractère processuel de la bifurcation, ici marqué par trois temporalités successives. J'ai souligné le caractère dynamique du rapport au travail chez ces producteurs, qui évolue continuellement en faisant l'expérimentation concrète de l'agriculture. C'est là l'originalité de cette thèse : approfondir la phase de l' « après-reconversion » pour mieux comprendre ce qui se joue véritablement une fois la bifurcation aboutie.

Dans ma recherche, la prise de décision de quitter travail et études pour l'agriculture constitue la première temporalité de la bifurcation. Les résultats ont montré que le « choix » de gagner le monde agricole était érigé en fonction d'aspirations socialement construites, qui diffèrent selon les âges de la vie et les ressources disponibles au moment de la reconversion. L'agriculture n'est pas formulée comme un projet « par défaut » : ce sont les lectures, les rencontres, les expériences agricoles mais également différentes opportunités qui permettent de faire entrer l'agriculture dans l'espace des possibles. Lorsqu'ils transitionnent d'un monde professionnel à un autre (2^e temporalité), les producteurs se confrontent à trois épreuves communes qui viennent concrétiser la bifurcation : l'annonce de la reconversion auprès de l'entourage, l'intégration dans le nouveau milieu d'accueil et l'entrée dans une situation socio-économique précaire. J'ai expliqué que c'est la capacité à mobiliser des ressources et à s'ajuster aux contraintes du métier qui participe à conditionner la réussite de ces projets. Enfin, face à ces épreuves, les producteurs mobilisent des discours de survie pour justifier certains sacrifices afin de se maintenir en agriculture (3^e temporalité). J'ai précisé que les conditions de maintien en agriculture se traduisaient par la capacité à tirer du positif des difficultés afin de s'engager durablement dans leur travail. Elles participent ainsi retourner ces contraintes pour les transformer en choix de vie.

De façon transversale et aux différentes étapes du processus de la bifurcation, j'ai également souligné comment certaines ressources matérielles, sociales, et professionnelles pouvaient agir comme des supports favorisant ces reconversions. À l'instar de l'enquête d'Anne de Rugy

(2018) sur les déclassés volontaires, la bifurcation est possible puisque les conditions de survie ne sont pas engagées chez les néo-agriculteurs rencontrés qui, de façon générale, sont issus de milieux sociaux favorisés ou ont œuvré dans des domaines professionnels leur ayant permis d'accumuler les capitaux nécessaires à une telle reconversion. Pour les autres, l'espace des possibles s'ouvre ou se referme en fonction d'une panoplie de ressources inégalement réparties. J'ai souligné que la réussite d'une bifurcation était souvent conditionnelle à la capacité à tirer profit de capitaux économiques et sociaux à disposition. En début de bifurcation, ce sont davantage les « liens forts » (Granovetter, 1973) qui sont mobilisés, et notamment les parents : prêt ou aide financière, foncière, travaux à la ferme. Au Québec, ces projets sont également appuyés par les plateformes agricoles : c'est ce qui permet d'expliquer le « paradoxe » que constitue l'entrée de néo-agriculteurs issus de milieux sociaux plus modestes. Après l'achat du terrain, d'autres types de ressources sont mises à profit : les « liens faibles » et notamment le voisinage, comme l'a montré Kate Mailfert (2007) en France, qui permet d'obtenir des informations, de s'intégrer et de se faire prêter du matériel. Enfin, le rôle des programmes de financement (prêts et subventions) participe à appuyer une partie des porteurs de projet : la relève agricole formée en agriculture, qui s'investit dans des secteurs encouragés (agriculture biologique, maraichage, élevage). L'espace des possibles s'entrouvre ainsi pour une partie des néo-agriculteurs : les jeunes formés en agriculture qui s'investissent dans des secteurs valorisés par le gouvernement et les personnes qui ont de l'argent à investir ou qui peuvent compter sur les ressources familiales à disposition, cristallisant ainsi l'idée de bifurcations inégalitaires.

Partie III

Saisir la diversité des trajectoires : trois profils de « néo-agriculteurs »

Cette troisième partie vise à explorer plus en profondeur les spécificités de ces reconversions dans le but de révéler la diversité des trajectoires agricoles. Bien qu'ils soient tous caractérisés par une même expérience, celle de bifurquer vers l'agriculture, les néo-agriculteurs se distinguent par l'hétérogénéité de leurs origines sociales et professionnelles et de leurs rapports au travail et à la terre, ce qui les mènera à cheminer différemment en agriculture. La trajectoire passée et les expériences personnelles et professionnelles antérieures viennent infuser des représentations, des attentes et des aspirations professionnelles en cristallisant la formulation subjective d'un idéal de travail. En plongeant dans les récits de ces producteurs, je m'intéresse ici aux significations plus précises et plus personnelles de ces bifurcations vers l'agriculture.

Pour mettre en relief la diversité de ces trajectoires, j'ai construit trois profils idéal-typiques de néo-agriculteurs : les « entrepreneurs », les « terriens » et les « activistes ». Dans les lignes qui suivront, je présenterai leurs caractéristiques et leurs traits communs. Je montrerai que leurs aspirations, mais également leurs attentes et leurs représentations vis-à-vis du métier façonnent la manière dont ils évoluent en agriculture : elles viennent, par exemple, se refléter sur le modèle d'affaires choisi, le secteur agricole privilégié, imprimant ainsi différents rapports au travail et à la terre.

Trois chapitres seront dédiés à la trajectoire spécifique des profils identifiés. Je présenterai d'abord le profil des « terriens », qui révèle un type de bifurcation dans lequel la reconversion constitue un moyen de changer de style de vie. Le chapitre suivant sera consacré au profil des « activistes », qui bifurquent pour mettre en pratique des convictions militantes. Enfin, le dernier chapitre se concentrera sur la trajectoire des « entrepreneurs » pour qui la reconversion représente le moyen de réaliser un désir d'autonomie et de (re)donner du sens au travail.

Une typologie fondée sur les aspirations et les trajectoires

La typologie n'a pas pour ambition de classer les individus d'un point de vue statistique (Schnapper, 1999) mais permet de rassembler et de classer des expériences similaires au sein d'idéaux-types qui ordonnent des situations semblables. En d'autres termes, les idéaux-

types ne visent pas à représenter des cas singuliers dans lesquels sont conglomérées d'autres situations similaires, mais bien de construire de façon abstraite, de « styliser la réalité » (Schnapper, 1999) afin d'identifier les « grands traits » qui ont été observés. À partir d'une expérience transversale à tous (la bifurcation vers l'agriculture), ces idéaux-types visent à mettre en cohérence la diversité des expériences grâce à l'identification des similarités dans les récits. L'élaboration de cette typologie ne constitue pas un résultat final mais une « production intermédiaire » (Demazière, 2013) qui permettra de mieux comprendre comment chaque profil chemine à travers les grandes épreuves qui sont en jeu lors d'une bifurcation professionnelle.

J'ai identifié et construit trois profils de néo-agriculteurs : les « entrepreneurs » pour qui la reconversion s'apparente à un défi et une tentative de redonner du sens au travail, les « activistes » qui en bifurquant, cherchent à s'engager et à mettre en pratique des engagements militants au travail et les « terriens » qui en changeant de métier, aspirent surtout à transformer leur style de vie.

Ma démarche idéale-typique se fonde sur la trajectoire professionnelle de ces producteurs, en mobilisant les aspirations professionnelles¹⁰⁵ comme point de départ de mon analyse. Ce choix a été motivé pour deux raisons. D'une part, parce qu'elles sont apparues comme étant les plus clivantes chez ces producteurs qui sont loin d'avoir choisi l'agriculture pour les mêmes raisons. D'autre part, parce qu'elles viendront se répercuter sur l'ensemble du déroulement de la trajectoire agricole. En effet, ce sont les aspirations professionnelles qui viennent cristalliser le sens donné au travail et, par extension, à la bifurcation. Forts d'attentes concernant leur nouveau métier, ces travailleurs feront l'expérience d'une mise à l'épreuve de leurs objectifs professionnels initiaux pendant l'expérience de travail. Utilisées comme point de départ, les aspirations permettent ainsi de mieux dérouler et expliciter le développement des trajectoires agricoles.

¹⁰⁵ Les aspirations sont ici caractérisées comme un désir menant à un projet d'avenir qui fournit « un but en même temps qu'un espoir, et souvent même une raison de vivre et de faire quelque chose » (Rocher, 1976 : 42). Sur le plan professionnel, je considère que les aspirations renvoient à la fois au sens du travail (finalité) et à la place du travail (centralité).

Pour construire les profils idéal-typiques, je me suis appuyée sur ces cinq dimensions que je considère constitutives des aspirations professionnelles et des trajectoires empruntées :

- les facteurs qui ont poussé à la décision de bifurquer
- les éléments d'attractivité dans le métier d'agriculteur
- le modèle d'affaires choisi et le type de production privilégié
- le rapport à la terre et à l'agriculture
- les convictions sociales, écologiques et politiques.

Tout au long de cette partie, je montrerai l'interrelation entre ces différentes dimensions, qui s'inscrivent dans une trajectoire personnelle passée et viennent influencer les représentations et pratiques professionnelles futures. Les raisons qui poussent à bifurquer (motivations *pull* et *push*) conditionnent le rapport au travail et à la terre. Si la bifurcation s'apparente, par exemple, à la quête d'une meilleure qualité de vie, les néo-agriculteurs choisiront de s'insérer dans des créneaux permettant de réaliser leurs aspirations de vie. Si ce sont les convictions politiques qui poussent à bifurquer, les producteurs s'engageront dans des modèles d'entreprise en phase avec leurs valeurs personnelles. L'ensemble de ces dimensions viendront teinter la manière de s'installer et d'évoluer en agriculture, donnant un sens particulier à ces bifurcations.

Chapitre 9. Bifurquer pour transformer son mode de vie : trajectoire des « terriens »

L'analyse des résultats a fait émerger un premier profil de néo-agriculteurs : les « terriens ». Cette catégorie se compose de néo-agriculteurs entrés en agriculture dans une recherche d'amélioration de sa qualité de vie : plus que le métier d'agriculteur, c'est le mode de vie rural et « écologique radical » (Pruvost, 2013) qui pousse ici à bifurquer. Le projet agricole est ainsi parfois un prétexte à ces mobilités vers le rural, qui visent avant tout un changement de style de vie. Ce type de profil rappelle d'autres types de néo-agriculteurs déjà étudiés dans la littérature, tels que les « néo-agriculteurs de l'utopie » (Dolci et Perrin, 2017) et les « adhérents de la contre-culture » (Richardson, 2010). Fédérées par le désir de transformer son style de vie et de se reconnecter à l'« essentiel », leurs valeurs s'apparentent à celles des héritiers du mouvement du « retour à la terre » des années 1970.

Dans ce type de trajectoire, les néo-agriculteurs sont généralement originaires de zones rurales ou de banlieues mais ont souvent effectué un détour par la ville dans le cadre de leur activité professionnelle. Ils sont issus de milieux sociaux plutôt diversifiés, leurs parents exerçant des emplois dans des domaines professionnels variés : transport, audiovisuel, milieux ouvriers, etc. Leurs trajectoires professionnelles sont tout aussi hétérogènes : milieu du cinéma, de l'éducation, de la recherche, de la sécurité, de la comptabilité, de la nutrition.

Ce type de profil choisit de s'installer en maraîchage, mais également en élevage et dans des formes d'agriculture plus « atypiques » telles que l'agriculture paysanne¹⁰⁶ pour y vivre l'expérience « authentique » du « retour à la terre ». En quête de liberté et d'authenticité, les néo-agriculteurs qui rejoignent ce profil ont généralement pour objectif d'acquérir des savoir-faire et de pratiquer une agriculture diversifiée visant à l'autonomie. Il s'agit d'un projet souvent initialement orienté vers soi, l'objectif étant de vivre de l'autosuffisance, d'avoir un style de vie plus « simple » et de travailler à l'extérieur. L'agriculture prend ici

¹⁰⁶ Les néo-paysans que j'ai rencontrés se distinguent par la forte diversification de leurs activités, qui outrepassa la production fruitière ou légumière (fabrication de savon, de pain, de fromage, etc.).

parfois l'expression d'un projet d'indépendance et d'autonomie face à la société. Mais au contact de l'agriculture, des marchés et des consommateurs, certaines personnes de ce profil ré-évaluent leur projet de vie et la portée sociale de l'agriculture, susceptible de toucher plus de personnes qu'ils ne l'avaient initialement imaginé. Le projet à l'origine centré sur soi, se déplace parfois de l'individuel vers le collectif.

La trajectoire de Lucien est représentative du parcours des « terriens ». Il est marié, il a 60 ans et est père de deux enfants. Lucien se décrit comme un « semi-urbain », puisqu'il a vécu dans une petite ville mais a également passé du temps dans le potager de sa grand-mère. C'est pourtant à Montréal qu'il choisit de s'installer. Issu d'une famille d'enseignants, il choisit le domaine du cinéma « pour les faire chier » en signe de révolte avec sa famille. Bien qu'il ait construit son projet professionnel dans l'opposition, il y demeure pendant 25 ans. Le métier le passionne, mais le monde du cinéma évolue : plus de pression, moins de budget, plus de longs métrages. Au fil du temps, il quitte Montréal pour travailler sur son propre projet. Puisque c'est le cadre de vie qui motive son départ, il démarre ses recherches par la quête de la propriété idéale :

Il y avait tout ce qu'on voulait : une maison retirée pas sur le bord du chemin, je voulais une érablière, ça venait me chercher dans mes tripes de québécois. Et, on voulait que le voisin le plus proche soit à au moins 500 mètres, fait qu'il y avait tout ça, il y avait des beaux grands arbres, ça a été un coup de foudre.

Comme souvent dans ce type de trajectoire, les attributs et les potentialités de la campagne constituent les raisons principales qui mènent à bifurquer. L'érablière, par exemple, s'est imposée avant même de réfléchir aux enjeux relatifs de ce qui deviendra production commerciale (l'élevage de canards) :

Moi je voulais une érablière, c'était une condition *sine qua none*. Je voulais faire mon sirop d'érable, c'était quelque chose qui venait me chercher très, très loin, dans mes racines, dans ce que je suis.

Pour Lucien, l'acte de produire son sirop d'érable vise à perpétuer une tradition québécoise, à protéger un patrimoine et le transmettre à ses enfants. La démarche de faire son propre sirop (« un rêve qui s'est réalisé ») est perçue comme une immersion dans ses racines et dans son identité québécoise. Mais la production de sirop d'érable n'est qu'un hobby, c'est l'élevage de canards qui constitue la source de revenus principale de Lucien et de sa compagne. À l'instar d'autres néo-agriculteurs de ce profil, c'est l'acquisition d'un terrain en campagne qui l'a mené à s'établir en tant qu'agriculteur.

Au moment où il prépare son plan d'affaires, Lucien travaille toujours dans le monde du cinéma. De façon fortuite, il fait la rencontre d'un assistant de production sur un plateau de télévision qui a réalisé un doctorat sur les oiseaux monogastriques. Cet heureux hasard lui fait gagner « facilement deux ans d'erreurs, chaque fois que j'avais des questions, je l'appelais sur son cellulaire ». D'autres rencontres seront significatives dans son parcours : des éleveurs, qui deviennent des ressources dans l'apprentissage des bases du métier, des voisins auprès desquels il n'hésite pas à se présenter :

J'ai des voisins agriculteurs donc quand j'ai besoin d'un conseil, je vais les voir. On n'est pas arrivé avec une attitude de dire « moi je viens de la ville et je sais tout et toi t'es rien qu'un plouc et puis tasse toi de mon chemin ».

Dans d'autres types de trajectoires, c'est la cause environnementale ou politique qui a été le facteur principal de la bifurcation vers l'agriculture. Ici en revanche, les néo-agriculteurs aspirent avant tout à travailler à l'extérieur, dans un environnement au plus près de la nature. Lucien ne se décrit pas comme un « militant écolo » mais essaie malgré tout de « poser les gestes concrets » : une agriculture circulaire, qui rend à la terre ce qu'elle lui a pris. Les canards sont élevés en pâturage, en petit nombre, pour une question de goût mais aussi de qualité de vie, « la nôtre et celle du canard ». Selon lui, l'agriculture qu'il pratique n'est pas un geste politique mais plutôt une « façon d'offrir du bonheur aux gens ».

Au fil de sa trajectoire en agriculture, il a vécu comme d'autres néo-agriculteurs de ce profil un ensemble de désillusions sur son métier. Ce dernier, qui se décrit comme un syndicaliste, se dit désabusé par le monopole syndical de l'UPA et par les lois qui encadrent la production biologique : « les fédérations ont trop de pouvoir. Ils gèrent tout. ». Aujourd'hui, il dit ne pas

avoir changé radicalement, sauf peut-être son intérêt pour la nature qui s'est décuplé depuis qu'il habite à la campagne. Pour lui, l'autonomie procurée par le mode de vie rural lui apporte une source de sérénité face à l'avenir, surtout en contexte de pandémie mondiale.

Lorsque je lui demande si le cinéma lui manque aujourd'hui, il répond : « Oui, c'est sûr. Quand il y a des beaux projets, une bonne camaraderie, c'est sûr que ça me manque. Mais c'est comme quand on arrête de fumer, quand on arrête on a envie d'une cigarette, mais au bout de 5 minutes, ça part ». Aujourd'hui, c'est son terroir qu'il cherche à mettre en valeur. Malgré les embûches et les difficultés, fournir la matière première aux chefs de restaurants est perçu comme un privilège et une fierté. L'élevage de canards en pâturage qui seront transformés et cuisinés permet selon lui de perpétuer les traditions du patrimoine culinaire québécois. Pour Lucien, le métier est ré-enchanté par le goût du travail bien fait, par la qualité de ses produits et par le contact direct avec les animaux :

C'est comme le type qui fait un vin en biodynamie, qui arrose, qui s'inquiète pour chaque grappe, il ne fait pas le même vin que le vigneron qui ne descend jamais de son tracteur. C'est comme ça que moi j'ai besoin de ce contact avec la terre, d'ailleurs, avec mes oies, parce qu'on a une cinquantaine d'oies, quand elles sont au champ, l'après-midi en fin de journée je vais m'asseoir dans un coin du pâturage, puis elles viennent me rejoindre et elles viennent se coucher tout autour de moi. On se raconte notre journée. Ça, ce sont des moments de pur bonheur. On a vraiment le contact avec l'animal, avec la nature. Elles ne savent pas trop qu'on va les manger après, mais bon ça. Quand elles sont là, mais même ça, je vais les conduire à l'abattoir moi-même, je les accompagne jusqu'au bout. Même ça, ce qu'elles me donnent en retour, c'est formidable. Quand on reçoit un courriel « à Noël j'ai fait votre oie et ça été un succès incroyable », on a gagné, c'est ça qu'on voulait et c'est ça qu'on a eu. C'est pour ça qu'on le fait.

L'agriculture pour faire l'expérience d'un style de vie plus « libre », plus « authentique » et plus proche de la nature

Dans ce type de bifurcation, la reconversion est souvent envisagée comme un « retour aux sources » ou un « retour à soi » : c'est la quête d'authenticité qui caractérise ces trajectoires. En choisissant l'agriculture, cette catégorie de producteurs aspire surtout à vivre une vie « plus proche de la nature », « au contact des éléments naturels », dans laquelle ils exercent

un travail à l'extérieur et au rythme des saisons, tout en ayant la possibilité de consommer les fruits et légumes produits par leurs soins. L'agriculture prend ici l'expression d'un « métier-vie » qui donnerait la possibilité de transformer l'intégralité de son style de vie. Déménager en campagne sur un grand terrain, travailler à l'extérieur et de chez soi, y élever des animaux, consommer des produits issus de sa propre production, changer de mode de vie : l'agriculture constitue dans ce type de trajectoire une alternative au quotidien, en ce qu'elle permet un mode de vie « écologique radical » (Pruvost, 2013) visant à l'autonomie. Ces transformations, qui peuvent apparaître comme des conséquences à la mobilité professionnelle, sont ici des changements qui sont recherchés et sont formulés comme des attentes.

Travailler avec la nature au rythme des saisons

Motivées par un style de vie plus proche de la nature, ces bifurcations agricoles sont envisagées comme le moyen de mettre sur pied un projet néo-rural. Travailler dehors, chez soi, avec les animaux et les végétaux : c'est le cadre de vie qui séduit, puisque le temps qui n'est pas passé à travailler permettrait de profiter des agréments du paysage et des attributs de la nature. La bifurcation s'explique ici avant tout par les externalités positives du métier telles que la qualité de vie, les grands espaces, ou le rythme de vie plus lent :

Être plus en contact avec la nature ça c'est clair. Ne pas avoir à prendre ton auto pour te retrouver dans la nature. Que ce soit quelque chose qui soit au quotidien, d'avoir un rythme de vie un peu plus lent, c'est comme un autre genre d'horaires, même si tu te lèves tôt et que t'as des grosses journées chargées, **il y a quelque chose de plus sain, je ne sais pas. Plus apaisant, plus calme, moins dans le trafic.** Moins effréné. Agnès, 30 ans, ancienne coiffeuse, étudiante en agriculture

C'est la vue, on a super belle vue. Non, mais c'est sûr que pour l'agriculture je n'aurais pas acheté ce terrain-là dans cet endroit-là. On n'a pas regardé la fertilité, on est en montagne, ce n'est pas l'idéal pour faire pousser les légumes. Éric, 60 ans, ancien expert-comptable, maraîcher

Ces extraits montrent que c'est la « vue », le « contact avec la nature », en cherchant à conquérir un mode de vie plus « sain » et plus « calme » qui constituent les principaux attraits de ces bifurcations agricoles. C'est bien l' « idylle rurale » (Halfacree, 1994) qui incarne ici le moteur de ces reconversions, au sein desquelles l'agriculture est pensée comme le moyen de se rapprocher d'un mode de vie jugé plus paisible et « authentique ».

En quête d'authenticité, les néo-agriculteurs de ce profil valorisent les rythmes du travail agricole, basés sur les cycles de la nature. Dans ce secteur d'activité, ce sont les conditions climatiques et la saisonnalité qui dictent la distribution et l'intensité du travail¹⁰⁷. S'ils estiment tirer du sens à ce mode de vie et trouver leur place dans ce métier, c'est également parce qu'ils relient ce cycle saisonnier à leur cycle biologique. Plusieurs notent en effet le besoin de « ralentir » en hiver et de s'activer durant la saison estivale. Les valeurs de cette productrice, par exemple, s'agentent avec la quête d'un travail qui puise son harmonie dans la nature ou dans les cycles lunaires :

Le cycle des saisons, on peut travailler avec la lune en agriculture, il y a beaucoup de... Tantôt tu me posais la question si c'était la spiritualité qui m'a amené vers l'agriculture, je pense que peut être que oui finalement. Marta, 26 ans, ancienne inspectrice au MAPAQ, étudiante en agriculture

Au-delà de la symbiose avec les rythmes biologiques, travailler avec les cycles naturels renverrait à une forme de retour à un *ethos* paysan. C'est ici le rythme ancestral qui est mis en avant : l'obligation, pour les paysans de travailler à l'extérieur et de réaliser les tâches qui les incombent, et ce, peu importe les intempéries. Dans ces extraits, ces producteurs mettent en avant l'idée qu'en se pliant aux paramètres de la nature, il leur est possible de faire

¹⁰⁷ Le terme d'activité saisonnière correspond à des tâches qui sont appelées à se répéter annuellement aux mêmes périodes en fonction des rythmes saisonniers et naturels. Au Québec, la fin de l'automne et l'hiver sont des mois plus lents : durant ce temps, on réalise la planification pour l'année prochaine (mise en marché, gestion des comptes), on prépare les demandes de subventions. C'est au printemps, et surtout à partir du début de l'été que la saison agricole est à son plein : on sème, on plante, on récolte, on prépare et vend les paniers de légumes, on va les vendre au marché. Durant cette période de l'année, les agriculteurs peuvent passer plus de 70h à travailler (jusqu'à 12h par jour). L'ensemble de ce travail qui planifié à l'avance, s'adapte également aux conditions climatiques locales (l'été est plus court dans le nord du Québec, par exemple) ainsi qu'au calendrier de récolte de légumes spécifiques. C'est donc la nature qui rythme l'aménagement des tâches agricoles et l'intensité du rendement.

l'expérience de la saisonnalité et retrouver le lien avec la nature qui aurait été perdu avec la multiplication des emplois de bureau qui découle de la modernité avancée :

Quand je dis de vivre avec les saisons, c'est un peu comme ça que vivaient nos ancêtres, et je ne suis pas choquée de ne pas avoir des heures de temps libre, ça marche comme ça dans la vie. Mais il faut vraiment aimer ça pour faire ça, parce que c'est beaucoup d'heures pour le peu de confort monétaire que ça t'apporte. Maude, 24 ans, ancienne étudiante en sciences humaines, maraîchère

Ça te permet aussi de vivre les saisons. Les gens qui travaillent dans les tours, dans leurs bureaux, avec l'air climatisé, ils rentrent dans leur voiture ils mettent l'air climatisé, ils vont chez eux ils mettent l'air climatisé. Ces gens-là, ils ne sont vraiment pas capables de saisir c'est quoi les 4 saisons qu'on a au Québec, ils ne savent pas c'est quoi une pluie et travailler sous la pluie 10 jours dehors. **Tu sais, ce genre de choses-là ça fait chier! Mais en même temps, il y a quelque chose de vraiment beau là-dedans.** Arnaud, 26 ans, ancien ouvrier, maraîcher

Ce sont bien ici les valeurs de l'ethos agrarien, fondées sur la frugalité et le labeur (Huttunen et Autio, 2010) qui sont mises en avant pour justifier la bifurcation. Le travail avec la nature et les saisons et sous des conditions météorologiques parfois difficiles permettrait de faire l'expérience d'un mode de vie plus « authentique » vécu par les paysans d'autrefois.

Acquérir des savoir-faire, pratiquer l'autosubsistance

Ce profil se caractérise également par la quête d'un mode de vie plus « libre », visant à s'émanciper de la société de consommation. Cela se traduit d'abord par la volonté de s'autosuffire au maximum. L'agriculture est souvent envisagée avant tout comme un projet d'autosuffisance alimentaire, donnant la possibilité de consommer ses propres fruits et légumes¹⁰⁸. Plusieurs personnes de ce profil optent pour le modèle de la ferme paysanne, en tentant, autant que possible de transformer leurs produits, de produire leurs semences, d'élever des animaux pour leur propre consommation. C'est la polyvalence qui est recherchée, pour vivre l'expérience « authentique » du « retour à la terre ». C'est ce qui a poussé Jack à sauter le pas. Après une carrière jugée brillante mais décevante dans la finance,

¹⁰⁸ C'est aussi le cas pour les éleveurs qui ont généralement un jardin et qui pratiquent une agriculture de subsistance.

Jack est mis à pied. Il profite de cette pause pour jardiner et se questionner sur ses envies profondes : « c'est une année qui t'intéresserait beaucoup », me dit-il, « parce qu'il y avait énormément de réflexion, de réalisation, de dépression, mais aussi d'inspiration ». C'est à ce moment qu'émerge l'idée de vivre en forêt et de produire ses légumes :

C'est vraiment d'être dans la nature. On voulait aussi produire de la bouffe. So, je dirais que notre projet de ferme, c'était vraiment un projet d'autosuffisance, de vivre dans la nature, d'être plus proche et connecté à la nature, d'être à la campagne, avec un mode de vie plus tranquille, avec moins de merdes chiantes comme le trafic. Puis l'idée de la ferme c'était de l'autosuffisance avec une vente du surplus. Ça, c'était notre plan original. Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Au-delà de l'expérience « authentique » du retour à la nature *via* l'autoconsommation, l'autosubsistance est éminemment politique. L'acte de faire pousser soi-même ses légumes est considéré comme un geste contestataire, puisqu'il permettrait, selon les mots de l'un d'entre eux, de « se réapproprier un savoir-faire dont le « système » nous aurait dépossédé ». Dans ce type de trajectoire mais également dans celle des « activistes » les plus politisés¹⁰⁹, l'acquisition de ces savoir-faire en production légumière et fruitière et en construction constituerait un moyen de s'affranchir du « système » par l'abaissement de la consommation. Dans les mots de cette productrice, c'est la réappropriation d'un savoir, et donc du pouvoir d'agir, qui est visé en choisissant l'agriculture :

Le système n'est pas fait pour que les gens soient capables de vivre sans le système. Mais plus tu es capable de t'alimenter, de te chauffer, de te bâtir sans les capacités de la société, tu t'en détache un peu et le système n'est jamais gagnant à ce que les gens se détachent du système. Fait que oui, c'est de se positionner contre le système, parce qu'on est là-dedans pour vivre un autre mode de vie que le mode de vie effréné de faire du cash, pour acheter des biens, pour atteindre le bonheur, je ne sais trop. Ce mode de vie ne nous intéresse pas, on veut se sortir de ça, comment on est capable de le faire ? Par l'agriculture, parce qu'il n'y a pas d'autres choses que je vois qui nous auraient permis de sortir de ce système-là. C'est clairement l'agriculture qui permet de faire ça.
Maude, 24 ans, ancienne étudiante en sciences humaines, maraîchère

¹⁰⁹ C'est surtout le cas chez les personnes que l'on retrouve dans les coopératives de travail.

Les compétences en production légumière et en construction sont revendiquées comme étant un levier d'action permettant de s'affranchir de la société de consommation. Elles sont perçues comme des techniques « qui rendent libres » et qui permettent « de ne plus dépendre du monde » selon leurs expressions¹¹⁰. Avec l'agriculture, un bon nombre de néo-agriculteurs de ce profil voient en l'agriculture le moyen de « sortir » de ce système qu'ils dénoncent pour se rapprocher de cet idéal de liberté.

Notons que la volonté de s'autosuffire provient également du désir de devancer la menace des transformations climatiques sur la société. Dans ce type de trajectoire, mais également dans celle des « activistes » qui sera présentée plus bas, plusieurs néo-agriculteurs disent souffrir d'éco-anxiété, ce sentiment d'angoisse causé par l'anticipation négative des changements climatiques et environnementaux. Dans ce profil plus spécifiquement, l'idée de départ du projet agricole est parfois de se préparer aux crises éventuelles, qu'elles soient d'ordre économiques, sanitaires ou écologiques. Parce qu'il implique l'acquisition d'un terrain et l'apprentissage savoir-faire « essentiels » en maraîchage ou en construction, le projet agricole constitue parfois un projet d'anticipation. Dans leurs mots, la peur d'une « guerre », d'une « panne généralisée », craintes d'ailleurs galvanisées par la pandémie actuelle, vient aussi motiver ces retours à la terre. La campagne, la terre et les savoir-faire seraient ainsi perçus comme un gage de sécurité face aux menaces potentielles à venir. Jason et Yann ont tous les deux choisi l'agriculture pour ces raisons. Chez le premier, qui a côtoyé « les très riches et la misère » dans le cadre de son ancien métier d'installateur dans une grande compagnie téléphonique, et le second, qui a eu l'occasion de réfléchir aux conséquences des changements écologiques sur son cursus scolaire, les expériences scolaires et professionnelles passés ont eu pour effet d'« activer » ce désir de se former pour préparer le futur :

À la base c'était vraiment de l'autosuffisance, c'est à travers Bell que j'ai commencé à penser à l'autosuffisance, à penser à travailler de ça. Et j'ai commencé à faire des jardins chez nous, je me suis rendu compte que c'était vraiment beaucoup de travail, ça occupait une grande partie de mes étés, et je n'étais pas bon. J'étais un peu pessimiste envers la société, je me suis dit « ça va crasher », puis quand ça va crasher faut savoir comment se nourrir, faut

¹¹⁰ Madeleine Sallustio (2020) le souligne également : la maîtrise des moyens de production constitue chez les collectifs néo-paysans français le moyen de lutter contre la « dépossession du travail ».

savoir faire ces affaires, c'est hyper important. Quand ça ne marchera plus le gaz, les tracteurs, ils n'auront pas le choix de retourner à ça. **C'était plus une vision survivaliste, pessimiste que j'avais à l'époque.** Jason, 28 ans, ancien ouvrier, étudiant en agriculture

Dans le fond, comment je me suis rendu en agriculture ? C'est par soucis de l'environnement, ma fibre écologique, ma fibre survivaliste un peu. Je me suis dit « il faut que j'apprenne l'essentiel », il faut que je retourne à l'essentiel, il faut que je sache comment cultiver la terre. Puis j'aime me débrouiller, créer, j'aime construire les choses avec les moyens du bord. En tout cas le monde agricole m'a intéressé, j'ai toujours eu un jardin, c'est comme plein de choses qui se sont mises ensemble pour m'amener vers ça. Yann, 33 ans, ancien menuisier, salarié agricole

Jason et Yann mobilisent tous les deux le terme de « survivalisme » mais n'en endossent pas l'étiquette. Jason le dira par la suite dans l'entrevue : « je pense que c'est notre force en tant qu'humain de pouvoir s'aider, de pouvoir coopérer ». Plutôt que l'exil, c'est davantage la volonté d'acquérir des compétences pratiques jugées essentielles qui est revendiqué.

Des reconversions pour concrétiser un projet néo-rural : la terre comme espace identitaire

Dans ce type de trajectoire, ce sont surtout des motivations « pull » qui conduisent à l'agriculture. La bifurcation est ici souvent pensée comme une porte d'entrée vers la campagne. C'est l'une des dimensions distinctives des néo-agriculteurs de ce profil : l'entrée dans le métier représente surtout le moyen de concrétiser un projet de vie néo-rural. C'est de cette façon que l'expriment ces deux producteurs. L'une d'entre elle a décidé de créer son entreprise agricole pour contrecarrer le manque d'opportunités professionnelles dans le territoire où elle s'est installée, tandis que l'autre a décidé de démarrer son entreprise agricole afin de pouvoir subventionner les serres qu'il s'était procuré, destinées initialement à sa propre production :

Il n'y a pas beaucoup d'opportunités de travail, à part si tu veux travailler en ville. Dans les régions il faut que tu crées ton emploi, donc c'était l'opportunité parfaite. (...) c'est sûr qu'en maraîchage, tu n'as pas une grosse paye non plus,

mais... Au moins, je peux vivre de ma passion. Anabelle, 31 ans, ancienne paysagiste, maraîchère

C'est une autre affaire un peu naïveuse, je voulais une serre, je n'avais pas d'argent. Je me suis dit « ça doit être le genre de truc qui doit être subventionné, des serres ». J'ai appelé partout pour savoir s'il y avait des subventions, et ils m'ont dit « avez-vous une entreprise agricole ? », j'ai dit « non », et ils m'ont dit « les subventions c'est pour les entreprises agricoles ». Fait que... J'ai créé une entreprise agricole. Adam, 26 ans, ancien technicien dans le cinéma, maraîcher

Cela a été souligné plus haut avec la trajectoire de Lucien : contrairement à d'autres profils qui achètent un terrain en vue de pratiquer une activité agricole, l'agriculture se présente généralement ici après l'acquisition du terrain, dans le but de l'exploiter ou le valoriser. L'obtention d'un terrain finira par la suite à orienter la suite de sa carrière vers l'élevage de canards :

Moi je voulais avoir l'érablière et je me suis retrouvé avec une belle petite propriété où je pouvais faire quelque chose, et c'est là que ce vieux rêve de 25 ans est venu frapper à la porte de mon esprit. Et comme en agriculture, les canards ça ne me pas semblait une activité agricole surexploitée, il y avait des créneaux à aller chercher. Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

Ces désirs de campagne s'articulent autour de la volonté d'occuper le territoire pour préserver un espace identitaire, relié à soi. Le « retour à la terre » est souvent synonyme d'un « retour aux sources » qui se décline de différentes manières : le retour en région, à son histoire, voire à son identité nationale. Ce « retour à soi » se distingue de la quête de sens dans la trajectoire des « entrepreneurs », pour qui, nous le verrons, l'agriculture s'exprime par le moyen de donner du sens et de se réaliser dans son travail. Ici, c'est davantage l'identité personnelle qui entre en jeu.

Dans ces trajectoires sont souvent revendiquées des « racines rurales », même si le mode de vie rural remonte à la deuxième génération. Pour quelques-uns des néo-agriculteurs de ce profil, le projet agricole est justifié par la volonté de retourner dans son territoire d'attache. Mais dans la majorité des cas, ces démarches de retours ne s'expriment pas nécessairement en référence à l'attachement à un territoire spécifique. Désincarné de sa dimension

territoriale, le « retour à la terre » serait surtout un retour à soi, à son histoire personnelle. Plutôt que de migrer vers une région « affective » comme la région de naissance, c'est la campagne qui est recherchée, et ce, peu importe où elle se trouve¹¹¹. Dans les mots de cette productrice, le mode de vie rural permettrait de perpétuer les gestes et les souvenirs vécus pendant l'enfance :

Quand on a acheté ici, ça a été un gros plus qu'il y ait une érablière. Mon enfance je l'ai passé dans l'érablière de mes grands-parents avec mes cousins et mes cousines. On a passé nos printemps là, les souvenirs j'en ai, c'est comme en moi. Fait que d'avoir ça chez nous, on dirait que c'est plus la suite logique. Adèle, 38 ans, ancienne enseignante, éleveuse

Sans n'avoir jamais grandi dans une famille d'agriculteurs, c'est pourtant le lien identitaire qui est revendiqué dans ces projets professionnels. L'agriculture et son mode de vie sont pensés comme une démarche de « retour à soi ». Cet extrait illustre bien que le lien identitaire avec le métier se construit moins en référence à un territoire donné mais davantage à des gestes, des habitudes, des activités réalisées dans la nature qui viennent réactiver le désir de campagne à l'âge adulte. On y décèle l'idée d'une suite logique revendiquée prenant pour base une histoire personnelle. C'est aussi ce que souligne Sophie Denave (2015) pour certaines reconversions professionnelles : parfois perçue comme étant radicale, la bifurcation permet au contraire la réactivation d'anciennes manières d'être.

Devenir agriculteur offrirait également la possibilité de « perpétuer un patrimoine culturel ». C'est surtout le cas chez les producteurs qui s'orientent vers la production de sirop d'érable ou vers les produits dits « de terroir ». On notera que le seul acériculteur de l'échantillon (entrepreneur) ne fait pas le récit d'un besoin viscéral de se reconnecter avec son identité québécoise, de replonger dans « ses racines ». Ceux qui produisent du sirop d'érable dans un objectif patrimonial choisissent plutôt de ne pas le commercialiser. Le récit de Lucien, producteur de canards (et de sirop d'érable pour ses besoins propres) est éclairant :

Parce que les québécois en Amérique du Nord, on est une toute petite minorité qui occupe ce vaste territoire. On représente 2% de la population en Amérique du Nord, alors on est constamment menacés, on ne fait pas le poids devant le géant

¹¹¹ Plusieurs néo-agriculteurs de ce profil sont d'ailleurs des étrangers qui sont nés et ont grandi hors du Québec.

anglo-saxon qui nous entoure. Même le Mexique avec ses 40 000 millions d'hispanophones, c'est important de se rappeler qui on est, et dans les gestes, qui nous ramènent à notre identité. Pour moi c'est important de faire et de transmettre, à mes enfants d'abord et éventuellement à mes petits-enfants, ce patrimoine qu'on prend souvent pour acquis et qui est pourtant à protéger. Lucien, 69 ans, ancien producteur en cinéma, éleveur

La terre, en tant qu'espace identitaire, devient ainsi un territoire à préserver. Ces façons de faire agissent comme des repères identitaires. Perpétuer ces gestes sert ici à sauvegarder la mémoire collective du patrimoine québécois. Comme le notait Jeffrey Jacob (1997) dans le contexte nord-américain du passage d'une société agraire à une société industrielle, le « retour à la terre » représente aussi un moyen de remédier à cette crise d'identité collective.

L'épreuve de la liberté : faire face aux contraintes politiques, technologiques et écologiques.

Dans ce type de trajectoire, l'agriculture n'est pas envisagée comme une activité professionnelle règlementée, mais comme une voie permettant d'accéder à un style de vie plus « simple », plus « libre », plus « authentique ». Or, en cherchant à pratiquer l'agriculture à leur manière, les néo-agriculteurs de ce profil font face à de nombreuses désillusions. En devenant agriculteurs, ils se heurtent à un ensemble de normes professionnelles qui n'étaient pas initialement prévues, les poussant à composer avec différents « intermédiaires » qui tendent à réduire leur liberté d'action. J'aborderai spécifiquement les technologies et les systèmes d'optimisation, qui rationalisent le rapport à la nature et endiguent le lien avec le vivant ainsi que les contraintes réglementaires, qui contingentent certains types de production, voire paralysent les projets marginaux. Je reviendrai également sur un ensemble de normes professionnelles en agriculture biologique qui entrent en tension avec la « morale de la production¹¹² » (Samak, 2013) des producteurs de ce profil qui est bien plus stricte que

¹¹² Pour qualifier ce qui fonde cette éthique professionnelle en agriculture, Madlyne Samak (2013) propose le concept de « morale de la production » qu'elle définit comme une discipline que les acteurs s'imposent au regard de ce qui leur paraît être les meilleures décisions pour l'environnement. La pertinence de cette notion se retrouve dans le fait que rien n'est prescrit pour faire de la « bonne agriculture ». Il existe effectivement des

l'encadrement biologique en vigueur. Devant la difficulté, voire l'impossibilité de mettre en pratique leurs convictions écologiques au travail, ces producteurs sont sommés d'effectuer des compromis sur leur éthique professionnelle.

Rationaliser et complexifier le rapport avec la nature

Dans ce type de trajectoire, c'est la recherche d'un mode de vie plus « simple », plus « authentique » et permettant d'acquérir des savoir-faire polyvalents qui constitue le moteur de ces bifurcations. Pour concrétiser cette quête de liberté et d'authenticité, c'est généralement un modèle de ferme « à taille humaine » avec des objectifs financiers peu ambitieux qui est privilégié. Mais l'idée de cette vie plus simple et rustique, basée sur les rythmes naturels se heurte à une épreuve de taille : la complexité et la rationalité de l'agriculture telle qu'elle se pratique au Québec. Les systèmes d'optimisation, la microbiologie des sols et autres technologies numériques en sont quelques exemples.

Une fois en activité, cette catégorie de producteurs se confrontent à un ensemble de méthodes scientifiques et technologiques nécessaires à la production commerciale qu'ils n'avaient pas nécessairement prévu d'utiliser dans le cadre de leur nouveau métier. Ces découvertes se traduisent généralement par de la déception, voire de la contrariété. À cet idéal de vie simple et autonome se substitue un regard plus technique, plus mathématique, et finalement plus distant à la nature :

On parle de rendements, d'hybrides, de chauffage, on parle de plein de choses que je n'avais jamais tant approfondi parce que je me disais que ça pouvait être plus petit et plus simple. Mais non, il y avait plus de complexité que ce que j'avais vu. Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Oui, ça me dérange énormément, ça me dépasse en fait d'avoir besoin d'être entourée d'autant d'experts, toujours. D'être possédée de la capacité de régler tes propres systèmes parce qu'ils sont tellement avancés. (...) J'aime avoir le contrôle sur mes affaires mais pas un contrôle technologique. Quand

réglementations sur la production biologique, mais certains producteurs vont bien au-delà de ces indications. En ce sens, la « morale de la production » donne lieu à l'exploration des profondeurs idéologique de l'éthique professionnelle de ces néo-agriculteurs qui cherchent à souvent à mettre en pratique des façons de produire qui vont au-delà des règles imposées.

ça prend 8 agronomes et des techniciens pour que tu puisses comprendre ce qu'il se passe, moi je ne me sens pas en contrôle ni en lien avec ce que je fais.

Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Hier soir, je regardais des fermes « macro-gardening », ils cultivent tout à l'intérieur avec de l'éclairage artificiel, il n'y a pas de sol. C'est ça l'agriculture du futur ? Il me semble qu'il y a quelque chose qui ne marche pas là-dedans. Le jour où t'as plus d'électricité, tu fais quoi ? C'est un peu... Les gens qui font ça, ils disent que c'est l'agriculture du futur, que c'est moderne. Oui, ok c'est efficace, ça prend 40% moins d'eau, mais ta source principale de lumière c'est quand même le soleil dans la vie. Si tu cultives dedans, ça ne marche pas. Il y a quelque chose qui ne marche pas. Yann, 33 ans, ancien menuisier, salarié agricole

Dans leurs mots, ces producteurs déplorent le rapport rationnel, comptable et technologique à la nature. Ils admettent que les calculs automatiques effectués par ordinateur pour mesurer la rentabilité par planche de légumes constituent des outils utiles pour parfaire la planification et la production et améliorer leur rendement. Mais simultanément, l'utilisation de ces technologies retrancherait le lien direct avec la production et l'autonomie décisionnelle sans médiation. La technique entraverait ce lien privilégié avec le vivant, alors que ce contact direct constituait une des motivations centrales qui les a menés à l'agriculture. Cet ensemble de techniques, censé optimiser leurs méthodes de production et donc leur libérer du temps de travail, va donc à l'encontre de ce qu'ils désiraient initialement : reconquérir des savoir-faire dont le « système » les aurait dépossédés.

Certifications, quotas, règlements : paralyser la production agricole

À cette complexité technologique s'ajoute des contraintes législatives et politiques, qui tendent compliquer, voire à entraver ces démarches de retour. Comme le résume André, « *je me suis dit avec mes abeilles, je vais avoir la paix. Mais là, dans le monde syndical agricole, c'est encore pire ! Il faut croire que la paix ça n'existe pas* ». Pour ces producteurs étant allés chercher en agriculture la liberté, l'autonomie décisionnelle et la simplicité, l'épreuve consiste à faire face à de lourdes contraintes règlementaires qui tendent à paralyser leurs projets.

Au Québec, c'est la régie des marchés agricoles et alimentaires qui impose un cadre légal sur les façons de produire. Ces réglementations provoquent de nombreuses frustrations au sein de ce profil qui se dit étouffé par cette accumulation de règlements. Parmi les plus critiqués : les quotas de production sur la production animale, l'abatage à la ferme, l'agro-tourisme, la transformation alimentaire. Si ces réglementations dérangent peu les maraîchers qui n'y sont pas soumis, ceux qui s'orientent vers l'agriculture paysanne ou l'élevage disent éprouver la sensation d'être « paralysés » par les quotas de production et les règlements imposés par la régie. Ces contraintes législatives ne permettraient pas de pouvoir vivre pleinement et sereinement l'expérience de la « ferme d'antan » et d'avoir une chance de survivre en agriculture. Pour ces projets « à la marge », le « retour à la terre » serait alors très difficile à mettre en œuvre :

Notre idée originelle d'autosuffisance avec une vente de surplus, c'est illégal. Même ce qu'on veut faire ici, recevoir des gens pour leur permettre de vivre l'expérience, pas juste qu'ils passent au kiosque, moi ce que je veux faire, on est entourés par des montagnes, notre ferme est dans une vallée, puis j'aimerais ça construire des cabanes pour que les gens passent du temps ici. **Mais on n'a pas le droit de le faire! On n'a pas le droit d'héberger des gens, ça rend très difficile la possibilité d'avoir une entreprise viable.** Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Moi, demain matin, je quitterais ma job si j'étais capable de vivre. Nous autres ça ne marche pas le maraîchage ici, on n'est pas dans la région de Montréal, il n'y a pas encore le marché, nous autres ce sont les poulets et la viande. **Si on pouvait faire l'abatage nous-mêmes je serais capable demain matin de lâcher ma job sans même regarder en arrière parce que je sais qu'il y aurait un marché pour ça mais ce n'est pas légal l'abatage à la ferme. Parce qu'elle est là, ta marge de profit. Moi je suis un gars ultra manuel, je n'ai aucun problème avec la boucherie. C'est là que tu fais ton argent, en vente directe, mais ce n'est pas permis.** Max, 33 ans, ancien ouvrier en foresterie, néo-paysan

For example, there's a limit on 100 chickens, and we're a family of five, and with 100 chickens, you don't go very far if you want to feed your family and sell any surplus. Beth, 47 ans, ancienne technicienne en environnement, néo-paysanne

Ces extraits révèlent un certain désarroi de la part de ces producteurs, qui s'attendaient à avoir la possibilité de développer des fermes vivrières avec une vente de surplus. La critique est politique chez cette partie des néo-agriculteurs qui dénoncent les règlements en vigueur favorisant les fermes commerciales économiquement intégrées, mais reléguant des secteurs

agricoles et méthodes de production plus « atypiques ». Ainsi, les personnes qui cherchaient à diversifier leur production (agriculture paysanne), leurs services (agrotourisme) et à supprimer les intermédiaires (abatage à la ferme) se voient handicapés par de lourdes réglementations qui rendraient très difficile la possibilité d'avoir une entreprise viable.

Si la majorité des néo-agriculteurs composent aisément cet environnement administratif, ce n'est pas le cas de ceux qui s'orientent vers des modèles de fermes atypiques comme l'agriculture paysanne. Claire Lamine (2018) évoque de « retours à la terre difficiles » pour la France en pointant, entre autres, le rôle des politiques publiques qui réduiraient le rapport à la nature à une logique technicienne et gestionnaire. Les néo-agriculteurs québécois font face à des problématiques similaires. Comme en France, les projets dits « atypiques » sont très peu valorisés et encore moins bien soutenus. Pour exister, ils doivent se soumettre à des normes qui régulent et standardisent les productions agricoles.

Le modèle des subventions : vers la croissance et l'uniformisation des pratiques agricoles

Cet idéal de liberté est également mis à l'épreuve par des programmes de financement en agriculture qui orienteraient les pratiques professionnelles vers des façons de faire qui n'étaient pas initialement désirées. Si ces subventions sont généralement très appréciées, puisqu'elles supportent la mise en place et la pérennité de ces projets, les néo-paysans critiquent la nature du modèle de ces subventions, dont la visée s'éloignerait de leurs intérêts initiaux. Chez ces derniers qui s'orientent vers des secteurs marginaux et cherchent à construire un modèle de ferme paysanne « à taille humaine », ces programmes sont perçus comme une entrave à leur liberté, visant avant tout la croissance et l'uniformisation des pratiques agricoles.

Pour pouvoir bénéficier de ces subventions, les néo-agriculteurs devraient en effet se plier à certaines prescriptions : développer un volet de la production, agrandir les champs de culture, engager plus de personnel, investir dans des infrastructures, etc. L'orientation est

donc productiviste : pour recevoir ces aides gouvernementales, il leur est demandé d'agrandir la ferme, d'engager des ressources, de construire de nouvelles infrastructures, de se mécaniser, etc.¹¹³ Pour toutes ces raisons, certains producteurs, bien qu'ils soient minoritaires, considèrent ces aides comme des mécanismes de contrôle et choisissent de ne pas y faire appel. Ce sont généralement les plus antisystème de l'échantillon, puisqu'ils estiment, selon l'expression d'une agricultrice, qu'accepter ces subventions se résumerait à « vendre son âme ». Inflexibles, ils s'interrogent, voire refusent d'adhérer à l'UPA pour des raisons idéologiques, en fermant ainsi la porte aux subventions du MAPAQ :

Ce système-là, on s'abstient, puis, certainement parce qu'on ne veut pas payer l'adhésion mais aussi éthiquement, je ne suis pas pour les subventions en agriculture. C'est le moyen de contrôler les gens. Puis on le voit, c'est super obvious. J'en n'ai pas besoin de leur argent, je ne le veux pas non plus. Puis même quand on avait besoin d'argent, on ne l'a pas pris. Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

On peut ici faire le lien avec le « non-recours par désintérêt » (Warin, 2008) qui désigne le fait de refuser volontairement des ressources publiques en ayant conscience de leur existence. Or, comme l'affirme Philippe Warin, le non-recours par désintérêt chez les personnes éclairées et rationnelles « pose explicitement la question de la justification d'un modèle de sécurisation du destin de chacun face à l'arbitraire » (p.13). On peut voir dans ces rejets des actes de résistance : choisir de refuser des subventions auxquelles l'on a droit incarnerait l'une des expressions de l'indépendance sociale, de la liberté.

Mais tous ne peuvent se permettre de refuser les subventions, tout particulièrement s'ils ne peuvent compter sur un capital financier de départ ou sur un emploi à l'extérieur pour soutenir les activités de la ferme. La paysannerie n'étant pas subventionnée, certains néo-paysans sont alors amenés à développer un volet « commercial » de leur entreprise pour avoir accès à ces aides, voire à redéfinir intégralement leur projet initial. Le témoignage de Lora est éclairant sur ce point. Il montre de quelle façon la précarité financière vécue par ces

¹¹³ L'un des producteurs mobilise ainsi l'expression « jouer le jeu des subventions » pour souligner le fait que ces programmes le pousseraient à investir davantage et à s'installer durablement.

néo-paysans peut les orienter vers l'agriculture maraîchère ou l'élevage pour pouvoir profiter de ces subventions, quitte à abandonner le projet de départ :

Au départ on faisait de la paysannerie, mais à force de calculer, c'est fou, on s'est tellement dit que ça n'arriverait pas mais c'est arrivé. On a fini par faire la seule chose qui est rentable. Économiquement, on voyait tous nos amis qui faisaient juste du maraîchage puis on trouvait que c'était triste, ils ne pouvaient même pas manger du bon fromage, faire du pain, et on est exactement dans ça aujourd'hui.

Elle poursuit :

Puis c'est inévitable. Tu ne peux pas avoir des subventions, tu ne peux pas avoir un coup de main d'aucune instance si tu veux faire ton pain et ton savon. La minute où tu t'intéresses au MAPAQ, à démontrer que ton projet est rentable, c'est inévitable que ce soit le légume. Enfin, ça pourrait être autre chose, mais nous c'était vraiment le légume et l'élevage qui nous ont ouvert les portes. Tu sais les subventions c'est fou là, le côté investissement sur la ferme, on ne peut pas refuser. (...) quand on montait notre plan d'affaires et qu'on avait des objectifs financiers, c'est évident que ça nous a mené dans une direction de production de plus en plus grande. Quand ils te donnent cette subvention et ce matériel, tu l'as, fait que tu l'utilises, fait qu'évidemment tu produis plus. Au final ça finit par t'entraîner. Puis c'est correct. Mais c'est ça, c'est ce qui est arrivé, et après ça tu ne peux plus faire d'apiculture, tu peux plus faire ton pain, mais ce n'est pas grave parce que tu le savais.

Ces extraits montrent ainsi que les producteurs sont fortement encouragés à s'insérer dans le « système » pour avoir accès à ces financements. En évacuant les pratiques agricoles atypiques, ces programmes de financement tendent ainsi à uniformiser les pratiques agricoles vers des modèles commerciaux, comme le maraîchage ou l'élevage. La précarité financière, conjuguée à l'injonction à la rentabilité conduisent ainsi une partie des néo-agriculteurs de ce profil vers des filières agricoles qu'ils n'avaient pas nécessairement choisies. Afin d'avoir accès à ces sources de financement, les néo-paysans deviennent ainsi des néo-agriculteurs, incités à bâtir des fermes commerciales pour survivre.

Mettre en pratique ses principes écologiques au travail

Enfin, cet idéal de liberté se trouve contraint par les normes professionnelles en agriculture biologique¹¹⁴ qui tendent à réduire la marge de manœuvre des néo-agriculteurs. Entrés en agriculture pour le mode de vie écologique radical, les principes écologiques des personnes de ce profil sont bien plus stricts que les réglementations en vigueur, ce qui les mène parfois à un « désenchantement de la vocation » (Rasera, 2016).

En entrant dans le métier, certains néo-agriculteurs accusent la mise en marché « malhonnête » de l'industrie biologique, qui ferait croire aux consommateurs (et rétrospectivement à eux-mêmes) que les fruits et légumes auraient poussé de façon naturelle. Ceux qui cherchaient à produire selon les principes de la permaculture réalisent toute l'énergie nécessaire à la production de légumes, avec l'utilisation de pratiques éloignées de ce qu'ils pensaient de la philosophie du bio¹¹⁵ :

Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui partent de la ville avec l'image qu'ils vont aller faire le bien. Puis la première année il n'y a rien qui pousse, parce que tu ne mets pas de fumier, puis que tu penses que ça pousse tout seul, et puis finalement tu réalises que si tu veux vendre quelque chose il va falloir que tu mettes des engrais et que tu utilises des plastiques parce que sinon tu vas juste galérer avec les mauvaises herbes. Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Mais d'être devenu plus écolo après avoir fait de l'agriculture, je ne suis pas sûr. On dirait que ça m'a rendu plus réaliste, au contraire. Le problème de beaucoup d'écologes, c'est que ce n'est pas réaliste, tu sais Sylvain¹¹⁶, je serais curieux de voir ce qu'il t'a dit, mais lui, je trouve que c'est romantique comment il voit ça, il greline son champ, avec sa grelinette. Pas de machinerie, bio, travail manuel du sol, semences ancestrales. Mais les semences modernes, elles sont résistantes aux maladies. Ce n'est pas pour rien qu'on n'utilise pas les semences ancestrales. Il faut faire attention au romantisme, à l'idéalisme. Yann, 33 ans, ancien menuisier, salarié agricole

¹¹⁴ La mise en œuvre difficile de certains principes écologiques concerne une variété de pratiques. Certaines sont catégoriquement refusées (l'utilisation de pesticides), d'autres sont considérées (l'utilisation de tracteurs, du propane pour chauffer les serres chauffées au propane), les restantes sont appliquées, non sans une pointe de frustration (utilisation d'emballages plastique, utilisation d'engrais chimiques). D'autres pratiques sur la saisonnalité des légumes (l'achat-revente, l'utilisation des serres) n'ont presque pas été discutées dans nos entretiens alors qu'elles sont centrales dans d'autres enquêtes (Samak, 2013).

¹¹⁵ Les participants ont évoqué le fumier d'origine animale, les semences modernes, l'utilisation de machines ou des matières plastiques

¹¹⁶ Le nom a été anonymisé

Ces extraits montrent qu'en découvrant ces normes professionnelles dans l'industrie du bio, les néo-agriculteurs de ce profil estiment avoir été trompés par les « impostures » de l'agriculture biologique, ce qui les pousse à établir deux critiques. La première est sanitaire : certaines substances utilisées dans l'industrie biologique seraient nocives pour les sols et l'environnement. Plusieurs produits essentiels à la production (fertilisants, etc.) n'existeraient pas en bio : les agriculteurs devraient donc utiliser des produits chimiques pour produire des légumes biologiques. Si ces produits restent acceptés dans la charte de la production biologique, rappelons que la morale de la production de certains néo-agriculteurs est bien plus stricte en matière de qui est perçu comme étant bon ou mauvais pour l'environnement. La deuxième critique est systémique : des entreprises controversées dans l'industrie agro-alimentaire auraient une situation de quasi-monopole sur une partie des produits qualifiés de biologiques. Face à la nécessité de s'approvisionner auprès de ces entreprises qu'ils condamnent et donc de contribuer à les enrichir, les néo-agriculteurs disent éprouver un profond sentiment de frustration :

Le plus gros fournisseur de compost au Québec a été racheté par Scott qui est un des distributeurs de Monsanto depuis toujours, beaucoup de semences certifiées bio appartiennent à Monsanto. Même si tu veux faire tes propres engrais verts pour la fertilité pour ne pas prendre des engrais de poules qui sont des immenses fermes nourries aux OGM, les semences viennent de monocultures. **Là, ça peut commencer à être lourd parce que tu essayes de bien faire les choses mais t'es quand même pris avec l'industrie, t'as pas le choix, sinon tu ne seras jamais rentable.** Adam, 26 ans, ancien technicien dans le cinéma, maraîcher

Les fertilisants n'existent pas en bio, donc il n'y aurait aucune ferme bio qui existerait si elle n'avait pas accès à des fertilisants d'origine chimique. Donc de l'industrie du poulet, ou de la vache. **C'est un non-sens de faire croire aux gens que ces légumes-là ont poussé grâce à la terre, ils ont poussé grâce au fumier du poulet qui est nourri aux OGM. S'il n'était pas nourri aux OGM ce poulet-là, on n'aurait pas ce fumier là. On fait partie de la chaîne et tu t'en rends compte assez vite. Ce qui permet à l'industrie du poulet d'écouler son fumier, donc tu l'enrichis. C'est fou. On l'enrichit comme jamais, parce que tout le monde met du fumier de poulet.** Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Sauf qu'on a appris dans notre première saison que le bio ce n'est pas ce qu'on pensait. Quand tu es consommateur de bio, t'as une vision de c'est quoi, mais quand t'es producteur bio, nous a appris autre chose. Il y a des produits

là-dedans qui sont nocifs qui sont acceptés, qu'on n'utilisera jamais, nous. Ça fait partie de l'industrie, les fertilisants de provenance douteuse (...) On a eu des poules chez nous, et je fais du compost avec leur fumier que je mets dans les jardins, et même ça, tu n'as pas le droit de faire ça dans le bio, c'est ridicule. **C'est clair que les griffes du corporate industry sont dans le bio aussi.** Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Ces extraits révèlent ainsi que même avec la volonté de réaliser des actions en faveur de l'environnement, le monopole exercé par les multinationales en amont et les réglementations en vigueur ne permettraient pas d'appliquer certains principes écologiques. Entrés en agriculture pour le mode de vie écologique radical, ce travail de deuil se révèle difficile à réaliser chez ces producteurs qui constatent que leurs convictions écologiques sont plus strictes que les normes professionnelles en bio. Désabusés, ils estiment avoir été « trahis » par l'industrie agrobiologique, ce qui les incite à se désengager vis-à-vis de leur idéal de production. Leurs expressions traduisent en effet le passage de la déception à la résignation : « tout le monde fait ça », « pour faire autrement il faudrait qu'on mange autrement ». Avec le sentiment d'être « pris » dans un système qu'ils ne maîtrisent pas, la plupart se résignera à s'accommoder aux normes de l'agriculture biologique pour rester compétitifs, tandis que ceux qui refusent les compromis se tourneront vers des pratiques illégales pour respecter leurs convictions.

Contester et inspirer : des trajectoires de politisation

Face à un système perçu comme injuste, une partie des producteurs a choisi la protestation « *voice* » (Hirschman, 1970) pour contester le système en place. Le profil des « terriens » privilégie l'action collective afin de contribuer à modifier le système. Je montrerai que la protestation constitue non seulement une manière d'appuyer, de visibiliser et de politiser leurs engagements sociaux, mais qu'elle constitue également un facteur de maintien au travail. En effet, la mise en œuvre de ces stratégies de protestation apporte une raison supplémentaire de demeurer dans leur métier, que ce soit pour véhiculer un message, tenter de transformer le système en place, ou, plus individuellement, vivre en harmonie avec ses

principes personnels. En protestant, ces producteurs ne font pas qu'exprimer leur mécontentement, ils s'engagent et donnent du sens à leur travail à travers leurs luttes quotidiennes.

Autre stratégie mobilisée par les néo-agriculteurs de ce profil, mais qui se retrouve dans d'autres types de trajectoires : la transformation de ses aspirations professionnelles afin de bâtir un engagement durable dans le travail. Graduellement, le profil des « terriens » finit par envisager l'agriculture comme un outil permettant de participer activement au changement social. En changeant la manière selon laquelle ils conçoivent leur activité professionnelle, ces néo-agriculteurs viennent, *a posteriori*, valoriser certains aspects du travail convergeant avec les possibilités qui leur sont offertes. Dès lors, puisque la stratégie consiste à faire évoluer le rapport entretenu avec le travail pour y éprouver de la satisfaction, je considère cette stratégie comme une forme de fidélité « *loyalty* » (Hirschman, 1970) envers l'agriculture. En effet, ces producteurs composent avec les règles du jeu : plutôt que de contester certaines normes professionnelles initialement perçues comme contraires à leurs convictions, ils finiront par « déplacer » leur regard vers de nouveaux intérêts conformes avec ces règles.

L'action collective comme trajectoire de politisation

Dans la partie précédente, j'ai souligné l'existence d'une panoplie de difficultés systémiques et politiques qui sont accentuées pour les projets atypiques tels que l'agriculture paysanne. Face à des réglementations jugées « étouffantes » qui ne permettraient pas aux néo-paysans de pouvoir vivre de leur activité professionnelle, c'est l'action collective qui est privilégiée pour faire valoir ses intérêts. C'est généralement auprès de l'Union Paysanne¹¹⁷ qu'ils s'engagent, ce syndicat militant pour une vision de l'agriculture proche de leurs

¹¹⁷ Notons que d'autres producteurs (apiculteurs, maraîchers) s'engagent auprès d'autres organisations non syndicales, comme la Coopérative pour l'Agriculture de Proximité Écologique (CAPÉ) mais leur adhésion vise davantage à valoriser l'agriculture biologique de proximité.

valeurs¹¹⁸. En se politisant, leur objectif vise à défendre le métier de paysan, en tentant notamment de modifier certains règlements déjà évoqués.

Conjointement à leur travail à la ferme, Marco, Max, et leurs conjointes respectives cumulent des activités professionnelles hors de l'agriculture pour assurer le succès économique de ces projets non nécessairement commerciaux. Les stratégies de résistance sont donc parfois cumulatives. Si le travail à l'extérieur constitue un moyen de soutenir les activités de la ferme sans réaliser de compromis, l'action collective représente un moyen d'expression pour manifester leur mécontentement et leur désir de contribuer à modifier le système :

On veut contribuer à modifier le système, c'est pour ça qu'on s'implique dans l'Union Paysanne. Max, 33 ans, ancien ouvrier en foresterie, néo-paysan

I am involved in few different projects, à l'Union Paysanne, I did some courses in le centre paysan. I'm very political when I speak to people in the sense of the politics here in Quebec and how they are really limiting to une petite ferme d'antan. Marco, 52 ans, auparavant dans la finance, néo-paysan

Il est intéressant de noter que les personnes qui s'engagent auprès de l'Union Paysanne ne se décrivent généralement pas comme étant particulièrement investies dans la vie politique. Plusieurs d'entre elles affirment par exemple ne pas voter, ne jamais avoir réellement participé à la vie politique ou associative avant l'agriculture. Pourtant, l'ensemble des néo-paysans rencontrés adhèrent, ou ont été adhérents auprès de l'Union Paysanne. Ces bifurcations agricoles donnent finalement lieu à des trajectoires de politisation pour rendre visible des insatisfactions. En effet, pour ce producteur, le contexte agricole au Québec serait tel qu'il nécessiterait de s'investir d'une façon ou d'une autre pour contribuer à changer le système en place :

Le contexte socio-économique et politique agricole au Québec fait qu'on se sent comme obligé de soit s'investir politiquement ou de soit faire une éducation populaire et d'informer les gens de ce qui est possible. Max, 33 ans, ancien ouvrier en foresterie, néo-paysan

¹¹⁸ L'union Paysanne est membre du Via Campesina (Mouvement Paysan International). Elle milite pour une agriculture écologique et paysanne en vue d'atteindre la souveraineté alimentaire. Les propositions de l'association coïncident avec les intérêts déjà énumérés des néo-paysans : mettre fin au monopole syndical de l'UPA, l'augmentation de la production hors-quota, entre autres.

La question de la contestation est intimement liée à celle de la construction d'alternatives pour vivre avec ces contraintes. Or, dans l'échantillon, il est intéressant de noter qu'une très faible proportion de néo-paysans rencontrés pratique l'agriculture « pirate », c'est-à-dire dépassant les quotas de production autorisés. Les amendes très coûteuses et la volonté de « ne pas attirer l'attention » les inciteraient plutôt à respecter les réglementations en place. Surtout, la volonté de changer l'ordre des choses en respectant les « règles du jeu » les conduirait à ne pas s'engager dans des pratiques illégales. La construction d'alternatives semble ainsi très limitée pour ces néo-paysans qui préfèrent généralement attendre que les règlements évoluent en leur faveur. C'est le cas de Jack, qui est actuellement en train de bâtir des infrastructures pour l'agrotourisme en espérant une ouverture de la part du gouvernement.

La trajectoire de Jack illustre bien la manière selon laquelle certains néo-agriculteurs en viennent à transformer leurs moyens de lutte pour faire valoir leurs intérêts. Jack, qui se présente pourtant comme une personne « apolitique », décrit son arrivée en campagne comme ponctuée par de nombreuses implications sur les plans communautaires et politiques :

Moi j'étais sur je ne sais pas combien de CA et des comités de citoyens, ou municipale, ou de la MSR, dans le monde agricole aussi l'Union Paysanne, même Québec solidaire (rires). Avec le background qu'on a c'est différent de la plupart des gens qu'on rencontre ici. Moi j'ai comme une expérience dans les stratégies corporate, et ça ressemble beaucoup à la politique, c'est la même chose. Quand tu comprends comment ce système fonctionne, et que t'as déjà été exposé au playbook, c'est très difficile de ne pas le voir. Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

S'il n'a jamais réellement été investi politiquement, il se réfère à ses expériences professionnelles passées pour critiquer ce qu'il interprète comme étant la même stratégie au sein des comités en agriculture. Désillusionné par l'« incompetence » et la « corruption » qui sévit au sein de ces milieux politiques, il choisira de se retirer de l'ensemble de ces associations et comités qu'il avait investi. Ainsi, lorsque la protestation perd de sa force, c'est l'« apathie » (Bajoit, 1988) qui lui succède :

Je m'en foutais de la politique, même jusqu'à temps qu'on démarre la ferme, je n'ai jamais voté dans ma vie, I never cared about that shit. Je me suis seulement impliqué parce que je voulais apporter du changement parce que c'était plus au niveau local. Je me suis impliqué beaucoup, moi mon opinion n'a pas été formée par des cutlers, moi ça été formé par le contact direct avec les gens du gouvernement, les maires, les conseillers municipaux, le préfet. **Je les ai tous rencontrés, j'ai fait du travail pour eux, j'ai été dans les comités. Non, le niveau d'incompétence est fucking mindblowing, it's mind-blowing.** C'est une joke totale, la corruption je l'ai vue aussi. Flagrant, obvious. **Moi je suis dans un mode en ce moment où je me retire de tout ça parce que ça m'apporte juste un autre stress, et un autre poids sur les épaules. Ça ne fait de bien à personne.** Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Lassé de se battre, Jack a décidé « d'arrêter la guerre » et de se mobiliser une seconde stratégie : la lutte par l'exemplarité des actions quotidiennes. Lorsque les organisations échouent à transformer le monde, certains délaissent l'action collective et choisissent d'influencer par leur mode de vie.

Décentrer le projet politique : de l'autarcie à la participation sociale

Ces trajectoires de politisation ne s'expriment pas seulement par la protestation : elles visent également à inspirer pour favoriser le changement social. J'ai souligné que dans ce type de trajectoire, les néo-agriculteurs étaient souvent entrés en agriculture pour pratiquer l'autosubsistance et mobiliser des savoir-faire visant à l'autonomie. Mais avec l'expérience concrète de travail, la pratique de l'agriculture a ouvert de nouveaux horizons politiques et sociaux. La visée initiale, presque autarcique, s'est transformée au fil du temps en désir d'influencer et d'agir sur la société.

Alors que les néo-agriculteurs de ce profil affichaient une résistance initiale face à la nécessité de s'insérer dans le « système » pour survivre, ils y voient aujourd'hui de nouvelles potentialités qui n'avaient pas été envisagées au départ. La dimension commerciale de l'agriculture, incarnée par l'entreprise agricole, n'est plus perçue comme négativement, comme un compromis, mais comme le moyen d'inspirer une partie de la société. En ouvrant la voie aux échanges avec la clientèle, l'entreprise agricole offrirait la possibilité d'exercer

une influence sur les clients et sur la communauté locale. C'est de cette façon que l'expriment ces producteurs, qui estiment que ces désillusions seraient finalement compensées par les externalités positives que permettent les rencontres avec les consommateurs :

Je ne me disais pas « je vais changer le monde ». Je me disais plus « qu'est-ce que je peux faire pour moi ? ». C'était plus égoïste, comme idée de départ. Mais après c'est devenu quelque chose qui a eu le potentiel d'avoir un impact sur bien plus que juste moi. Puis c'est ça, je trouve, la réalisation positive, la sortie de l'utopie de départ, beaucoup de jeunes qui démarrent en agriculture sont d'abord intéressés par l'autosuffisance. **Puis c'est très cool de se suffire soi-même, mais c'est encore plus cool de se suffire soi-même et en faire profiter une communauté, c'est comme ça que j'ai réalisé que le plus intéressant c'était de le faire pour d'autres, plutôt que de le faire juste pour moi.** Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

En fait je pense que le changement majeur, ça a été de se dire « on ne veut pas juste être bien nous, on veut avoir un impact sur les autres, sur le monde ». Et ce n'est pas en restant dans notre coin qu'on va y arriver, **il faut un peu jouer le jeu**, et acquérir une certaine crédibilité pour avoir une certaine tribune, pour pouvoir passer un message. **Faut être dans le monde pour avoir un impact sur le monde.** Gérald, 32 ans, ancien contremaitre en foresterie, maraîcher

Comparativement à d'autres producteurs, Arthur et Gérald n'ont pas nécessairement choisi l'agriculture pour insuffler un changement social. Or, une fois en activité, ils valorisent la possibilité, via le statut d'agriculteur, de faire valoir leurs intérêts et leurs convictions à plus large échelle. Au fil du temps, leurs aspirations professionnelles se déplacent et rejoignent celles des « activistes », pour qui l'agriculture représente le moyen de mettre en pratique ses convictions politiques, de passer un message et de potentiellement changer l'ordre des choses. Le caractère évolutif du rapport au travail peut parfois aboutir à des déplacements entre les profils : certains « terriens » rejoignent le point de vue des « activistes », mais je montrerai également que d'autres « activistes » se laissent séduire par les ambitions entrepreneuriales qu'ils se découvrent en agriculture. La souplesse et la flexibilité dont certains font preuve entrouvrent de nouvelles portes. Elles permettent d'harmoniser le projet professionnel avec de nouveaux intérêts ou de nouvelles sources de satisfaction.

Ainsi, s'il est désormais question d'être écoutés, la stratégie de ces producteurs passe par la visibilisation du « sérieux » de la démarche. Ils chercheront donc à « jouer le jeu » *dans* et non plus *hors* du modèle. C'est ainsi en se présentant comme des entrepreneurs que Chris et ses

collègues ont décidé d'apparaître publiquement afin d'influencer la communauté locale. L'idée est ainsi de participer au « système » afin de transformer les mentalités, de l'intérieur :

En fait ce n'est vraiment pas révolutionnaire, au contraire, en ce moment on participe au système, à fond même. De l'intérieur, puis on joue avec les règles du jeu, complètement. On est arrivés à des conclusions, que ce sont les gens qui ne sont pas dans les grandes villes qui vont moins voter pour des partis progressistes. C'est le monde de Laval, des banlieues, qui doivent selon nous, changer, et c'est exactement dans cette lignée là qu'on y est allés. **Le but c'est justement de ne pas être un hurluberlu, de pas être une communauté de hippies, que tout le monde voit comme des granos, le but c'est vraiment de participer complètement au système.** Chris, 29 ans, ancien étudiant en sociologie, maraîcher

Cet extrait montre bien qu'il s'agit d'une lutte, mais qui s'exerce dans les règles du jeu, avec fidélité « *loyalty* » (Hirschman, 1970). Plutôt que de s'extraire de la société, de s'isoler et vivre individuellement ou à plusieurs un projet politique, plusieurs choisissent de s'y insérer complètement. Ils passent donc de l'opposition à la coopération, puisqu'ils choisissent de militer en consentant aux règles du jeu plutôt qu'en les écartant. Il s'agit, pour ces néo-agriculteurs, de capitaliser sur les expériences militantes passées pour les ajuster aux normes du nouveau métier. Comme l'expliquent Sylvie Tissot et ses collègues (2005 : 12) sur les reconversions militantes, « ces trajectoires ne sont possibles que par la « conversion » d'un capital militant ou politique qui suppose une transformation conforme aux règles des nouveaux espaces où il est investi ». L'adhésion à ces règles, qu'ils traduisent par une sorte de « conformisme » au système dominant, leur permettrait ainsi de participer politiquement au changement social.

Résumé et conclusion

Par rapport aux reconversions professionnelles « classiques », la trajectoire des « terriens » est intéressante à analyser puisqu'elle montre une facette singulière de la bifurcation. En effet, cette catégorie de néo-agriculteurs opère un virage professionnel pour transformer leur style de vie, plus que pour changer de métier.

J'ai souligné que ce dans ce profil, le parcours professionnel passé ne déterminait pas nécessairement le désir de bifurquer. C'est plutôt l'origine territoriale qui impulse ces actes de retours, la bifurcation étant formulée comme un « retour aux sources » ou un « retour à soi ». En quête d'authenticité, les personnes associées à ce profil visent à transformer leur style de vie, à travailler à l'extérieur et avec la nature, et ce, en visant l'autonomie. Elles partagent de fortes similarités avec les acteurs du « retour à la terre » des années 1970, puisqu'en devenant agriculteurs, ces individus cherchent à mettre en pratique l'idéal d'un mode de vie plus simple, plus libre et plus authentique. Ce profil s'oriente ainsi assez souvent vers des modèles « marginaux » telles que l'agriculture paysanne afin de vivre l'expérience « authentique » du « retour à la terre », à l'instar des paysans d'autrefois.

Comme les « néo-agriculteurs de l'utopie » (Dolci et Perrin, 2017), le « retour à la terre » comporte ici une forte dimension existentielle et identitaire, l'agriculture correspondant ici au désir de se reconnecter à l'« essentiel », « aux racines ». Ce profil s'apparente également aux « adhérents de la contre-culture » (Richardson, 2010) qui perçoivent l'agriculture comme un mode de vie et non comme une activité professionnelle règlementée. Or, comme le mentionne Frédéric Nicolas (2017), ces visions « atypiques » du métier se trouvent contrariées par une forme de « dépendance au sentier » (Pierson, 1994) de la profession agricole, conduisant les néo-agriculteurs à réajuster leurs pratiques. Ces contraintes, ici de nature économiques et systémiques, sont vécues négativement puisqu'elles tendent à réduire la marge de manœuvre de ces producteurs, donnant lieu à un ensemble de désillusions et de désenchantements.

Les contraintes économiques (injonction à la rentabilité et à la performance) et systémiques (nécessité d'évoluer dans un système agricole tenu par des normes professionnelles qui encadrent les différents types de production) les poussent à reformuler leur projet professionnel et à faire le deuil d'anciennes croyances. Désillusionnés par rapport à un idéal de travail simple, naturel et écologique, les personnes de ce profil se voient poussés à adopter certaines pratiques professionnelles, basées sur la rentabilité, l'optimisation des systèmes de production ou la performance, qui entrent souvent en contradiction avec leurs valeurs initiales. Cet ensemble de défis les incite à se politiser pour contester le système agricole de l'intérieur ou pour faire passer un message auprès des consommateurs. En cherchant à tirer

profit de leur statut d'agriculteur pour s'exprimer publiquement, ils finissent ainsi par s'insérer dans et non plus hors du système pour faire entendre les causes qu'ils défendent.

Chapitre 10. Bifurquer pour s'épanouir au travail et réussir le défi que constitue le changement de vie : trajectoire des « entrepreneurs »

Pour un deuxième profil identifié, les « entrepreneurs », l'agriculture est plutôt projetée comme un défi : celui de réussir un changement de vie en travaillant sur son propre projet. Si d'autres prennent goût à l'entrepreneuriat une fois leur reconversion achevée, les néo-agriculteurs de ce profil se démarquent par leur volonté initiale de valoriser leurs produits et de se distinguer au sein du marché de l'agriculture. Déjà identifiée par Paula Dolci et Coline Perrin en Sardaigne (2017), la bifurcation de cette catégorie de néo-agriculteurs correspond à une quête d'indépendance professionnelle et un moyen d'améliorer sa qualité de vie.

D'origines urbaines comme rurales, les néo-agriculteurs de ce profil sont généralement issus de parents auto-entrepreneurs ou proviennent de classes relativement aisées, surtout pour les plus jeunes. Ils viennent de milieux professionnels stables et bien rémunérés : on les retrouve dans différentes filières, telles que le design, l'enseignement, le droit, la gestion, mais aussi la restauration. Ils se distinguent par la linéarité de la carrière qui précède l'agriculture : ils ont habituellement occupé des emplois reliés à leur champ d'études universitaire sans changer de voie ou changer radicalement de profession. Leurs origines sociales stables, rémunérées et créatives représentent autant de ressources leur permettant de mettre sur pied leur désir d'indépendance et ce, dans un métier qu'ils jugent porteur de sens.

Pragmatiques, ils ont des ambitions de carrière claires et revendiquées et ambitionnent de réussir leur bifurcation professionnelle afin d'accéder au style de vie qu'ils désirent. Dans ces conditions, ils cherchent à devenir des pionniers d'un marché agricole de la région dans laquelle ils s'établissent (vin biologique, venin d'abeilles, légumes « bizarres », autres niches).

Bien qu'ils se disent sensibilisés aux enjeux écologiques, ce ne sont pas leurs convictions sociales qui motivent ces bifurcations. Généralement moins politisés que dans d'autres types de trajectoires, les aspirations des personnes de ce profil s'ajustent facilement avec les

normes du système socio-productif actuel. N'opposant pas de résistance face à la nécessité d'adapter leurs pratiques professionnelles pour survivre, très peu font part de désillusions et de déceptions sur un plan éthique. En outre, ils ont parfois tendance à considérer l'agriculture comme une phase de leur vie : ils sont prêts à revendre l'entreprise si l'occasion se présente plus tard, avant d'essayer autre chose.

Le parcours de Lise constitue une bonne illustration de la manière dont cheminent les néo-agriculteurs qui correspondent au profil des « entrepreneurs ». Elle a 25 ans, c'est donc l'une des plus jeunes agricultrices de l'échantillon. Issue d'un milieu social relativement aisé et urbain, elle a fondé son entreprise agricole avec sa compagne il y a un an. Avec des études en architecture puis en design de l'environnement, elle se voyait « finir sa vie » dans l'entreprise pour laquelle elle travaillait depuis quatre ans, qui consistait à superviser les mandats publics pour les municipalités. Mais cet emploi, stimulant et bien rémunéré, lui offrait finalement assez peu de place pour s'épanouir : le manque de reconnaissance et la mauvaise entente avec les propriétaires s'est fait ressentir rapidement :

Je n'étais plus heureuse, je travaillais énormément et je ne me sentais pas reconnue à ma juste valeur là-dedans, j'ai décidé de laisser aller, et ce n'était pas facile parce qu'au départ, moi, j'ai arrêté mes études pour cet emploi-là, puis je me voyais finir ma vie dans cet emploi-là. C'était une grosse remise en question de « qu'est-ce que je fais ? »

Insatisfaite sur le plan professionnel, elle choisit d'aller consulter un conseiller en orientation qui lui pose cette question : « que ferais-tu avec 5 millions de dollars? » ? C'est à ce moment-là qu'a émergé l'idée de l'agriculture. Bien que ce soit la première fois qu'elle envisage sérieusement ce métier, elle le perçoit néanmoins comme étant en cohérence avec son ancienne vie :

J'ai toujours aimé occuper un emploi qui me permettait de me questionner sur des choses plus importantes, qui ont une portée plus grande, autant politique que territorial, ou... Que les choses que je fais aient un sens.

Si elle considère ce nouveau métier comme un choix « logique » vis-à-vis de son existence passée, c'est parce que l'agriculture rassemble plusieurs de ses aspirations professionnelles : la quête d'autonomie, le travail de la terre, le défi entrepreneurial. Dans ce type de profil, la perspective de créer et de gérer une entreprise représente un poids décisionnel central parmi les motivations menant à bifurquer :

C'est sûr qu'après, à terme à un certain moment je n'aurais pas l'ambition d'être un employé agricole, je voulais plus, dans mon ancien emploi j'ai géré jusqu'à 120 personnes, j'aime bien ça récolter des tomates, je n'ai pas de problème avec ça mais j'ai besoin du challenge intellectuel qui vient avec ça.

À l'instar d'autres personnes de ce profil, ce qui séduit Lise en agriculture, c'est la possibilité de créer et de gérer une entreprise tout en allant chercher du sens dans son travail. La bifurcation agricole entre en résonance avec cette aspiration à l'autonomie et au « challenge intellectuel » que constitue l'apprentissage d'un nouveau métier dans un secteur jugé porteur de sens.

Pour confirmer cet intérêt naissant et apprendre les bases techniques du métier, Lise est allée travailler sur des fermes, tout en s'inspirant d'ouvrages et de vidéos sur les techniques agricoles. Par rapport à d'autres néo-agriculteurs de ce profil qui se sont lancés sur le tard, Lise et sa compagne disposent d'un capital économique de départ assez faible. Pour cette raison, elles ont décidé de commencer à apprendre les bases du maraîchage dans un incubateur agro-alimentaire : « on se disait que ça pouvait être un compromis, que ça coûtait moins cher, on est encadrées. Fait qu'on a postulé et on a été prises ».

Dans ce type de trajectoire, les néo-agriculteurs font appel aux compétences acquises au cours de l'emploi précédent, telles que la gestion, la supervision, ou la négociation. Lise perçoit ces acquis comme une plus-value par rapport à d'autres agriculteurs qui auraient hérité de la ferme familiale et n'auraient pas eu l'occasion de développer ces compétences dans des professions annexes à l'agriculture. Si les autres profils n'y accordent pas une importance capitale, la « fibre entrepreneuriale » constitue ici une condition *sine qua non* de la réussite de l'entreprise agricole :

Nous on a toutes les deux des études universitaires, on a des bonnes expériences de travail, nous la vente de nos paniers ça s'est fait en un claquement de doigts et

cette personne, pas du tout, pourtant on est dans le même secteur. Fait que justement, la fibre entrepreneuriale elle est plus mis en avant par rapport à une autre. Utiliser des outils que la plupart n'utilisent pas, fait qu'il y a vraiment une plus-value

Cette « plus-value » se retrouve dans la capacité à élaborer des plateformes en ligne et à créer un univers visuel, parfois jugé « artisanal », voire absent dans les sites web d'autres producteurs. Lise et sa compagne choisissent ainsi de tirer profit des réseaux sociaux comme Instagram et Facebook pour capter la clientèle et pour développer leur marché :

Si on veut développer le marché, on pense qu'il y a un potentiel parce que les gens en agriculture ils ont... Ben pas ou peu de sens entrepreneurial mais on le voit justement avec les offres sur Facebook et certaines personnes sur l'incubateur qui ont justement cette vision romantique et qui ont de la difficulté à amener ça à un autre niveau

J'ai recontacté Lise et sa compagne un an après notre première rencontre afin de discuter de leurs perspectives. Elles se disent globalement très satisfaites de l'issue de leur bifurcation professionnelle et affirment trouver beaucoup de sens dans leur nouveau métier :

Je m'attendais à ce qu'il y ait de la reconnaissance, mais pas autant. Les gens étaient heureux d'avoir ce produit. Ça fait une belle différence, parce que l'agriculture c'est beaucoup de travail, il y a beaucoup de choses qu'on ne contrôle pas, et il y a ça qui est super gratifiant finalement à la fin.

L'agriculture pour répondre à une quête de sens et de défi professionnel

Dans ce type de trajectoire, c'est la quête de sens et le désir d'indépendance qui mènent à l'agriculture. Si l'aspiration à l'autonomie est transversale à tous les profils, elle se traduit ici par la volonté d'être « maître de son destin » et de travailler « pour soi ». Rendue possible par une origine sociale plutôt stable et favorisée, la bifurcation vers l'agriculture est projetée

comme un défi, celui de se singulariser et d'innover pour se faire une place sur le marché. Pour réussir leur bifurcation, les personnes de ce profil chercheront à se démarquer : on les retrouve ainsi souvent dans des niches et des secteurs inexploités, au sein desquels elles tenteront souvent de transformer leurs produits. Pour autant, ces bifurcations se posent en rupture avec un rapport instrumentalisant du travail, c'est-à-dire motivées par la seule raison économique. Elles s'ancrent au contraire dans un rapport expressif au travail qui valorise l'expression de soi, l'épanouissement et la quête de sens. Dans ce type de bifurcation, les motivations dominantes correspondent bien à la possibilité de se réaliser et d'exprimer sa singularité au travail (Bajoit, 2003 ; Dubar, 2001).

Entreprendre pour réaliser son désir d'indépendance

L'autonomie constitue une motivation qui fait presque l'unanimité chez les personnes de ce profil. « Être mon propre patron », « travailler pour moi », « décider des tâches et de mon horaire » sont des expressions qui sont revenues fréquemment au cours des entretiens. En agriculture comme dans d'autres secteurs d'activités, les reconversions professionnelles traduisent en effet un désir d'indépendance : « les reconvertis souhaitent ainsi ardemment changer leurs conditions d'emploi, de travail et souvent de vie. Ils revendiquent leur désir d'indépendance, la volonté de prendre seuls les décisions et la possibilité d'organiser leur temps de travail et de vie comme ils l'entendent. » (Mazaud, 2012 : 19). La bifurcation est ici envisagée comme le moyen de concrétiser son désir d'autonomie et de liberté : choisir ses horaires, ses tâches, sa façon de travailler. Habités à gérer du personnel ou à exercer des responsabilités dans leur ancien travail, les néo-agriculteurs de ce profil chercheront généralement à mettre à profit leurs compétences au profit d'un autre projet : *leur* projet.

Par rapport à d'autres types de trajectoires, les néo-agriculteurs de ce profil sont souvent plus nombreux à mettre en avant la notion de rupture. Ils codent cette rupture relativement tôt dans leurs parcours, qu'ils relient à l'opposition avec les valeurs familiales ou avec celles de l'entourage. On constate qu'ils valorisent leurs différences, et ce, dès le plus jeune âge.

Ainsi, la rupture professionnelle que constitue l'agriculture n'est pas identitaire, elle s'inscrit plutôt en opposition ou en « décalage » avec la socialisation familiale et universitaire :

Si je regarde dans mes amis d'enfance, ils sont tous en ville encore. **En fait, mes parents faisaient la blague, ils se demandaient d'où je sortais parce que j'ai toujours été très différente de la famille.** Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Très jeune, je suis tombé du côté de la nature mais j'étais un banlieusard, j'ai grandi du côté de la couronne sud de Montréal. J'ai fait mon mouvement scout, donc à chaque fois que j'avais une occasion d'aller en forêt, d'aller mettre une ligne à l'eau pour aller au poisson, ou chasser à l'arc, j'avais ça en moi. Contrairement à mon frère, mes cousins et cousines. **Donc j'étais vraiment le petit sauvage de la famille.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Dans l'album des finissants, il y avait une photo qui disait « la personne qui a le moins de chance de devenir un fermier » et il y avait moi. Moi j'aimais avoir mes vestons trois pièces, les diners d'affaires, j'aimais le réseautage, je trippais avec ça. **À peu près tout le monde a regardé ça en disant « what the fuck, dans quoi tu t'embarques ? »** Willy, 44 ans, ancien directeur, vigneron

« J'étais le petit sauvage de la famille », « mes amis se demandaient d'où je sortais » : leurs expressions montrent qu'ils mettent en avant leur singularité au sein de leur milieu social et familial. Mais si ces bifurcations agricoles sont parfois exprimées comme étant en rupture avec la socialisation antérieure, l'analyse des récits démontre que l'acte d'entreprendre s'inscrit en revanche en continuité avec leur passé. Comme dans d'autres domaines d'activité, la socialisation entrepreneuriale constitue une source d'inspiration. Les jeunes qui ont grandi dans des familles d'entrepreneurs auraient tendance à reproduire le même schéma puisque le contact parental a rendu ce choix plus naturel et accessible (Sénicourt et Verstraete, 2000). C'est de cette façon que Carole, viticultrice, présente son choix :

Moi je viens d'un milieu entrepreneur, mes deux parents avaient leur propre métier, étaient travailleurs autonomes, moi j'étais habituée à ça et j'ai un tempérament, tout ce que j'ai fait dans ma vie j'étais boss. Je suis capable de m'encadrer moi-même. Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

En dehors de cette socialisation entrepreneuriale, le désir d'autonomie découle des expériences professionnelles passées. Chez les néo-agriculteurs de ce profil qui ont occupé des postes de direction ou de gestion, il apparaîtrait difficile de travailler pour quelqu'un

d'autre. L'acte d'entreprendre prend ainsi la forme d'un défi professionnel, celui de créer son entreprise de zéro et de prendre ses propres décisions. Leurs discours mettent en relief des ambitions de carrière affichées, celles de prendre sa vie en main et de réussir par soi-même le défi que constitue un changement de vie :

C'est sûr qu'après à terme à un certain moment je n'aurais pas l'ambition d'être un employé agricole, je voulais plus, dans mon ancien emploi j'ai géré jusqu'à 120 personnes, j'aime bien ça récolter des tomates, je n'ai pas de problème avec ça mais **j'ai besoin du challenge intellectuel qui vient avec ça.** Lise, 25 ans, ancienne superviseuse de travaux, maraîchère

À un moment donné, tu fondes des espoirs dans certaines causes, dans certaines personnes et t'es comme toujours déçu. En tout cas ça a été mon cas. **Fait que je me suis dit "pour éviter d'être déçu des autres, bah je vais faire ma propre entreprise par moi-même".** Paul, 43 ans, ancien enseignant, maraîcher

Dans ce type de trajectoire, l'aspiration à l'indépendance est incarnée par la création d'un projet personnel construit à partir de zéro, et ce, en maîtrisant toutes les composantes. Les néo-agriculteurs de ce profil valorisent ainsi le développement de compétences polyvalentes en comptabilité, en marketing, en vente. La possibilité de mobiliser toutes sortes de savoirs reliées à l'entreprise constitue un puissant moteur dans ces bifurcations. Comme dans l'enquête d'Antoine Dain (2021) sur les déclassés volontaires, le statut de gestionnaire permettrait de « reclasser » subjectivement ces bifurcations en leur attribuant une valeur positive, celle de l'indépendance professionnelle. En effet, chez ces producteurs, si la mobilité sociale peut s'apparenter objectivement à une forme de déclassement, la bifurcation n'est généralement pas vécue comme telle :

J'ai le terme downgrade qui me vient en tête, c'est peut-être un peu ça. De passer d'un statut de propriétaire d'entreprise à propriétaire d'entreprise agricole, qui est pas mal plus banal pour certains, mais moi je le trouve hyper stimulant. Loïc, 37 ans, ancien graphiste, acériculteur

Ben moi, c'est sûr que j'ai troqué la tige pour la salopette mais... Ben ça me plaît en fait, c'est sûr qu'il y a eu une adaptation, mais c'est sûr que c'est tout autre chose, mais ça a beaucoup d'avantages. Ça permet que je ne me casse pas la tête. Mais je viens quand même d'un milieu rural, donc je n'ai jamais de problème à me salir les mains, je n'étais pas du genre du non plus trop habillée et avec les ongles. Lydia, 26 ans, ancienne avocate, maraîchère

Donc ça fait quoi de partir d'en haut et de retomber en bas ? D'un point de vue salarial, c'est sûr que moi avant d'arriver ici, je ne m'étais jamais posé la question si j'avais de l'argent dans mon compte de banque. En arrivant ici, toutes les fins de mois étaient très difficiles. Fallait compter chaque sou. **Ça, c'est sûr que c'était difficile, mais toujours avec la perspective de démarrer un projet avec un objectif. C'est ça qui est le facteur de motivation numéro 1.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Dans ce type de bifurcation, le fait d'abaisser volontairement son niveau de vie n'est pas associé à la philosophie de la simplicité volontaire, art de vivre surtout revendiqué par d'autres profils. L'abaissement du niveau de vie induit par ces bifurcations se trouve ici légitimé par la mise en place d'un nouveau projet et d'une prise de risque vécue de façon stimulante. C'est ainsi la passion entrepreneuriale permettant l'accès à l'indépendance qui est revalorisée et permet de contrebalancer le déclassement objectif. Le fait de démarrer son projet à partir de zéro, d'y investir tout son temps, ses économies et son énergie représente ici un défi d'envergure qui vient légitimer de nombreux sacrifices.

Devenir un « pionnier » en agriculture

Les néo-agriculteurs de ce profil, plus que les autres, expriment la volonté de se distinguer sur le marché de l'agriculture pour vivre décemment de leurs activités et exprimer leur singularité au travail. Ils chercheront ainsi souvent à occuper des secteurs inexploités, des niches, ou des créneaux porteurs : les légumes « bizarres », le vin biologique, les produits transformés, en répondant aux attentes des consommateurs (produits biologiques, locaux, de saison). En vue de se différencier, la stratégie est revendiquée : identifier la tendance montante et devenir l'un des précurseurs d'un créneau spécifique de la région d'établissement. Les entrevues montrent que ces producteurs tentent de tirer profit de certains savoir-faire acquis lors de leurs expériences précédentes et/ou de leur réseau professionnel qui est parfois leur premier réseau de consommateurs :

L'objectif de départ était de revenir aux sources en tant que technologue alimentaire, montrer aux gens que moi, je peux faire un produit transformé puis que la liste d'ingrédients ça tient sur deux lignes. Ce n'est pas un paragraphe avec des mots que les gens ne sont pas capables de prononcer, les

additifs alimentaires c'est rendu hallucinant. Alors qu'il y a moyen d'avoir un produit qui est super bon, puis qui est fait avec aucun agent de conservation. C'est super bon pour la santé, c'est bio, c'est bon, c'est abordable parce que le rapport qualité prix est excellent. **C'est un peu ça notre défi, c'est de se positionner pour prendre une niche qui était en mouvement, il y avait une tendance et on s'y est inscrit, on était les premiers au début. Notre timing était parfait.** Christophe, 53 ans, ancien responsable de contrôle qualité, maraîcher

Nous notre niche, ce sont les légumes que personne d'autre ne fait. Ce qu'on s'est dit c'est, vu qu'on est probablement poches parce qu'on n'a jamais fait ça, on va au moins faire des trucs que personne d'autre ne fait parce qu'il n'y a pas de comparaison. **Puis en tant que cuisiniers c'était facile pour nous d'ouvrir des catalogues de semences, genre « eh, ça on n'a jamais vu ça dans les restaurants à Montréal ». Puis, on l'achèterait si on avait un restaurant. Et c'est ça qui a été la clé du succès.** Sam, 25 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Par-delà cette volonté affichée de devenir les pionniers d'un segment lié à l'agriculture, ces extraits montrent de quelle façon l'agriculture entre en résonance avec la carrière précédente. Le bagage empirique, l'expérience et les compétences acquises au cours de l'existence antérieure leur permettraient d'identifier plus facilement des créneaux porteurs et améliorer la qualité de l'offre du marché biologique.

Dans ce type de bifurcation, se distinguer, c'est aussi se rendre visible et innover. En travaillant sur des stratégies de distribution, sur le site web ou sur l'image numérique, les personnes associées à ce profil tentent de se démarquer. En mobilisant certaines compétences (webmarketing, webdesign), elles cherchent à entrer en concurrence avec d'autres agriculteurs plus expérimentés. Pour se faire une place et pallier leur manque initial de compétences agricoles, elles investissent d'autres champs de compétences. Lise, déjà présentée, met ainsi en avant sa singularité (la fibre entrepreneuriale) par rapport à d'autres acteurs du monde agricole qui en sont potentiellement dépourvus :

Tout ce qui est technologique, les plateformes en ligne, l'univers visuel autour des fermes maraîchères, tu regardes les sites internet, il y en a 3 sur 4 ce n'est pas... C'est artisanal mettons. Lise, 25 ans, ancienne superviseuse de travaux, maraîchère

Les néo-agriculteurs présentent ici leur démarche avec une ambition affichée : celle d'être le « meilleur » agriculteur. Cela peut se traduire de différentes façons : être le premier

producteur d'un secteur agricole de « haut niveau » ou proposer des variétés « exceptionnelles » et « uniques » :

Notre projet c'est l'apiculture, mais on veut être le premier producteur de venin d'abeille au Québec. C'est ça notre vision. Et sur une terre biologique. Quand j'explique ça, quand je parle de venin d'abeille, c'est du haut niveau, il y a beaucoup de travail que ça sous-entend. Patrick, 50 ans, ancien directeur d'entreprise, apiculteur

Pour moi être le meilleur agriculteur, ce serait de ne jamais rater de culture et d'avoir des variétés vraiment exceptionnelles, puis avec mon bacc j'ai beaucoup travaillé sur la sélection génétique des légumes, donc ça serait de faire des croisements, puis créer de nouvelles variétés qui sont uniques à ma ferme. Sam, 25 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Ce type de bifurcation se caractérise ainsi par la volonté d'innover et d'être reconnu dans un secteur agricole, d'être audacieux, ou d'être « grand » selon les canons de la « cité par projet » (Boltanski et Chiapello, 1999). Mais bien que le succès de l'entreprise reste fondamental, je souhaite encore souligner que la recherche du profit ne constitue pas la raison essentielle dans ces reconversions agricoles. Les néo-agriculteurs de ce profil rejoignent plutôt la démarche des « lifestyle entrepreneurs » (Peters et al. 2009) pour qui l'acte d'entreprendre prend l'incarnation d'un moyen d'améliorer sa qualité de vie. En identifiant des créneaux porteurs ou en mobilisant des stratégies de vente innovantes, l'objectif est bien de devenir un pionnier afin de s'assurer une place sur le marché de l'agriculture pour réussir sa bifurcation.

Des reconversions animées par le défi de redonner du sens au travail

Lorsque l'on s'attarde sur leur passé, on s'aperçoit que ce sont souvent les expériences professionnelles passées plus ou moins satisfaisantes qui poussent les personnes de ce profil à se reconvertir. Les motivations s'ancrent ici presque exclusivement dans la sphère du travail : la bifurcation répond au besoin de redonner du sens au travail et de s'épanouir. Rassemblées autour de cette volonté de se réaliser au travail, les entrevues révèlent plusieurs déclinaisons de ces trajectoires vers l'agriculture.

Plusieurs néo-agriculteurs de ce profil pointent une situation problématique de travail, qui n'est parfois pas toujours reliée à un désintérêt envers la profession mais qui s'apparente plutôt à une situation d'épuisement professionnel. Lorsqu'ils cherchent à fuir une situation de souffrance au travail, c'est ici bien à une « crise » (Bidart, 2006) à laquelle ils se heurtent. L'ancien « métier-passion » perd graduellement de son intérêt et le sens qui lui été autrefois accordé. Cette souffrance outrepassa la sphère du travail, elle est formulée comme un sentiment de « s'éteindre », qui donne lieu à une intense remise en question. Ce mal-être, contaminant toutes les sphères de la vie, est souvent formulé sous le registre de l'émotion. Les récits de Loïc, qui occupait à l'époque le métier de graphiste à son compte et de Marta, en inspection alimentaire, sont particulièrement éloquents :

Ces recherches existentielles intenses, au point de frôler la dépression, essayer de changer les habitudes tranquillement pendant deux ans, pour se rendre compte que prendre une pause le vendredi à partir de midi ce n'était pas assez. L'épuisement professionnel, c'est ce qui a été mon questionnement existentiel, c'est là que j'ai commencé à déprimer. J'ai commencé vraiment à... Je voyais du noir, et c'est la première fois que je n'aimais pas ce que je faisais alors que je suis quelqu'un d'hyper passionné. Je me doutais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Loïc, 37 ans, ancien graphiste, acériculteur

Je ne me sentais tellement pas bien chez moi, en fait j'ai fait comme un genre de dépression, j'étais en arrêt de travail 6 mois, même la nourriture ne goûtait plus bonne, je n'étais juste pas bien, il fallait que je change quelque chose dans ma vie pour être capable de vivre normalement. On a tout changé, on a vendu la maison, j'ai changé d'emploi, je suis retournée aux études, parce que si je ne faisais pas ça on dirait que j'étais en train de m'éteindre, ça me tirait trop de jus, c'était trop négatif. Marta, 26 ans, ancienne inspectrice au MAPAQ, étudiante en agriculture

La reconversion devient alors une nécessité : elle s'exprime par une urgence de changer d'horizon pour se réapproprier sa vie. Dans cette déclinaison, les individus conçoivent la bifurcation comme la possibilité de transformer leur quotidien pour retrouver ailleurs un équilibre de vie. Au cœur de cette crise existentielle, le « monde des possibles » s'entrouvre ; les projets professionnels sont reconsidérés. Ces moments de latence sont propices à l'introspection où sont imaginés des futurs possibles à partir de projets passés qui réémergent : « l'individu explore ses projets de jeunesse à partir d'un ici et maintenant. Ce temps de retour sur soi est aussi une tentative d'anticipation de son devenir, de sa biographie

» (Negroni, 2007 :121). Loïc l'a trouvé dans l'acériculture, lui qui a toujours été intrigué par l'érablière à proximité du terrain de chez ses parents. Le projet d'acériculture, qu'il décrit comme un « move radical » est projetée comme un défi : « travailler à son compte, et développer sa marque, essayer de vendre ses produits, c'était là l'intrigue ». Marta, qui s'est rendu compte qu'elle supportait mal le fait de travailler pour quelqu'un d'autre, a décidé de passer « de l'autre côté » en mobilisant ses connaissances des lois et règlements pour bâtir son propre projet agricole.

Autre déclinaison du modèle : prendre le large pour anticiper cette éventuelle situation problématique de travail. Ce cas de figure concerne surtout les personnes qui œuvraient dans le domaine de la cuisine et de la restauration. Le cas des cuisiniers illustre ainsi la manière dont certains « déplacent » une passion (la nourriture). Chez ces derniers qui perçoivent l'agriculture comme un métier analogue à la cuisine, la bifurcation n'est pas envisagée comme une rupture radicale. Bien que les modalités d'exercice du travail soient différentes, la bifurcation professionnelle entre en cohérence avec l'ancien métier *par* ce projet commun : travailler avec les produits, avec la nourriture. Pour cet ancien chef cuisinier par exemple, l'agriculture est motivée par la recherche d'une connexion plus profonde avec ces produits bruts :

C'est une question de contrôler la chaîne, de se différencier, c'est une question philosophique mais c'est aussi une question de morale. De ne pas être en contact avec ces systèmes qu'on travaille, je sens mon travail incomplet aussi. Je sens comme un mensonge de vendre de la nourriture sans savoir d'où elle vient, ni comment elle est faite. Nicolas, 31 ans, ancien chef cuisinier, maraîcher

On le voit dans cet extrait : le projet agricole est motivé par le désir de participer à l'élaboration de toutes les étapes de la production, des semis au produit fini. Nicolas et deux de ses amis et collègues cuisiniers ont choisi de créer un projet agricole avec une composante « table champêtre » à la campagne. Cette initiative collective est motivée par plusieurs intérêts : s'investir dans un projet entrepreneurial commun, quitter la ville pour travailler avec les éléments naturels, mais aussi et surtout anticiper l'usure professionnelle causée par le stress de la restauration. Nicolas envisage ainsi l'agriculture comme la « sortie la plus noble » pour « ne pas finir comme un déchet humain à 53 ans ». Enfin, toujours pour redonner

du sens à leur travail, d'autres « entrepreneurs » ont choisi d'embrasser la carrière sur le tard, après 40 ans, dans le but de poursuivre un rêve de jeunesse. Je n'y reviendrai pas puisque cela a déjà été développé dans le script commun.

Peu importe leur passé et les raisons qui les ont conduits à l'agriculture, la notion de défi se retrouve dans la quasi-totalité des récits des néo-agriculteurs associés au profil des « entrepreneurs ». Que le projet agricole découle d'un besoin de rupture avec l'existence précédente, d'un remaniement de carrière, ou de la poursuite d'un vieux rêve entravé par d'autres événements, l'entrée en agriculture ne traduit pas nécessairement un acte de fuite face à l'existence précédente mais cristallise plutôt la volonté de relever de nouveaux défis. Dans ce type de bifurcation, ce virage professionnel n'est pas pensé comme un rejet frontal de son ancienne vie. Il incarne au contraire la poursuite de la quête d'un rapport expressif au travail (Méda, 2011) fondé sur l'épanouissement et la réalisation personnelle au travail. Le sens au travail s'articule ainsi autour du défi que représente l'agriculture. Le défi de travailler dans un secteur perçu comme porteur de sens, de travailler à son compte, d'innover et de se faire une place sur le marché.

L'épreuve de la précarité : faire face aux imprévus et au stress financier

La trajectoire des « entrepreneurs » n'est pas définie par de grosses désillusions en cours de parcours professionnel. Puisque les motivations qui les mènent à bifurquer se révèlent plus clivantes que leurs évolutions dans ce nouveau secteur d'activité, la suite de leur trajectoire sera moins développée que pour les autres profils. S'ils ne vivent pas d'épreuves déterminantes, c'est d'abord parce qu'ils se disent être capables d'ajuster leurs pratiques professionnelles aux normes professionnelles en vigueur. Plusieurs d'entre eux affirment ainsi être prêts à revendre l'entreprise agricole en cas d'échec ou de désintérêt tardif :

On n'est pas arrivés ici avec une idée coulée dans le béton de ce que le projet allait être dans les prochaines années. On se disait qu'on allait préférer certains

trucs, moins aimer d'autres trucs, on s'est fait de la flexibilité pour s'ajuster (...) **On s'est toujours dit que si ça ne fonctionne pas dans quelques années, on déciderait de annuler le projet. Ce n'est pas grave, notre terre va se revendre super facilement et on partira dans autre chose.** Rémi, 25 ans, ancien étudiant en sport, éleveur

Je ne le voyais pas comme un risque, je le voyais comme placement. Tant qu'à placer, je place dans un investissement d'érablière, et si je n'aime pas ça, je savais que j'étais capable d'aller chercher plus d'argent que j'en aurais investi parce que je crois beaucoup à l'immobilier (...) J'ai vraiment eu un deal et je savais que c'était un très bon placement. Et comme homme d'affaires, je me suis dit « si je n'aime pas ça, ce n'est pas grave, je le vends et je fais autre chose ». Loïc, 37 ans, ancien graphiste, acériculteur

Le projet agricole, parfois entendu comme un « placement » permet ainsi de mettre à distance l'engagement émotionnel en jeu lors de ces bifurcations. Cette vision « froide » du projet leur permet de relativiser les éventuelles désillusions à venir. S'ils ne rencontrent pas de réelles désillusions, c'est également parce qu'ils ne remettent pas en question la nécessité de s'insérer dans le modèle néo-libéral, condition *sine qua non* pour survivre en agriculture. Au contraire, leurs valeurs s'ajustent facilement avec les normes du système socio-productif en place en phase avec le nouvel esprit du capitalisme (Boltanski et Chiapello, 1999). Dans ce type de bifurcation dans lequel prime la volonté de réussir son changement de vie, les règles du jeu sont acceptées d'office et mises à profit immédiatement pour tenter de se faire une place au sein du secteur professionnel.

Cela ne veut pas dire que ce profil ne fait l'expérience d'aucune difficulté. Dans ce type de trajectoire, les néo-agriculteurs font essentiellement référence à des obstacles financiers et à la nécessité d'accepter les imprévus. Comme dans la trajectoire des « activistes » qui sera développée dans le prochain point, l'entrée dans le métier se traduit par le passage de l'idéalisme au réalisme. Le témoignage de cet ancien cuisinier révèle la prise de conscience d'une réalité économique plus rude que prévu, à travers le déclin de l'idée « romantique » de l'agriculture au moment de l'expérience concrète de travail :

Pour moi, ce sont vraiment les questions monétaires. C'est difficile de voir le travail investi versus les retours. Le profit en tant que tel. C'est triste. Donc ça met énormément de pression et de stress sur Sam, sur nous, sur moi pour acheter. Je comparerai ça à aller manger dans un restaurant versus travailler dedans. Pendant longtemps tu te dis que ça va être fantastique mais plus le temps passe, plus tu sais

que même quand tu as une espèce d'idée romantique du restaurant, derrière ça ne va pas être ça, c'est rough en arrière. Nicolas, 31 ans, ancien chef cuisinier, maraîcher

Je ne reviendrai pas sur les conditions de survie développées dans le script commun, mais souhaiterais néanmoins préciser que ce sont les personnes de ce profil pour qui l'entrée dans une condition socio-économique précaire est la plus difficile à vivre. Le « stress financier », le « manque de temps », l'« inquiétude de faire face aux imprévus » sont régulièrement cités comme les plus grandes épreuves. Leurs discours mettent en exergue de façon récurrente la difficulté de s'adapter à une situation de précarité socio-économique, la gestion du stress et des imprévus :

Les trois ou quatre premières années, de pas savoir ce qui se passe, c'est inquiétant. J'arrivais dans un milieu d'ingénierie où tout est bien schedullé, et là tu arrives, il pleut toute la semaine, ou il y a un tronçon d'arbre qui est tombé... Ça m'a pris un an ou deux à bien vivre avec cet imprévu-là. Il faut quand même planifier mais demeurer flexible, s'adapter selon le temps. Là, je suis un peu habitué, mais ce n'est pas tout le monde qui prend ça comme ça. Aussi avant, j'étais seul dans mon entreprise et maintenant je suis partenaire avec ma femme. Ça on pourrait en jaser longtemps (rires). Il faut apprendre à accepter qu'il y ait plusieurs façons de faire pour arriver au même point. Patrick, 50 ans, ancien directeur d'entreprise, apiculteur

Parce que quand même, mon rythme de vie que j'avais avant, c'est parce que j'avais un bon salaire. Alors... Il faut que mon rythme, mon style de vie change, je dois m'adapter. J'ai aucun problème avec ça, je suis satisfaite mais il y a un stress financier, il est quand même là. C'est ça que je trouve le plus difficile, c'est le stress financier puis le manque de temps. Claudia, 47 ans, ancienne gestionnaire de bibliothèque, productrice de fleurs comestibles

Leurs expressions révèlent que ce sont tous ces changements (de rythme et de style de vie, les aléas du métier, le travail à plusieurs) par rapport à leur situation professionnelle précédente qui génèrent les sources de stress les plus importantes. Chez une partie des néo-agriculteurs de ce profil, qui avait l'habitude de prévoir et de planifier, l'entrée en agriculture se traduit par un bouleversement des habitudes de travail, mettant à l'épreuve la capacité à faire face aux imprévus. Il est intéressant de constater que c'était pourtant la prise de risque induite par le changement de vie qui était ici valorisée. Si elle est mise en avant dans leurs

discours, on remarque finalement qu'elle est également génératrice de stress et peut être vécue difficilement dans les premières années qui suivent l'installation.

Bâtir une entreprise porteuse de sens : du travail « futile » au travail « concret »

Comme pour la grande majorité des néo-agriculteurs, les personnes de ce profil font généralement face à l'abaissement de leur niveau de vie, même après plusieurs années après s'être installées. Bien qu'ils ne cherchent pas à maximiser leurs profits, ces néo-agriculteurs doivent néanmoins s'adapter à une situation socio-économique généralement plus difficile et instable que lors de leur carrière précédente. Pour faire face à cette situation, la stratégie mise en place repose ici sur la réévaluation du rapport au travail afin d'ajuster ses aspirations professionnelles à la réalité concrète du métier.

Dans cette partie, je reviendrai surtout sur l'évolution du parcours d'une partie des personnes de ce profil qui affichaient les ambitions carriéristes les plus marquées et qui, au fil du temps, ont fini par modifier le rapport entretenu avec le travail et avec le mode de vie d'agriculteur. Le rapport au travail change, et avec lui, le sens de la bifurcation évolue : pour compenser certaines difficultés du métier, une partie des personnes de ce profil finit par valoriser des intérêts qui n'étaient pas perçus initialement. La simplicité volontaire, la quête d'un travail « tangible » et la possibilité de transmettre un héritage en sont quelques exemples.

Cette évolution du rapport au travail est d'abord visible sur le plan de la définition d'un mode de vie désirable. Pour composer avec l'abaissement du niveau de vie, c'est la philosophie de la simplicité volontaire qui est mise de l'avant. Il est intéressant de constater que les néo-agriculteurs de ce profil ne sont pas entrés en agriculture dans le but de vivre plus simplement. Mais même lorsqu'elle est « subie », ces derniers délivrent un récit positif de ce mode de vie plus modeste, qui est par la suite assumé comme une façon de maîtriser des

désirs consuméristes. La simplicité est associée à l'authenticité, à l'appréciation de ce qu'ils possèdent déjà et parfois même à la nostalgie d'un passé révolu :

Avant je ne serais jamais sortie sans mon rouge à lèvres pour aller au dépanneur, là je m'en fous complètement. Ça coûte beaucoup moins cher de vêtements d'être viticultrice. La simplicité elle est là. **Ma vie est devenue plus simple, rythmée avec les saisons, même si c'est intense. Ce qui est futile ne m'intéresse pas. Le travail de la terre, ça te ground.** C'est la terre qui décide, ce n'est pas toi. Carole, 60 ans, ancienne travailleuse sociale, vigneronne

On fait beaucoup moins de voyages aussi, étant donné qu'on n'a pas d'argent. On se dit qu'à un moment donné ça va revenir, mais ça nous a fait changer complètement. **On apprécie beaucoup plus ce que l'on a, on sort en famille au vignoble, les filles se retrouvent dans le vignoble sans internet. Elles vont jouer dans le champ. Ça ressemble beaucoup plus à ce que je vivais quand moi j'étais jeune à Saint-Casimir, il y avait un champ en arrière de chez nous et on allait faire du vélo dans le champ.** Willy, 44 ans, ancien directeur, vigneron

Ces extraits montrent que cette situation de « pauvreté » contrainte est reformulée de façon positive, voire réappropriée comme un choix. Ces témoignages mettent en lumière un certain nombre de transformations : ils finissent par valoriser la « simplicité » de l'existence, et ce, en rejetant ce qui est « futile ».

Cette opposition entre ce qui est « futile » et ce qui est « concret » se retrouve également sur le plan du contenu du travail. Certaines personnes de ce profil, qui naviguaient dans des domaines professionnels dans lesquels il leur était difficile de mesurer leur implication sociale, font ainsi le récit d'un bouleversement de leur rapport au travail. La quête d'utilité sociale n'était pas formulée comme une puissante motivation en début de bifurcation, mais c'est pourtant aujourd'hui ce qu'ils valorisent dans leur travail. Cette productrice qui a gravité en criminologie et en cuisine finit ainsi par mettre en exergue la dimension « tangible » de la viticulture, bien que ce ne soit pas ce qui ait initialement motivé sa bifurcation professionnelle :

Carole : J'aimais ça, mais c'était à l'intérieur, c'était artificiel. Au départ il y avait de la créativité, mais quand je me suis rendu compte que c'était artificiel, ce côté-là me plaisait moins. Tandis que la vigne... Tu plantes quelque chose, tu réalises quelque chose, c'est tangible, c'est une fierté. Honnêtement, cette réalisation-là dépasse mes attentes personnelles. Dans le sens où jamais, j'aurais pu penser que j'étais capable de faire ça.

Intervieweuse : Est-ce que c'est ça que tu venais chercher ?

Carole : Honnêtement, je ne le savais pas en partant. Au départ, il y a le côté liberté que j'aimais et que je retrouve aussi par rapport à mon enfance. La ferme, d'avoir sa propre entreprise. Je pense que c'est ça que je suis allée chercher. Le côté créatif aussi.

Par rapport à d'autres, les néo-agriculteurs de ce profil affirment prendre conscience de l'importance sociale de l'agriculture à l'issue de sa bifurcation professionnelle. Comparativement à la majorité des néo-agriculteurs qui n'ont pas changé de point de vue sur leur métier avec la pandémie, certaines personnes de ce profil ont radicalement changé la façon selon laquelle ils envisagent leur métier à l'aune d'une crise mondialisée. Dans certains cas, comme chez cet ancien directeur en entreprise de transformation, c'est bien la pandémie qui est à l'origine du bouleversement du rapport qu'il entretient avec son métier :

Tu sais, ça fait bizarre à dire pour un gars qui était en optimisation de processus d'affaires qui aurait perdu sa job autrement. Et là je me retrouve core entre guillemets, on s'entend que le vin n'est pas essentiel, mais tu te retrouves dans un domaine qui est considéré comme core dans notre société. C'est drôle, le changement de mentalité... Ça a changé la perception complètement de mon propre métier, je me suis « ce n'est pas complètement frivole, ce que je fais ». C'est vraiment au cœur de ce dont la société a besoin en ce moment. Donc je suis très content de me retrouver de ce côté-là. Willy, 44 ans, ancien directeur, vigneron

L'évolution du rapport au travail se traduit enfin par la possibilité de transmettre un héritage. À l'issue de leur bifurcation, beaucoup de personnes de ce profil voient en l'agriculture le moyen de créer un patrimoine durable. La terre, les savoir-faire, l'expérience sont envisagés comme des acquis à léguer aux prochaines générations ou à d'autres agriculteurs en processus de relève. C'est aussi ce bagage matériel et symbolique qui fait concevoir l'agriculture comme un métier concret. On voit avec ces extraits que les personnes de ce profil valorisent autant l'entreprise qui a été bâtie que la possibilité de léguer la ferme, les savoir-faire et l'expérience de travail à d'autres. Ces bifurcations agricoles ne sont pas seulement perçues comme la possibilité de créer une entreprise, elles constituent également le moyen de transmettre ce qui a été appris :

Pour les enfants je trouve ça super important le patrimoine que je pourrais leur laisser. Patrimoine qui était de bâtir quelque chose et de le laisser comme expérience. Sans l'avoir vécu moi-même, j'adore faire ça en ce moment, les impliquer, essayer de leur montrer. Loïc, 37 ans, ancien graphiste, acériculteur

Si j'avais une relève intéressante, de qui je pourrais apprendre, puis amener l'entreprise beaucoup plus loin, plus performante, plus efficace... Je connais mes forces mais je connais mes limites. Je pense que j'ai bâti quelque chose qui est assez chouette en quelques années, mais là je ne peux pas m'occuper de tout. (...) **Ça ne veut pas dire que je vais abandonner l'agriculture mais je vais léguer quelque chose.** Paul, 43 ans, ancien enseignant, maraîcher

Par rapport à la naissance de notre fille, on s'est donné comme mission de lui montrer comment travailler, comment gagner sa vie, et lui montrer ces valeurs-là. Donc à travers ce projet, on espère qu'elle ne sera pas derrière une PS3, on va lui montrer ces valeurs et après elle en fera ce qu'elle voudra. Patrick, 50 ans, ancien directeur d'entreprise, apiculteur

Résumé et conclusion

La trajectoire des « entrepreneurs » illustre un type de bifurcation dans lequel le changement de vie se manifeste comme le moyen de (re)conquérir son autonomie au travail et ce, dans un métier perçu comme étant porteur de sens. Les personnes de ce profil se distinguent davantage par leurs motivations initiales que par leur cheminement en agriculture qui reste le plus souvent linéaire et sans embûches.

Dans ce chapitre, j'ai montré que l'appartenance à des sphères professionnelles généralement stables et bien dotées en capital culturel et/ou économique permettait de concrétiser l'idée d'une bifurcation. Les motivations s'agentent ici avec la volonté de rompre avec une carrière linéaire pour relever de nouveaux défis et concrétiser son désir d'indépendance. Comme chez les « entrepreneurs » étudiés par Paul Dolci et Coline Perrin, (2017), la bifurcation est motivée par des insatisfactions professionnelles, qui conduiront à la quête d'une plus grande liberté et d'autonomie au travail. Les personnes de ce profil valorisent le défi que constitue la bifurcation, qui se traduit ici comme le moyen de reconquérir sa vie professionnelle au moment où l'intérêt pour la carrière précédente s'étiolle. C'est donc à la fois le désintérêt graduel de l'emploi précédent, où s'affirme, en

parallèle, une soif d'en apprendre plus sur l'agriculture qui explique ces bifurcations professionnelles. La bifurcation est vécue de façon stimulante : elle est envisagée comme le moyen d'innover et de se distinguer sur le marché du travail. Pour relever le « défi » que constitue le changement de vie, ce profil va, à l'instar des « entrepreneurs » chez Paula Dolci et Coline Perrin (2017), plutôt créer son entreprise au sein de secteurs économiques stratégiques (viticulture, apiculture, niches) en privilégiant les créneaux les plus porteurs dans le but de maximiser ses profits. Mais ces bifurcations sont loin d'être exclusivement motivées par des raisons économiques : si c'est l'amélioration de la qualité de vie qui est visée, c'est aussi et surtout avec la volonté de s'épanouir et de redonner du sens au travail.

Dans ce type de trajectoire, les coûts de maintien sont faibles : les personnes de ce profil ne connaîtront pas de grandes désillusions au sein de leur cheminement en agriculture. Loin de contester l'esprit libéral contemporain, elles rejoignent la figure de l'« entrepreneur de soi-même » (Mercure et Vultur, 2011) et disent être prêtes à ajuster leurs pratiques professionnelles avec les normes en vigueur. Si ces néo-agriculteurs valorisent les risques et l'audace inhérents à la bifurcation professionnelle, on constate néanmoins que les conditions socio-économiques précaires sont souvent vécues avec plus de difficultés que dans d'autres types de trajectoires.

Pour faire face à ces difficultés, les néo-agriculteurs composent avec cette situation de précarité objective, en mesurant la réussite de la bifurcation autrement que par les hauts revenus. Paradoxalement, c'est la simplicité « volontaire » qui finit par être valorisée, situation dans un premier temps subie mais ensuite assumée et reformulée de façon positive. Le dynamisme de cette trajectoire s'exprime par la valorisation d'un travail « concret » en rejetant l'idée d'un métier « futile ». Les convictions politiques, écologiques et sociales ne sont pas déterminantes dans ces entrées en agriculture, mais plusieurs personnes associées à ce profil valorisent la dimension tangible de leur travail à l'issue de leur reconversion. Loin d'être initialement une aspiration centrale, la perception d'un travail utile pour la collectivité contribue ainsi finalement à faire tenir ces bifurcations dans le temps.

Chapitre 11. Bifurquer pour professionnaliser des engagements militants : trajectoire des « activistes »

Enfin, un dernier profil d'« activistes » envisage la bifurcation comme le moyen de politiser un objectif social ou environnemental : l'installation en agriculture prend ici l'expression de l'aboutissement d'un engagement militant. Par rapport aux deux autres profils identifiés, celui-ci est moins présent dans les recherches sur le sujet. À certains égards, ce profil se rapproche des « militants » étudiés par Denise Van Dam (2005), bien que ces derniers soient issus de parents agriculteurs et aient souvent effectué une formation en agriculture. « Militants » et « activistes » se distinguent néanmoins par la volonté d'agir collectivement, en signe de révolte contre le système agricole dominant.

Dans ce type de profil, les néo-agriculteurs, d'origines plutôt urbaines, sont la plupart du temps issus de la petite bourgeoisie au capital culturel élevé. Leurs parents appartiennent généralement aux classes moyennes et supérieures : s'ils ont souvent occupé des emplois dans l'enseignement, on les retrouve parfois également dans les métiers des arts, dans les métiers du *care*, ou dans l'ingénierie. Avant l'agriculture, les néo-agriculteurs associés à ce profil avaient exercé des emplois essentiellement reliés à la recherche, au travail social, aux sciences sociales ou naturelles. Ils se distinguent par leur jeune âge, puisque c'est essentiellement entre 25 et 35 ans qu'ils s'installent dans leur nouveau métier.

Au sein de ces reconversions militantes, les néo-agriculteurs expriment la volonté d'exercer un métier « essentiel », d'être « utiles » et d'effectuer un travail « concret ». Ce type de trajectoire rassemble les néo-agriculteurs les plus politisés. Certains s'installent en entrepreneuriat mais aussi plus spécifiquement en coopératives de travail, choix qui s'inscrit dans la continuité d'un passé étudiant généralement militant. Ils s'orientent essentiellement vers le maraîchage, secteur qui leur donne une porte d'accès sur les autres pour tenter d'influencer et de conscientiser les consommateurs autour d'intérêts qu'ils défendent. Sur ce point, ce profil rejoint la trajectoire des « agriculteurs de proximité » étudiés par Mary Richardson (2010), puisque le partage de savoirs et de visions du monde constitue une composante centrale dans la représentation du métier d'agriculteur.

Dans ce type de trajectoire, les épreuves se concentrent surtout autour de la nécessité de s'ajuster au modèle socio-productif en place pour viabiliser la ferme. Certains néo-agriculteurs dénoncent le système économique actuel qui les pousserait à devenir des gestionnaires, des entrepreneurs et à s'adapter à des normes professionnelles qui sont parfois initialement dénoncées. Les coûts de maintien s'agencent ainsi vers un déplacement de l'utopie de départ ou vers la mise en pratique d'un militantisme plus individualisé.

La trajectoire de Clara illustre bien comment chemine les individus engagés dans ce type de bifurcation. Elle a 31 ans, a grandi à Montréal et est mère d'un enfant. Issue de parents au capital culturel élevé, sa socialisation primaire sous le signe du militantisme l'a conduit plus jeune à considérer le travail communautaire afin de s'impliquer politiquement. Elle choisit ainsi de se diriger en sociologie et y affine sa perspective critique sur le monde qui l'entoure : la discipline lui offre alors les clés de « compréhension de la révolte » :

La motivation politique, que moi j'ai développée de façon très théorique en étant au bacc en socio, puis après ça c'était beaucoup dans le sentiment de révolte que j'avais plus jeune. C'était beaucoup l'espèce de non-sens, dans le fait de vivre en ville, de sortir de chez vous, d'aller faire un travail qui ne te rejoint pas et qui ne te nourrit pas, qui ne t'appartient pas, de rentrer chez vous le soir et d'avoir donné toute ta force de travail, ton 8 heures d'énergie à un projet qui n'est pas le tien dans le fond.

Au cours de son baccalauréat, elle découvre l'agriculture pour la première fois au cours d'un séjour en WWOOFING dans un écovillage au Saguenay. C'est une expérience marquante (« un déclic ») qui l'ouvre à certains enjeux sociaux avec lesquels elle s'était familiarisée dans le cadre de ses études : l'altermondialisme, les luttes paysannes, l'écoféminisme, la perte de la biodiversité et des semences. Elle est d'abord séduite par la vocation politique de l'agriculture, qui représenterait selon elle le moyen de transposer ses acquis théoriques de façon concrète :

L'implication politique peut être là, l'intelligence aussi, tout l'esprit critique, la rationalité et la curiosité intellectuelle qu'on aimait avoir se retrouvait dans ce rapport à la terre là, dans la petite agriculture qu'on avait découvert là-bas.

Dans le parcours de Clara, le choix de l'agriculture ne s'est pas dessiné par hasard. Elle est née et a grandi à Montréal, mais dit avoir passé ses étés à la campagne « toute nue dans le ruisseau, à avoir de la boue partout ». Elle n'est pas non plus complètement détachée de l'agriculture, puisque son grand-père était également agriculteur. C'est donc aussi un lien affectif qui l'attache à l'agriculture. Son grand-père possédant une terre agricole sans relêve, elle est sensible à la dévitalisation des régions. C'est également un facteur qui l'a poussé à bifurquer :

Pour lui c'est une fierté quand même. Autant, ma famille comprend sans comprendre parce qu'ils sont quand même détachés de la terre, ça fait une génération et demie qu'ils n'en vivent plus directement, mais lui est très content qu'on continue de préserver la terre en général.

Sans être originaire de la campagne ni d'un milieu agricole mais ayant toujours voulu résider en campagne, elle considère sa reconversion vers l'agriculture comme étant en continuité vis-à-vis de sa trajectoire passée. La « radicalité » de son choix s'exprime davantage par l'acte de retourner à la terre et d'effectuer un travail manuel, décision qui contraste avec les valeurs de son milieu familial : « on est quand même une famille d'esprit, je pense qu'elle est plutôt là la rupture, de retourner dans le concret. »

Chez Clara, « retourner dans le concret », ce n'est pas seulement « retourner à la terre », c'est aussi mettre en pratique ses engagements politiques. Plutôt que de chercher à transformer le système *dans* le système comme elle comptait le faire initialement avec ses études en sociologie, elle privilégie aujourd'hui des moyens d'action qui prennent place sur le terrain. Avec un goût revendiqué pour l'anarchisme, l'autogestion est un principe fort. À travers l'agriculture, elle cherche à changer le système « par le bas » :

Il y a quelque chose de faux dans le système démocratique tel qu'on l'entend, fait que pour moi ce n'était pas une option d'aller jouer dans la game de faire passer un message qui ne passera pas. En fait, de toute façon, ce n'est pas là pour le bien social j'ai l'impression, c'est pour le projet du capital. Fait que dans cette optique-là, je

vois les changements durables comme étant les changements qui partent de la base et qui vont brasser le social, même s'ils sont plus longs à mettre sur le pied

Pour mettre sur pied cet idéal démocratique, Clara a choisi de s'installer en coopérative de travail. Le collectif dit privilégier une structure coopérative pour éviter les problèmes d'argent mais a également pour vocation d'intégrer tous les membres sur une ligne non hiérarchique avec le même poids décisionnel. Avec cette forme d'entreprise, le groupe cherche également à transmettre le savoir technique et manuel à tous et à toutes : « c'est vraiment super important, quand il y a quelque chose de fait, de monté, qu'on le refasse, qu'ils agissent comme prof et pas juste qu'ils fassent les trucs et qu'après ça on soit dépendantes d'eux »

Le collectif entame aujourd'hui sa 4^e saison en agriculture. Depuis les premières années en agriculture et encore aujourd'hui, Clara enchaîne les contrats dans l'intervention communautaire et culturelle pour financer les activités de la ferme. Très satisfaite de son travail en agriculture, elle considère aujourd'hui ses contrats dans l'intervention comme des emplois purement « alimentaires » :

En fait, je trouve exactement ce dont j'ai besoin dans l'agriculture. Dans l'animation il y a beaucoup d'éducation et c'est ça qui vient me chercher beaucoup, le fait d'offrir. Le fait d'être indépendant, travailleur communautaire on a toujours un patron, travailler en agriculture on s'auto-gère complètement et on a de comptes à rendre à personne que nous, les clients et la nature.

Comme d'autres personnes qui rejoignent le profil des « activistes », Clara trouve du sens dans son travail à travers les échanges et les rencontres. Avec le statut d'agricultrice, elle valorise la possibilité de rencontrer les clients, de partager son savoir et de les conscientiser. Dans leurs infolettres comme dans leurs paniers de légumes, les membres de la coopérative cherchent à réintroduire des variétés méconnues dans le but de transmettre les savoirs sur la nourriture : « tu sais de redonner ça au gens, on essaie de partager le savoir en fait ». Elle décrit son entreprise comme une coopérative de « construction » et non de « révolte ». La contestation n'est plus sa lutte privilégiée : après un passé militant passé à arpenter les manifestations, elle se dit plus lucide sur les moyens d'actions pour transformer la société :

Je suis plus clairvoyante sur comment la société peut être. Que ça a un impact négligeable. Je pense que je fais beaucoup plus d'impact dans ce que je fais au quotidien que dans les manif. C'est plus une visibilisation de la colère sociale que la possibilité de changement réel. J'ai fait 2012 aussi, je suis restée un an dans la rue, c'était plus une désillusion qu'autre chose.

Bien que les membres aient dû faire certains compromis sur leurs convictions écologiques pour viabiliser la ferme, Clara se dit globalement très satisfaite d'avoir choisi l'agriculture. Elle anticipait y trouver du sens : elle le retrouve dans le fait de travailler à l'extérieur, de plonger ses mains dans la terre quotidiennement, d'innover et d'apprendre de nouvelles compétences.

L'agriculture pour s'engager par le travail

Dans ce type de trajectoire, la bifurcation découle de désillusions personnelles et professionnelles passées. Pour faire face à ces déceptions, les néo-agriculteurs de ce profil cherchent à reconquérir du pouvoir d'agir en tentant de s'engager par leur travail. L'agriculture est ici pensée comme un moyen de répondre à la critique sociale et environnementale qu'ils adressent à la société. Dans d'autres types de trajectoires, les néo-agriculteurs ont été sensibilisés à ces causes sociales ou environnementales au cours de leur activité, mais elles ne constituent pas la motivation principale à la carrière en agriculture. En revanche, les personnes de ce profil sont des militants « de la première heure », qui ont choisi l'agriculture avant tout pour professionnaliser leurs convictions personnelles sur le monde qui les entoure¹¹⁹. Ils se distinguent ainsi par leur militantisme, la bifurcation étant moins pensée comme un projet individuel que comme un moyen de politiser un but.

¹¹⁹ Plutôt que celles que le métier leur a inculqué, ce sont donc les convictions revendiquées pré-agriculture qui feront l'objet de cette partie.

Exercer un métier « essentiel »

C'est le désir d'être utile qui constitue la principale motivation dans ces carrières agricoles. Si, comme le montrent Mercure et Vultur (2010), l'utilité sociale ne représente plus la principale finalité du travail, elle est érigée en valeur centrale pour une partie de ces producteurs. Pour beaucoup d'entre eux, et notamment les femmes, l'aspiration à exercer un « métier essentiel » constitue la motivation première dans ces reconversions professionnelles.

Dans ce type de trajectoire, l'utilité sociale se traduit d'abord par la dimension concrète du travail de terrain. Chez ces personnes qui occupaient généralement des emplois de bureau, l'agriculture est perçue comme une carrière stimulante parce qu'elle permettrait de mettre en pratique ses convictions militantes et ce, de façon concrète. C'est pour cette raison que Prune et Yaël ont décidé de quitter leurs formations et métiers respectifs en biologie marine et en illustration pour l'agriculture :

Pour moi, c'était « je peux bien écrire des papiers sur le Saint Laurent qui est en train de mourir » mais... Si je n'ai pas d'action pour vraiment réduire la consommation de pétrole dans la société ou de rendre l'agriculture plus locale, j'ai beau dire que le Saint Laurent est en train de mourir, mais **selon moi j'ai moins de pouvoir que sur des choses pour permettre au Saint Laurent de ne pas mourir si je fais de l'agriculture bio de proximité.** Prune, 25 ans, ancienne étudiante en biologie, maraîchère

Ça s'accordait beaucoup plus avec mon envie de participer à une solution concrète dans le monde. Ça fait des années qu'on est sensible à ça, au CEGEP j'ai commencé à ouvrir mes champs d'horizon, le problème écologique, la surconsommation, que ça va mal dans le monde, tous ces enjeux-là sont venus me chercher. Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

L'argument du travail de terrain comme vecteur d'utilité sociale est corroboré par le fait qu'avant leur entrée dans le monde agricole, ils n'exerçaient pourtant pas les métiers les plus « inutiles » dans les représentations collectives. On retrouve ainsi les personnes de ce profil dans des domaines *a priori* porteurs de sens, comme l'intervention communautaire, l'enseignement, ou la recherche. Plus encore, le sens au travail étant perçu subjectivement : dans la plupart des cas, ils ne font pas le récit de leur emploi précédent comme étant dénué

de sens. Les néo-agriculteurs cherchent en fait en agriculture une « extension de sens » (Van Dam, 2005) : s'il y avait bien du sens dans leur métier, ils désiraient en faire plus, et mettre en pratique ces valeurs au travail.

Alors que l'agriculture correspond à la poursuite d'un projet personnel qui résonne à l'échelle individuelle chez les autres profils idéal-typiques, le sens de la bifurcation s'apparente à un ordre de grandeur macrosocial chez les néo-agriculteurs de ce profil qui y voient les germes d'un projet politique, social et environnemental. Leur volonté de faire partie du monde agricole provient avant tout du désir de contribuer personnellement au changement. L'agriculture biologique sur petite surface est ainsi parfois perçue comme la « clé de voûte du changement social » qui permettrait de résoudre une grande partie des problématiques environnementales :

Le désir de faire partie du monde agricole, c'est que l'agriculture est vraiment l'élément clé à toute la crise présentement, la surconsommation, la dépense au pétrole et c'est de là que découlent énormément de problèmes.

Yaël, 32 ans, ancien illustrateur, maraîcher

Moi j'estime qu'un des plus graves problèmes qui se pose à l'humanité, c'est l'agriculture, le modèle agricole dominant qui crée finalement une grosse partie des changements climatiques.

C'est l'un des plus gros producteurs de gaz à effet de serre. Le modèle agricole actuel n'est pas viable, on s'en va dans le mur à grande vitesse si on ne change pas. Ce qu'il faut faire, c'est de proposer et de pratiquer des modèles différents. André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

Pourquoi il y a plein de gens qui ne vont pas bien dans le monde ? Parce que les gens ne sont pas au courant de comment est fait leur ordinateur, leur cellulaire, d'où il vient, puis je pense que le problème c'est que les gens ne se posent pas de questions et moi le premier. On ne se pose pas assez de questions, et si on était capable de donner des réponses aux gens sur leur bouffe, d'où elle vient, comment elle est produite, **ça peut être une étincelle chez les gens, qu'ils se mettent à se questionner d'où ça vient, de comment sont faites les autres choses.** Chris, 29 ans, ancien étudiant en sociologie, maraîcher

Ces extraits révèlent ainsi la dimension militante de ces bifurcations. La vision de ces producteurs sur l'agriculture biologique sur petite surface entre en correspondance avec ce que Diane Rodet (2019) définit comme la production engagée, qui correspond au volet productif de la consommation engagée. L'agriculture est ici pensée comme un moyen de

contestation, dans lequel le travail se présente comme un espace pour défendre une cause et exprimer des positions militantes.

Soulignons que dans ce type de trajectoire, le changement social passe par le rétrécissement de l'échelle d'action. Ce n'est qu'après avoir constaté les échecs des actions « globales » à l'échelle de la ville ou du territoire, dans le cadre de leur travail ou dans les mouvements sociaux, que les néo-agriculteurs de ce profil se seraient réfugiés dans l'agriculture pour faire valoir les actions localisées. Leurs désillusions personnelles passées auraient créé cette brèche pour agir et s'impliquer à une échelle réduite. Comme chez les néo-agriculteurs ontariens (Ngo et Brklacich, 2014), ils font le choix de se retirer et de se mettre à l'écart des mouvements sociaux, ces derniers étant lassés de « se battre contre ceci ou cela ». Plutôt, ils s'engagent en tant qu'agriculteur, le métier offrant la possibilité de devenir « pro-actif » et de réaliser des actions positives pour l'environnement (2014 : 59). L'exemple de Manon est éloquent, puisqu'il illustre l'évolution de sa trajectoire de militante, que de nombreux néo-agriculteurs de ce profil partagent également :

Je suis sensible au fait que ce soit utile pour la planète et pour les gens autour de moi. Je pense qu'à un moment donné j'avais un côté plus activiste, mais... J'ai remarqué que ça prenait beaucoup d'énergie de faire ça et j'ai réalisé pendant le voyage à vélo que ce n'était pas donné à tout le monde de développer ce volet-là, et que ça se peut que d'autres personnes soient sur le terrain à faire pousser des légumes, et d'autres vont être dans la manifestation. Moi ma place est sur le terrain, tranquillement, sans faire trop de vague politique, mais je relie ça à un acte qui va aider à changer le monde, mais... Je ne suis pas trop impliquée dans les actions de tous les jours. Manon, 37 ans, ancienne chercheuse en géographie, semencière

Elle rejoint le point de vue d'André, ancien professeur-chercheur qui estime aujourd'hui que sa place est « sur le terrain ». Avec une pointe d'humour, il compare sa carrière dans la recherche avec l'apiculture, activité qu'il exerce aujourd'hui :

Il faut faire de la politique différemment. Moi j'appartiens à la génération small is beautiful. Il faut travailler à notre échelle. C'est sûr que j'ai travaillé à une échelle très macro avec les Nations Unies. Ce sont aussi des choses qu'il faut faire, mais je pense que ce n'est pas là qu'on est le plus efficace. Par définition, les grosses planifications au niveau national, on ne fait pas grand-chose au bout du compte. On fait des rapports, on les met sur une étagère et on n'y touche plus. C'est un peu comme les mémoires ou les thèses. André, 69 ans, ancien professeur d'université, apiculteur

Revisiter les façons de concevoir et d'exercer le travail en coopératives agricoles

Si la grande majorité des producteurs choisit de démarrer sa propre ferme plutôt que de reprendre une exploitation existante, la moitié des personnes de ce profil choisit de s'établir en coopératives de travail. Beaucoup attachent une grande importance à travailler dans une coopérative agricole plutôt qu'en entreprise privée. Je propose alors de leur réserver une partie pour comprendre ce qui motive leur choix.

Pour les néo-agriculteurs de ce profil, la coopérative de travail permettrait de s'émanciper des rapports hiérarchiques et salariaux présents en entreprise. En choisissant ce modèle d'affaires, ils cherchent à mettre en cohérence leurs valeurs vis-à-vis du salariat avec leurs pratiques de travail :

En fait on est contre le salariat en général, ce n'est pas la fin du monde d'avoir des employés pour un an ou deux mais ultimement on vise... Que les membres qui viennent travailler ici deviennent membres de la COOP. Leur année de salariat deviendrait une année de probation. Gérald, 32 ans, ancien contremaître en foresterie, maraîcher

Comme dans la trajectoire des « entrepreneurs », le profil des « activistes » vise à reconquérir son autonomie au travail, mais cette fois-ci en s'émancipant collectivement de toute rationalité économique, qui reste secondaire dans ces projets de retour¹²⁰. L'engagement politique outrepassé les frontières du métier d'agriculteur : ici, le défi consiste à réinventer des manières de travailler à plusieurs en coopérant. Ainsi, pour les personnes de ce profil, la reconversion professionnelle ne vise pas seulement à changer de secteur d'activité mais également à transformer la façon de concevoir et d'exercer le travail.

¹²⁰ Nuançons toutefois le propos : pour la majorité d'entre eux, l'agriculture n'est pas complètement dénuée de tout impératif économique : c'est avant tout un projet professionnel qui doit générer des revenus.

C'est d'abord le mode de gouvernance démocratique qui incite ce profil à s'établir en coopératives de travail. Le rejet profond du modèle hiérarchique et salarial entraîne les personnes de ce profil à expérimenter d'autres modes de gouvernance qui se manifestent par l'horizontalité des décisions, le partage des tâches et la mutualisation des revenus. Si ce modèle d'entreprise séduit, c'est parce qu'il implique de coopérer, de s'entraider, et de réfléchir à de nouvelles manières de faire de la politique au quotidien. Ainsi, en plus de chercher à construire le futur en agissant sur son environnement local, sur la biodiversité et sur les sols en promouvant une approche durable, l'objectif politique est aussi centré sur le *présent* :

Comment l'idée a germé, c'était la mise en commun. La communauté au sens large, de se mettre ensemble on va faire des plus grandes choses. Que le communautaire devait être mis de l'avant. Ça c'était dans mes valeurs et c'était dans mes motivations de me joindre à un projet qui n'était pas juste pour faire de l'argent, pour faire fructifier un capital ou... Et d'avoir un impact, à l'intérieur de notre groupe, on a choisi la coopérative pour ça, parce que c'est un modèle de démocratie directe, un membre un vote, c'est horizontal, il y a quelque chose qui va à l'encontre de la majorité des entreprises. Gérald, 32 ans, ancien contremaitre en foresterie, maraîcher

Pour ce qui est du niveau, de la structure même de l'entreprise, on a décidé d'aller vers un modèle coopératif entre autres pour qu'il n'y ait pas de problèmes au niveau de l'argent mais aussi pas de gens qui aient plus de pouvoir que d'autres dans l'entreprise. Et que tout le monde soit intégré, parce que le projet a toujours été pensé comme ça à la base, comme une structure permettant au plus grand nombre de pouvoir vivre de l'agriculture et de la paysannerie. D'être sur le même pied d'égalité, d'être sur une ligne non hiérarchique. Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

On le voit dans leurs discours : en optant pour la coopération, l'égalité et l'entraide, les néo-agriculteurs de ce profil prennent à contre-pied les valeurs de l'économie capitaliste telles que la performance, la compétitivité ou la recherche maximale de profit. Comme dans l'enquête des collectifs paysans auto-gérés en France, ceux qui font ces choix de vie perçoivent dans la solidarité une échappatoire à la société capitaliste qu'ils rejettent (Sallustio, 2018).

Corollaire à ce premier point, la possibilité *via* l'entraide et la coopération, d'acquérir de nouveaux savoir-faire pour gagner en autonomie dans l'idéal d'une sortie de la société de

consommation. Ils rejoignent le point de vue de certains néo-agriculteurs associés au profil des « terriens », qui cherchent dans l'agriculture la possibilité de reconquérir leur autonomie et la maîtrise des moyens de production. L'idée consiste ici à se détacher de la société et comprendre les rudiments de la vie autonome : bâtir, se chauffer, s'alimenter soi-même. Mais tandis que dans la trajectoire des « terriens », la finalité de ces savoir-faire visant à l'autonomie se trouve centrée sur la cellule familiale, la démarche politique du profil des « activistes » vise plutôt à mutualiser les compétences en collectif. Ceci peut passer par l'intégration de nouveaux membres aux compétences complémentaires :

On a conçu notre structure de façon à ce que si d'autres personnes se rajoutent, on a d'autres idées qui peuvent s'agglomérer autour de l'entreprise maraîchère. On a parlé à un ami, lui était intéressé pour lancer son entreprise de forge pour faire des innovations techniques au niveau des outils de maraîchage, il aurait pu démarrer son entreprise sous la bannière de notre COOP, ça aurait été une idée, mais ça peut être autre chose, un projet de mouton, n'importe quoi de paysan et qui aurait sa place dans notre projet. Franck, 34 ans, ancien plombier, maraîcher

Je pense que c'est organique comme projet, ça évolue dans le temps, le projet se fonde sur les membres qui le composent. Selon s'il y a des nouveaux membres ou d'autres qui s'en vont, le projet va évoluer en fonction de ça et c'est une belle chose, c'est très organique, ça va prendre forme dans le temps. Gérald, 32 ans, ancien contremaitre en foresterie, maraîcher

Enfin, les coopératives de travail cultivent leur objectif en conservant une vision globale : la « révolution » se fera ensemble¹²¹. C'est à travers la myriade de projets comme les leurs qu'ils pensent leur implication sociétale. L'objectif politique est centré sur le présent, mais leur regard est tourné vers l'avenir puisque l'espoir se fonde sur le développement de ces petites communautés autonomes. Chez ces deux producteurs, l'entrée en agriculture correspond bien à ce désir de faire partie d'un mouvement plus large :

C'est une certaine forme de créer une révolution. Je le vois comme ça. Si on me donnait le choix entre faire des manifestations tous les jours, ou créer une ferme autonome qui permet de nourrir la petite communauté autour, je prendrais clairement la ferme. C'est dur de pouvoir faire changer les choses directement par le gouvernement, mais si on crée des communautés différentes

¹²¹ S'ils empruntent des termes reliés au marxisme (« la révolution, « se réappropriier les moyens de production »), ils refusent généralement d'en endosser l'étiquette.

par nous-mêmes, tu sais avec la situation qu'on vit en ce moment et celles qui sont à venir... Prune, 25 ans, ancienne étudiante en biologie, maraîchère

Puis on voyait qu'il y avait un mouvement qui commençait à se créer aussi, c'était aussi le fait de participer à un mouvement, puis au niveau entrepreneurial, on avait ça dans le sang, et de se partir une coop, c'était le gros bon sens. C'était un peu un sentiment de révolte, ou de... **On voyait que la machine était en marche, c'était comme un train et chaque petite coop qui se crée avec une sorte de démocratie directe à l'intérieur, ben ça pouvait faire sauter l'engrenage, petit à petit.** Chris, 29 ans, ancien étudiant en sociologie, maraîcher

Ces discours révèlent la dimension collective de la lutte dans ces bifurcations vers l'agriculture. La volonté de « créer une révolution », ou de « participer à un mouvement » traduit une implication politique qui est pensée au pluriel. Le désir de prendre part à cette lutte collective constitue un puissant moteur dans ces bifurcations.

Des reconversions militantes pour politiser un but

Ce type de bifurcation prend l'expression d'une reconversion militante dans laquelle l'agriculture constitue une trajectoire de politisation. Les acteurs font ici le récit d'un parcours vécu sous le mode du militantisme et ce, bien avant l'entrée dans le monde agricole. Le sens de la bifurcation permet ainsi avant tout de politiser un but.

Ce profil se distingue ainsi par ses forts engagements politiques et sociaux. C'est ce qui a mené cette catégorie de néo-agriculteurs à privilégier des emplois leur permettant de mettre en pratique leurs convictions. Avant l'agriculture, on les retrouvait dans des domaines visant, entre autres, à la lutte environnementale ou à la justice sociale (éco-conseil, développement international) ou dans la recherche (géographie, biologie, écologie). Après avoir œuvré dans ces secteurs d'activité pendant une période généralement assez courte, ils ont choisi de quitter leurs emplois respectifs, souvent à la suite de désillusions professionnelles déjà mentionnées.

Tandis que le profil des « entrepreneurs » relate un sentiment d'usure professionnel ou de déséquilibre entre la sphère privée et professionnelle, la désillusion est éthique chez celui

des « activistes » qui dit avoir le sentiment de ne pas agir suffisamment. Ces désillusions sont sociétales pour les personnes de ce profil et ce, même si elles s'inscrivent dans le champ professionnel. Le cas d'Alicia est éloquent : disant être sensibilisée à la question écologique depuis son jeune âge, elle choisit d'exercer un emploi dans l'éco-conseil pour mettre en pratique ses convictions personnelles et est finalement déçue par le fonctionnement interne de l'établissement. La désillusion qu'elle vit dans le cadre de son travail devient une déception de la société tout entière :

J'ai trouvé que c'était beaucoup d'éco blanchissement. C'était du greenwashing, c'est ça qui m'a poussé plus vers l'agriculture. J'ai écrit des rapports, j'ai fait des suggestions, mais jamais des actions qui ont été prises, donc j'étais un peu tannée de juste me faire dire « ok, mais ce n'est pas dans le budget », « ok, merci, mais on ne va pas faire ». C'était vraiment une grosse déception (...) La déception de l'éco-conseil, c'est une déception de l'humanité si on peut dire ça. Je voyais qu'on n'était pas prêt à lâcher nos confort pour sauver l'environnement. Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

Le témoignage d'Alicia rejoint le point de vue d'une bonne partie des personnes de ce profil qui disent mettre à distance le rôle politique des institutions comme vecteur de transformation sociale. Cela a été vu dans la partie précédente : la grève étudiante de 2012 est régulièrement citée par plusieurs jeunes appartenant au profil des « activistes » comme un évènement qui est venu catalyser leur bifurcation, chez ces derniers ne croyant plus aux mouvements collectifs de masse pour transformer la société. Beaucoup d'entre eux, cherchent, en devenant agriculteurs, à devenir eux-mêmes les acteurs du changement pour faire face à ces désillusions passées.

Toujours dans cette même volonté de conjuguer leurs engagements sociaux avec leurs pratiques professionnelles, d'autres néo-agriculteurs de ce profil plus jeunes ont choisi de se diriger vers des filières en sciences sociales. Après leurs études supérieures, ils ont généralement intégré des emplois en adéquation avec leur niveau de formation (travail social et intervention communautaire, notamment). Ils seront évoqués brièvement, puisque leur trajectoire a déjà été mentionnée dans la partie précédente. Rappelons cependant que dans cette seconde déclinaison du modèle, ce n'est pas le travail qui les a conduits au militantisme

mais plutôt le contenu des cours. Ils sont nombreux à mentionner ces acquis théoriques universitaires comme étant à la base de leur carrière militante :

Jeune adolescente, c'était surtout le travail communautaire qui m'interpellait, et **une prof de socio au CEGEP m'a ouvert grand les yeux et qui m'a donné l'instrument de ma compréhension de la révolte**. Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

Il y a un sentiment de mettre son grain de sel pour changer les choses, c'est pour ça qu'on s'inscrit en socio et en travail social. Mais je n'avais pas vu comment faire ma place, il y en a qui sont plus intellectuels, moi j'avais besoin de faire quelque chose de sportif, avec les mains, tout en pouvant respecter mes croyances. **Puis dans le fond il y a des lectures qui m'ont ouvert les yeux avec ça, des courants de pensée, et tout**. Chris, 29 ans, ancien étudiant en sociologie, maraîcher

En géographie j'avais eu un cours ça s'appelait géographie économique et sociale, ça nous parlait du mouvement des jeunes qui retournent à la campagne. Ma sœur était à Victoriaville, elle faisait la technique, elle me parlait de ce qu'elle faisait, j'étais comme « c'est tellement hot ce que tu fais ». Puis moi en géo dans des livres on lisait ça, j'étais comme « ça vraiment pas de sens, moi je ne veux pas le lire, je veux le vivre » (...) Fait que **tout ce qui était intellectuel, politique, ce n'était pas une option pour moi parce que je ne voyais pas que ça allait me garder la tête haute, puis aussi, pour moi l'agriculture c'était manuel, pas intellectuel, et c'était positif, tu es dans l'action puis je trouvais que c'était militant d'une certaine façon**. Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

Ces cours en sciences humaines et sociales les amèneraient à réfléchir sur la façon dont ils souhaitent conjuguer leurs engagements politiques dans leur travail. Les extraits montrent un glissement qui les mène à envisager un travail de « terrain » pour mettre en pratique leur militantisme. En effet, au fil de leurs études, cette soif d'agir concrètement ne trouverait plus sa place dans la recherche, dans l'éducation ou dans l'intervention communautaire, secteurs jugés « en décalage » avec leurs aspirations du moment.

Ces trajectoires convergent ainsi sur ce point : le choix de devenir agriculteur se forge ici graduellement à la suite de désillusions sur le monde social. En se tournant vers l'agriculture, ces personnes souhaitent ainsi ardemment devenir « acteur du changement », selon leurs mots, pour contrer ces déceptions professionnelles et réaliser leur « vocation militante ». L'agriculture est perçue comme le moyen d'œuvrer personnellement aux changements sociaux pour lesquels ils pointent les maux.

L'épreuve de l' « idéalisme » : du romantisme à l'entreprise

Pour les néo-agriculteurs les plus politisés, la bifurcation vers l'agriculture découle parfois de la volonté de s'affranchir du système capitaliste et de s'émanciper de toute rationalité économique. Or, dès l'achat d'une terre, ils s'aperçoivent rapidement que ces vies « hors système » coûtent cher, et ce, même en visant l'autonomie alimentaire. Assez tôt dans leur parcours professionnel, ils prennent conscience que les fermes sont des entreprises et doivent donc être gérées comme telles. Face à la nécessité d'être rentables, compétitifs et performants, ils finiront par déplacer leur rêve de départ vers un modèle qui leur permettra de faire tenir leur projet agricole dans le temps : la ferme commerciale.

La construction d'un projet rentable comme prérequis aux carrières agricoles

Le « romantisme » associé à ces projets de retour est mis à l'épreuve très tôt dans ces processus de bifurcations professionnelles. Je propose de dédier une partie sur les étudiants du CEGEP de Victoriaville, qui comptent une bonne partie de ces « déçus » de l'agriculture telle qu'elle se pratique aujourd'hui. Certains étudiants admettent ainsi avoir été surpris, voire « trahis » par le contenu des cours qui les préparent avant tout à mettre sur un pied un projet rentable. Alors qu'ils cherchaient à monter un projet simple, parfois basé sur les principes de la permaculture, la centralité des cours de gestion, d'économie ou de comptabilité a été vécue comme un choc. Leurs expressions sont fortes : il est question de « grosse claque », « d'utopie brisée » pour qualifier ces premières années de formation, notamment la rédaction d'un plan d'affaire au cours de la 3^e année :

Tu rentres au CEGEP, tu as des belles idées, tu entends parler de la permaculture, de façons alternatives de faire de l'agriculture, t'arrives avec toutes ces idées-là puis finalement on te dit que ce n'est pas rentable, ça ne

se fait pas. Ou, il faut que tu sois millionnaire et il faut que ce soit un loisir. C'est comme une grosse claque le CEGEP, ce que tu voulais faire, ça ne marche pas. (...). Fait que la 3^e année, je commençais à douter plus, tout ce que tu t'étais dit, **parce que tu sais à Montréal on a une vision très romancée de l'agriculture. Ce que la gauche pense de l'agriculture, c'est vraiment loin de la réalité.** Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

C'est drôle parce qu'il y a vraiment ce stéréotype du nouvel étudiant en agriculture, moi je l'ai vu juste au CEGEP de Victoriaville, mais je suis sûr qu'il y a ça dans tous les programmes, surtout en agriculture bio, **où on veut tous être autosuffisant, on veut que ce soit simple, petit, on veut plus de fruits, tu sais le truc permaculture. Puis finalement plus le temps passe plus on se rend compte qu'il y a beaucoup plus de complexité, de gestion financière, de coûts économiques à faire. Il y a une utopie brisée.** Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Chez ces étudiants qui avouent souvent s'être peu informés sur le contenu du programme, cette désillusion se traduit par le décalage entre leurs représentations du métier et avec les normes professionnelles en vigueur. Au cours du programme, les étudiants découvrent ainsi que les fermes « alternatives » restent des fermes commerciales, soumises aux mêmes impératifs de rentabilité. Reprenons le parcours de Maëlle qui voyait dans l'agriculture biologique « alternative » une manière proactive de répondre à la critique du capitalisme. Sa représentation de l'agriculture, qu'elle jugeait « très romancée » avant d'entrer au CEGEP, se confronte avec la figure de l'agriculture-entrepreneur, qui doit entrer dans un modèle de croissance et générer des profils pour survivre. Alors que les enseignants valorisent l'entrepreneuriat, qui constitue pour elle « l'un des symboles du capitalisme », elle se sent prise au piège :

T'apprends aussi c'est quoi l'agriculture, t'apprends c'est quoi la rentabilité d'une ferme, t'apprends comment le capitalisme, c'est rendu dans les fermes. À une époque on parlait de cultivateur avant, mais maintenant un agriculteur c'est un gestionnaire d'entreprise agricole. **Si tu n'es pas un gestionnaire, ta ferme elle ne marche pas. C'est ça qu'on apprend dans nos cours. Et là, tu te fais rattraper à ton propre jeu parce que tu te dis « eh, moi je veux changer les choses, je veux abattre le capitalisme », mais dans le fond ce qu'on me dit c'est que si t'es pas un bon capitaliste, ta ferme elle ne roulera pas.** Fait que tu ne pourras pas le faire ton projet. Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

Tous les étudiants ne vivent pas cette épreuve comme une désillusion ou arrivent à l'accueillir avec moins de résistance. Plusieurs d'entre eux étaient déjà conscients que les compétences relatives à l'entrepreneuriat et à la gestion étaient au moins aussi importantes que celles reliées à la production. D'autres ont fini par l'accepter au cours de la formation. Plutôt que de résister au modèle de l'entreprise, ils choisiront par « faire avec » ce modèle, en conservant l'objectif de pérenniser la ferme :

Bah, tu te rends compte que ce n'est vraiment pas payant de faire de l'agriculture, et pour te tirer un revenu au salaire minimum c'est le parcours du combattant. Mais c'est quand même... Tu finis par l'apprécier, au début c'est un peu par préjugé, et tu te dis ce n'est pas ça qui m'intéresse, ce qui m'intéresse c'est de savoir comment faire pousser des tomates. **Mais à force d'être dedans, tu réalises, et tout le monde te le dit, les producteurs te le disent que c'est un peu ça le nerf de la guerre, tu es mieux d'être vraiment préparé avant de te lancer là-dedans. Fait que tu le vois d'un autre œil, tu le vois plus comme une manière de comprendre comment le système fonctionne, puis réussir à survivre dedans.** Sacha, 25 ans, ancien moniteur, ouvrier agricole

Ouais, moi je te dirais que c'est la force du programme. C'est le nerf de la guerre selon moi. Faire pousser des légumes c'est relativement facile, c'est la partie le fun. Donc non, c'est un super programme à cause de ça, et **c'est vraiment confrontant parce que quand tu arrives d'un autre milieu, ben t'es contre, t'es pas d'accord avec ce système économique là, mais une fois que tu l'acceptes, t'apprends à gager qu'il faut que tu fasses de l'entrepreneuriat au Québec en 2020.** Chris, 29 ans, ancien étudiant en sociologie, maraîcher

Ces témoignages mettent en lumière une résistance initiale face à la culture de l'entrepreneuriat, chez ces étudiants inscrits en agriculture dans le but d'apprendre à devenir un bon agriculteur plutôt qu'un bon entrepreneur. Avec ces extraits, il apparaît que le passage par la formation permet de confronter et de faire évoluer les aspirations professionnelles face à une réalité économique plus rude que prévue. La mise à l'épreuve du romantisme du « retour à la terre » constitue une épreuve de passage : elle trace la ligne entre les étudiants qui souhaitent poursuivre en agriculture selon les normes enseignées par les professeurs, et ceux qui ne peuvent se résoudre à pratiquer l'agriculture selon ces standards. Les extraits présentés ci-dessus indiquent que pour « passer » cette épreuve, ils doivent transformer cette contradiction interne en force. Plutôt que de refuser le modèle commercial, la majorité finit finalement par s'en s'accommoder. S'ils sont souvent critiqués au départ, les

enseignements ne sont généralement pas remis en question : c'est par l'entreprise que beaucoup d'entre eux finissent par naviguer en agriculture.

S'insérer dans l'économie de marché : le développement d'entreprises commerciales pour fixer l'implantation

En devenant des entrepreneurs pour bâtir les conditions de leur succès économique, les néo-agriculteurs sont contraints de s'insérer dans le « système » pour pouvoir vivre de leurs activités commerciales. En effet, bien qu'elle s'oppose aux canons de l'agriculture conventionnelle, qu'elle refuse les économies d'échelles et les importations, l'agriculture biologique sur petite surface n'est pas « hors système ». Il est important de rappeler que ces projets restent ancrés à l'intérieur de la société capitaliste. Comme les initiatives alimentaires (agriculture urbaine, fermiers de famille, coopératives alimentaires, etc.), ils ne sont pas anti-croissance ou post-croissance (L'allier, 2020). Pour cette raison, ces projets s'ajustent au système actuel de marché : logique de croissance, au-moins pour survivre, adaptation de l'offre en fonction de la demande, etc. En devenant ainsi des entreprises agricoles, certains projets de retour, à la visée initialement décroissante ou « hors système » finiraient par s'insérer dans le modèle capitaliste :

J'ai beaucoup de réflexions qui sont anticapitalistes. Mais dans l'action il y a tellement de paradoxes, il y a tellement de contradictions avec ce que je peux penser, dans nos achats, dans notre façon de fonctionner, que je me rends compte que je manquais de nuance au départ dans mes études. Puis j'ai de la difficulté aujourd'hui à me définir comme anticapitaliste, je me trouve un peu hypocrite (...) On est dépendant de tellement d'intrants, d'un système qui nous permet d'avoir accès à tellement de matériel, on est dans la recherche de la croissance, oui pour se salarier, mais on parle beaucoup en termes capitaliste à toutes les semaines. **On est dans le modèle, on n'est pas hors du modèle, puis on n'est pas en train de s'extirper violemment du capitalisme. On réfléchit, des fois on essaie de prendre des tendances qui sont plus décroissantes mais je ne suis pas dans un modèle complètement différent, ça c'est sûr.** Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Je pense qu'il y avait quelque chose de romantique là-dedans, et après ça, ça nous permettait... **On se disait qu'on allait pouvoir être plus autosuffisant et subvenir à nos besoins nous-mêmes. Tu sais le rêve, qu'on ne peut pas**

nécessairement vivre en autarcie mais se sortir du système (...)
Premièrement, je pense que c'est très naïf, parce que ça coûte super cher, d'acheter une terre et ne pas avoir de production. **Au final, on a compris qu'il y avait beaucoup de compromis à faire, et qu'il fallait un peu jouer le jeu du capitalisme, de devoir avoir une production, de vendre, d'être productif finalement.** Gérald, 32 ans, ancien contremaitre en foresterie, maraîcher

À la lecture de ces extraits, on comprend que ces projets de départ qui n'étaient pas initialement des projets commerciaux, finissent ainsi souvent par se faire « absorber » par le système. La pratique commerciale de l'agriculture conduirait ces producteurs à penser l'avenir avec des termes « capitalistes » : se salarier, investir, être productif, mettant ainsi en lumière par les producteurs eux-mêmes le passage de l'idéalisme au réalisme. Et dans ce paysage dans lequel la ferme commerciale devient le modèle éprouvé pour survivre, plusieurs incriminent l'attitude de certains producteurs, dont les méthodes de travail reflèteraient des rapports de domination envers les salariés :

Je ne t'apprendrais rien en te disant qu'on vit dans une société capitaliste. **Même dans une ferme bio qui veut quitter le modèle de consommation, on reproduit les mêmes rapports de travail. Les salaires sont très bas, même si les gens arrivent avec la meilleure intention du monde. Quand on devient propriétaire d'une exploitation agricole, même les maraîchers les plus convaincus, les plus alternatifs, finissent par se comporter envers leurs employés comme des propriétaires agricoles conventionnels.** Ces dynamiques de travail, je les ai trouvées problématique souvent. **Même dans le bio, ils vont employer un ou deux travailleurs étrangers.** Paul, 30 ans, ancien chargé de recherche, apiculteur

Je trouve que les fermiers font plus attention à la vie de leurs plantes qu'à la vie des travailleurs, et ça, ça me choque souvent. Même dans les petites fermes bio, ce n'est pas toujours une belle expérience pour les travailleurs. **Ça, c'est une grande déception.** Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

Ça fait que dans la CAPÉ, autant c'est très cool, autant c'est une mentalité de patron. En tant qu'ouvrier, c'est très mal vu de critiquer les fermes. Si tu as du temps à perdre, tu vas trouver des trucs très croustillants sur « oh, tel employé il m'a laissé à la mi-saison c'est épouvantable ». Et moi je les connais ces personnes qui sont parties, ce n'est pas ça la vraie histoire. Il manque un bout, c'est le propriétaire qui n'était pas chill. **Ça fait une mentalité entretenue d'une association de patrons, comme d'autres associations de patrons d'autres économies.** Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

C'est avec une certaine amertume que les néo-agriculteurs les plus politisés constatent que les rapports de travail en agriculture biologique sur petite surface ne seraient pas si différents que dans d'autres entreprises. Critique du recours aux travailleurs étrangers temporaires, du patronat et des dynamiques du rapport au travail : le bilan se révèle finalement assez négatif chez ces producteurs qui se disent déçus du monde de travail en agriculture biologique.

Les néo-agriculteurs les plus antisystème de ce profil finiront par se retirer de l'agriculture ou choisiront d'en explorer de nouvelles formes. C'est le cas de Maëlle, qui a choisi de pratiquer l'agriculture à temps partiel en conservant un emploi à l'extérieur de la ferme afin de se protéger des logiques de dépendance financière. D'autres se déplaceront dans d'autres secteurs agricoles considérés comme étant plus enviables. Paul a opté pour l'apiculture, milieu dans lequel les dynamiques de travail seraient moins « problématiques ». Les autres projets, à l'origine « hors système » finiront par se faire absorber par l'économie de marché et se trouveront contraints de développer des fermes commerciales conformément aux normes professionnelles en vigueur pour tenter de survivre. C'est avec ces derniers que je poursuivrai l'analyse.

Réinterpréter les modalités du militantisme

Dans ce type de trajectoire, les néo-agriculteurs choisissent généralement de composer avec le système néo-libéral actuel pour viabiliser l'entreprise. Plutôt que de contester les normes socio-productives en place, ils concentreront généralement leurs luttes vers des enjeux plus individuels. Tout comme dans la trajectoire des « terriens », le dynamisme de ce profil s'exprime de deux manières, leurs stratégies de survie s'articulant autour de la protestation « *voice* » et de la fidélité « *loyalty* » (Hirschman, 1970). Elles prennent l'expression d'un nouveau rapport au travail, au sein duquel certains intérêts n'étaient pas initialement envisagés mais qui viennent aujourd'hui consolider le sens qui est donné au métier. Dans ce type de bifurcation, l'évolution du rapport au travail se manifeste par le déclin ou la réinterprétation de certaines positions militantes. Une partie des personnes de ce profil finira

ainsi par prendre goût à l'entrepreneuriat et à la vente. D'autres évacueront certaines luttes initiales en privilégiant la qualité de vie, mesurée par un temps de travail acceptable. Cela ne veut pas dire que leurs engagements sociaux s'effacent. Beaucoup de personnes de ce profil, déjà politisées au départ, continueront de cheminer dans une trajectoire militante mais parfois à travers des formes de militantisme qui semblent plus individualisés qu'elles ne l'étaient initialement. Comme dans la trajectoire des « terriens », je m'attache ici à démontrer qu'en réinterprétant leurs aspirations professionnelles et la façon dont ils souhaitent s'engager dans et par leur travail, ces producteurs finissent par réduire l'écart entre le travail imaginé et le travail réel.

Transformer son rêve : prendre goût à l'entrepreneuriat

La confrontation avec le travail réel amène certains producteurs à modifier le rapport qu'ils entretiennent avec leur travail. Cela se traduit parfois par un désengagement face à des positions militantes ou politiques. Dans le type de bifurcation des « activistes », mais aussi celui des « terriens », une partie des néo-agriculteurs, d'abord réticents à s'adapter au modèle productif, ont fini par accepter l'aspect commercial de la ferme, voire à développer le sens des affaires. Au fil du temps et avec l'expérience concrète de travail, leurs intérêts viennent converger avec la vision entrepreneuriale de l'agriculture initialement rejetée. Dans leurs mots, ces changements de perspective ne sont pas vécus comme des sacrifices ou comme des deuils : le projet se serait en réalité « affiné » et aurait pris « une nouvelle forme ». C'est de cette façon que l'expriment Arthur et Harold pour qui la trajectoire militante s'est convertie en trajectoire entrepreneuriale :

Je n'ai pas perdu la flamme, mais elle s'est un peu déplacée, et j'ai quand même pris goût au traitement des données financières, à l'analyse des coûts de production. J'ai plus choisi de prendre cette réalité-là, de ne pas résister infiniment à ça, et en même temps d'essayer de faire des choix les plus censés possible dans une optique de crise climatique puis de désir de décroissance.
Arthur, 30 ans, ancien cuisinier, maraîcher

Moi ce que je cherchais c'était une façon d'avoir un impact tangible. Donc, de dire « oui, on peut capoter sur ce qu'il se passe dans le monde », mais moi je voulais

faire quelque chose de tangible, puis en même temps c'est sûr qu'on voulait le mode de vie d'être entrepreneurs. Moi ce que je me suis aperçu, c'est que j'ai commencé par cet enthousiasme écologique, et avec le temps ce qui m'a le plus allumé c'est le côté entrepreneurial, c'est le système des affaires. **Je suis parti comme écologiste et je suis sorti comme businessman, essentiellement.** Harold, 33 ans, ancien étudiant en environnement, maraîcher

Ces extraits montrent ainsi que ce qui n'était pas envisagé au départ (le goût pour la vente, pour l'entrepreneuriat ou pour la gestion) devient finalement un facteur de maintien en agriculture commerciale. On assiste ainsi à ce qu'avait décrit Danièle Léger 40 ans plus tôt concernant les « immigrations utopiques » en France : ces néo-ruraux semblent avoir abandonné les perspectives anti-institutionnelles radicales pour se concentrer sur l'intégration et le succès économique de la ferme (Léger, 1979). Ces nouvelles luttes, plus individuelles, s'articulent autour du développement de l'entreprise, tout en conservant des engagements écologiques. Mais la formulation d'un nouveau rapport au travail n'est pas vécue comme un sacrifice chez ces producteurs qui affirment seulement « déplacer » leur passion.

Sur ce point, la trajectoire de Lora illustre bien comment certaines retombées positives du métier peuvent amener les néo-agriculteurs à revoir leur rapport au travail. Ainsi, après avoir expérimenté l'agriculture commerciale et les formes de reconnaissance qui émergent de la vente sur les marchés, Lora se demande si elle serait finalement toujours épanouie en retournant à la paysannerie et à l'autosuffisance, comme cela était envisagé au départ :

Je ne sais pas, c'est comme un sentiment de liberté, **mais ça se confronte à un besoin de reconnaissance, des fois. Je ne sais pas si je serais complètement heureuse dans quelque chose de 100% autonome** mais... **Il y a quelque chose de très gratifiant à faire des marchés publics, puis à sortir de la ferme, puis à vendre vos 3000 pièces de légumes.** Il y a quelque chose de vraiment gratifiant que moi j'ai plus besoin que mon chum. Fait que je ne sais pas, si on retournait vers ça, est ce que je serais bien ? Lora, 30 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

En prenant un plaisir croissant à l'entrepreneuriat, au système des affaires et à la vente, certains néo-agriculteurs du profil des « activistes » et des « terriens » se résoudraient ainsi à accepter de participer aux règles du jeu, sans y opposer de fortes résistances. La redéfinition de leurs fonctions, qui passe par la mise en retrait de certaines visions du monde et l'adhésion

à certaines pratiques professionnelles se rapproche ainsi de ce que Sylvie Tessot et ses collègues (2005 : 140) avaient observé chez les militants en action culturelle : « On a affaire à des militants convertis, au sens cette fois où leurs croyances militantes ont cédé la place à des croyances professionnelles, la technique et les signes extérieurs du professionnalisme remplaçant les utopies sociales comme bien de salut ». C'est ici le même virage qui s'opère chez ces néo-agriculteurs qui finissent par accepter, voire valoriser la dimension entrepreneuriale du travail à la ferme.

Déplacer l'utopie : du militantisme à la recherche d'une meilleure qualité de vie

Autre déclinaison du déclin de certaines positions contestatrices : le passage du militantisme à la recherche d'une meilleure qualité de vie. Rappelons que la trajectoire des « activistes » est caractéristique de néo-agriculteurs entrés dans le métier pour professionnaliser leurs engagements militants, puisque l'agriculture vise avant tout à participer durablement et activement à une action collective dans le but de promouvoir une cause. Mais au fil du temps, devant certaines activités chronophages à la ferme, une partie d'entre eux finit par revoir et réajuster des idéaux politiques et sociaux :

Au début je voyais ça comme un projet social et de plus en plus je me dis « si je pouvais vivre de ça, ce ne serait pas pire », le projet social va s'installer un peu par défaut, comme le fait d'être dans une communauté (...) mon but aujourd'hui c'est de gagner ma vie de ce métier-là, en ayant la possibilité de me libérer du temps pour faire autre chose, pour m'impliquer dans des trucs. Je le vois peut-être moins comme une fin en soi que je le voyais au début. Sacha, 25 ans, ancien moniteur, ouvrier agricole

Mais de le faire à tous les jours à travers mon travail (sensibiliser), je sais que c'est quelque chose qui est épuisant. Il faut choisir ses batailles, et si j'ai décidé de partir une entreprise, d'avoir un enfant, il faut que je choisisse ce que je veux faire. **Donc d'essayer de convaincre les gens autour de moi, ce n'est plus une priorité.** Paul, 30 ans, ancien chargé de recherche, apiculteur

Je pense que ça s'est transformé... Je pense que j'avais besoin de faire quelque chose d'utile mais une fois que j'ai commencé à le faire... Ça prend beaucoup d'énergie de travailler dehors. Donc j'ai laissé tomber tout le côté activiste

qui me prenait trop d'énergie. Manon, 37 ans, ancienne chercheuse en géographie, semencière

Le manque de temps, que ce soit à cause du projet professionnel, de la naissance des enfants, de la volonté de s'accorder du temps pour soi, ou encore en raison du développement d'un rapport « instrumental » à l'agriculture, comme c'est le cas pour Sacha, expliquent les causes de ce désengagement militant. Ceci ne signifie pas pour autant qu'ils renoncent à leurs convictions, et particulièrement à celles qui s'agencent autour de l'utilité sociale. Il s'agit plutôt ici de se concentrer sur leur qualité de vie en évacuant certaines luttes (la sensibilisation, la formation) afin de pouvoir se libérer du temps pour soi.

Ces extraits mettent ainsi en lumière ce que Danièle Léger et Bertrand Hervieu (1979) interprètent comme étant le « déplacement de l'utopie » chez les néo-ruraux post-soixante huitards en France. L'acceptation des règles du jeu économique et la volonté de s'intégrer dans la communauté locale auraient conduit les néo-ruraux à déplacer l'utopie vers la recherche d'un mode de vie plus supportable, plus en accord avec leurs aspirations de vie : ceci se traduirait par la « volonté radicale de changer la vie à l'ambition limitée de vivre moins mal qu'ailleurs, en travaillant autant sinon plus, mais en étant « son maître » » (p. 104-105). La trajectoire d'Anthony constitue une illustration pertinente de ce « déplacement de l'utopie », ses aspirations initiales marginales, alternatives et militantes convergeant au fil du temps vers la quête d'un mode de vie plus « confortable » :

Je pense que j'étais de moins en moins désireux de sortir de la société en entier. Mais je pense que j'avais des ambitions plus marginales et alternatives à ce moment-là. J'avais une vision un peu plus dramatique de l'agriculture et de ce que j'allais faire, nourrir les masses, de démocratiser l'accès aux produits biologiques, une vision de cet ordre-là. Alors qu'aujourd'hui ce n'est plus tout à fait ça.

Il poursuit :

Des fois, je me compare à comment j'étais il n'y a pas si longtemps, et ça me fait penser à ce que les boomers sont devenus. Ils étaient là dans les années 1970 à vouloir renverser le monde, et aujourd'hui ils sont dans des maisons en banlieue et il n'y a plus rien qui se passe (rires). J'ai l'impression que j'ai perdu de la fougue dans mes grandes idées, je me suis trouvé un certain confort à faire les trucs pas

tant en marge que ça. Anthony, 27 ans, ancien étudiant en communication, producteur de fleurs

La cohabitation difficile avec sa partenaire et la prise de conscience de la précarité économique dans le secteur des cultures fruitières le mènent à abandonner le projet de vivre en communauté. Aujourd'hui, Anthony se dit « à l'aise » avec la façon dont il a développé son projet agricole, bien qu'il garde en tête l'objectif de l'inscrire dans un mouvement social plus large. Le renoncement à cet idéal professionnel initialement perçu en agriculture s'inscrit dans un « travail de deuil » ou de « désinvestissement » (Bourdieu, 1979) face à l'anticipation des épreuves que comportent le « retour à la terre ». Pourtant, ce qui pourrait être interprété comme une sorte de résignation n'est pas vécu négativement : ces producteurs se disent satisfaits de la façon avec laquelle ils naviguent en agriculture aujourd'hui.

Ainsi, une partie des néo-agriculteurs ne parvenant pas à combler leur aspiration à « transformer le monde » iront chercher d'autres sources de consolation, telles que l'acquisition de nouvelles compétences qui participent à mettre sur pied leur désir d'autonomie. La vision de l'agriculture n'est plus perçue comme le moyen de « changer l'ordre des choses » mais permet néanmoins de se « réapproprier sa vie ». Et dans certains cas, ces connaissances « pour soi » viennent compenser le déficit d'action « pour le monde » :

Je crois que toutes les compétences qu'on acquiert quand on est fermier, de faire sa propre machinerie, de réparer les choses, de transformer les produits, tout le bagage de connaissances qu'on acquiert est un bagage qui est incroyable, c'est une expérience qu'on ne peut pas avoir ailleurs. Puis ça, ça donne le sentiment à beaucoup de gens d'être utiles et spéciaux dans ce qui font, et je suis quand même d'accord, parce que les savoirs ne sont pas reproductibles. C'est vraiment gratifiant. **Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui arrivent avec l'idée qu'ils vont changer l'ordre des choses en faisant ça, mais au final ils cultivent un savoir pour eux-mêmes, mais qui est quand même satisfaisant.**
Paul, 30 ans, ancien chargé de recherche, apiculteur

C'est concret, tu as tes affaires, ta bouffe, tu ne traites pas les inégalités sociales mais t'as quand même l'impression que tu te réappropries ta vie, puis que t'as du pouvoir dans ta vie. C'est aussi très le fun à faire, moi j'adore ça faire mon jardin, c'est valorisant de faire ça. Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

Lorsque c'est la qualité de vie qui prime, que devient alors la dimension protestataire chez les néo-agriculteurs de ce profil qui avaient prévu de faire de l'agriculture leur objet de lutte ? Il serait excessif d'affirmer que leurs protestations s'éteignent totalement : les engagements sociaux perdurent, mais ils restent cantonnés à la pratique du métier. Si certains producteurs ne cherchent plus impérativement à transformer les mentalités et à s'engager activement pour défendre une cause, ils souhaitent néanmoins mettre en pratique un activisme de tous les jours plus individualisé, par exemple à travers l'exemplarité de leurs pratiques. Ce sera l'objet du point suivant.

L'exemplarité comme engagement politique

En effet, pour faire passer un message, certains néo-agriculteurs choisissent de « montrer l'exemple » dans le but de promouvoir la mise en pratique de ces modes de vies écologiques. Les objectifs poursuivis sont généralement analogues à ceux que visent l'action collective, qui se concentrent également sur des transformations structurelles, politiques et sociales. Ce sont les modalités d'action qui diffèrent, se déplaçant des institutions vers l'action située et les manières d'être au quotidien (Renou, 2020).

La façon dont certains s'engagent s'articule autour de la mise en cohérence entre le discours (le message qu'ils souhaitent faire passer) et leurs pratiques quotidiennes¹²². Le changement social passe par l'harmonisation des comportements et du monde de vie en fonction des idéaux qu'ils soutiennent (Portwood-Stacer, 2013). Ce sont surtout les personnes appartenant au profil des « activistes » qui font la défense de ces manières de pratiquer le militantisme. Rappelons que dans ces trajectoires, ce sont, en partie, les désillusions politiques et sociales des mouvements sociaux à grande échelle qui les ont conduits à s'impliquer dans des actions localisées. Le simple fait de pratiquer l'agriculture prend

¹²² Ces modes de vie militants ont été étudié sous le terme de « lifestyle activism » ou « lifestyle politics » : chez ces militants, la transformation individuelle et sociale passe avant tout par les habitudes, le style de vie. Chez ces militants, l'engagement politique réside dans mise en cohérence de son mode de vie à travers certains principes (Micheletti and Stolle, 2010).

l'expression d'un engagement politique, au sein duquel les acteurs cherchent à être les représentants de cette vie plus sobre, plus verte, plus écologique :

Je préfère être militante en vivant mes valeurs, puis montrer aux autres que c'est possible, que c'est faisable. C'est un peu comme ça que je vois l'agriculture, c'est de montrer aux autres qu'il y a d'autres moyens de manger et d'autres moyens de vivre. Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

La citation qui exprime le mieux mon parcours c'est « be the change you want to be ». Bref, il faut travailler activement au monde auquel on aspire si on veut que les choses changent. Fanny, 38 auparavant en développement international, maraîchère.

Moi je veux le faire avec des individus. La meilleure chose qu'on peut faire « be the change that you want to be, that you want to see in the world", c'est ça. **Dans le fond on va revenir à notre plan original qui est d'agir comme exemples, de montrer ce qui est possible, et d'avoir des interactions avec des individus qui sont intéressés d'apprendre et de voir, de goûter, de vivre l'expérience. C'est ce qu'on veut faire.** Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Si ces modes d'actions semblent individualisés, voire « dépolitisés » (Renou, 2020), les producteurs articulent ces pratiques quotidiennes au sein d'un mouvement social plus large. Comme dans l'enquête de Geneviève Pruvost (2013 : 52), les promoteurs de ces modes de vie alternatifs cherchent à visibiliser leurs démarches individuelles : « Il ne s'agit pas seulement de vivre et de travailler autrement, mais de participer à la promotion d'un mode de vie, pensé comme étant généralisable ». Ainsi, l'exemplarité des pratiques se double d'une volonté de sensibiliser et de conscientiser les consommateurs pour diffuser leurs engagements :

Ce qui est important c'est ce qu'on peut offrir aux gens, pas ce qui me pourrait me payer en compensation pour ce qu'on donne mais **juste de recevoir des gens ici, de montrer nos jardins, puis de parler de ce qu'on fait.** Comment ils apprécient ça, comment ils apprennent, tu vois leurs yeux qui brillent, c'est ça qui m'intéresse et c'est ça qu'on voulait faire. **La mission c'est un peu ça, c'est de montrer ce qui est possible parce qu'il y a énormément d'informations contradictoires, erronées, fausses. Moi je suis plus intéressé d'être l'exemple de ce qui est possible.** Jack, 40 ans, ancien directeur financier, néo-paysan

Avec nos paniers, on passe beaucoup de temps avec les courriels à chaque semaine, on explique. Cet hiver, on a fait pas mal de semences, on explique la concentration des semences, on essaie de rendre ça.... C'est quoi les enjeux quand on fait ça. Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

À force de rencontrer les clients, on conscientise beaucoup, on fait beaucoup de visites à la ferme. On reçoit des jeunes en agriculture, des groupes de scouts, on reçoit vraiment beaucoup de monde. C'est un aspect que j'aime beaucoup, sensibiliser. Sophia, 35 ans, ancienne travailleuse sociale, maraîchère

Les échanges avec les clients leur donneraient ainsi la possibilité d'exprimer leur point de vue sur certaines informations « erronés » ou « fausses », selon les mots de Jack. Il peut s'agir d'informer les clients sur les enjeux qui gravitent autour de l'agriculture, reliés entre autres, à la biodiversité (l'uniformisation des semences, entre autres), à l'autonomie alimentaire (exploitation des travailleurs du Sud, bilan carbone des circuits longs), aux réglementations québécoises (abatage à la ferme, réglementations biologiques). En sensibilisant par le discours et par le mode de vie, ils espèrent ainsi lutter contre la « désinformation ». Plutôt que de changer le système par les institutions, il s'agirait plutôt ici de créer un mouvement de fond, et ce, en ciblant les individus. Comme l'a montré Geneviève Pruvost sur les modes de vie alternatifs (2017), il s'agit moins de conquérir les institutions politiques que « d'essaimer par contagion ».

À travers l'exemplarité de leurs pratiques et par le partage d'informations, ces producteurs s'engagent dans leur travail. Ces formes de militantisme au quotidien viennent donner sens à leur métier. Investis d'une mission, celle de « combattre l'ignorance » ou d'« apporter du changement », selon leurs mots, ils revendiquent une reconquête du pouvoir et une maîtrise de leur destin pour agir et dépasser certaines frustrations.

La redistribution des produits et des savoir-faire : un projet de lutte contre certaines inégalités

Autre mode d'action privilégié pour mettre en pratique ses engagements militants : la redistribution et le partage des savoir-faire dans un but parfois explicite d'aplanir certaines inégalités. En dépit de conditions de travail parfois précaires, nombreux se disent « privilégiés » d'avoir accès à une ferme et de cultiver des connaissances et savoir-faire que

certaines considèrent comme étant « perdus » ou « oubliés ». Conscients de ce qu'ils jugent être des privilèges, une partie des néo-agriculteurs cherchera à redistribuer son savoir, ses connaissances ou ses ressources aux personnes dans le besoin et/ou à la communauté citoyenne.

Notons d'abord que ces engagements sociaux apparaissent souvent à la suite de la reconversion. Si leurs aspirations initiales visaient principalement la défense de pratiques écologiques par leur métier, les valeurs associées à la solidarité et à la justice sociale se sont souvent développées au fil du temps. Soulignons également que les producteurs qui s'engagent sont généralement ceux qui disposent de plus de temps libre : les néo-agriculteurs qui ne sont plus en phase de démarrage et/ou sans enfants en bas âge. Leurs engagements sociaux peuvent prendre plusieurs formes : le profil des « entrepreneurs » optera plutôt pour de la pédagogie (ateliers, implications avec les jardins communautaires) et pour l'offre de ressources (offres de parcelles de terrains pour les néophytes). Celui des « terriens » misera davantage sur l'éducation alimentaire et sur les enjeux liés à la perte de la biodiversité (intégrer de nouvelles variétés dans les paniers de légumes, de nouvelles recettes pour cuisiner ces fruits et légumes que les consommateurs connaissent peu). Enfin, le profil des « activistes » abordera davantage les enjeux politiques (concentration des semences, pertes de la biodiversité, des savoir-faire, enjeux liés à l'industrie agroalimentaire) dans ses courriels, infolettres ou dans des mots glissés dans les paniers de légumes. On remarque ainsi que leurs implications rejoignent généralement leurs forces et leurs intérêts de départ : ils cherchent à agir sur les enjeux qui les touchent personnellement. Ces engagements sociaux concernent l'ensemble des profils, mais je reviendrai spécifiquement sur la trajectoire des « activistes » qui les ont mobilisés le plus souvent dans les entrevues.

Ces engagements écologiques, politiques ou sociaux sont conceptualisés comme des formes de redistribution permettant d'atténuer certaines inégalités. La redistribution permet en effet de résorber certaines injustices socio-économiques comme l'exploitation ou la pauvreté (Fraser, 1998). Pour cette raison, ils peuvent être vus comme des formes de protestation face à un système jugé inégalitaire ou injuste. C'est de cette façon que le formule Sophia :

Sophia : Mais on a par exemple un partenariat avec la banque alimentaire, on leur donne beaucoup de légumes pour leurs paniers alimentaires. On est vraiment

privilegiés donc c'est important pour nous de redistribuer aux gens qui n'ont pas les moyens de s'acheter des légumes biologiques

Intervieweuse : Pourquoi tu dirais que tu es privilégiée ?

Sophia : Parce qu'on a eu les moyens d'acheter une terre, premièrement. Avec un espace qui est incroyable. Et le fait de pouvoir faire profiter, c'est vraiment important de ne pas le garder pour soit. Et de donner la chance aux gens qui sont plus précaires de pouvoir profiter, parce que c'est sûr qu'il y en a qui n'auront jamais les moyens de s'acheter une terre. C'est vraiment la redistribution, de réduire les inégalités aussi

Outre la redistribution de paniers de légumes, Sophia et son conjoint reçoivent dans leur ferme des jeunes qui ambitionnent de se lancer en agriculture en vue de leur transmettre leur savoir : « c'est nos compétiteurs, mais on se dit qu'on ne sera jamais trop pour nourrir l'ensemble du monde ». En transférant leurs connaissances et en redistribuant les produits issus de leur production, leur objectif consiste à aplanir certaines inégalités. Ces formes de solidarité se traduisent ici comme une protestation envers des privilèges de richesse et de savoirs. Le transfert des connaissances est également perçu par certains comme une façon de « redonner du pouvoir » aux consommateurs. À travers les échanges avec la clientèle, Clara a pour objectif de diffuser ses perspectives critiques sur les enjeux autour de l'agriculture, voire à politiser les consommateurs :

C'est beaucoup dans l'éducation à la nourriture aussi, **nous on pense qu'il y a vraiment une réappropriation des savoir-faire traditionnels par rapport au fait de se nourrir qui doit être fait, il y a beaucoup de pertes de savoirs faire et de pertes de biodiversité liés à ça, c'est important de redonner le pouvoir aux gens** autant au niveau des variétés, on s'arrange pour mettre dans le paniers des gens des variétés qui sont moins connues, ou juste différentes, **tout ça dans une perspective de faire réaliser et de faire apprendre aussi que dans le fond, l'industrie de la nourriture c'est une industrie, ça bouffe des savoir-faire.**
Clara, 31 ans, ancienne intervenante communautaire, néo-paysanne

Notons que ces formes de redistribution permettent également de résoudre des tensions « éthiques » ou pour vivre plus en cohérence avec ses valeurs. Par exemple, l'une des manières qu'a trouvé Alicia pour résoudre la contradiction entre le prix et l'accessibilité des légumes consiste à redistribuer une partie de la production de légumes à des organismes de solidarité :

On ne veut pas vendre aux restaurants, on ne veut pas être une ferme qui nourrit les riches. Donc oui, de rendre nos légumes accessibles, **pas forcément pour sortir du système capitaliste mais juste pour... De faire partie d'une communauté,** on cherche toujours un moyen de faire des dons de légumes sans faire faillite. Alicia, 33 ans, auparavant en éco-conseil, maraîchère et éleveuse

Chez Alicia, la redistribution de légumes permettrait non seulement d'être cohérente avec ses valeurs de justice sociale, de réussir son intégration locale et de résorber des dissonances cognitives (« nourrir les riches », ou « vendre aux restaurants »). Ces formes de redistribution matérielles ou symboliques répondent ainsi à plusieurs de leurs préoccupations : être cohérent avec leurs valeurs, partager leurs convictions. Ces répercussions symboliques peuvent s'interpréter comme des « rétributions du militantisme » (Gaxie, 1977) qui engagent les producteurs et permettent d'expliquer l'attachement à leur métier.

Résumé et conclusion

Le parcours des « activistes » montre comment se déroule le cheminement professionnel des personnes engagées dans des reconversions militantes. Ces trajectoires se révèlent particulièrement intéressantes à analyser, puisqu'elles sont imprégnées de forts engagements sociaux qui viennent évoluer au fil du temps avec le contexte et les contraintes de travail. Ce profil est moins mis en relief dans les recherches, mais il partage certains grands traits avec d'autres catégories de néo-agriculteurs identifiés ailleurs, et notamment les « militants » étudiés par Denise Van Dam (2005). Ces deux profils, au passé militant, s'engagent en agriculture à la suite d'un sentiment de révolte qui apparaît pendant les études universitaires ou au commencement de la vie professionnelle. Ils cherchent le sens au travail dans un engagement qui dépasse la simple quête de l'épanouissement personnel, mettant en lumière des aspirations professionnelles tournées vers le bien commun, selon les valeurs de la « cité civique » (Boltanski et Thévenot, 1991).

J'ai souligné que ce type de trajectoire était l'apanage de personnes d'origines plutôt jeunes et urbaines, le plus souvent issues de milieux sociaux bien dotés en capital culturel. Ce profil

de néo-agriculteurs se distingue par ses forts engagements politiques, sociaux et écologiques, et ce, bien avant l'entrée en agriculture. Le passé militant des personnes de ce profil les conduits à intégrer des milieux professionnels tels que la recherche, le travail social ou les sciences sociales. Mais les modes d'action dans ces secteurs professionnels sont perçus comme étant en décalage avec leur désir d'œuvrer concrètement aux changements, dans le cadre d'un travail « de terrain ». L'entrée en agriculture incarne ici en effet l'aboutissement d'une trajectoire de politisation. On les retrouve ainsi le plus souvent en maraîchage et dans des formules d'entreprises jugés plus démocratiques, en adéquation avec leurs convictions sociales (refus du salariat, horizontalité des décisions, entraide).

Ce profil fait face à un certain nombre d'épreuves, qui se concentrent essentiellement sur de la nécessité de s'ajuster à l'agriculture professionnelle (incarnée par la ferme commerciale) et à celle de s'insérer dans le système économique actuel pour rentabiliser les activités de la ferme. Le dynamisme de ces trajectoires s'exprime par le passage de l'idéalisme au réalisme : la prise de conscience que les fermes restent des entreprises et doivent être gérées comme telles amène les personnes de ce profil à reformuler leur projet selon les normes professionnelles en vigueur. Pragmatiques, elles finiront généralement par s'ajuster à ces standards de production pour pérenniser et viabiliser l'entreprise, quitte à réaliser des deuils sur leur idéal de travail.

Il est intéressant de constater qu'à l'issue de leur bifurcation, les néo-agriculteurs de ce profil ne remettent pas en question la nécessité de fonctionner dans le système socio-productif actuel. Au contraire, certains prendront goût à l'entrepreneuriat et au système des affaires, alors que c'est loin d'être ce qui les a menés à s'installer. Il s'agit bien ici d'un déplacement de l'utopie, chez une partie d'entre eux qui finissent par évacuer certaines luttes ou les cantonner à l'espace du travail pour privilégier la qualité de vie à la ferme. Le projet agricole, se voulant à l'origine un projet social, finit ainsi parfois par devenir un projet « pour soi » lorsque c'est la qualité de vie qui prime sur le reste. Mais cela ne signifie pas que leur militantisme s'éteint : il tend parfois à s'individualiser, lorsqu'ils cherchent à s'engager à travers l'exemplarité de leurs pratiques ou à se déplacer vers des luttes visant davantage la justice sociale et l'aplanissement des inégalités.

Conclusion de la partie III

L'analyse des résultats a révélé la grande diversité des façons de penser l'agriculture. L'origine sociale et géographique, les expériences professionnelles et/ou agricoles antérieures, les engagements politiques, écologiques et sociaux façonnent le sens qui est donné à la bifurcation. Les profils des « activistes », des « entrepreneurs » et des « terriens » ne s'installent pas en agriculture pour les mêmes raisons, ni dans les mêmes secteurs d'activité, ils font l'expérience d'épreuves spécifiques et se maintiennent dans le métier pour des raisons distinctes. Certains profils (les « entrepreneurs » et les « terriens ») possèdent des traits communs avec des types de trajectoires déjà identifiées dans d'autres recherches (Richardson, 2010 ; Dolci et Perrin, 2017) tandis que d'autres (les « activistes ») sont moins représentés dans ces mêmes enquêtes, dans lesquelles les auteurs incluent généralement des enfants d'agriculteurs. Cela conduit les chercheurs à cibler d'autres types de trajectoires, par exemple, les « héritiers sans héritage » (Nicolas, 2007), les « reconvertis de la crise » (Dolci et Perrin, 2017) ou certains agriculteurs qualifiés d'opportunistes, tels que les « agriculteurs commerciaux » (Richardson, 2010) pouvant être moins exposés à la précarité que des agriculteurs exogènes grâce à leurs connaissances, leur insertion dans des réseaux institutionnels et leur ajustement à l'agriculture professionnelle.

Si certains travaux relèvent des épreuves d'ordre financières, techniques et pédagogiques (Parent, 2008 ; Laforge et al., 2018) auxquelles font face les nouveaux agriculteurs lorsqu'ils s'installent, j'ai plutôt mis en relief d'autres types d'épreuves, plus personnelles puisqu'elles se rattachent à des éthiques professionnelles subjectives. Pour analyser la morale professionnelle des maraîchers biologiques en France, Madlyne Samak (2013) s'est concentrée sur leurs choix normatifs qui gravitent autour de la saisonnalité des légumes (l'achat-revente, l'utilisation des serres). Ces pratiques n'ont pas été discutées par les néo-agriculteurs québécois qui ont surtout évoqué la difficulté de s'ajuster aux normes professionnelles de l'agriculture commerciale : la nécessité de s'insérer dans l'économie de marché et de se présenter en tant qu'entrepreneurs, mais aussi de composer avec des

« intermédiaires » (règlementations, systèmes technologiques, programmes de financement) et avec les normes de l'agriculture biologique.

Enfin, j'ai tenté de prolonger les recherches sur le sujet en allant au-delà des motivations, des choix de production privilégiés et des réseaux investis par les nouveaux agriculteurs. L'analyse de la bifurcation sur le temps long n'a pas seulement permis d'interroger à quelles épreuves ces producteurs faisaient face vis-à-vis de leurs aspirations spécifiques, elle a également dévoilé les stratégies qu'ils mettaient en place pour se maintenir, en fonction, ou non, de leurs aspirations professionnelles initiales. Dans son ouvrage, Hirschman (1970) indique que les départs « *exit* » peuvent être réduits lorsque les portes de sortie ne sont pas attrayantes. Or, les analyses ont révélé que si la majorité des producteurs fait le choix de rester, malgré certaines conditions et pratiques de travail contraignantes et/ou qui entrent en opposition avec leurs convictions, c'est parce qu'ils mobilisent différentes stratégies pour remettre en équilibre les efforts investis et rendre le déplacement acceptable. De façon transversale, j'ai souligné que c'est la capacité à élaborer ces stratégies qui permet de compenser les sacrifices endurés en redonnant du sens au travail. En effet, s'ils demeurent dans leur métier, c'est qu'ils s'engagent à travers ces stratégies de lutte, de résistance, ou de changement de perspective sur leur propre métier. Or, sur ce dernier point, on constate finalement que ces stratégies de mise en équilibre ne s'ajustent pas nécessairement à leurs aspirations professionnelles initiales : beaucoup demeurent dans le métier pour des raisons bien différentes que celles qui les ont menés à bifurquer.

Conclusion générale

L'installation en agriculture constitue aujourd'hui l'une des manières de « retourner à la terre ». Combinant projets de vie et projets professionnels, ces nouvelles arrivées sont souvent opérées par des acteurs étrangers au monde agricole et qui parfois, comme c'est le cas dans cette thèse, ont choisi l'agriculture comme seconde carrière.

Ces « retours à la terre » contemporains conservent, à certains égards, une filiation politique avec les premières vagues de migration volontaires opérées dans les années 1960-1970 mais se distinguent dans les pratiques : pour fixer l'implantation, les porteurs de ces projets en viennent à coopérer avec le système et à s'intégrer dans la communauté locale. Les *back-to-the-landers* sont devenus des néo-agriculteurs dont le projet, à dominante professionnelle, s'opère sous forme de reconversion progressive.

Comme je l'ai montré, les néo-agriculteurs misent, pour l'immense majorité, sur des approches écologiques et durables. Qu'ils soient éleveurs, apiculteurs ou maraîchers, ils s'orientent très souvent en agriculture biologique et commercialisent leurs produits en circuits-courts. Si ce sont surtout leurs choix de production et de distribution alternatifs à l'agriculture « conventionnelle » qui retiennent l'attention des recherches, cette thèse s'est plutôt focalisée sur le parcours professionnel de ces agriculteurs, jalonné de multiples épreuves et défis. En effet, au sein de la recherche internationale et dans la plupart des rapports et écrits sur la question, on souligne les nombreuses barrières, faisant de l'agriculture un secteur difficile d'accès, malgré le développement d'infrastructures pour former les nouveaux agriculteurs et de programmes de financement pour aider ces projets à voir le jour.

C'est ce contexte, somme toute défavorable à l'entrée de nouveaux entrants, qui a fondé ma problématique générale. J'ai tenté de mieux comprendre ces reconversions en apparence « paradoxales » vers des métiers professionnellement et économiquement risqués (Samak, 2014) en questionnant aussi bien les motivations qui mènent à l'agriculture que les grandes épreuves traversées au cours du parcours professionnel.

C'est sous l'angle des bifurcations professionnelles volontaires que j'ai répondu à ces questionnements. Les néo-agriculteurs ne sont pas seulement définis par une rupture professionnelle : en changeant de territoire et de groupe d'appartenance, la rupture est également territoriale et sociale. À travers cette triple bifurcation (Mundler et Ponchelet, 1999) j'ai cherché à comprendre comment étaient vécus ces changements de vie, et ce, en visant à analyser la période qui suit l'installation. Cette thèse s'inscrit donc en sociologie des bifurcations, dans l'objectif de prolonger et de compléter ces travaux. J'ai opté pour une démarche compréhensive afin de restituer la trajectoire biographique des participants au cœur de mon enquête, et ce, en retraçant les différentes étapes de leurs parcours et le sens qui leur est donné. Ces trajectoires professionnelles prennent des formes plurielles : pour représenter les différentes expressions du « retour à la terre », j'ai interviewé 61 néo-agriculteurs issus de la ville comme de la campagne, de différents âges et à différents niveaux de carrière, et ce, partout au Québec.

Les objectifs de cette thèse, qui sont également les principaux apports originaux de mon enquête par rapport aux recherches existantes, sont de trois ordres. Dans la grande majorité des enquêtes ayant conceptualisé les néo-agriculteurs sous forme de profil (Van Dam, 2005 ; Nicolas, 2007 ; Richardson, 2010 ; Dolci et Perrin, 2017), les auteurs ont inclus des individus issus de familles d'agriculteurs. Or, l'un des intérêts de cette thèse a été de comprendre ces « retours à la terre » à partir d'une catégorie spécifique : les néo-agriculteurs sans lien familial avec le milieu, qui ont choisi l'agriculture après une reconversion professionnelle. Dans ces mêmes recherches, les auteurs se concentrent généralement sur les motivations les menant à l'agriculture, le rapport qu'ils entretiennent avec le travail et à la terre, et leurs choix de production et d'implantation. En documentant la phase de l'« après migration » qui est rarement prise en compte dans les écrits sur la trajectoire des néo-agriculteurs (Dolci et Perrin, 2017), j'ai cherché à prolonger ces travaux en mettant en relief les différentes épreuves découvertes avec l'expérience de travail, prenant parfois la forme de tensions, ou d'ambivalences vécues. Finalement, l'étude de la bifurcation sur le temps long a permis de mieux comprendre les répercussions d'une reconversion professionnelle sur l'évolution du rapport au travail, mais également sur les recompositions identitaires et les nouveaux engagements qui en découlent.

Synthèse de l'analyse

Je propose ici une synthèse de mes analyses à partir des trois temporalités à l'œuvre dans ces bifurcations, et ce, en cherchant à montrer comment les profils que j'ai identifiés, les « entrepreneurs », « activistes » et « terriens », naviguent au fil de ces étapes :

- **Choisir de bifurquer vers l'agriculture : la conquête d'un projet « pour soi » contributif à la société**

L'analyse des résultats révèle que le « choix » de quitter son travail pour s'installer en agriculture était érigé en fonction d'aspirations socialement construites, qui diffèrent selon les âges de la vie et de ressources disponibles au moment de la reconversion. La décision de bifurquer, en apparence subjective, résulte d'aspirations professionnelles qui s'inscrivent dans un virage « post-matérialiste » (Inglehart, 1977) des valeurs : l'agriculture se trouve au carrefour du désir d'autonomie, de la quête de sens et de la volonté de se réaliser dans le cadre de son travail. La position des néo-agriculteurs face au travail s'oppose ainsi à certaines lectures sombres annonçant le désinvestissement face au travail (Zoll, 2001) : au contraire, les résultats ont indiqué que ces entrées en agriculture se traduisaient par la reconquête d'un projet pour soi, souvent à la suite d'une trajectoire professionnelle « par défaut », relativement linéaire et cohérente par rapport aux études réalisées. Comme chez les personnes qui pratiquent les « alternatives écologiques au quotidien » (Pruvost, 2013), l'aspiration à « choisir sa vie » est centrale chez les producteurs québécois, qui choisissent l'agriculture quitte à se détourner des normes de l'ascension sociale et à s'émanciper des pressions familiales et professionnelles qui fondent la réussite sociale. Les motifs « moraux » (Boltanski, 1990) et politiques structurent ces installations agricoles, vécues, comme chez les agriculteurs biologiques en France, sous le mode l'engagement (Nicolas, 2007).

En effet, ce qui fonde la spécificité de ces bifurcations agricoles, c'est bien la conquête d'un projet « pour soi », mais qui, en même temps, doit être contributif à la société pour lui donner sens. L'agriculture se manifeste ainsi, pour une bonne partie d'entre eux, comme un projet social dans lequel il leur est possible de s'engager activement. Autre élément pouvant être spécifique à l'agriculture : ces bifurcations sont exprimées comme des projets de vie qui sont

construits et réalisés collectivement. La grande majorité des agriculteurs québécois s'est installée en couple, entre amis ou en coopérative de travail. L'un des moteurs de ces bifurcations réside dans le fait qu'elles sont initiées, vécues et développées à plusieurs.

J'ai montré dans cette thèse que l'agriculture était au carrefour de diverses aspirations professionnelles et sociales et qu'il n'y avait pas qu'une manière de transitionner et d'évoluer dans ce secteur d'activité. Le sens de la bifurcation diffère selon les profils : chez les « entrepreneurs », l'agriculture est projetée comme un défi. Pour réussir leur bifurcation, les personnes de ce profil tenteront de se démarquer et à innover : on les retrouve ainsi souvent dans des niches et des secteurs inexploités. Chez les « activistes », la bifurcation correspond à un moyen de mettre en pratique des engagements politiques, sociaux ou écologiques. Face à des désillusions professionnelles et sociétales passées, le projet agricole est pensé comme un moyen de s'engager dans et par son travail. Ce profil privilégie ainsi assez souvent l'établissement en coopératives de travail pour expérimenter des modes de gouvernance jugés plus démocratiques, visant l'entraide et la coopération. Enfin, chez les « terriens », la bifurcation est surtout perçue comme le moyen de transformer son mode de vie. L'agriculture est ainsi envisagée comme une porte d'entrée vers un mode de vie plus simple, plus authentique et plus libre. Dans cette quête d'autonomie, ce profil choisira assez régulièrement des secteurs agricoles à la production diversifiée, comme l'agriculture paysanne, en cherchant à se former en construction et en menuiserie.

- **Transitionner vers l'agriculture : composer avec des contradictions entre des valeurs d'ordre éthique et des enjeux d'ordre économique**

Lors de leur cheminement en agriculture, ces « reconvertis » seront amenés à faire l'expérience d'épreuves idéologiques et économiques, qui les conduiront généralement à formuler un rapport plus critique envers leur travail. Dans cette thèse, j'ai souhaité prolonger certains travaux ayant surtout analysé les difficultés d'ordre techniques, financières et pédagogiques, pour tenter plutôt de mesurer comment étaient vécues ces transitions professionnelles. Deux types d'épreuves ont été identifiées : celles communément partagées permettant de passer d'un monde professionnel à un autre (l'annonce de la reconversion,

l'intégration au milieu d'accueil et l'entrée dans une situation socio-économique précaire) et d'autres spécifiques à certains profils, puisqu'elles se réfèrent à des éthiques professionnelles subjectives.

Pour ces néo-agriculteurs, les épreuves s'agencent généralement autour de la quête d'un équilibre entre leurs aspirations personnelles et professionnelles avec la réalité du métier. En devenant agriculteurs, ces producteurs cherchaient généralement à mettre en pratique certains principes personnels : l'espoir d'une vie plus riche, plus simple, plus engagée et/ou porteuse de sens. Or, en agriculture, les pratiques professionnelles sont soumises, d'une part, à des normes agricoles qui régissent les façons de faire et qui tendent à refermer le champ des possibles, et d'autre part, à des enjeux d'ordre économique pour construire sa réussite professionnelle. Si l'objectif pour ces « reconvertis » est de vivre de l'agriculture, l'impératif de rentabilité tend à modeler, voire à renoncer à un idéal de travail. Sommés de composer avec ces contradictions entre des valeurs d'ordre éthique et des enjeux d'ordre économique, ils font face à des coûts de déplacement importants, les menant parfois à un « désenchantement de la vocation » (Rasera, 2016).

Les analyses révèlent une distribution inégale de ces épreuves. Certains profils, comme les « entrepreneurs » cheminent en agriculture de façon relativement linéaire et sans véritables désillusions. À l'inverse, la trajectoire des « terriens » et des « activistes », ayant placés en l'agriculture l'espoir d'une vie plus simple, libre ou autonome font l'expérience de davantage de difficultés. Si les néo-agriculteurs du profil des « activistes » parviennent relativement facilement à réaliser des compromis sur leur idéal de travail, les personnes appartenant au profil des « terriens », en choisissant des secteurs atypiques, font face à de lourdes barrières. Plus ils s'éloignent du modèle agricole dominant et des normes de travail en agriculture, plus ils font face à des difficultés en cours de parcours.

Finalement, que ce soit par pragmatisme ou en acceptant les règles du jeu d'office, c'est surtout la capacité à établir des compromis et à mobiliser des ressources qui permet de traverser ces épreuves. Comme dans l'enquête de Frederic Nicolas (2007), les néo-agriculteurs québécois finissent généralement par abandonner ou déplacer certains objectifs pour se maintenir à moindre coût.

- **Se maintenir en agriculture : reformuler un idéal de travail en adéquation avec le contexte et les contraintes professionnelles**

À l'occasion des entrevues, les discours sur la « vocation » sont revenus fréquemment, non pour expliquer les raisons qui avaient poussé ces producteurs à bifurquer mais pour justifier pourquoi ils avaient choisi de demeurer dans leur métier. S'ils restent, malgré les difficultés et les épreuves qui jalonnent ces carrières, c'est parce que l'agriculture serait progressivement devenue une vocation. Dans ma thèse, j'ai tenté de déconstruire cette rhétorique de la vocation en analysant leurs stratégies de maintien qui s'agencent autour de deux mécanismes.

Un premier mécanisme consiste à élaborer des discours de survie, permettant de sublimer la vocation (de Ruggy, 2008) et de transformer des difficultés en choix de vie. À l'instar de l'enquête de Pierre-Emmanuel Sorignet (2004 : 115) sur les danseurs contemporains, le discours de la vocation permet de dissimuler les sacrifices et l'ampleur du travail : ils « font partie de « l'engagement » dans un métier auquel l'individu tend à s'identifier totalement ». Les analyses montrent en effet une reconstruction positive de ce qui peut être perçu comme contraignant et laborieux. La simplicité « volontaire », les horaires et les charges de travail sont ainsi revalorisés et compensés par le sentiment d'avoir choisi sa vie. C'est ainsi, entre autres, en reformulant le sens et le contenu du travail qu'ils parviennent à se maintenir dans leur métier.

Un deuxième mécanisme vise à mettre en place une panoplie de stratégies de maintien afin de réduire l'écart entre le travail imaginé et le travail réel. Face à des conditions de travail plus rudes que prévu ou différentes que celles initialement envisagées, les néo-agriculteurs mettent en place des tactiques de contournement : contester, chercher à inspirer, redistribuer, mais aussi changer. La mise en œuvre de ces différentes stratégies donne à ces producteurs une raison supplémentaire de se maintenir dans leur métier : c'est en ce sens qu'elles les engagent dans leur travail.

On pourrait penser qu'en mettant en action ces stratégies, les néo-agriculteurs tentent de réaliser leurs aspirations professionnelles initiales, mais les résultats révèlent plutôt qu'ils finissent par reformuler un idéal de travail qui s'ajuste avec le contexte et les contraintes

professionnelles. En effet, j'ai montré que la plupart des producteurs redéfinissent le rapport qu'ils entretiennent avec leur travail et vont ainsi réajuster leurs aspirations professionnelles. Ces mutations du rapport au travail montrent tout l'intérêt d'étudier le « retour à la terre » sous l'angle des bifurcations. Le sens de la reconversion évolue au fil du temps : ces travailleurs restent pour des raisons parfois bien différentes que celles qui les ont menés à bifurquer.

D'importants effets d'âge, de genre et du contexte pandémique dans la fabrique des vocations agricoles

Cette thèse a permis de mettre en évidence un certain nombre de contrastes qui ont surtout été répertoriés et divisés selon les profils idéal-typiques identifiés. Je souhaiterais ici prendre du recul sur les résultats et revenir sur des éléments macrosociaux ayant participé à créer des distinctions : la crise sanitaire, les différences de genre et d'âge.

- Un sentiment de reconnaissance accru depuis la pandémie

Le travail de terrain a été effectué dans un contexte social particulier puisque les entrevues se sont déroulées durant la crise sanitaire associée à la COVID-19. Je n'ai rencontré aucun néo-agriculteur ayant bifurqué à cause de la crise, étant donné que les entretiens ont été effectués entre février et décembre 2020 auprès de personnes en processus d'installation ou déjà installées. Je fais toutefois l'hypothèse que la crise a catalysé ces « retours à la terre ». En effet, les résultats ont révélé une plus grande reconnaissance de la population pour l'agriculture de proximité, ce qui pourrait susciter de nouvelles installations. Si des travaux récents se sont concentrés sur les moyens mis en œuvre pour faire face à la crise, et notamment la résilience des agriculteurs (Meuwissen et al., 2021 ; Timilsina et al., 2020 ; Tittonell et al., 2021), les résultats de cette thèse mettent surtout en valeur les répercussions de la crise sur le sentiment de reconnaissance chez ces producteurs. Comme chez d'autres travailleurs opérants dans des secteurs dits « essentiels », la mise en lumière de certains

métiers depuis la crise a participé à accroître la reconnaissance symbolique, et ce, faisant, est venue instaurer un nouveau rapport au travail (Leroyer, Lescurieux, et Giraldo, 2021). En effet, j'ai souligné que ces signes de reconnaissance se révélaient cruciaux dans le secteur agricole : plus que le salaire ou le prestige, c'est la reconnaissance sociale qui vient valider les efforts et sacrifices et tend à consolider le sens de la bifurcation. Pour cette raison, la pandémie a joué un rôle majeur sur le rapport que les agriculteurs entretiennent avec leur travail : sans transformer le regard qu'ils portent envers leur propre métier, ces derniers se disant, depuis le début, convaincus du caractère « essentiel » de leur travail, elle est néanmoins venue conforter et valider les choix qu'ils avaient entrepris en devenant agriculteurs (Moriceau, Alberio et Van de Velde, 2021).

- **Une part grandissante de femmes à la tête des exploitations agricoles.**

Ma thèse apporte des éléments originaux quant à la part grandissante de femmes à la tête des exploitations agricoles, qui avait été montrée dans d'autres enquêtes (Hamilton, 2010 ; Parent, 2011 ; Monllor et Fuller, 2016). Elles s'installent quelquefois en solo, mais le plus souvent en couple ou en coopératives de travail. Les résultats n'indiquent pas de différences saillantes par rapport à la question du genre, bien que les femmes relèvent la persistance d'un certain nombre d'inégalités, et notamment d'ordre techniques (ergonomie des tracteurs peu adapté au physique féminin, par exemple). On les retrouve dans les mêmes secteurs agricoles que les hommes et mobilisent les mêmes types de ressources pour s'installer. Néanmoins, dans mon échantillon, elles sont plus nombreuses à cumuler un emploi avec leur activité agricole, et par rapport aux hommes, le travail à l'extérieur de la ferme est plus souvent choisi que subi. Plusieurs d'entre elles affirment trouver un équilibre dans le travail à l'extérieur de la ferme qui leur permettrait, entre autres, de diversifier leurs activités et de soutenir différemment les causes qu'elles défendent. Par rapport à leurs homologues masculins, la littérature scientifique indique que ces femmes conjuguent plus souvent l'agriculture avec le travail du « care » (Jarosz, 2011 ; Shisler et Sbicca, 2019). Cela se traduit ici, dans leurs récits, par une plus grande volonté que les hommes de « nourrir le monde » ou d'« éduquer les consommateurs », de partager leurs connaissances et de réaliser un travail pédagogique *via* leur métier.

- **Bifurquer en début de parcours professionnel pour « trouver sa place »**

Les différences d'âges sont plus saillantes que celles reliées au genre, que ce soit sur le plan du sens de la bifurcation que sur celui de leurs manières de s'installer. Pour les néo-agriculteurs qui s'installent avant 30 ans, la bifurcation correspond généralement à une quête de sens. Comme chez les jeunes danois qui tentent de multiplier les expériences professionnelles pour « se trouver » (Van de Velde, 2008), les jeunes néo-agriculteurs n'hésitent pas à bifurquer très tôt, dès la fin de leurs études ou en début de parcours professionnel. Chez les jeunes qui naviguent dans une société marquée par l'injonction à être soi (Charles et al., 2019), cette quête de sens se retrouve ici autour de la mise en cohérence de leurs valeurs politiques, sociales et écologiques dans leurs pratiques professionnelles. Les finalités du travail chez ces jeunes néo-agriculteurs coïncident avec ce que Daniel Mercure, Mircea Vultur et Charles Fleury (2012) ont mis en lumière chez les valeurs des québécois âgés de 18 et 34 ans qui privilégient le développement personnel et la reconnaissance au travail, avec cependant un désir de « servir la société » plus marqué chez les agriculteurs que pour la moyenne des jeunes québécois.

- **Bifurquer plus tardivement pour réaliser une vocation contrée par divers évènements biographiques**

La bifurcation d'individus plus âgés apparaît plus improbable que chez les jeunes, en considérant avec Sophie Denave (2015), que l'avancée en âge se traduit par des probabilités décroissantes d'être exposé à des changements, et donc de changer de métier. Mais les producteurs plus âgés n'ont pas choisi l'agriculture de façon brusque, à la suite d'un changement biographique : au contraire, la bifurcation vers l'agriculture est plutôt envisagée comme un projet latent d'installation à la campagne et d'un mode de vie plus écologique. Elle correspond ici à une vocation qui a été contrée par divers évènements personnels et professionnels (Negroni, 2007). La reconversion est ainsi plus graduelle chez ces producteurs s'installant tardivement, qui privilégient le moment opportun pour bifurquer. Si les jeunes font appel à leur réseau social et familial et aux programmes de subvention pour mettre sur pied leur projet professionnel, les producteurs plus âgés privilégient

l'autofinancement à partir des capitaux accumulés lors de leurs expériences de travail précédentes. La bifurcation apparaît comme étant moins « risquée » chez cette partie des producteurs qui pensent parfois l'agriculture comme une « forme de bénévolat » ou un « projet pour apprendre de nouvelles choses ». Ils sont ainsi souvent moins sujets à d'éventuelles désillusions lors de leur cheminement en agriculture, comparativement aux jeunes qui envisagent l'agriculture comme un « vrai » projet professionnel, y nourrissent de fortes attentes et se lancent de façon plus « brusque » que les agriculteurs plus âgés.

La bifurcation biographique comme facteur d'engagement dans le travail

Les éventuelles répercussions sociales et identitaires suscitées par les reconversions professionnelles constituent un axe central de ma recherche. En amont de l'enquête, j'ai fait l'hypothèse que les bifurcations professionnelles engendraient des transformations durables, donnant lieu dans certains cas à une véritable conversion de soi.

Pour répondre à ce questionnement, il est d'abord nécessaire de se pencher sur la signification subjective d'une « rupture professionnelle ». En effet, si la bifurcation n'est pas véritablement pensée et vécue comme une véritable rupture avec l'existence précédente, on peut imaginer qu'il soit moins probable qu'elle engendre d'importantes transformations identitaires. Or, comme dans l'enquête de Sophie Denave (2015), les néo-agriculteurs s'approprient différemment le terme de « rupture » et sont loin de tous mentionner la bifurcation vers l'agriculture comme une rupture majeure. Ils codent parfois davantage cette rupture avec l'arrivée des enfants, l'installation en campagne, ou en évoquant la volonté de rompre avec la socialisation familiale antérieure et avec l'orientation professionnelle. Une bonne partie des néo-agriculteurs présente l'agriculture comme un choix cohérent, qui résulte d'une enfance passée à la campagne, d'expériences qui se rapprochent d'activités agricoles mais également d'un passé militant ou d'une socialisation écologique. Pour plusieurs, l'agriculture est même présentée comme un « retour aux sources », un « retour à

soi », la bifurcation venant dans ce cas simplement ranimer d'anciennes conduites et habitudes. Peu importe les justifications invoquées, ils présentent généralement leur nouveau métier comme un choix qui s'inscrit en continuité avec leur passé.

Pourtant, si la perception d'une rupture franche est à nuancer, ces bifurcations professionnelles engendrent finalement bien souvent des bifurcations biographiques. Chez Catherine Negroni (2005), la « conversion de soi » démarre avant même de bifurquer, durant la phase de « latence ». On la repère dans cette thèse par la volonté des néo-agriculteurs de rompre avec un parcours « typique » ou « conventionnel » et relativement linéaire. À l'instar de l'enquête de Catherine Negroni (2005), l'affirmation de ses propres choix permet ainsi reconquérir une « vocation contrée » donnant l'occasion de « devenir autre » et de se « penser autrement », de reconstruire son parcours autour d'un idéal de soi.

Mais j'ai montré que c'est après la bifurcation que les transformations identitaires sont les plus visibles. La bifurcation prend en effet l'expression d'un tournant majeur (Abbott, 2001) impactant durablement les trajectoires de travail et de vie chez les néo-agriculteurs. De façon transversale, les résultats montrent bien que les producteurs évoluent avec leur travail et leur mode de vie pour faire face à leur nouvelle réalité et pour se construire une identité plus cohérente avec leurs besoins et intérêts actuels. Beaucoup de néo-agriculteurs changent la manière dont ils envisagent le travail une fois la reconversion aboutie : plusieurs en viennent à valoriser un mode de vie plus simple, plus écologique et d'autres radicalisent certaines positions sur le mode de vie urbain et sur les normes de réussites sociales. Si l'on s'en tient aux critères de Sophie Denave (2015) qui, pour identifier les transformations individuelles, se réfère, entre autres, au changement de niveau de vie, aux loisirs, à la sociabilité et au rapport au travail, on constate effectivement que la bifurcation professionnelle vient ici souvent contaminer les autres sphères de la vie.

Non seulement ces reconversions tendent à transformer les acteurs, mais, et c'est un résultat plus saillant, elles participent au succès de ces bifurcations. Catherine Negroni (2005) avait précisé qu'un des critères qui permettait de « réussir » sa reconversion consistait à s'appropriier son projet comme un « projet de soi ». Cela a été démontré à de nombreuses reprises dans cette thèse : les transformations identitaires produites par ces bifurcations professionnelles concourent au maintien des néo-agriculteurs dans leur métier. L'agriculture

devient finalement une « vocation » puisqu'elle transforme les habitudes de vie et le rapport au travail de ces producteurs, qui s'engagent graduellement dans leur nouveau métier. Pour cette raison, le cas du « retour à la terre » permet de repenser autrement ces bifurcations. L'analyse de la trajectoire post-bifurcation, en illustrant le cas de ces vocations progressives, montre bien comment la bifurcation biographique qui émane d'une reconversion professionnelle participe au maintien des travailleurs dans leur métier.

« Retourner à la terre » en 2022 : un déplacement de la protestation

Aujourd'hui, ces « retours à la terre » se trouvent contraints par un ensemble de normes professionnelles et d'enjeux économiques participant à voiler, voire à éteindre les éventuelles critiques anti-institutionnelles des porteurs de ces projets. Sans capital financier important avant de s'installer, les néo-agriculteurs se voient contraints de s'insérer dans le système économique en vigueur pour survivre, soumis à des impératifs de rentabilité venant réorienter leurs pratiques professionnelles vers des logiques productivistes, voire concurrentielles. Par rapport à l'Europe et notamment la France et l'Italie dont les travaux montrent la présence de collectifs néo-agricoles aux valeurs anarchistes (Sallustio, 2018 : Alberio et Moralli, 2020), le cas du Québec révèle que le « retour à la terre » s'effectue surtout par l'intermédiaire de la création d'entreprise, même si les valeurs des coopératives de travail au Québec peuvent se rapprocher de celles des collectifs mentionnés. Dans tous les cas, ces projets prennent place non pas *hors* mais *dans* le système. Je vois principalement trois raisons à cela :

Premièrement, parce que les valeurs des producteurs vis-à-vis du travail s'agencent autour du modèle socio-productif en place dans la société québécoise, qui valorise la quête d'autonomie, la réalisation de soi et l'implication au travail (Mercure et Vultur, 2010). Loin de rejeter la valeur travail, les néo-agriculteurs font la promotion de l'effort et valorisent les heures passées à travailler sur un projet pour lequel ils estiment avoir choisi la finalité. Les

analyses mettent ainsi en lumière une conception méritocratique du travail : à l'instar de l'ouvrage de Bernard Hervieu et de Danièle Léger (1979), la réussite de ces projets n'est possible qu'en se réappropriant l'idée du labeur paysan. Dans son enquête sur les néo-paysans français, Madeleine Sallustio (2018) a indiqué que les charges importantes de travail pour réaliser les activités qui les incombent pouvaient mettre en péril leurs aspirations à s'émanciper du « dogme du travail » (Lafargue, 1999 : 45). Mais chez les néo-agriculteurs québécois, cet *ethos* productif n'est pas remis en cause : au contraire, avant même de bifurquer, ces derniers mettaient en avant leur volonté et leur capacité à travailler dur pour réussir. En mettant en exergue leur professionnalisme et leur pragmatique économique, ils ne remettent pas en cause le système économique actuel, au sein duquel ils y voient le moyen de réaliser leur projet de vie.

Deuxièmement, parce que le caractère peu lucratif de ces projets professionnels, conjugués aux impératifs de rentabilité pour pérenniser l'installation, les poussent à solliciter et accepter les subventions étatiques. Or, j'ai montré de quelles manières ces programmes de financement tendaient à standardiser, orienter et uniformiser ces projets de retour, en reléguant certains projets « atypiques ». C'est ainsi qu'une partie des néo-paysans sans revenus à l'extérieur de la ferme a fini par développer un volet « commercial » pour pouvoir bénéficier de ces financements, devenant alors maraîchers ou éleveurs. Ces logiques de dépendance mettent en lumière ce que Mary Richardson (2010) dépeint comme un des « paradoxes de la reconnaissance » dans le mouvement de l'agriculture biologique : si le succès du mouvement permet de tirer profit de certaines opportunités telles que l'obtention de subventions ou la participation à des décisions politiques, la reconnaissance officielle participe également à mettre fin au pouvoir contestataire du mouvement qui est absorbé par les institutions étatiques.

Troisièmement, parce que les revendications de ces porteurs de projets ne sont plus nécessairement orientées vers une critique systémique comme cela pouvait être le cas par le passé. En amont de l'enquête, je faisais l'hypothèse d'une continuité idéologique du « retour à la terre » contemporain avec les valeurs de l'époque des premières vagues de migrations volontaires. Finalement, parmi l'ensemble des néo-agriculteurs rencontrés, une minorité

aspirait initialement à vivre « hors système » et les raisons de ce retour étaient souvent plus écologiques que politiques. Comme le résume cette productrice :

Aujourd'hui, sans être une contestation de la société de consommation, c'est une contestation du modèle de société qu'on nous propose, de oui consommer, mais pas à outrance, avoir une maison en banlieue, un chien. C'est une critique, faire autre chose. Mais j'ai l'impression que dans les années 70, les gens donnaient un sens politique à ce geste-là et aujourd'hui je pense qu'il n'y a pas beaucoup de monde qui le vit comme profondément politique. En majorité, j'ai l'impression que c'est plus pour l'écologie. Maëlle, 31 ans, ancienne étudiante en géographie, salariée dans le para-agricole

Les propos de Maëlle résonnent avec ce que d'autres auteurs (Hervieu et Léger, 1979 ; Rouvière, 2015 ; Déléage, 2018) avaient constaté sur le déclin de la critique contestataire du mouvement du « retour à la terre » des années 1960-1970. Leurs combats s'agencent autour de la quête d'une vie plus conforme à leurs désirs mais sans nécessairement s'émanciper du système actuel. Dès lors, ils ne cherchent pas à s'isoler ni à sortir de la société mais à s'intégrer pour réussir économiquement et socialement leur changement de vie.

On peut ainsi se demander, avec Danièle Léger et Bertrand Hervieu (1979), si la recherche de l'intégration locale, en entraînant une baisse de l'utopie de départ ne ferait pas émerger une nouvelle utopie, un « déplacement de la protestation », qui consiste à investir les campagnes et participer au développement des sociabilités rurales. Les auteurs parlent de déplacement et non d'anéantissement, puisque les espaces ruraux seraient l'objet de nouveaux champs d'action de transformation sociale. Au Québec, le « déplacement de l'utopie » ne se traduit pas nécessairement par la volonté de réinvestir des espaces désertifiés et de s'intégrer (la situation française montre de grandes résistances de la part des locaux vis-à-vis des néo-ruraux, phénomène qui est présent au Québec, mais semble moins prononcé qu'en France à cette époque), mais plutôt d'agir en tant qu'exemple pour montrer qu'il est possible de sortir d'un chemin « tout tracé » pour vivre en accord avec ses aspirations et convictions.

Sur ce point, les questions de l'ancrage territorial et du développement local n'ont pas nécessairement émergé dans les entrevues. La majorité des participants ne s'est pas installée dans l'objectif premier de dynamiser les campagnes : la plupart cherche effectivement à

s'intégrer, mais avant tout pour briser le sentiment d'isolement et pour sa propre qualité de vie. Leur volonté de faire partie « d'un mouvement plus large » s'inscrit davantage au sein du mouvement de l'agriculture biologique que dans un ancrage local. Mais plus que leurs motivations initiales, ce sont sans doute les apports de leur présence sur le territoire qui seraient à retenir : la vente directe, les sociabilités avec la communauté locale (et leurs liens avec des contacts urbains) participent assurément au dynamisme et à la recomposition des sociabilités rurales. Cela ne constituait pas le sujet de cette thèse, mais il aurait été intéressant de mieux identifier les répercussions de l'arrivée de ces nouvelles populations au sein du territoire, ou, plus spécifiquement, de mieux comprendre les dynamiques participant à ancrer ces populations au sein de leur nouveau territoire d'attache.

Cette thèse a mis en lumière le rôle prépondérant des motivations environnementales au sein de ces carrières agricoles. Cela pourrait partiellement être dû à la surreprésentation de maraîchers dans mon échantillon. Dans ma thèse, ces derniers affichent généralement des convictions écologiques initiales plus marquées que les vigneron, les acériculteurs et les éleveurs, mais ces motivations semblent répondre à une tendance sourde. Il aurait été intéressant d'entendre la voix de davantage d'apiculteurs, d'éleveurs, de semenciers, mais également de nouveaux agriculteurs n'ayant pas nécessairement choisi l'agriculture biologique, afin de mieux cibler ce qui distingue ces néo-agriculteurs de différents secteurs. Et de façon plus générale, un des prolongements de cette thèse consisterait à comparer ces bifurcations vers l'agriculture avec d'autres types de reconversions : par exemple les métiers manuels (Crawford, 2016), comme l'artisanat d'art (Jourdain, 2014), pour mieux cibler les spécificités des bifurcations agricoles vis-à-vis d'autres types de reconversions vers des métiers « plaisirs ».

Finalement, ces « reconversions passion » (Negroni, 2007) vers des métiers plus manuels et plus précaires sont particulièrement intéressantes à analyser aujourd'hui et méritent d'être développées. D'abord parce qu'elles confirment et prolongent les thèses sur l'essor des valeurs expressives au travail (Méda, 2011). Elles mettent en lumière la place centrale de la quête de sens, que ce soit pour innover et être « grand » selon les canons de la « cité par projet » ou pour s'engager dans un projet tourné vers le bien commun, selon les valeurs de la « cité civique » (Boltanski et Thévenot, 1991). Ensuite, parce que ces mobilités

professionnelles, parfois descendantes, sont susceptibles de requalifier positivement certains métiers manuels, pouvant amener à repenser les hiérarchies socioprofessionnelles. Elles illustrent une tendance qui semble déjà présente et qui et pourrait être accentuée avec la crise sanitaire en cours : la désirabilité sociale pour un travail manuel ou « concret ». Enfin, si les néo-agriculteurs constituent un objet d'étude porteur, c'est parce qu'ils expérimentent et innovent continuellement, dans le système mais aussi parfois dans ses marges. Comme Andrew Wilbur (2013) l'invite à le faire, on pourrait envisager le « retour à la terre » comme un processus d'« ensemencement d'alternatives ». Certaines ne prendront pas racine mais d'autres fleurissent dans des conditions non testées.

Références bibliographiques

Abbott, Andrew. 2001. *Time matters: On theory and method*. Chicago : University of Chicago Press.

Agrikoliansky, Éric. 2017. « Les « carrières militantes » Portée et limites d'un concept narratif ». Dans Olivier Fillieule et al (dir.), *Sociologie plurielle des comportements politiques*, 167-92. Collection « Académique ». Paris : Presses de Sciences Po.

Alberio, Marco et Melissa Moralli. 2020. « Social innovation in alternative food networks. The role of co-producers in Campi Aperti » *Journal of Rural Studies*, 82 (3)

Alexandre, Elisabeth. « Tout quitter pour vivre au plus près de la nature », *Marie Claire*. En ligne au : <https://www.marieclaire.fr/tout-quitter-pour-vivre-au-plus-pres-de-la-nature,716336.asp>. Consulté le 5 avril 2022.

Allaire, Gilles. 2002. « L'économie de la qualité, en ses secteurs, ses territoires et ses mythes ». *Géographie économie société* 4 (2) : 155-80.

Allaire, Gilles, et Benoit Daviron. 2017. *Transformations agricoles et agroalimentaires*. Versailles : Quae.

Allens, Gaspard d', et Lucile Leclair. 2015. « Prendre la clef des champs. Quelles visées politiques à l'installation paysanne ? » *Mouvements* 84 (4) : 15-23.

Allens, Gaspard d', et Lucile Leclair. 2016. *Les néo-paysans*. Paris : Média Diffusion.

Altieri, Miguel A. 2000. « Agroecology: principles and strategies for designing sustainable farming systems ». *Agroecology in action*.

Altieri, Miguel A, et Clara I Nicholls. 2020. « Agroecology and the reconstruction of a post-COVID-19 agriculture ». *The Journal of Peasant Studies* 47 (5) : 881-98.

Ambiaud, Eric. 2011. « Diversité du monde agricole ». Centre d'études et de prospective du Ministère de l'agriculture, de l'alimentation, de la pêche, de la ruralité et de l'aménagement du territoire. En ligne au : http://sg-proxy02.maaf.ate.info/IMG/pdf_analyse321106.pdf. Consulté le 14 juin 2021.

Amouriaux, Hélène. 2000. « Production, transformation et distribution des produits biologiques au Québec: Inventaire de la situation et des tendances de développement ». Québec : Centre d'agriculture biologique du Québec, Ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation. En ligne au : <http://www3.bibl.ulaval.ca/resselec/etudebio.pdf>. Consulté le 14 mars 2021.

Arendt, Hannah. 1993. *Condition de l'homme moderne*. Collection « Liberté de l'esprit ». Paris: Calmann-Lévy.

Bajoit, Guy. 1988. « Exit, Voice, Loyalty... and Apathy : Les réactions individuelles au mécontentement ». *Revue française de sociologie*, 325-45.

———. 2003. *Le changement social: approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*. Paris : Armand Colin.

Balleux, André, et Thérèse Perez-Roux. 2011. « Transitions professionnelles et recompositions identitaires dans les métiers de l'enseignement et de l'éducation ». *Recherches en éducation*, 11 : 5-14.

———. 2013 « Autour des mots : transitions professionnelles ». *Recherche et formation*, 74 : 101-114

Barral, Stéphanie, Gérard Béaur, Christiane Lambert, Jacques Rémy, et Julie Labatut. 2017. « L'agriculture et le capitalisme ». *Entreprises et histoire*, n° 3 : 166-81.

Bataille, Pierre, Marc Perrenoud, et Karen Brändle. 2018. « Échantillonner des populations rares. Une expérimentation du Respondent Driven Sampling en milieu musical », *Sociologie*, 9 (2) : 197-214.

Bellon, Stéphane, et Claire Lamine. 2009. « Conversion to organic farming: A multidimensional research object at the crossroads of agricultural and social sciences-A review ». *Sustainable agriculture*, 653-72.

Bérard, Laurence, et Philippe Marchenay. 1995. « Lieux, temps et preuves. La construction sociale des produits de terroir ». *Association Terrain*, n° 24.

Berger, Peter, et Thomas Luckmann. 1986. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens et Klincksieck.

Berliner, David. 2014. « On exnostalgia ». *Anthropological theory*, 14 (4): 373-86.

Bertaux, Daniel. 2010. *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*. Paris : Armand Colin.

Bessin, Marc, Claire Bidart, et Michel Grossetti. 2010. *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. Collection « Recherches ». Paris : La Découverte.

Bidart, Claire. 2006. « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques ». *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 1 : 29-57.

———. 2008. « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte ». *Revue française de sociologie*, 49 (3) : 559-83.

Bitoun, Pierre, et Yves Dupont. 2016. *Le sacrifice des paysans : une catastrophe sociale et anthropologique*. Paris : Éditions l'Échappée.

Boltanski, Luc. 1990. *L'amour et la justice comme compétences : Trois essais de sociologie de l'action*. Paris : Éditions Métailié.

Boltanski, Luc, et Ève Chiapello. 1999. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.

Boltanski, Luc, et Laurent Thévenot. 1991. *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard

Bouchard, Roméo. 2018. *L'UPA : un monopole qui a fait son temps*. Montréal : VLB éditeur.

Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction : critique sociale du jugement*. Collection « Le sens commun ». Paris : Minuit.

———. 1986. « L'illusion biographique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62 (1) : 69-72.

Bourdon, Sylvain, María Eugenia Longo, Eddy Supeno, et Camila Deleo. 2014. « L'indice d'intensité des temps forts-Une méthode mixte en analyse biographique ». *Bulletin de méthodologie sociologique*, 124 (1): 53-65.

Bourdon, Sylvain, Maria-Eugénia Longo, et Johanne Charbonneau. 2016. « Les figures de réussite, des clés pour appréhender les bifurcations scolaires et professionnelles ». *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, n°134: 27-45.

Bourgault-Faucher, Gabriel, et David Dupont. 2020. « Les incubateurs d'entreprises agricoles au Québec ». Institut de recherche économique contemporaine. En ligne au <https://irec.quebec/ressources/publications/Rapport-final-Incubateurs IREC CISA fev2020.pdf>. Consulté le 3 mars 2021.

Boutinet, Jean-Pierre, et Benoît Raveleau. 2011. « Questionnement autour du projet entrepreneurial ». *Revue de l'Entrepreneuriat*, 10 (2) : 15-28.

Boyle, Paul, et Keith Halfacree. 1998. *Migration into rural areas: theories and issues*. Chichester : John Wiley and Sons Ltd.

Brown, Dona. 2011. *Back to the land: The enduring dream of self-sufficiency in modern America*. Madison : Univ of Wisconsin Press.

Bruneau, Ivan. 2006. « La Confédération paysanne : s'engager à "juste distance" ». Thèse de doctorat en sciences politiques, Nanterre: Paris X.

Bruce, Analena B. 2019. « Farm entry and persistence: Three pathways into alternative agriculture in southern Ohio ». *Journal of Rural Studies*, 69 : 30-40.

Bundale, Brett. 2019. « Is there a new back-to-the-land movement, spurred by climate change? », *Saltwire*. En ligne au : <https://www.saltwire.com/prince-edward->

island/business/is-there-a-new-back-to-the-land-movement-spurred-by-climate-change-352592/. Consulté le 5 mai 2020.

Capt, Danièle, et Anne-Marie Dussol. 2004. « Exploitations diversifiées : un contenu en emploi plus élevé ». *Transformation*, 43 : 078.

Cassely, Jean-Laurent. 2017. *La révolte des premiers de la classe*. Paris : Éditions Arkhê.

Chardon, Olivier, Yves Jauneau, et Joëlle Vidalenc. 2020. « Les agriculteurs : de moins en moins nombreux et de plus en plus d'hommes ». *Insee Focus*, n° 212: 65.

Charles, Nicolas, Marie-Clémence Le Pape, Mickaël Portela, et Élise Tenret. 2019. « Soutenir le jeune et son projet : les logiques éducatives parentales à l'épreuve de l'insertion professionnelle ». *Revue française des affaires sociales*, n° 2: 119-42.

Cherry, Elizabeth. 2015. « I was a teenage vegan: Motivation and maintenance of lifestyle movements ». *Sociological inquiry*, 85 (1) : 55-74.

Chevallier, Elodie. 2017. « Les ruptures intentionnelles de carrière chez les cadres français.es souhaitant redonner du sens à leur vie professionnelle : concept et processus ». *L'orientation scolaire et professionnelle*, 46 (3).

Chevandier, Christian. 2009. « Vocation professionnelle : un concept efficient pour le XXe siècle? » *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest. Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine*, n° 116-3 : 95-108.

Clapp, Jennifer, Annette Desmarais, et Matias Margulis. 2015. « Mapping the state of play on the global food landscape ». *Canadian Food Studies/La Revue canadienne des études sur l'alimentation*, 2 (2) : 1-6.

Clavairolle, Françoise. 2013. « Les 'néo-cévenols' : retour sur une immigration (de 1970 à nos jours) » dans P. Cabanel (dir.) *Les Cévennes au XXIe siècle, une renaissance*, 69-90. Nîmes: Alcide.

Comby, Jean-Baptiste. 2009. « Quand l'environnement devient « médiatique » ». *Réseaux*, n° 5 : 157-90.

Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois. 2008. « Agriculture et agroalimentaire : assurer et bâtir l'avenir ». En ligne au : http://www.caaq.gouv.qc.ca/userfiles/File/Dossiers%2012%20fevrier/RapportFr_basse.pdf. Consulté le 13 juin 2022.

Connolly, John, et Andrea Prothero. 2008. « Green consumption: Life-politics, risk and contradictions ». *Journal of consumer culture*, 8 (1) : 117-45.

Conseil du statut de la femme. 2019. « Les femmes en agriculture : cultiver les possibles : avis ». En ligne au https://csf.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/Avis_femmes_agriculture_20191121.pdf?utm_source=avis-agricultrice&utm_medium=embargo&utm_campaign=journalistes. Consulté le 16 mars 2021.

Côté, Nancy. 2013. « Pour une compréhension dynamique du rapport au travail : la valeur heuristique de la perspective des parcours de vie ». *Sociologie et sociétés* 45 (1) : 179-201.

Crawford, Matthew B. 2016. *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*. Paris : La découverte.

Cushon, Ian. 2003. « Sustainable alternatives for Saskatchewan agriculture: A farmer's perspective ». *Farm communities at the crossroads: Challenge and resistance*, 223-35.

Daele, Amaury. 2009. « Les communautés de pratique ». *Encyclopédie de la formation*, 721-30.

Daigle, Kerry, et Sarah Heiss. 2020. « Supporting Agricultural Resilience: The Value of Women Farmers' Communication Practices ». *Journal of Agriculture, Food Systems, and Community Development* 9 (4): 45-63.

Dain, Antoine. 2022. « Des "déclassés" volontaires ? Les déterminants de la mobilité subjective d'artisans reconvertis, par-delà les catégories socioprofessionnelles ». *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 17 (1): 103-51.

Daniel, Anne-Cécile. 2018. « Les micro-fermes urbaines, de nouvelles fabriques agri-urbaines ». *Vertigo-la revue électronique en sciences de l'environnement*, n° Hors-série 31.

Darnhofer, Ika, Thomas Lindenthal, Ruth Bartel-Kratochvil, et Werner Zollitsch. 2010. « Conventionalisation of organic farming practices: from structural criteria towards an assessment based on organic principles. A review ». *Agronomy for sustainable development*, 30 (1): 67-81.

De Wolf, Pieter, Gerard McElwee, et Herman Schoorlemmer. 2007. « The European farm entrepreneur: a comparative perspective ». *International Journal of Entrepreneurship and small business*, 4 (6): 679-92.

Debailleul, Guy et Patrick Mundler. 2018. « Terres agricoles : entre propriétés privées et enjeux communs. Une réflexion sur les logiques d'accaparement et de concentration des terres agricoles. » dans Letourneau L., Pigeon L.-É. (dir.), *L'éthique du Hamburger. Penser l'agriculture et l'alimentation au XXI^e siècle*, 235-72. Québec : Presses de l'université Laval.

Deléage, Estelle. 2005. « L'agriculture durable : utopie ou nécessité? » *Mouvements*, n° 4 : 64-69.

———. 2018. « Retour à la terre : entre promesses et contradictions ». *Ecologie politique*, n° 2 : 39-49.

Demazière, Didier. 2013. « Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues ». *Sociologie*, 4 (3): 333-47.

Denave, Sophie. 2006. « Les conditions individuelles et collectives des ruptures professionnelles ». *Cahiers internationaux de sociologie* 120 (1) : 85-110.

———. 2009. « Les ruptures professionnelles : analyser les événements au croisement des dispositions individuelles et des contextes ». Dans Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, 168-75. Collection « Recherches ». Paris : La Découverte.

———. 2015. *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*. Paris : Presses universitaires de France.

Deverre, Christian, et Claire Lamine. 2010. « Les systèmes agroalimentaires alternatifs. Une revue de travaux anglophones en sciences sociales ». *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, n° 317: 57-73.

Dewey, Caitlin. 2017. « A growing number of young Americans are leaving desk jobs to farm », *The Washington post*. En ligne au : https://www.washingtonpost.com/business/economy/a-growing-number-of-young-americans-are-leaving-desk-jobs-to-farm/2017/11/23/e3c018ae-c64e-11e7-afe9-4f60b5a6c4a0_story.html. Consulté le 4 mai 2020.

Diaz, Harry P. 2003. « School, Knowledge and Skills in the Farm Community ». dans Harry P. Diaz, JoAnn Jaffe et Robert Stirling (dir.), *Farm Communities at the Crossroads: Challenge and Resistance*, 91-106. Regina : University of Regina Press

Dobernig, Karin, et Sigrid Stagl. 2015. « Growing a lifestyle movement? Exploring identity-work and lifestyle politics in urban food cultivation ». *International journal of consumer studies* 39 (5): 452-58.

Doherty, Daniel, et Amitai Etzioni. 2003. *Voluntary simplicity: responding to consumer culture*. Lanham : Rowman & Littlefield Publishers.

Dolci, Paula. 2021. « Des néo-agriculteurs qui ont de la ressource. Ancrages sociaux et géographiques pour s'installer en Italie ». *Études rurales*, n° 208 : 104-23.

Dolci, Paula, Geneviève Cortes, et Coline Perrin. 2019. « Retourner à la terre pour faire avec la crise : Ancrages et circulations entre ville et campagne au Portugal », *Annales de géographie*, n° 727: 62-93.

Dolci, Paula, et Coline Perrin. 2017. « Retourner à la terre en Sardaigne, crises et installations en agriculture ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 33 : 145-67.

Droz, Yvan. 2001. « Le paysan jurassien : un fonctionnaire qui s'ignore?. Le mythe du libre entrepreneur et la réalité des subventions fédérales ». *Journal des anthropologues*, n° 84: 173-201.

Droz, Yvan, et Jérémie Forney. 2007. *Un métier sans avenir ? La grande transformation de l'agriculture suisse romande*. Genève, Paris : Institut universitaire d'études du développement, Karthala.

Dubar, Claude. 2001. *La crise des identités : l'interprétation d'une mutation*. Paris : Presses universitaires de France.

———. 2011. « Temps de crises et crise des temps ». *Temporalités*. n° 13.

Dubar, Claude, et Christiane Rolle. 2008. « Les temporalités dans les sciences sociales : introduction ». *Temporalités*. n° 8.

Dubuisson-Quellier, Sophie, et Christophe Giraud. 2010. « Les agriculteurs entre clôtures et passerelles », dans Bertrand Hervieu (dir.), *Les mondes agricoles en politique*. 111-130. Paris : Presses de Sciences Po.

Dubuisson-Quellier, Sophie, et Claire Lamine. 2004. « Faire le marché autrement. L'abonnement à un panier de fruits et de légumes comme forme d'engagement politique des consommateurs ». *Sciences de la société*, n° 62 : 144-67.

Dufour, Annie, et Émilie Lanciano. 2012. « Les circuits courts de commercialisation : un retour de l'acteur paysan ? » *Revue française de socio-économie*, n° 1 : 153-69.

Dumas, Colette, Jean Pierre Dupuis, Francine Richer, et Louise St.-Cyr. 1995. « Factors That Influence the Next Generation's Decision to Take Over the Family Farm ». *Family Business Review*, 8 (2) : 99-120.

Dupray, Arnaud, et Dominique Epipaphe. 2014. « Quand l'improbable se réalise : le cas des bifurcations professionnelles en début de carrière ». *Cereq*. En ligne au https://pmb.cereq.fr/doc_num.php?explnum_id=6029. Consulté le 14 avril 2022.

Dupuis, Xavier. 1985. « Le travail salarié dans le secteur associatif : la reconnaissance d'une capacité d'emploi » dans M. Vernière (dir.), *L'emploi du tertiaire*, 165-79. Paris : Economica.

Dupuy, Hugues, Simon Ouellet, et Emmanuel Roy. 2011. « Banque de terres agricoles de la MRC des Collines-de-l'Outaouais: Outil de simplification de réalisation de projets agricoles. »

1ère Conférence Intercontinentale d'Intelligence Territoriale "Interdisciplinarité dans l'aménagement et développement des territoires". Gatineau, Canada. 8 pages.

EIP-AGRI. (2016) « New entrants into farming: lessons to foster innovation and entrepreneurship ». En ligne au : https://ec.europa.eu/eip/agriculture/sites/default/files/eip-agri_fg_new_entrants_final_report_2016_en.pdf. Consulté le 19 novembre 2019.

Elder, Glen H, Monica Kirkpatrick Johnson, et Robert Crosnoe. 2003. « The emergence and development of life course theory » dans Mortimer, Jeylan T. et Shanahan, Michael J. (dir.), *Handbook of the life course*, 3-19. New York: Kluwer Academic/Plenum Publishers.

Epinay, Lalive d', Jean-François Bickel Christian, Stefano Cavalli, et Dario Spini. 2005. « Le parcours de vie : émergence d'un paradigme interdisciplinaire » dans J.-F. Guillaume (dir.), *Parcours de vie. Regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*, 187-210. Liège : Les Editions de l'Université de Liège.

Etzioni, Amitai. 1999. « Voluntary simplicity: Characterization, select psychological implications, and societal consequences » dans *Essays in Socio-Economics. Studies in Economic Ethics and Philosophy*, 1-26. Berlin : Springer.

Financement agricole Canada. 2022 « Rapport Valeur des terres agricoles 2021 ». En ligne au <https://www.fcc-fac.ca/fcc/resources/2021-farmland-values-report-f.pdf>. Consulté le 7 juillet 2022.

Flocco, Gaëtan. 2015. *Des dominants très dominés. Pourquoi les cadres acceptent leur servitude*. Paris : Raisons d'agir.

Fortier, Jean-Martin. 2012. *Le jardinier-maraîcher*. Montréal : Écosociété.

Fournier, Geneviève, Christine Gauthier, Frédéric Perron, Jonas Masdonati, Hélène Zimmermann, et Lise Lachance. 2017. « Processus de reconversion professionnelle de travailleur.euse.s inscrit.es dans des parcours professionnels marqués par la mobilité: entre le deuil du métier et le désir de réinvestir sa vie autrement ». *L'orientation scolaire et professionnelle* 46 (3).

Francoeur, Julie. 2018. « La place de la paysannerie dans l'agriculture et l'espace rural québécois : enjeux théoriques et d'action publique ». Thèse de doctorat en sociologie. Montréal : Université du Québec à Montréal.

Fraser, Nancy. 1998. « Penser la justice sociale : entre redistribution et revendications identitaires ». *Politique et sociétés*, 17 (3): 9-36.

Friedmann, George. 1956. *Le travail en miettes*. Paris : Gallimard.

Fuchs Ebaugh, Helen Rose. 1988. *Becoming an ex: The process of role exit*. Chicago: University of Chicago Press.

Galeski, Boguslaw. 1967. « Sociologie de la profession d'agriculteur ». *Études rurales*, n° 25 (26) : 125-39.

Gaudet, Stéphanie. 2013. « Comprendre les parcours de vie : une lecture au carrefour du singulier et du social » dans S. Gaudet, N. Burlone et M. Lévesque (dir.), *Repenser les familles et ses transitions. Repenser les politiques publiques*, 15-51. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Gaxie, Daniel. 1977. « Économie des partis et rétributions du militantisme ». *Revue française de science politique*, 123-54.

Giacomin, Olivier, Frank Janssen, et Jean-Luc Guyot. 2016. « Entrepreneurs de nécessité et d'opportunité : quels comportements durant la phase de création ? » *Revue de l'Entrepreneuriat* 15 (3-4) : 181-204.

Girod, Roger. 1971. *Mobilité sociale : faits établis et problèmes ouverts*. Genève : Librairie Droz.

Giroux-Works, Nakeyah, et Sarah Pezet. 2019. « Quand l'agriculture porte main-forte à la nature : produire de façon locale, solidaire et engagée ». *L'interdisciplinaire*, n° 16 : 3.

Goodman Leo A. 1961. « Snowball Sampling », *The Annals of Mathematical Statistics*, 32 (1) : 148-170.

Gotman, Anne, et Alain Blanchet. 1992. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan.

Granovetter, Mark S. 1973. « The strength of weak ties ». *American journal of sociology*, 78 (6): 1360-80.

Green, Adrienne. 2016. « Leaving Academia to Become a First-Generation Farmer », *The Atlantic*. En ligne au : <https://www.theatlantic.com/business/archive/2016/08/farmer/496634/>. Consulté le 4 juin 2020.

Grenon, Florian. 2021. « [Portrait] Claire néo-paysanne aujourd'hui, était en quête de sens », *Carenews*. En ligne au : <https://www.carenews.com/carenews-info/news/portrait-claire-neo-paysanne-aujourd-hui-etait-en-quete-de-sens>. Consulté le 4 janvier 2022.

Grossetti, Michel. 2004. *Sociologie de l'imprévisible*. Paris : Presses universitaires de France.

Grossetti, Michel, et Fabien Reix. 2014. « Parcours biographiques et carrières entrepreneuriales » dans Pierre-Marie Chauvin (dir.), *Dictionnaire sociologique de l'entrepreneuriat*, 412-31. Paris : Presses de Sciences Po.

Guthman, Julie. 2003. « Fast food/organic food: Reflexive tastes and the making of yuppie chow' ». *Social & Cultural Geography*, 4 (1): 45-58.

———. 2004. *Agrarian Dreams: The Paradox of Organic Farming in California*. Berkeley : University of California press.

———. 2008. « Bringing good food to others: Investigating the subjects of alternative food practice ». *Cultural geographies*, 15 (4): 431-47.

Haenfler, Ross, Brett Johnson, et Ellis Jones. 2012. « Lifestyle movements: Exploring the intersection of lifestyle and social movements ». *Social Movement Studies*, 11 (1): 1-20.

Halfacree, Keith H. 1993. « Locality and social representation: space, discourse and alternative definitions of the rural ». *Journal of rural studies* 9 (1): 23-37.

———. 1994. « The importance of " the rural" in the constitution of counterurbanization: evidence from England in the 1980s. » *Sociologia ruralis*, 34 (2-3): 164-89.

———. 2004. « A utopian imagination in migration's terra incognita? Acknowledging the non-economic worlds of migration decision-making ». *Population, Space and Place*, 10 (3): 239-53.

———. 2006. « From dropping out to leading on? British counter-cultural back-to-the-land in a changing rurality ». *Progress in Human Geography*, 30 (3): 309-36.

———. 2007a. « Back-to-the-land in the twenty-first century—making connections with rurality ». *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 98 (1): 3-8.

———. 2007b. « Trial by space for a 'radical rural': Introducing alternative localities, representations and lives ». *Journal of rural studies*, 23 (2): 125-41.

Halfacree, Keith et María Jesús Rivera. 2012. « Moving to the countryside... and staying: lives beyond representations ». *Sociologia ruralis*, 52 (1): 92-114.

Hamilton, Neil D. 2010. « America's new agrarians: Policy opportunities and legal innovations to support new farmers ». *Fordham Envtl. L. Rev.*, 22: 523.

Hartmut, Rosa. 2014. *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris : La découverte.

Hély, Matthieu. 2010. « Le travail "d'utilité sociale" dans le monde associatif ». *Management & Avenir*, 40 (10) : 206-17.

Hennebelle, Isabelle. 2019. « Tout plaquer pour devenir néo-paysan », *L'Express*. En ligne au : https://www.lexpress.fr/actualite/societe/tout-plaquer-pour-devenir-paysan_2075357.html. Consulté le 4 janvier 2020.

Hervieu, Bertrand. 1993. *Les champs du futur*. Paris : Bourin Julliard.

Hervieu, Bertrand, et Danièle Léger. 1979. *Le retour à la nature : au fond de la forêt... l'Etat*. Paris : Le seuil.

Hervieu, Bertrand, et François Purseigle. 2013. *Sociologie des mondes agricoles*. Malakoff : Armand Colin.

Hetherington, Kregg. 2005. *Cultivating utopia: organic farmers in a conventional landscape*. Black Point : Fernwood Pub.

Hirschman, Albert O. 1995. *Défection et prise de parole. Théorie et application*. Paris : Fayard.

Hochedez, Camille, Christophe Imbert, William Berthomiere, Pierre Pistre. 2021. « Les lifestyle farmers, des migrants internationaux privilégiés ? Une perspective à partir de néo-paysans étrangers dans les campagnes du Sud-Ouest français (Ariège, Dordogne) ». *Communication présentée au colloque Des migrations internationales privilégiées ?* 7 et 8 décembre 2021. Institut Convergence Migrations - Campus Condorcet, Aubervilliers

Hoggart, Richard. 1970. *La culture du pauvre*. Paris : Éditions de Minuit.

Honneth, Axel. 1992. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris : Gallimard.

Huttunen, Kaisa, et Minna Autio. 2010. « Consumer ethos in Finnish consumer life stories—agrarianism, economism and green consumerism ». *International Journal of Consumer Studies* ,34 (2) : 146-52.

Inglehart, Ronald. 2015. *The silent revolution: Changing values and political styles among Western publics*. Princeton : Princeton University Press.

Jacob, Jeffrey. 1997. *New Pioneers. The Back-to-the-Land Movement and the Search for a Sustainable Future*. Philadelphie : The Pennsylvania State University Press.

Jarosz, Lucy. 2008. « The city in the country: Growing alternative food networks in Metropolitan areas ». *Journal of rural studies*, 24 (3) : 231-44.

Jourdain, Anne. 2014. « Les reconversions professionnelles dans l'artisanat d'art ». *Sociologies pratiques*, n° 1 : 21-30.

Joyeau, Erwan. 2008. « Mettre en place des pratiques et des dispositifs d'accompagnement à l'installation adaptés aux porteurs de projets agri-ruraux innovants ». Mémoire en agronomie. Université de Rennes.

Kanter, Rosabeth Moss. 1968. « Commitment and Social Organization: A Study of Commitment Mechanisms in Utopian Communities ». *American Sociological Review*, 33 (4) : 499-517.

Kaufmann, Jean-Claude. 1996. *L'entretien compréhensif*. Paris : Éditions Nathan.

L'Allier, Marie-Soleil. 2020. « Vers un système alimentaire post-croissance ». *Revue Possibles*, 44 (01) : 86-91.

Labrousse, Fanny, et Julien Iladoy. 2011. « Anciennes et nouvelles générations de paysans à l'épreuve du dialogue ». *Pour*, n° 5 : 7-12.

Lafargue, Paul. {1880} 1999. *Le droit à la paresse*. Paris : Le Temps des Cerises.

Lafleur, Ginette et Marie-Alexia Allard. 2006. « Enquête sur la santé psychologique des producteurs agricoles du Québec » *Rapport final présenté à La Coop fédérée*. En ligne au : <https://crise.ca/wp-content/uploads/2019/11/lafleur-rapport-coop-2006.pdf>. Consulté le 8 août 2022.

Laforge, Julia, Ayla Fenton, Virginie Lavalée-Picard, et Stéphane McLachlan. 2018. « New farmers and food policies in Canada ». *Canadian Food Studies/La Revue canadienne des études sur l'alimentation*, 5 (3) : 128-52.

Laforge, Julia, et Charles Z Levkoe. 2018. « Seeding agroecology through new farmer training in Canada: knowledge, practice, and relational identities ». *Local Environment*, 23 (10) : 991-1007.

Lahire, Bernard. 1998. « Logiques pratiques : le «faire» et le «dire sur le faire» ». *Recherche & formation*, 27 (1) : 15-28.

Lamine, Claire. 2008. *Les intermittents du bio : pour une sociologie pragmatique des choix alimentaires émergents*. Versailles : Quae.

Lamontagne, Dominic. 2015. *La ferme impossible*. Montréal : Les Éditions Ecosociété.

Lanciano, Emilie, Nicolas Bon, Catherine Héroult-Fournier, et Pascal Aubrée. 2010. « Diversité des logiques de travail dans les exploitations maraîchères en circuits courts ». *4ièmes*

journées de recherche en Sciences sociales - INRA SFER CIRAD, Décembre 2010, Rennes, France.

Lanciano, Émilie, et Séverine Saleilles. 2020. « Saisir l'agir entrepreneurial en agriculture : une analyse de l'apprentissage à la commercialisation en circuits courts par la trajectoire de projet ». *Revue de l'Entrepreneuriat*, 19 (4) : 31-56.

Le Chatelier, Arnaud. 2017. « L'agriculture maraîchère sur petites surfaces au Québec : portrait et impact environnemental ». *Maitrise en environnement*, Université de Sherbrooke.

Le Pape, Loïc. 2015. *Une autre foi. Itinéraires de conversions en France : juifs, chrétiens, musulmans*. Collection « Sociétés contemporaines ». Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence.

Le Velly, Ronan, et Sophie Dubuisson-Quellier. 2008. « Les circuits courts entre alternative et hybridation » dans Maréchal, Gilles (dir.), *Les circuits courts alimentaires. Bien manger dans les territoires*, 105-12. Dijon : Educagri.

Leclerc-Olive, Michèle. 2009. « Enquêtes biographiques entre bifurcations et événements. Quelques réflexions épistémologiques » dans Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* 329-46. Collection « Recherches ». Paris : La Découverte.

Léger, Danièle. 1979. « Les utopies du " retour " ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 29 (1) : 45-63.

Lémery, Bruno. 2003. « Les agriculteurs dans la fabrique d'une nouvelle agriculture ». *Sociologie du travail*, 45 (1) : 9-25.

Leroux, Benoît. 2013. « Devenir agriculteur biologique Approche des processus de (re) conversions professionnelles ». *Regards sociologiques*, n° 45-46.

Leroyer, Ariane., Lescurieux, Maxime., et Giraldo, Valerya Viera. 2021. « Comment la pandémie de Covid-19 a-t-elle bouleversé le rapport au travail ? ». *Connaissance de l'emploi. Centre d'études de l'emploi et du travail*

Levallois, Raymond, Jean-Philippe Perrier, et Manda Sissoko. 2009. « L'agriculteur de demain : entrepreneur, gestionnaire, producteur ? » *Colloque gestion et établissement*, 2 et 3 novembre 2009.

Little, Jo, et Patricia Austin. 1996. « Women and the rural idyll ». *Journal of rural studies*, 12 (2): 101-11.

Littler, Jo. 2008. *Radical consumption: shopping for change in contemporary culture*. New York: McGraw-Hill Education

Loriol, Marc. 2011. « Sens et reconnaissance dans le travail ». Traduction d'un texte de Marc Loriol, 2011 (en grec) dans Christina Karakioulafis (dir), *Traité de sociologie du travail*. pp.43-67 Athènes : AIONIKOS.

Magnan, André. 2015. « The financialization of agri-food in Canada and Australia: Corporate farmland and farm ownership in the grains and oilseed sector ». *Journal of Rural Studies*, 41: 1-12.

Mailfert, Kate. 2007. « New farmers and networks: how beginning farmers build social connections in France ». *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 98 (1): 21-31.

Mazaud, Caroline. 2012. « Artisan, de l'homme de métier au gestionnaire ? » *Travail et emploi*, 130 (2) : 9-20.

Méda, Dominique. 2010. « Comment mesurer la valeur accordée au travail ? », *Sociologie*, 1 (1) : 121-141.

———. 2011. « Les jeunes ont-ils un rapport au travail spécifique ? » dans M. Vultur et D. Mercure (dir.), *Perspectives internationales sur le travail des jeunes*, 177-98. Québec : Presses de l'université Laval.

———. 2013. « Quels changements à la mesure des attentes posées sur le travail ? » *La nouvelle revue du travail*, n° 2.

Memmi, Dominique. 1996. « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale : la promotion littéraire de Jules Romains ». *Genèses*, 57-80.

Mendras, Henri. 1967. *La fin des paysans : innovations et changement dans l'agriculture française*. Paris : SEDEIS.

Mendras, Henri, et Marcel Jollivet. 1971. *Les collectivités rurales françaises*. Paris : Armand Colin.

Mercure, Daniel, et Mircea Vultur. 2010. *La signification du travail. Nouveau modèle productif et ethos du travail au Québec*. Québec: Presses de l'Université Laval.

Mercure, Daniel, Mircea Vultur, et Charles Fleury. 2012 « Valeurs et attitudes des jeunes travailleurs à l'égard du travail au Québec : une analyse intergénérationnelle. » *Relations industrielles/Industrial Relations* 67 (2) : 177-198.

Meuwissen, Miranda, Peter Feindt, Slijper Thomas, Spiegel Alisa, Finger, Robert de Mey ... & Reidsma, Putrik. 2021. « Impact of Covid-19 on farming systems in Europe through the lens of resilience thinking » *Agricultural Systems*, 191 (103152).

Micheletti, Michele, et Dietlind Stolle. 2010. « Vegetarianism : a lifestyle politics? » dans Michele Micheletti and Andrew S. McFarland (dir.), *Creative Participation : responsibility-taking in the political world*, 125-45. Londres : Paradigm Publishers.

Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec. 2018 « Portrait de la relève agricole au Québec 2016 ». En ligne au https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/adm/min/agriculture-pecheries-alimentation/agriculture/devenir-agriculteur/ED_portrait_releve_agricole_MAPAQ.pdf?1595448170. Consulté le 7 juillet 2019.

Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec. 2019. « Le secteur agricole au Québec : quelques grandes tendances à la lumière des quatre derniers recensements de l'agriculture », *Bioclips. Actualité bioalimentaire*, 27 (28).

Mitchell, Clare JA. 2004. « Making sense of counterurbanization ». *Journal of rural studies*, 20 (1): 15-34.

Mitchell, Peter, Stewart Hilts, Jennifer Asselin, et Burkhard Mausberg. 2007. « Planting the first seed. Creating opportunities for Ethnic Farmers and Young Farmers in the Greenbelt ». *Friends of the Greenbelt Foundation*. En ligne au

http://d3n8a8pro7vhmx.cloudfront.net/greenbelt/pages/880/attachments/original/1383750046/planting_the_first_seed_creating_opportunities_for_ethnic_and_young_farmers_in_the_greenbelt.pdf?1383750046. Consulté le 15 octobre 2019

Monllor, Neus. 2012. « Farm entry: A comparative analysis of young farmers, their pathways, attitudes and practices in Ontario (Canada) and Catalunya (Spain), final report ». *Access to land*. En ligne au https://www.accesstoland.eu/IMG/pdf/monllor_farm_entry_report_2012.pdf. Consulté le 9 août 2019.

Monllor, Neus, et Anthony Fuller. 2016. « Newcomers to farming: Towards a new rurality in Europe ». *Documents d'Anàlisi Geogràfica*, 62 (septembre) : 531-51.

Moriceau, Mélissa, Marco Alberio, et Cécile Van de Velde. 2021. « Pratiquer l'agriculture en temps de pandémie : sens et reconnaissance au travail des néo-agriculteurs québécois ». *Revue Interventions économiques* n° 66.

Muller, Pierre. 2009. « Le basculement du regard. La question de «l'entrepreneur rural» ». *Études rurales*, n° 183 : 101-12.

Mundler, Patrick, Daniel-Mercier Gouin, Silvia Dominguez, Samuel Godefroy, Sophie Laughrea, et Simone Ubertino. 2017. « Productions sans quota et commercialisation en circuits courts ». *Centre interuniversitaire de recherche en analyse des organisations*. Montréal. En ligne au <https://cirano.qc.ca/files/publications/2017RP-05.pdf>. Consulté le 5 octobre 2019.

Mundler, Patrick, et Sophie Laughrea. 2015. « Circuits alimentaires de proximité. Quels bénéfices pour le développement des territoires? Étude de cas dans trois territoires québécois ». *Centre interuniversitaire de recherche en analyse des organisations*. Montréal. En ligne au <https://cirano.qc.ca/files/publications/2015RP-21.pdf>. Consulté le 9 janvier 2022.

Mundler, Patrick, et Fernande Ouellet. 2017. « Qui est agriculteur au Québec ? Ambiguïté des institutions et enjeux pour le développement rural ». *Cahiers de géographie du Québec*, 61 (172) : 9-32.

Mundler, Patrick, et Danielle Ponchelet. 1999. « Agriculture et mobilité sociale. Ces agriculteurs venus d'ailleurs ». *Economie rurale*, 253 (1) : 21-27.

Mundler, Patrick, et Julie Ruiz. 2015. « Analyse des enjeux de la multifonctionnalité de l'agriculture québécoise dans les zones d'intensification agricole et sous forte influence urbaine ». *Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec*. Québec et Trois-Rivières. En ligne au https://agriculture-et-territoires.fsa.ulaval.ca/fileadmin/Fichiers/Recherche/Axe_Multifonctionnalite_et_gouvernance/Mundler_Ruiz_MFA_RapportFinal_BasseResolution_MARS2015.pdf. Consulté le 14 février 2022.

National Farmers Union. 2016. « Strengthening Supply Management: Defending Canadian control of our market space and advancing food sovereignty ». Saskatoon, Canada. En ligne au <https://www.nfu.ca/wp-content/uploads/2019/10/Strengthening-Supply-Management.pdf>. Consulté le 5 janvier 2021

Negrone, Catherine. 2005. « La reconversion professionnelle volontaire : d'une bifurcation professionnelle à une bifurcation biographique ». *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 2 : 311-31.

———. 2007. *Reconversion professionnelle volontaire. Changer d'emploi, changer de vie. Un regard sociologique sur les bifurcations*. Collection « Sociétales ». Paris : Armand Colin.

———. 2009. « Ingrédients des bifurcations professionnelles : latence et événements déclencheurs » dans Michel Grossetti et al. (dir.), *Bifurcations: Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* 176-83. Paris : La Découverte.

Ngo, Minh, et Michael Brklacich. 2014. « New farmers' efforts to create a sense of place in rural communities: insights from southern Ontario, Canada ». *Agriculture and human values*, 31 (1) : 53-67.

Nicolas, Frédéric. 2017. « L'agriculture biologique : un travail pas comme les autres ? » *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 32 : 69-90.

Niewolny, Kim L, et Patrick T Lillard. 2010. « Expanding the boundaries of beginning farmer training and program development: A review of contemporary initiatives to cultivate a new generation of American farmers ». *Journal of Agriculture, Food Systems, and Community Development* 1 (1): 65-88.

Peters, Mike, Joerg Frehse, et Dimitrios Buhalis. 2009. « The importance of lifestyle entrepreneurship: A conceptual study of the tourism industry ». *PASOS. Revista de Turismo y Patrimonio Cultural*, 7 (3): 393-405.

Ostrom, Marcia Ruth. 2007. « Community Supported Agriculture as an Agent of Change: Is it Working » dans Clare Hinrichs and Thomas Lyson (dir.), *Remaking the North American Food System*. 99-120. Lincoln : University of Nebraska Press.

Pacione, Michael. 1997. « Local exchange trading systems as a response to the globalisation of capitalism ». *Urban Studies*, 34 (8): 1179-99.

Pagis, Julie, et Paul Pasquali. 2016. « Observer les mobilités sociales en train de se faire. Micro-contextes, expériences vécues et incidences socio-politiques », *Politix*, 114 (2) : 7-20.

Paillé, Pierre, et Alex Mucchielli. 2012. « Chapitre 11 - L'analyse thématique » dans Paillé Pierre, Mucchielli Alex (dir.) *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. 231-314 Paris : Armand Colin.

Paranthoën, Jean-Baptiste. 2014. « Déplacement social et entrées en agriculture ». *Sociétés contemporaines*, n° 4 : 51-76.

Parent, Diane. 2008. « S'établir en agriculture sans prendre la relève : un sentier parsemé d'embûches ». *Revue Organisations & territoires*, 17 (1) : 45-52.

———. 2011. « Les réalités et défis de la relève agricole » dans Louise Cadieux et Bérangère Deschamps (dir.), *Le duo cédant/repreneur, Pour une compréhension intégrée du processus de transmission/reprise des PME*. 239-58. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Parent, Diane, Elizabeth Ouellet, et Jean-Philippe Perrier. 2004. « Établissement en agriculture de la relève non familiale : trajectoires et facteurs de succès et d'insuccès ». *Trajet*

Laval. En ligne au https://tragget.fsa.ulaval.ca/fileadmin/centre_recherche/rapportRNF.pdf. Consulté le 9 janvier 2021.

Pasquali, Paul. 2010. « Les déplacés de l'«ouverture sociale». Sociologie d'une expérimentation scolaire ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 183 (3) : 86-105.

Patrick, Cingolani. 2014. *Révolutions précaires. Essai sur l'avenir de l'émancipation*. Paris : La découverte.

Pautard, Éric. 2009. « Vers la sobriété électrique : politiques de maîtrise des consommations et pratiques domestiques ». Thèse de doctorat en sociologie, Toulouse 2.

Pietrykowski, Bruce. 2004. « You are what you eat: The social economy of the slow food movement ». *Review of social economy* 62 (3): 307-21.

Pindado, Emilio, et Mercedes Sánchez. 2017. « Researching the entrepreneurial behaviour of new and existing ventures in European agriculture ». *Small Business Economics*, 49 (2) : 421-44.

Pivot, Jean-Marc, Patrick Caron, et Philippe Bonnal. 2003. « Coordinations locales, actions collectives, territoires et multifonctionnalité de l'agriculture : éclairages et perspectives » dans Caron Patrick et Pivot Jean-Marc (dir.), *Coordinations locales et action collective pour une agriculture multifonctionnelle.*, 5-16. CEMAGREF.

Pleyers, Geoffrey. 2013. « La consommation critique comme action collective ». *Barricade*. En ligne au http://www.barricade.be/sites/default/files/publications/pdf/2013-geoffrey-la_consommation_critique_comme_action_collective-2.pdf. Consulté le 5 mai 2021.

Polanyi, Karl. 1944. *The great transformation*. Boston : Beacon press.

Portwood-Stacer, Laura. 2013. *Lifestyle politics and radical activism*. New York, Londres : Bloomsbury.

Praly, Cécile, Carole Chazoule, Claire Delfosse, Nicolas Bon, et Moïse Cornée. 2009. « La notion de "proximité" pour analyser les circuits courts ». *XLVIe colloque de l'ASRDLF*. Clermont-Ferrand, France.

Pruvost, Geneviève. 2013. « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 60: 36-55.

———. 2018. « Modes de vie alternatifs et engagement » dans Bertrand Badie (dir.), *En quête d'alternatives. L'État du monde*, 218-24. Paris : La Découverte.

Qualman, Darrin. 2011. « Advancing agriculture by destroying farms? The state of agriculture in Canada » *Food sovereignty in Canada: Creating just and sustainable food systems*, 20-42.

Rasera, Frédéric. 2016. *Des footballeurs au travail. Au cœur d'un club professionnel*. Collection « L'ordre des choses ». Marseille : Agone.

Reay, Diane, Gill Crozier, et John Clayton. 2009. « 'Strangers in Paradise'?: Working-class Students in Elite Universities ». *Sociology*, 43 (6) : 1103-21.

Redlingshöfer, Barbara. 2008. « L'impact des circuits courts sur l'environnement » dans Gilles Maréchal (dir.), *Les circuits courts alimentaires, Bien manger dans les territoires*, 175-85. Dijon : Educagri.

Renahy, Nicolas. 2010. « Classes populaires et capital d'autochtonie ». *Regards sociologiques*, 40: 9-26.

Renou, Gildas. 2020. « Exemplarité et mouvements sociaux » dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, 2e éd. 244-51. Collection « Références ». Paris: Presses de Sciences Po.

Reynolds Paul D., Bygrave William D., Autio Erkkö., Cox Larry W., Hay Michael. 2002. « Global Entrepreneurship Monitor, 2002 Executive Report » *Babson College, Ewing Marion Kauffman Foundation et London Business School*.

Richardson, Mary. 2010. « L'agriculture biologique et les paradoxes de la reconnaissance ». *Anthropologica*, 305-21.

Rocher, Guy. 1976. « Éléments pour une théorie psycho-sociologique des aspirations (trad. de l'article « Toward a psychosociological theory of aspirations » » dans J. Loubse et al. (dir.), *Explorations in General Theory in Social Sciences*, 391-406. New York: The free press.

Rodet, Diane. 2019. « Jeunes travailleuses et travailleurs de la production engagée : articuler activité professionnelle et convictions dans un engagement professionnalisé ». *La Revue de l'Ires* 99 (3) : 11-36.

Rouleau-Berger, Laurence. 2012. « Travail flexible, bifurcations biographiques et nouvelles économies morales » dans Patrick Cingolani (dir.), *Un travail sans limites ? Subordination, tensions, résistances*. 209-22. Toulouse : Érès

Roullier, Clothilde. 2011. « Focus–Qui sont les néoruraux ? » *Informations sociales*, n° 2 : 32-35.

Rouvière, Catherine. 2015. *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

———. 2016. « Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960 ». *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 133: 127-46.

Rugy, Anne de. 2018. « Vouloir le déclassement ? De la critique des hiérarchies professionnelles à la critique de l'ordre économique » *Politiques de communication*, 10 (1) : 125-57.

Ruhf, Kathryn Z. 2013. « Access to farmland: A systems change perspective ». *Journal of Agriculture, Food Systems, and Community Development* 4 (1): 51-60.

Sachs, Carolyn, Mary Barbercheck, Kathryn Braiser, Nancy Ellen Kiernan, et Anna Rachel Terman. 2016. *The rise of women farmers and sustainable agriculture*. Iowa City : University of Iowa Press.

Sallustio, Madeleine. 2018. « Le «retour à la terre»: entre utopie et nostalgie. Le cas des collectifs de néo-paysans en France ». *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire*, n° 22.

———. 2020. « Moissons conviviales. Chercher l'autonomie en collectif néo-paysan », *Techniques & Culture*, 74 (2) : 178-193.

Samak, Madlyne. 2013. « Les conditions pratiques d'un engagement économique et moral. Les maraîchers biologiques et la saisonnalité des fruits et légumes ». *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement (RAEStud)*, 94 : 93-116.

———. 2014. « Un engagement par le travail ? enquête sur les maraîchers biologiques des Alpes-Maritimes ». Thèse de doctorat en sociologie. Paris : EHESS.

———. 2016 « La politisation variable des alternatives agricoles », *Savoir/Agir*, 38 (4) : 29-35.

———. 2017. « Le prix du «retour» chez les agriculteurs «néo-ruraux». Travail en couple et travail invisible des femmes ». *Travail et emploi*, n° 150 : 53-78.

Sawicki, Frédéric, et Johanna Siméant. 2009. « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français ». *Sociologie du travail*, 51 (1) : 97-125.

Schmitt, Christophe. 2015. *L'agir entrepreneurial : repenser l'action des entrepreneurs*. Collection « Entrepreneuriat et PME ». Québec : PUQ.

Schnapper, Dominique. 1999. *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*. Paris: Presses universitaires de France.

Schreiner, Laura, Charles Z Levkoe, et Theresa Schumilas. 2018. « Categorizing practical training programs for new farmers ». *Journal of Agriculture, Food Systems, and Community Development*, 8 (2): 9-17.

Schurmans, Marie-Noëlle. 2003. *Les Solitudes*. Paris : Presses Universitaires de France.

Sénicourt, Patrick, et Thierry Verstraete. 2000. « Apprendre à entreprendre : typologie à quatre niveaux pour la diffusion d'une culture entrepreneuriale au sein du système éducatif ». *Reflets et perspectives*, 4 (39) : 1-10.

Serkoukou, Baka Marion. 2014. « New Farmer Programs: Support Programs for New Entrants to Farming in the European Union and Quebec ». *Food Secure Canada*. En ligne au https://foodsecurecanada.org/sites/foodsecurecanada.org/files/nfiresearch_finalreport_a_pr14.pdf. Consulté le 9 mai 2019.

Shah, Dhavan V, Douglas M McLeod, Eunhyung Kim, Sun Young Lee, Melissa R Gotlieb, Shirley S Ho, et Hilde Breivik. 2007. « Political consumerism: How communication and consumption orientations drive “lifestyle politics” ». *The annals of the American Academy of Political and Social Science*, 611 (1): 217-35.

Shisler, Rebecca C. et Sbicca, Joshua. 2019. « Agriculture as carework: The contradictions of performing femininity in a male-dominated occupation ». *Society & Natural Resources*, 32 (8) : 875-892.

Siegrist, Johannes. 1996. « Adverse health effects of high-effort/low-reward conditions. » *Journal of occupational health psychology*, 1: 27-41.

Simard, Martin. 2012. « Urbain, rural et milieux transitionnels : les catégories géographiques de la ville diffuse ». *Cahiers de géographie du Québec*, 56 (157) : 109-24.

Simard, Myriam, et Laurie Guimond. 2009. « L'hétérogénéité des nouvelles populations rurales : comparaison dans deux MRC contrastées au Québec ». *Recherches sociographiques*, 50 (3): 475-505.

Simard, Myriam, Laurie Guimond, et Julie Vézina. 2018. « Alliances et tensions entre néoruraux et décideurs locaux dans le Québec rural ». *Revue Gouvernance*, 15 (2) : 50-85.

Simon, Bernard. 2013. « L'installation en agriculture. La construction de l'intention entrepreneuriale ». *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, n° 334 : 23-38.

Sommerville, Melanie, et André Magnan. 2015. « 'Pinstripes on the prairies': examining the financialization of farming systems in the Canadian prairie provinces ». *Journal of Peasant Studies*, 42 (1) : 119-44.

Sorignet, Pierre-Emmanuel. 2004. « Sortir d'un métier de vocation : le cas des danseurs contemporains », *Sociétés contemporaines*, 56 (4) : 111-132.

Soulet, Marc-Henry. 2009. « Changer de vie, devenir autre : essai de formalisation des processus engagés » dans Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, 273-88. Collection « Recherches ». Paris : La Découverte.

Statistique Canada. 2022. « Nombre et superficie des fermes et mode d'occupation des terres agricoles, données chronologiques du Recensement de l'agriculture, 1921 à 2016 ». En ligne au <https://www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/fr/tv.action?pid=3210015201>. Consulté le 13 mars 2022.

Stevens, Hélène. 2007. « Destins professionnels des femmes ingénieures. Des retournements inattendus ». *Sociologie du travail*, 49 (4) : 443-63.

Streith, Michel, Denise Van Dam, et Jean Nizet. 2012. « L'agriculture biologique : un champ en tension » dans Denise Van Dam (dir.), *Agroécologie. Entre pratiques et sciences sociales*. 155-63. Collection « Références ». Dijon : Educagri éditions.

Suaud, Charles. 1978. *La vocation : conversion et reconversion des prêtres ruraux*. Paris : Éditions de minuit.

Thibauville, Sophie, Davy Castel, et Gérard Valléry. 2017. « Les émotions en contexte de reconversion professionnelle : revue de questions et pistes de recherche ». *L'orientation scolaire et professionnelle*, 46 (3).

Timilsina, Binita, Adhikari, Nitu, Kafle, Sheetal, Paudel, Susmita, Poudel, Suschmita., et Gautam, Deepak. 2020. « Addressing impact of COVID-19 post pandemic on farming and agricultural deeds ». *Asian Journal of Advanced Research and Reports*, 11(4), 28-35.

Tissot, Sylvie, Christophe Gaubert, et Marie-Hélène Lechien. 2005. *Reconversions militantes*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges.

Tittonell, Pablo, Fernandez, M., El Mujtar, V. E., Preiss, P. V., Sarapura, S., Laborda, L., ... & Cardoso, I. M. 2021. « Emerging responses to the COVID-19 crisis from family farming and

the agroecology movement in Latin America–A rediscovery of food, farmers and collective action ». *Agricultural Systems*, 190 (103098)

Trauger, Amy. 2006. « Un/re-constructing the agrarian dream: going back-to-the-land with an organic marketing cooperative in South-central Pennsylvania, USA ». *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 98 (1): 9-20.

Turgeon, Laurier. 2010. « Les produits du terroir, version Québec ». *Ethnologie française*, 40 (3) : 477-86.

Union Paysanne. 2014. « Towards Supply Management 2.0 in Canada ». *Lachute, Québec*. En ligne au <http://archives.unionpaysanne.com/publications/Toward-Supply-Management-2-0-in-Canada.pdf>. Consulté le 14 mars 2020.

Union Paysanne, 2020. « Analyse du portrait statistique comparatif de la relève apparentée et non apparentée ». En ligne au <https://www.unionpaysanne.com/wp-content/uploads/2020/11/analyse-releve-2006.pdf>. Consulté le 16 mars 2021.

United States Department of Agriculture. 2019. « Farm Producers. Revised census questions provide expanded demographic information ». En ligne au <https://www.nass.usda.gov/Publications/Highlights/2019/2017Census Farm Producers.pdf>. Consulté le 4 aout 2022.

Urbain, Jean-Didier. 2002. *Paradis verts : désirs de campagne et passions résidentielles*. Paris : Payot.

Van Dam, Denise. 2005. *Les agriculteurs bio, vocation ou intérêt ?* Namur : Presses universitaires de Namur.

Van de Velde, Cécile. 2008. *Devenir adulte : sociologie comparée de la jeunesse en Europe*. Paris : Presses universitaires de France.

Van der Ploeg, Jan Douwe. 2014. *Les Paysans du XXIe Siècle : Mouvements de repaysanisation dans L'Europe d'aujourd'hui*. Paris : Fondation Charles Leopold Mayer.

Verhaegen, Etienne. 2012. « Les réseaux agroalimentaires alternatifs: transformations globales ou nouvelle segmentation du marché » dans Denise Van Dam, Michel Streith, Jean

Nizet et Pierre M. Stassart (dir.), *Agroécologie, entre pratiques et sciences sociales*, 265-79. Dijon : Éducagri éditions.

Warin, Philippe. 2008. « Le non-recours par désintérêt : la possibilité d'un "vivre hors droits" ». *Vie sociale*, 1 (1) : 9-19.

Weaver, Sharon Ann. 2013. « Making Place on the Canadian Periphery: Back-to-the-Land on the Gulf Islands and Cape Breton ». Thèse en histoire, Guelph, Ontario: Université de Guelph.

Weber, Max. 2000 [1904-1905] *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Flammarion.

Wilbur, Andrew. 2013. « Growing a radical ruralism: Back-to-the-land as practice and ideal ». *Geography Compass*, 7 (2): 149-60.

Wittersheim, Éric. 2017. « Filmer l'utopie ? Retour sur Allers-retours à la terre ». *Études rurales*, n° 199: 91-110.

Wittorski, Richard. 2001. « La professionnalisation en questions » dans Centre de recherche sur la formation (dir.) *Questions de recherches en éducation : action et identité*. 33-48 Paris : L'Harmattan.

Woods, Michael. 2009. « Rural geography: blurring boundaries and making connections ». *Progress in Human geography*, 33 (6) : 849-58.

Zoll, Rainer. 2001. « Jeunes, sens du travail et nouvel individualisme en Allemagne » dans L. Roulleau-Berger et M. Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, 261-71. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

Annexes

Annexe 1. Certificat éthique

Ce projet CERSC-2019-069-D a été approuvé par le comité d'éthique de la recherche (Société et culture de l'Université de Montréal en date du 6 août 2019.

Annexe 2. Tableau anonymisé des participants

NOM	AGE	PROFESSION ANTÉRIEURE	MÉTIER DES PARENTS	TERRITOIRE D'ÉTABLISSEMENT	TYPE DE PRODUCTION	ANCIENNE TÉ (ANNÉES)	TERRITOIRE DE NAISSANCE
ALICIA	33	Éco-conseil	Professeurs au primaire	Outaouais	Paniers de légumes d'hiver + canards	3	Village au Manitoba
ANDRÉ	69	Professeur d'université	Père cadre, mère au foyer	Estrie	Apiculture	15	Sud du Maroc, dans une oasis
MAX	33	Sylviculture	Père technicien en architecture, mère dans les assurances	Saguenay	Verger de camerises, œufs	4	Deux montagnes
ARNAUD	26	Ouvrier dans le bâtiment	Mère secrétaire, père déménageur	Outaouais	Légumes	3	Banlieue de Gatineau
ALEXANDRA	25	Travail social, intervention	Mère à la maison, père ingénieur		(Arbres fruitiers diversifiés)	Pas établie	Saguenay
ADÈLE	38	Enseignante au primaire	Père camionneur, mère infirmière	Centre du Québec	Poulets, œufs, bœufs	9	En milieu rural vers Victoriaville
AGNÈS	30	Coiffeuse	Père chez Hydro Québec, mère éducatrice spécialisée	Laurentides	(Plantes pour les cheveux)	Pas établie	Hautes Laurentides
ADAM	26	Cinéma (éclairage)	Père dans la TV, mère sociologue	Centre du Québec	Légumes (restaurants)	3	Banlieue de Québec
ANABELLE	31	Restauration, aménagement paysager	Père directeur location de voitures, mère professeur de design	Outaouais	Légumes	4	Rive Sud de Montréal
ALIZÉ	32	Intervention, travail social	Père directeur d'usine, mère secrétaire	Gaspésie	Légumes	7	Laval
BETH	47	Technicienne de la faune		Outaouais	Arbres fruitiers diversifiés,	2	Negaunee (Michigan)

					poulets, œufs		
NICOLAS	31	Chef cuisinier	Père psychologue, mère enseignante	Estrie	Légumes (restaurants)	1	Montréal
FRANCK	34	Plombier	Père frigoriste, mère au foyer	Bas Saint Laurent	Légumes	3	Drummondville
BALTAZAR	63	Chef de projet en robotique	Mère au foyer, père travail à l'usine	Outaouais	Légumes	3	Alsace à la campagne (France)
RÉMI	25	Études en sport	Père relations publiques, mère infirmière	Estrie	Viande, œufs, un peu de légumes	2	Rive Sud de Montréal
CLARA	31	Intervention communautaire	Père dans le théâtre, mère enseignante au primaire	Bas Saint Laurent	Légumes	3	Montréal
CHRISTOPHE	53	Responsable contrôle qualité en usine	Père policier, mère au foyer	Outaouais	Légumes	15	Rive Sud de Montréal
LUCIEN	69	Producteur en cinéma	Père archiviste, mère enseignante	Lanaudière	Animale (canards)	4	Dans une petite ville vers Trois Rivière
MARIE-JOSÉE	55	Comptable / chargée de projet	Père forgeron, mère pâtissière	Montréal	Anes (zoothérapie) + produits transformés + maraîchage	1	Montréal
JACK	40	Finance et webmarketing	Père et mère dans la finance	Outaouais	Légumes	6	À la campagne en Outaouais
VICTOR	38	Aménagement paysager	Père militaire, mère enseignante	Outaouais	Légumes	10	New Brunswick (campagne)

SAM	25	Cuisinier		Mère comptable, père avocat	Estrie	Légumes (restaurants)	1	Montréal
MAELLE	31	Études géographie	en	Mère banque nationale, père STM			Pas établie	Banlieue de Montréal
MAUDE	24	Études sciences humaines	en	Père directeur école secondaire, mère réadaptation physique	Bas Saint Laurent	Légumes	3	Saint-Hyacinthe (campagne)
CAROLE	60	Criminologie puis en cuisine		Deux parents auto-entrepreneurs	Montréal	Vin	15	Beauce
CHRIS	29	Études sociologie	en	Mère journalisme et père graphiste	Laurentides	Légumes	2	Montréal
FANNY	38	Développement international		Père médecin	Outaouais	Légumes	9	Rive sud de Montréal
MARC	33	Cuisinier		Père maintenance, mère emploi Québec	Montréal	Animale (agneaux)	3	Montréal
KEV	28	Sécurité privée		Père et mère dans l'informatique	Capitale Nationale	Arbres fruitiers diversifiés	1	Banlieue de Québec
JANE	26	CEGEP + tree planting		Père électricien, mère dans les assurances	Chaudière-Appalaches	Légumes	1	Lévis
GÉRALD	32	Contremaitre en tree-planting, commis d'épicerie	en	Père chômage, mère secrétariat	Laurentides	Chou, légumes	1	Montréal
KIARA	30	Assurances		Père programmeur informatique, mère éducatrice enfants	Chaudières-Appalaches	Légumes	1	Banlieue de Québec
HAROLD	33	Études environnement	en	Parents avocats	Montréal	Légumes	8	Suisse (campagne)
LYDIA	26	Avocate		Mère éducatrice en garderie, père dans une animalerie	Chaudière-Appalaches	Légumes	1	Saguenay
MANON	37	Post-doctorante en géographie		Parents profs au secondaire - Belgique	L'île de Montréal	Semences et légumes	3	En campagne en Belgique

LORA	30	Travail social	Mère secrétaire, père monteur de ligne	Outaouais	Légumes	5	Gatineau
SACHA	25	Moniteur dans des camps de vacances			Légumes, œufs	0	Montréal
PHIL	37	Artichecte	Père et mère dans le service client	Estrie	Légumes, œufs, dindes, coqs	3	Rive Sud de Montréal
MARCO	52	Dans la finance, puis PhD en environnement	Père dans la construction, mère dans le textile	Outaouais	Arbres fruitiers diversifiés, poulets, œufs	2	Montréal
KYLE	33	Chargé de projet en gestion de l'eau	Mère fonctionnaire, père gérant d'épicerie	Capitale Nationale	Légumes	1	Lévis
MARTA	26	Inspectrice agroalimentaire	Mère psychoéducatrice, père électricien				Chateauguay
LOIC	37	Designer graphique	Père à l'usine, mère à la maison	Estrie	Acériculture	1	En campagne au Québec (vers Sherbrooke)
SOPHIA	35	Travail social	Père constructeur de bâtiments agricoles, mère boulangère	Estrie	Légumes	3	Asbestos (Estrie)
PAUL	43	Enseignement secondaire		Lanaudière	Légumes	3	Montréal Nord
LISE	25	Superviseur de travaux publics	Mère fonctionnaire, père conseiller aux entreprises	Chaudière Appalaches	Légumes	1	Québec
CLAUDIA	47	Gestionnaire de bibliothèque	Père dans l'imprimerie, mère réceptionniste dans une banque	Laurentides	Fleurs comestibles	3	Montréal

LARA	30	Réinsertion sociale	Père dans les magasins chez Bombardier, mère en contrôle de la qualité en pharmacie	Estrie	Légumes, œufs, dindes, coqs	3	Montréal
LÉO	28	Foresterie	Père informaticien, mère éducatrice pour enfants	Chaudières-Appalaches	Légumes	1	Banlieue de Québec
PAUL	30	Chargé de recherche dans le communautaire	Père géographe, mère sociologue		Apiculture	3	Lévis
YANN	33	Menuisier, études en géographie	Père entrepreneur, mère infirmière		Légumes		Banlieue de Québec
YAEL	32	Illustrateur	Père directeur d'école, mère technicienne en réadaptation physique	Bas Saint Laurent	Légumes	3	Saint-Hyacinthe (campagne)
ERIC	60	Expert-comptable	Père DRH, mère au foyer	Montréal	Légumes	3	Sainte Thérèse
JASON	28	Ouvrier	Parents ouvriers		Légumes		À la campagne vers Drummonville
WILLY	44	Directeur d'entreprise en transformation	Mère au foyer, père banquier	Montréal	Vin	8	Saint-Basile (rive sud de Montréal)
PRUNE	25	Études en biologie	Mère femme au foyer, père travaille dans une imprimerie	Capitale Nationale	Légumes	5	Québec
DAVID	34		Père garagiste, mère infirmière	Bas Saint Laurent	Verger de pommes et légumes	3	Lac Saint Jean
PATRICK	50	Directeur d'entreprise	Père infirmier, mère secrétaire	Montréal	Apiculture	5	Montréal

LUCAS	27	Cuisinier	Père fonctionnaire, mère prof d'histoire de l'art	Estrie	Légumes	0	Montréal
ANTHONY	27	DEC communication	Mère prof en psychologie, père chez Air Canada	Estrie	Fleurs	0	Montréal
ROXANNE	36	Travail social + foresterie	Mère au foyer, père camionneur	Saguenay	Verger de camerises, œufs	4	Saint Félicien
ARTHUR	30	Cuisinier	Père et mère traducteurs	Estrie	Légumes	4	Montréal

Annexe 3. Synthèse des thèmes abordés en entretien

Thématiques	Types de questions
Profil socio-démographique	Age, situation familiale, territoire d'appartenance, profession des parents
Rapport au travail	Études (discipline, dernier diplôme obtenu) Types d'emploi effectués, durée Signification(s) du travail et valeurs vis-à-vis du travail Motifs de sortie d'emploi
Liens avec l'agriculture	Réalisation d'activités ou de travaux agricoles, séjours en wwoofing, formations ou ateliers en agriculture
Rapport à l'agriculture	Signification(s) de l'agriculture et de la terre Type d'agriculture pratiquée
Bifurcation	Motivations qui ont poussé à quitter ses études / son métier et qui ont mené à l'agriculture
Ruptures et continuités	Réaction de l'entourage face à l'annonce de la reconversion (et après la bifurcation) Surprises, satisfactions et déceptions dans le nouveau métier Lien avec l'ancienne vie (réseaux sociaux, liens avec le territoire d'attache) Liens avec le voisinage et le territoire d'établissement Changements éventuels (valeurs, pratiques, engagements) Perspectives vis-à-vis du projet agricole
Ressources mises en œuvre pour bifurquer	Prêts et subventions, formation, réseaux sociaux et professionnel Ressources mises en œuvre pour l'achat de la terre
Convictions et engagements	Participation à des actions politiques ou des réseaux associatifs, à des réseaux de solidarité Relation avec la nature, la terre et l'écologie Pratiques écologiques